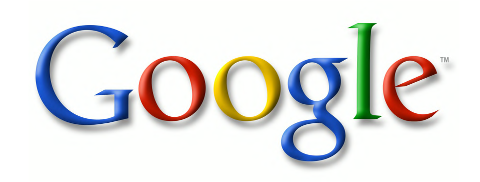



SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS







ŒUVRES

DE

P. E. LEMONTEY.

TOME III.

ŒUVRES

DE

P. E. LEMONTEY.

TOME III.

A BRUXELLES,

LIBRAIRIE PARISIENNE, RUE DE LA MADELEINE, N° 438.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.

ŒUVRES

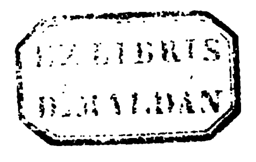
DE

P. E. LEMONTEY,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

ÉDITION REVUE ET PRÉPARÉE PAR L'AUTEUR.

TOME TROISIÈME.



PARIS,

A. SAUTELET ET Cᵒ, ÉDITEURS, RUE DE RICHELIEU, Nᵒ 14;

BRISSOT-THIVARS, LIBR., RUE DE L'ABBAYE, Nᵒ 14;

ALEXANDRE MESNIER, LIBRAIRE, PLACE DE LA BOURSE.

M DCCC XXIX.

ÉLOGES,

NOTICES

HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.

DISCOURS

DE RÉCEPTION

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

(18 JUIN 1819.)

ÉLOGE DE MORELLET.

MESSIEURS,

SATISFAIT des plaisirs attachés à la culture des lettres, j'étais loin de penser au prix glorieux que je reçois aujourd'hui de votre indulgence; cependant, lorsque la tâche sévère de l'historien eut remplacé, dans mes essais, les jeux de l'imagination, l'art d'écrire m'apparut avec toutes ses difficultés, et mes regards inquiets cherchèrent naturellement les hommes qui en sont les arbitres et les modèles. J'ai senti combien vos conseils et vos témoignages étaient nécessaires à la fidélité du tableau que je me proposais de tracer; prêt à par-

ler du siècle dernier, j'ai désiré d'être avoué par les héritiers de sa gloire, et j'ai fait pour la vérité ce que je n'aurais jamais osé pour moi-même.

Introduit dans ce temple où l'on sait à la fois rendre un culte aux mânes des grands hommes et garder le dépôt des saines doctrines, je suis saisi d'un trouble involontaire, et j'ai besoin, pour maîtriser mon émotion, de me rappeler tout ce que je dois à votre bienveillance et à l'amitié dont m'honorent plusieurs d'entre vous; permettez-moi, Messieurs, de compter aussi parmi vos bienfaits la circonstance d'un choix qui me fait succéder à l'académicien dont le berceau illustra les lieux de ma naissance, et qui me confie l'emploi de louer l'homme de bien dont les travaux ont couvert toute l'époque devenue l'objet particulier de mes études.

M. André Morellet a été, comme Fontenelle, le lien de deux siècles et de deux littératures. Monument de durée et de destruction, il était resté seul des écrivains qui élevèrent l'*Encyclopédie*, seul des penseurs qui fondèrent la science de l'économie politique, et presque seul des membres de la première Académie française qui fut emportée par l'ouragan de la révolution. Tandis que le vulgaire s'intéresse aux longévités extraordinaires, comme à des victoires remportées sur l'ennemi commun, les hommes instruits vénéraient dans

ce vieillard le patriarche des lettres, l'auteur d'ouvrages utiles, l'ami et le contemporain des plus beaux génies ; et voyant, pour ainsi dire, en lui le représentant du siècle qui nous a fait naître, ils ont pleuré sa perte et honoré sa dépouille comme on suit le convoi d'un père. Cette douleur filiale appartient surtout à une compagnie dont il était le doyen ; elle sera mon excuse, si, renonçant aujourd'hui à ces entretiens littéraires qui ont coutume de remplir les solennités académiques, je vous parle seulement de vos regrets, et ne mêle point à votre deuil des ornemens étrangers.

Une constitution forte, des traits prononcés, une ame ferme et un esprit droit, formaient dans M. Morellet l'équilibre le plus favorable à l'empire de la raison. Il n'a ressenti qu'une passion ; ce fut l'amour de la vérité, et à sa suite le goût de l'ordre et de la justice, qui en sont inséparables. Je me hâte de signaler ces traits primitifs, parce que l'empreinte n'en fut point effacée. Il règne en effet un tel accord dans la vie de cet homme de lettres, que chaque partie séparée en révèle toutes les autres. Le philosophe centenaire garda toutes les opinions du jeune licencié, parce que celui-ci n'en avait admis aucune légèrement ; son cœur fut sans orages, comme sa raison sans faiblesse ; sa tête n'a point eu de déclin, et sa conscience n'a fléchi ni sous le temps ni sous la fortune.

Que l'on cherche dans leurs œuvres la vie des autres écrivains; c'est dans la sienne qu'il faut apprécier les livres de M. Morellet. Presque tous, sortant de la classe oisive des spéculations, unirent l'acte et la pensée, l'intérêt du présent et les vues de l'avenir. Je risquerais de n'en laisser qu'une idée incomplète, si, par un jugement purement littéraire, je les détachais des conjonctures qui les virent naître, et si je ne vous montrais tour à tour dans chacun d'eux, ou l'impulsion donnée à son siècle par une ame courageuse, ou les services rendus à son pays par un bon citoyen.

Transplanté à quatorze ans de Lyon dans la capitale, M. Morellet s'y fortifia par de longues études; lorsque les bancs de la scolastique le cédèrent au monde, une agitation générale s'y développait. Réveillés de l'assoupissement où les avait tenus le pacifique vieillard de Fréjus, les esprits essayaient d'ouvrir à la gloire nationale des routes indépendantes; la composition de l'*Encyclopédie* était le centre de ce mouvement: par des articles concis et raisonnables que la censure a respectés, M. Morellet y exposa les subtiles notions de la métaphysique et de la théologie.

Tout a été dit en bien et en mal sur cette vaste entreprise, et sur les défauts inévitables de sa première exécution; mais le service éminent qu'on ne peut lui contester, c'est le rapprochement

qu'elle opéra entre toutes les branches du savoir. Les anciens avaient dû leur supériorité au commerce des philosophes et des artistes avec les poètes et les orateurs : nous eûmes alors une semblable alliance, d'abord fictive dans les volumes inanimés d'un dictionnaire, et ensuite réalisée par le temps. En effet, l'Institut naquit, et l'*Encyclopédie* fut vivante. L'Europe reconnut ce sénat des arts, où chaque faculté de l'esprit a ses représentans, et dont la noble mission est de perfectionner l'homme tout entier.

A ces travaux faits en commun, M. Morellet en joignit qui lui furent propres. Il voyageait alors en Italie; si je vous disais qu'un jour, égaré dans ces grottes où les poètes ont placé les bouches de l'Averne, il parvint à un lieu de désolation, où il surprit le secret des prêtres infernaux, le code des furies et le spectacle des sacrifices humains, ce récit fabuleux serait le voile d'une vérité. M. Morellet découvrit en effet un exemplaire du Manuel des inquisiteurs, et en publia une traduction abrégée, mais nue, sans réflexions, et dans son horreur native (1). L'imagination qui, dans les choses secrètes, dépasse ordinairement la réa-

(1) L'ouvrage original est intitulé *Directorium Inquisitorum*. Il fut composé en 1358 par le cardinal Eymeric, grand-inquisiteur d'Aragon, approuvé par plusieurs papes, conservé dans tous les tribunaux du Saint-Office, et imprimé à

lité, était restée bien au-dessous de ces affreux mystères. J'avoue qu'à leur lecture j'ai été épouvanté de l'homme, et que je ne croyais pas la férocité capable de tant de ruse. Le traducteur, par des touches simples et profondes, peint la conscience d'un inquisiteur, comme Michel-Ange avait fait le portrait des Parques.

Son zèle va chercher de nouveaux alimens. Au-delà des Alpes, l'ame ardente d'un jeune homme est fortement émue de l'imperfection des lois pénales, et au milieu de la souffrance muette des peuples, paraît tout à coup le livre fameux *Des Délits et des Peines*. Cet ouvrage du marquis de Beccaria, qui porte les caractères de l'inspiration, en a un peu le désordre, et pouvait s'évaporer en flamme légère. Encouragé par l'homme excellent des temps modernes (c'est, je crois, nommer M. de Malesherbes), M. Morellet transporte ce traité dans notre langue, et sans y affaiblir la chaleur qui entraîne les ames, il donne aux idées l'arrangement logique qui doit convaincre les esprits;

Rome en 1578, sous les auspices de Grégoire XIII. Si l'on doutait de l'utilité dont ces révélations pouvaient être en 1762, que l'on se représente des faits que notre légèreté oublie trop facilement. Pendant la première moitié du dix-huitième siècle, et dans un seul État de l'Europe, l'Inquisition condamna onze mille six cent deux victimes, dont deux mille trois eent soixante-quinze furent livrées aux flammes.

cette traduction prend la place de l'original, et une seule année en épuise sept éditions, effet prodigieux qui commença chez toutes les puissances de l'Europe une tendance bien imprévue à réformer les codes criminels. L'abolition des tortures, la publicité des débats, et l'adoucissement de quelques peines, en ont été les fruits. Certes, c'est un beau privilège pour les noms de Beccaria et de Morellet, que d'avoir laissé de si nobles traces sur la terre; je fixerai encore mieux la part qui en revient à notre nation, en rappelant les paroles que Beccaria écrivit à son traducteur : « Je dois tout aux livres français; ils ont développé dans mon ame des sentimens d'humanité, « étouffés par huit années d'une éducation fanatique (1). »

Quand l'autorité a fait la première faute d'intervenir dans les choses étrangères à ses devoirs, il est rare qu'elle n'en fasse pas une seconde en choisissant le parti de l'erreur. Cet accident lui arriva dans la querelle de l'inoculation, où le combat ne finit que lorsque le roi Louis XV eut perdu la vie par le fléau même que le parlement et la Sorbonne protégeaient. M. Morellet avait prêté dans cette lutte le secours de sa plume à l'évidence opprimée; mais sans être irrité ni surpris des obsta-

(1) Lettre datée de Milan, du mois de mai 1766.

cles. La vérité a un fonds d'ennemis naturels, qui se reproduit d'âge en âge, et qu'elle doit accepter comme une maladie héréditaire, et une condition de son existence. Ceux qui décrièrent alors les défenseurs d'une pratique salutaire auraient, trois siècles plus tôt, montré au doigt le fou qui découvrit l'Amérique, et accusé le magicien qui inventa l'imprimerie.

M. Morellet chérissait trop les vues utiles pour rester indifférent à une création singulière de la même époque. Quelques hommes ayant les premiers attaché leur attention sur le mécanisme des sociétés, y aperçurent des faits neufs et importans; mais presque aussitôt jaloux de leurs découvertes, ils les voilèrent de dogmes obscurs et d'un vocabulaire barbare : des philosophes jouèrent le rôle d'initiés. Cette prétendue secte donna le jour à deux sciences positives, dont l'une s'établit en Allemagne sous le nom de *statistique*, et l'autre en Angleterre sous celui d'*économie politique*; l'étranger, qui s'enorgueillit de leurs progrès, ne peut leur contester une origine française; ainsi, la réunion des écrivains appelés parmi nous les *économistes*, a ressemblé quelque temps à ces fleuves qui portent au loin la richesse et la fécondité, et n'offrent près de leur source que du bruit et des sites pittoresques. Il était réservé à M. Morellet de corriger l'inégalité de ce partage.

Esprit éminemment clair, juste et pénétrant, il traversa, sans s'arrêter, la logomachie des disciples de Quesnay, marcha droit à ce que leurs doctrines contenaient de vrai, et l'appliqua au commerce, qui devenait de plus en plus le ressort et presque toute la politique des nations modernes. L'ouvrage qu'il publia sous le titre beaucoup trop modeste de *Prospectus d'un nouveau dictionnaire de commerce*, fut la création d'un talent étendu et supérieur, et livra sur les valeurs, les banques et les monnaies, des découvertes fécondes que l'école d'Édimbourg n'a pas surpassées. Le plan du dictionnaire était tracé avec tant de perfection, que d'autres mains ont pu l'exécuter, et la précaution fut heureuse; car l'auteur, élevé à la plus haute estime, ne demeura plus maître de son temps, ni de ses travaux. Il devint le conseil de tout ce que la France possédait d'administrateurs distingués, Trudaine, Gournay, Montaran, Fourqueux et Turgot. « Vous êtes, lui « écrivait Voltaire, le protecteur de Ferney, du « commerce, de la liberté et de la raison. » En Angleterre, le gouvernement l'eût appelé dans son sein; en France, il resta magistrat de l'opinion. Ministre, il aurait eu des flatteurs; écrivain consulté, il garda son talent et son indépendance. Il est permis d'hésiter sur la préférence des deux régimes.

Dans cette enceinte où l'apothéose de L'Hôpital et de Sully, de Colbert et de d'Aguesseau, anima plus d'une fois les fêtes de l'éloquence, je ne crois pas parler une langue étrangère en arrêtant vos regards sur quelques travaux économiques de M. Morellet; c'est lui qui, par douze années d'efforts contre de stupides préjugés, obtint à l'industrie française une liberté dont jouissaient les esclaves de l'Inde et de la Perse, et naturalisa parmi nous la fabrication aujourd'hui si florissante des toiles imprimées; c'est lui qui éclaira les provinces sur la nature des douanes, des entrepôts, et des ports francs, et prépara l'abolition des barrières qui formaient plusieurs Frances dans un seul royaume.

C'est lui qui sapa le privilège de la compagnie des Indes, si onéreux à l'État, et si funeste au commerce national. Il pressentit le danger de substituer à l'utile concurrence des particuliers la rivalité armée des compagnies. Aussi a-t-il pu voir un phénomène inouï dans les annales du monde: un comptoir de marchands étrangers qui a surpassé les invasions d'Alexandre, de Gengis et de Tamerlan, et qui, après avoir commencé dans l'Asie tributaire par le monopole de quelques denrées, a fini par y trafiquer des couronnes et des peuples. C'est lui qui, dans une extrême vieillesse, et député par la ville de Paris à la chambre législative,

calcula ce que coûterait à l'agriculture un impôt démesuré sur les fers exotiques, et, poussant les derniers soupirs d'un économiste, tempéra les lois fiscales qui vont ronger jusqu'au soc de la charrue.

Enfin l'on n'a pas oublié l'assaut qu'il soutint dans la discussion sur le commerce des blés contre deux adversaires dont le parfait contraste amenait sur le même théâtre ce que la France possédait de plus grave et de plus fantasque; l'un, M. Necker, déjà recommandable par son *Éloge de Colbert*, mais apportant sur la matière les préoccupations d'un écrivain, né dans une république *sans* territoire et sans laboureurs; l'autre, l'abbé Galiani, spirituel et sans bonne foi, jetant une lueur piquante sur les accessoires du problème, et laissant le fond dans l'obscurité. Par leur agrément, leur vogue, et leur inutilité, les Dialogues tant célébrés de cet Italien, rappellent ceux de Fontenelle sur la pluralité des mondes, et l'on n'apprendra pas mieux l'administration dans les uns que l'astronomie dans les autres. L'équitable Morellet exposa par une simple analyse les timides erreurs du publiciste genevois; mais il rompit sans ménagement les illusions du Protée napolitain. Son livre fonda les principes de commerce libre dont on ne s'est pas encore impunément écarté.

Dans ces ouvrages d'utilité spéciale, la manière

de l'écrivain est forte, serrée, lumineuse; le raisonnement et la raison ne s'y font point la guerre; les propriétés de la langue philosophique y sont bien observées. Avare d'ornemens, elle permet seulement à l'ironie socratique de s'y introduire quelquefois. Mais ce champ ne suffit pas au zèle de l'auteur; homme du monde autant que homme de lettres, il combat de sa parole comme de sa plume; et l'une commente avec abandon ce que l'autre a tracé avec justesse. Au travers de formes un peu rudes, il épanche une ame sensible au bonheur des hommes, passionnée dans leur défense, et persuasive par sa propre conviction. Il remporta dans cette lice un avantage d'une telle importance qu'il semblait réservé à ces anciennes républiques, où le salut de la patrie était le devoir de tous. Montrons la page où l'histoire déposera ce beau souvenir.

L'événement le plus mémorable du siècle dernier fut sans contredit la paix qui donna au Nouveau-Monde un peuple indépendant, et qui, pour la France, répara les erreurs de la paix d'Aix-la-Chapelle et les affronts du traité de Paris. La négociation eut un caractère de franchise et de philanthropie, jusqu'alors inconnu dans les coutumes diplomatiques, et dont la cause doit à jamais honorer M. Morellet. Lié par des rapports intimes avec lord Shelburne (depuis marquis de Lans-

down), mis récemment à la tête du ministère britannique, il avait passé à Londres, et persuadé à son illustre ami que l'intérêt des nations s'accommode mieux d'une bienveillance mutuelle que des petitesses de l'égoïsme. Au moment où il eut signé la paix, le ministre anglais ne cacha point à M. de Vergennes l'éloquent missionnaire auquel il devait sa conversion. Ce fut en voyant la lettre où le marquis de Lansdown s'avouait si généreusement vaincu par le philosophe français (1), que le roi récompensa M. Morellet par une pension de 4,000 francs, sur les fonds des économats, bien étonnés sans doute d'avoir à payer de tels services.

Celui qui a cherché dans les combinaisons politiques le bien général, désire aussi de voir les hommes meilleurs, et passe naturellement de la réforme des lois à celle des mœurs. Les peuples graves ou mélancoliques tiennent en grande estime les écrivains qui les soulagent du poids de la morale en la déguisant sous des formes récréatives. Le premier mouvement des Espagnols et des

(1) Lord Shelburne disait, dans cette lettre à M. de Vergennes, que l'abbé Morellet lui avait *libéralisé* ses idées; et j'en fais la remarque pour prouver que ces expressions de *libéral*, *libéraliser*, sur lesquelles l'esprit de parti s'est tant exercé, sont antérieures de plusieurs années à nos dissensions civiles.

Anglais est de chercher des vues sérieuses dans les fictions les plus folles d'un Butler ou d'un Cervantes, d'un Sterne ou d'un Quevedo. La France, bien différente, est un pays familier, où l'on prend ordinairement au mot les moralistes enjoués, soit que leur but nous échappe, soit que par vanité le lecteur ne veuille pas avoir été trompé, même pour son plaisir. On a passé bien du temps avant de convenir que Rabelais n'était pas seulement un bouffon, Molière un plaisant, La Fontaine un bonhomme, et Voltaire un bel-esprit.

Sans se plaindre de cette lente justice, M. Morellet enferma des leçons d'une morale franche et raisonnable dans des cadres ingénieux, où il se montre l'émule de Swift et de Franklin. Il était famaliarisé avec les ouvrages du premier, dont il a traduit et développé divers fragmens; et il a vécu dans l'intimité du second. Comparé à Swift, il lui cède pour la verve et l'invention; mais il le surpasse par la bonne foi et la pureté des sentimens. Sa manière plutôt brusque et bienveillante exclut surtout la malice de cœur qui gâte le rire du satirique anglais. Quant à Franklin, l'homme sans égal pour rendre populaires les pensées fines, et pour donner au sens commun la pointe de la nouveauté, on dirait qu'il s'est fait entre lui et M. Morellet un échange de leurs qualités, en telle sorte qu'on retrouve plus de l'esprit français dans l'in-

surgé d'Amérique, et plus du quaker dans l'académicien de Paris.

La science grammaticale, l'érudition bibliographique, la théorie des beaux-arts et la critique littéraire, fournirent aussi aux connaissances profondes et à la plume de M. Morellet, des exercices d'une singulière variété. Il écrivit sur la musique, avec un sentiment très-fin des ressources de l'art, tel qu'on devait l'attendre du premier Français que Piccini s'était honoré d'appeler son hôte et son ami. Des productions célèbres furent soumises par lui à des examens remplis de goût, de sel et d'enjouement, où l'on remarque cependant moins d'aptitude à sentir les beautés, que de sagacité à découvrir les fautes. Il en est un peu des procédés de la critique comme des lois pénales, dont l'habitude endurcit les ministres. Mais remarquons bien que cette sévérité ne doit s'entendre que des jugemens de l'esprit, et qu'elle n'approcha jamais du cœur qui avait pleuré avec tant d'affliction et si peu de faste la mort de madame Geoffrin, sa bienfaitrice.

Une antipathie, pour ainsi dire innée, armait M. Morellet, aussi-bien en politique qu'en morale et en littérature, contre les productions du faux esprit, de la déraison et du charlatanisme. Voltaire lui avait délivré ses lettres de marque; et ceux qui le provoquèrent purent s'apercevoir

que le compagnon d'Hercule en conservait les flèches. Il perça le téméraire qui, rameuant l'antique licence au sein de l'urbanité française, avait osé rendre à Thalie le cynisme outrageant d'Aristophane. Dirigée ensuite contre de folles et lâches doctrines, sa *Théorie du paradoxe* offre dans son plan une conception vigoureuse et sans modèle, et peut être regardée comme le premier chef-d'œuvre de la polémique, après les *Lettres provinciales*. L'oubli dans lequel est tombé le vaincu a presque desséché la palme du vainqueur; et ce doit être un avis pour les hommes de talent qui confient leur réputation à ces combats éphémères. Peu d'ennemis valent pour la gloire ces bons casuistes dont la Providence avait gratifié Pascal.

En mesurant la carrière de M. Morellet, en admirant la tenue de ses idées, on a droit de s'étonner qu'un talent d'une trempe aussi forte n'ait laissé aucun de ces monumens qui prennent place dans la littérature classique d'un peuple. Cet écrivain à qui le calme des champs n'inspirait que le désir du repos, retrouvait l'activité au milieu de ses livres. Mais la cloison qui enferme le cabinet d'un homme de lettres le défend mal contre les distractions du monde. Je n'ignore pas combien le commerce de sociétés élégantes et spirituelles peut ajouter aux dispositions du littérateur, de goût, de saillies, de délicatesse, et même de juge-

ment; mais sur une pente aussi douce, il faut un stoïcisme rare pour s'arrêter où commence l'abus. N'a-t-on jamais, dans ce tourbillon séduisant, à regretter des fatigues frivoles, et des veilles sans méditation? Est-il inouï que des talens s'y soient efféminés, des enthousiasmes éteints, et d'heureux naturels corrompus par la mode et l'afféterie?

On peut craindre que pour plaire à ces cercles brillans, dont il fit et goûta long-temps les délices, M. Morellet n'ait trop dissipé en opuscules la substance d'une solide renommée. Observons que les grands hommes du dernier siècle profitèrent sobrement de cette dangereuse école, et que tous *allèrent* perfectionner dans la solitude les pensées dont le frottement des esprits de la capitale avait pu leur donner l'étincelle. Voltaire abrita son génie vers les bords du Léman; Montesquieu aux forêts de la Brède; Buffon dans la tour antique de Montbar; d'Alembert sous le toit de la pauvreté; Rousseau dans le désert que traînait autour de lui sa farouche défiance; il fallut qu'une infirmité séparât Delille des enchantemens du monde, et que, pour le livrer à la gloire, elle étendît sur ses yeux le bandeau de Milton et d'Homère.

La révolution surprit la France jouissant avec sécurité de ses triomphes littéraires. Je laisse aux historiens le pénible devoir d'expliquer les causes et les malheurs de ce terrible réveil. Des philoso-

phes seraient bien indignes de ce nom, si, apôtres de la justice et de la paix, ils ne détestaient les discordes civiles. Après avoir conseillé dans un temps convenable les réformes qui auraient prévenu ce fléau, ils n'eurent plus qu'à en subir la vengeance. M. Morellet voit périr ses amis les plus illustres, le duc de la Rochefoucauld, Bailly, Lavoisier, et Malesherbes; Cabanis distribue aux siens le pain des proscrits, car dans les révolutions un peu de poison, obtenu par grace, est le seul trésor qui attende les philosophes.

Déjà la spoliation et l'insulte ont prédit à M. Morellet une issue non moins funeste; mais sa tête menacée ne reste pas long-temps cachée dans l'ombre. Il voit la misère, et des vieillards dont les fils ont fui la mort, et des enfans dont les pères l'ont subie; et il s'élance, quand la tempête gronde encore, pour défendre ces deux générations errantes sur des ruines. Il n'a pas, comme Vincent de Paule, la facile mission d'attendrir de jeunes femmes de la cour sur des enfans nus et en pleurs; il doit désarmer des ennemis encore ivres de haine et de terreur, encore haletans dans une lutte effroyable contre toute l'Europe. Il n'a rien à prétendre, ni pour lui ni pour les siens; la justice est le seul dieu qui le presse. Ses soixante-dix ans se soulèvent de colère et de pitié; il publie de mois en mois six écrits pleins d'une verve et d'un

pathétique inconnus aux productions de sa jeunesse; sa logique a des larmes, sa raison a des foudres; et, par un dénouement aussi prodigieux que ses efforts, il obtient en faveur des victimes plus que ces temps désastreux ne permettaient d'espérer. Péril, talent, courage, persévérance et succès, rien n'a manqué à l'honneur de ce grand bienfait, pas même l'ingratitude.

Tandis que son noble dévouement adoucissait tant d'infortunes, M. Morellet, dépouillé de l'aisance que de longs travaux lui avaient honorablement acquise, restait en proie aux besoins de l'âge avancé, et à ceux d'une famille intéressante que soutenait sa tendresse. Dans un état social renversé par un choc subit, la richesse et l'indigence, les rangs et les professions avaient changé de place, et l'on se souviendra long-temps des métamorphoses qui sortirent de ce chaos; celle de M. Morellet ne fut pas la moins singulière.

Nous n'étions pas alors dans cette île où les naufragés réparaient leurs pertes en récitant des vers; les plus doux accens de Ducis et de Parny n'auraient touché que les échos. Il fallait des plaisirs assortis à ces temps monstrueux, il fallait des rêves sauvages et des images fantastiques à des cerveaux encore troublés, pour ainsi dire, du tournoiement révolutionnaire. C'est dans la patrie de Richardson et de Fielding, que des esprits dé-

lirans nous apprêtaient ces absurdes merveilles. La nécessité contraignit M. Morellet à se ranger parmi les traducteurs de ces étranges romans. Le démon bizarre qui préside aux révolutions dut bien s'applaudir d'avoir réduit le littérateur du sens le plus parfait, le critique du goût le plus sévère, à prêter notre langue aux spectres et aux somnambules d'outre-mer.

Parmi les épreuves auxquelles la dureté des événemens soumit M. Morellet, vous ne me pardonneriez pas, Messieurs, d'omettre celle qu'il affronta pour l'intérêt de l'Académie. Du sein de cette illustre compagnie, qui subsistait comme un témoignage vivant de la haute politique du cardinal de Richelieu et de la magnificence éclairée de Louis XIV, une voix infidèle s'éleva pour en provoquer la ruine. Tout se taisait alors devant l'inquiète passion des nouveautés; M. Morellet seul osa combattre une agression dénaturée; et comme, dans le cœur de cet écrivain, les affections et les devoirs ne se séparaient jamais, il fut heureusement inspiré. Sa réponse à votre adversaire parut très-remarquable, même à cette époque d'espérance et d'imagination, où se débordaient sur nous tous les flots de l'éloquence.

Bientôt de plus pressans dangers exigèrent un plus grand courage. Quand les émissaires d'un pouvoir destructeur vinrent fermer les portes de

l'Académie, M. Morellet, accoutumé à rester le dernier sur la brèche, avait déjà soustrait à leurs regards et déposé dans sa propre maison vos archives, vos registres, et le titre même de votre création. Quoique ce trésor de la science fût sans valeur pour des barbares, il n'est pas douteux que leur jurisprudence n'eût fait suivre de la mort la découverte de ce pieux larcin. Quelle fête ce fut pour ce vieillard, lorsque dix années après il put rentrer dans l'Académie renaissante, et lui rapporter ses dieux domestiques arrachés au pillage des Vandales! combien son cœur fut ému en se retrouvant avec ses anciens confrères, sauvés comme lui du naufrage pour continuer la dynastie des muses françaises! c'était Ducis, le poète des douleurs paternelles, qui courba sous le joug les monstres indomptés de Shakspeare; Delille, semant avec la facilité d'Ovide des vers dignes de Virgile; La Harpe, épurant par ses leçons la littérature enrichie par ses œuvres; Suard, prononçant avec grace les arrêts du goût; Boufflers, coupable de deux excès, s'il peut y en avoir dans l'esprit et dans la bonté; Choiseul-Gouffier, qui, entouré du double cortège de la puissance et des arts, fit voir aux Grecs un nouveau Périclès moins étranger qu'eux aux souvenirs d'Athènes.

A côté de ces illustres vétérans, paraissaient de plus jeunes athlètes. S'il est vrai que les instru-

mens de la pensée se fortifient dans les agitations du corps social, la gloire des lettres n'avait rien à craindre de ses nouveaux appuis. Une douce vanité persuade aux vieillards que le genre humain décline avec eux; mais M. Morellet fut bien exempt de cette faiblesse. On l'entendit, au contraire, dans ses derniers jours, proférer ces paroles, qui furent en quelque sorte les adieux de sa voix mourante : «Je suis content des progrès de « la raison. » C'est auprès de vous, Messieurs, qu'il apprenait à tout espérer de ce siècle que ses cheveux blancs ont vu commencer. Il se plaisait à compter dans vos rangs l'infatigable milice de l'esprit humain, poètes, orateurs, historiens, moralistes, ceux qui associent à l'étude grammaticale les hautes spéculations de l'entendement, ceux qui appliquent aux sciences les formes les plus pures du langage, et les chantres de l'épopée, et les favoris des deux muses dramatiques. Son attachement vous avait surtout distingué, Monsieur (1); il chérissait dans vous l'urbanité d'un homme aimable, les affections d'un ami vrai, et le talent peu commun d'un poète toujours naturel avec élégance, toujours ingénieux avec noblesse.

En ramenant une vue générale sur le doyen dont vous regrettez la perte, nous pouvons dire

(1) M. Campenon, directeur de l'Académie.

de lui : cœur sincère et bienveillant, homme de conscience et de courage, écrivain correct et méthodique, tête saine et gouvernante, l'ardeur qu'il mit à faire le bien, lorsqu'il s'agissait de réveiller l'indolence des routines, fut de la fermeté à empêcher le mal quand vint le règne pétulant des choses inusitées. Ses idées en économie politique touchèrent quelquefois au génie; des actions de sa vie allèrent jusqu'à l'héroïsme : les unes et les autres furent constamment empreintes de modération, car j'appelle ainsi l'union de la sagesse et de la force. Il suffit de quelques caractères semblables, jetés par intervalles sur la terre, pour protester au nom de la Providence contre les invasions de la sottise ou les représailles de la barbarie.

La philosophie aurait mal payé les services de M. Morellet, si elle l'eût exposé sans défense aux coups du sort. L'accident affreux qui, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, fractura son corps, prouva combien il était supérieur aux souffrances. Ses membres captifs et douloureux ne purent altérer ni l'activité de ses travaux, ni l'indépendance de son ame, ni le noble intérêt dont le remplissaient ses deux idoles, la patrie et la vérité. Il s'était en quelque sorte préparé à cette victoire, par ses triomphes sur la vieillesse, sur ce dernier don que la nature vend cher à ses favoris.

Ceux-là s'abusent étrangement qui comptent apprendre dans les livres à supporter la vieillesse. Résultat nécessaire de ce qui l'a précédée, elle arrive telle que nous nous la sommes faite. Il est des vies pleines et généreuses auxquelles s'ajoutent les années, non comme un poids du temps, mais comme un degré d'honneur. Ainsi, la carrière de M. Morellet fut embellie, vers son terme, par je ne sais quoi de libre et de satisfait qui annonce l'accomplissement d'une bonne et utile destinée. On observa en effet plus de souplesse et de couleur dans le style de ses derniers écrits; son goût pour la musique sembla se rajeunir; comme Socrate vieillissant, il composa des vers.

Plus d'une fois, je me suis figuré que je lisais les détails de sa vie intérieure dans un fragment de Plutarque, tant il me semblait exister de rapports naturels et d'antique analogie entre la manière du peintre et la physionomie du modèle. Je pénètre dans l'asile studieux habité par notre sage, et je contemple avec curiosité les artifices ingénieux qu'il inventa pour l'économie du temps et du mouvement. Il m'offre lui-même, sous le mâle extérieur d'un disciple de Xénocrate, un mélange piquant de candeur et de pénétration, de grands souvenirs et de simplicité. Il vient de tracer d'une main furtive quelques pages de son commentaire sur Rabelais, et je vois s'attacher à ses lèvres ce

rire du vieillard, attribut d'un esprit ferme qui a jugé les choses de la terre. Ici, l'environnent et l'écoutent de nombreux amis, dont par de solides vertus il mérita la fidélité, une famille attentive qui reconnaît ses bienfaits, des voyageurs distingués qu'attire sa réputation, des femmes d'un noble caractère, dignes des plus purs attachemens. Les voilà retrouvés ces entretiens des sages, ces banquets où l'instruction s'épanche en vives saillies! Voilà ces chastes gaietés qui ne vieillissent point, parce qu'elles sortent de l'ame! Le philosophe salue l'anniversaire de sa naissance par des chants d'une raison aimable et d'une grace anacréontique; tout s'enivre de sa joie; et ces fêtes du savoir et de l'amitié se renouvellent autour du vieillard, jusqu'au moment où vaincu par la nature, il laisse sa lyre échapper de ses mains, et son ame immortelle s'envoler avec ses chants.

Il n'est pas besoin de fiction pour penser que M. Morellet fut heureux. Il le fut à la manière des ames élevées, par le bien qu'il fit, et par le bien qu'il voulut faire. S'il souffrit des maux de la France, il vécut assez pour en voir le dédommagement qu'il avait désiré. Il a joui avec ivresse du retour de nos princes légitimes, et tout porte à croire que ce sentiment, dont la vivacité tint désormais la plus grande place dans les intérêts de sa vie, en a aussi prolongé la durée.

Qui de nous, Messieurs, n'a partagé ces profondes émotions de reconnaissance pour le monarque qui, réunissant la sainteté des droits, la puissance du malheur, et les trésors de l'expérience, a ramené la paix et les lois sur cette terre glorieuse? Que ne doivent pas les lettres à celui qui les éleva au rang de consolatrices des rois, et qui eût été votre oracle dans la vie privée, comme il est votre protecteur sous la pourpre royale? Placé par ses bienfaits dans le petit nombre des souverains que le monde reconnaît pour législateurs, il a su rendre inséparables la stabilité du trône et la liberté du peuple. Son génie n'a demandé ce pacte conciliateur ni aux vaines théories, ni aux traditions surannées; il l'a trouvé tout écrit dans les lumières du siècle et dans le vœu de la France, de même que l'œil de Phidias avait aperçu d'avance dans le bloc de Paros le dieu que son ciseau allait faire respirer.

ÉLOGE HISTORIQUE

DE

VICQ D'AZYR,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE, PREMIER MÉDECIN DE LA REINE,

Prononcé dans la séance publique de l'Académie française du 25 août 1825, jour de la Saint-Louis.

MESSIEURS,

LES membres de l'Académie française, morts pendant la suspension de cette compagnie, furent privés de l'hommage qu'aurait rendu à leur mémoire un successeur immédiat. Déjà un zèle volontaire a réparé, pour quelques-uns, cet outrage de nos temps malheureux. Parmi les autres, que ce tribut filial n'a pas encore atteints, si j'ai choisi Vicq d'Azyr (1), ce n'est pas seulement pour acquitter une dette de l'Académie, mais afin de

soulager ma propre reconnaissance envers un homme qui autrefois honora ma jeunesse de son amitié, et daigna m'encourager dans la carrière des lettres. Cet éloge historique remplira une lacune de vos annales, et témoignera de quel prix sont à vos yeux ces commémorations de famille, qui semblent avoir transporté dans la tribu académique le culte des aïeux.

Félix Vicq d'Azyr reçut le jour le 28 avril 1748, d'un médecin de Valognes. Quelque imparfaites que fussent les études dans une aussi petite ville, il y puisa un goût très-vif pour la poésie et les beaux-arts. Il vint ensuite à Caen faire son cours de philosophie, et tira de l'arène scolastique, dont les combats ne lui déplurent pas, tout ce qu'on peut en espérer d'utile, un exercice animé de l'esprit et une grande facilité d'élocution. Il y trouva pour condisciple l'auteur futur de *la Mécanique céleste*, et les bancs de la controverse unirent pour la vie les deux amis que la gloire attendait. Le choix d'un état fut pour Vicq d'Azyr un sujet d'hésitation. L'exemple de Chaulieu, de Bernis et de Dellile, l'attirait vers la carrière ecclésiastique où l'indulgence du siècle dotait les muses, mais le vœu de sa famille le décida pour la profession de son père. Les lettres n'ont point eu à se plaindre de cette préférence; car si le sacerdoce l'eût conservé poète, la médecine le fit orateur.

Paris le vit donc à dix-sept ans s'abreuver avec avidité à toutes les sources d'instruction dont abonde la capitale, et poursuivre dans les écoles de la Faculté de Médecine la science tutélaire qui offre à ses élèves ce que la nature a de plus rebutant et de plus sublime, de plus cruel et de plus consolant. Six années consumées sans repos dans les amphithéâtres, les hôpitaux, les cours d'enseignement et les bibliothèques, eussent lassé un esprit moins infatigable. C'était l'époque où la nation, blessée dans son orgueil par une paix humiliante, se vengeait des revers de la fortune par le triomphe des lumières. Ce théâtre convenait au jeune Vicq d'Azyr, car rien n'était disposé en lui pour une destinée vulgaire; sa taille était belle, élevée, imposante; sa physionomie noble et ouverte, son regard plein de feu, et sa voix douce et sonore, faite pour émouvoir et persuader. Deux événemens de sa jeunesse vont nous dire la sensibilité de son ame et de la vigueur de son talent.

Il n'avait pas encore terminé sa licence, et se trouvait dans une salle de l'école de Médecine avec beaucoup d'autres élèves. Un bruit extérieur se fait entendre, et la cause en est bientôt connue, lorsqu'on apporte dans la salle le corps d'une jeune fille qui s'était évanouie près de là. La foule des étudians se précipite, et Vicq d'Azyr, soit par sa vivacité naturelle, soit par l'ascendant qu'il exerce

entre ses camarades, s'occupe le premier des secours que réclame cette personne dont la beauté et la mort apparente ont également ému la studieuse jeunesse qui l'environne. Tant de soins ne furent pas perdus, et les yeux de la malade renaissante rencontrèrent en s'ouvrant les traits passionnés de son libérateur. L'événement réalisa ce que l'imagination la plus romanesque aurait pu attendre d'une première entrevue aussi extraordinaire: la personne évanouie était nièce du célèbre Daubenton. Les conventions humaines consacrèrent par un prompt mariage le sentiment réciproque qu'une étincelle avait allumé. Mais après dix-huit mois d'un bonheur enivrant et de cruelles inquiétudes, la mort redemanda sa proie. Les regrets de son époux allèrent jusqu'au délire; le rêve doux et terrible qu'il avait fait fut une de ces épreuves que le cœur humain n'a pas la force de supporter deux fois. Vicq d'Azyr garda toute sa vie le veuvage que son adolescence avait vu commencer. Il inspira bien encore des passions, mais il ne fut plus fidèle qu'à la gloire.

Vers la même époque, un autre événement révéla au public combien d'idées neuves et grandes avaient déjà mûri dans la tête de ce jeune homme, et brûlaient de se produire au jour. Le moment des vacances venait de suspendre les études de la Faculté, lorsqu'il imagina d'ouvrir dans le même

lieu un cours d'anatomie, et, sans autre mission que le sentiment de sa force, de rappeler à l'amphithéâtre désert les élèves de ses maîtres. La curiosité les y entraîna d'abord; l'admiration les y retint. Des vues profondes, une méthode neuve et hardie, et des paroles pleines de sagesse et de savoir, signalèrent ce cours inattendu. Un enseignement si grave et si ferme dans une bouche empreinte de jeunesse et de grace, eut l'apparence de l'inspiration; les savans et les vieillards accoururent aussi-bien que les adolescens, et le docteur Moreau raconte que le professeur ne pouvait arriver à sa chaire que porté dans les bras de la multitude avide de l'entendre. L'envie s'éveilla au bruit du succès, et sous le prétexte de quelqu'une de ces formes conçues en tous pays pour la satisfaction de la médiocrité, on interdit les leçons de Vicq d'Azyr. Mais, cédant au vœu général, il ouvrit chez lui un amphithéâtre et un nouveau cours que la foule suivit, et que le monopole de l'enseignement respecta dans le sanctuaire des foyers domestiques. Cependant l'opinion publique, qui était alors une puissance irrégulière, mais invincible, fit rougir d'une persécution contraire au développement des lumières, c'est-à-dire à l'esprit général du siècle. La Faculté subjuguée ne tarda pas elle-même à confier dans son sein au jeune

professeur la chaire où les droits du génie l'avaient d'avance fait asseoir.

Cette suite d'émotions et de travaux extraordinaires altéra la santé de Vicq d'Azyr. Un crachement de sang opiniâtre fit craindre pour sa vie. On lui ordonna le séjour de sa ville natale, où il se rendit en effet, et le repos de l'ame, qu'il n'était pas aussi facile d'obtenir de son indomptable activité. Le voisinage de la mer offrit un champ nouveau à son esprit investigateur. Vicq d'Azyr ne séparait pas l'anatomie de la physiologie; il étendait cette seconde science jusqu'aux phénomènes du règne végétal, et embrassait dans la première tous les êtres animés, groupés autour de l'homme, qui en reste le centre et le chef. Ce cadre, où la main de son auteur avait disposé tout le système de la nature vivante, réclamait les innombrables espèces que nourrissent les abîmes de l'Océan. Jusqu'alors la connaissance des poissons avait peu occupé les naturalistes, et un petit nombre d'observations isolées ne constituaient point encore la science. Le convalescent de Valognes contempla la structure et l'organisation des peuplades variées que les flots de la Manche roulaient sous ses yeux, et fit parvenir à l'Académie des Sciences cet amusement de son loisir; mais dans ces jeux prétendus d'un malade, la compagnie reconnut la marche

transcendante d'un esprit fécond en découvertes, et se hâta de recevoir dans son sein un savant de vingt-trois ans, dont le talent n'avait point eu de jeunesse. Ce talent, facile à définir, résidait dans la double faculté de concevoir avec grandeur et d'observer avec patience, réunion assez rare, mais sans laquelle le génie lui-même ne produit rien que d'incomplet (2).

Vicq d'Azyr, rendu à la santé par la force de sa constitution, et peut-être aussi par de glorieux suffrages, vint reprendre à Paris le cours de ses travaux. Ici, Messieurs, je ne puis taire davantage l'embarras où me jette la tâche que j'ai entreprise. Si, laissant de côté la carrière scientifique de Vicq d'Azyr, je ne peins en lui que l'écrivain et l'orateur, me pardonnera-t-on un tel larcin fait à sa gloire? Si au contraire j'ose exposer ses belles et laborieuses conquêtes sur les secrets de la nature, mon inexpérience ne risque-t-elle pas de le rendre encore plus méconnaissable? Pour sortir de cette anxiété, j'ai eu besoin de me rappeler que les Mémoires de l'Académie des Sciences, le Dictionnaire de Médecine, de l'Encyclopédie, et les grands ouvrages entrepris ou terminés par Vicq d'Azyr, sont les dépositaires et les monumens de ses services; j'ai réfléchi que le corps savant auquel il appartint, que la société illustre qu'il fonda, et qui vient de renaître, que les élèves pénétrés de

ses doctrines, et les collègues témoins de ses efforts, exprimeront, mieux que moi, comment il donna à l'anatomie et à la physiologie une exactitude, une étendue, et, s'il est permis de le dire, une solidarité inconnue jusqu'à lui; comment son admirable dissection du cerveau, ses expériences sur l'incubation de l'œuf, et son immense parallèle des organes de l'ouïe et de la voix, dans tous les êtres qui en sont doués, étonnèrent par leur nouveauté, et couvrirent la science des germes de découvertes prochaines; comment enfin son éloquente sollicitude pour introduire en France l'enseignement clinique, créer à l'anatomie comparée une langue indispensable, fortifier la médecine pratique par l'art vétérinaire, purger les temples et les villes de la contagion des sépultures, parvint à intéresser des hommes frivoles à leur propre conservation. Rassuré par le concours de tant de voix compétentes, qui ne laisseront pas sans justice les travaux scientifiques et l'immortelle influence de Vicq d'Azyr, j'écoute la prudence plus que le zèle, et je reprends la narration historique et littéraire d'une vie si pleine d'honorables souvenirs.

Les premières années du règne de Louis XVI furent, comme celles de Marc-Aurèle, affligées par des fléaux. Une épizootie terrible ravagea nos provinces du Midi, détruisant à la fois les ressources de l'agriculture et les revenus du fisc. Quoique

ce genre de calamité fût devenu plus fréquent depuis le commencement du dix-huitième siècle, nulle prévoyance n'avait préparé les moyens de le combattre. A la nouvelle de l'invasion pestilentielle, M. Turgot s'adresse à l'Académie des Sciences, et lui demande un médecin et un physicien qui aillent déployer contre ce désastre toutes les ressources de la science et de l'autorité. L'Académie répond au ministre qu'elle lui donne dans un seul homme les deux qu'il a demandés, et elle nomme Vicq d'Azyr. Il part et reconnaît avec effroi la profondeur du mal. Sa mission fut cruelle pour le pays infecté, et salutaire pour celui qui ne l'était pas encore. Par le prompt sacrifice des animaux malades, elle arrêta la contagion qu'elle n'avait pu faire reculer. Vicq d'Azyr ne négligea rien pour rendre utile cette sanglante expédition; ses remarques furent la matière d'un Traité des épizooties. Il n'avait pas hésité, pendant la contagion, à tenter, au péril de sa vie, dans les flancs d'une foule d'animaux pestiférés, des expériences que la physiologie a rarement l'occasion de faire sur les grands quadrupèdes vivans. Jamais les autels de la science n'avaient reçu de pareille hécatombe depuis le massacre des quinze cents biches que le roi d'Angleterre livra aux recherches curieuses du célèbre Harvey.

Le spectacle douloureux qui avait frappé Vicq

d'Azyr durant sa mission, la ruine et les gémissemens des chaumières poursuivaient sa pensée. Mais Turgot gouvernait encore, et l'on pouvait, en se hâtant, méditer quelque bien sous l'influence de ce grand ministre, à qui son maître eut le malheur de préférer une révolution. Vicq d'Azyr conçut donc un projet dont l'accomplissement devint l'emploi de sa vie, et changea la face de la médecine française, immobile depuis dix siècles. La fondation de la Société royale fut en tous points un événement remarquable. Les haines, les satires, le bruyant scandale qui assiégèrent son berceau, offriront au philosophe une image naïve des luttes qui attendent l'esprit humain dans ses moindres progrès, et de la rançon que la vieille sottise se fait payer pour la délivrance de chaque vérité. Cependant, on apprécierait mal l'institution qui a immortalisé le nom de Vicq d'Azyr, si vous ne me permettiez de retracer rapidement, jusqu'en son origine, le désordre invétéré dont elle triompha.

Lorsque, au déclin de l'empire, Justinien eut transféré aux églises le revenu des écoles, la médecine, ainsi que les autres connaissances humaines, passa dans les mains du clergé. Dès lors l'anatomie disparut comme une impiété; l'exercice de la chirurgie, incompatible avec les saints canons, fut réduit à une pratique sauvage et aban-

donné à des subalternes ; enfin l'enseignement médical, moulé fidèlement sur la scolastique religieuse, devint une science de mots et d'érudition. Le temps et la barbarie consolidèrent tellement cette fausse direction, que dans la suite il n'y fut rien changé, ni par les nouveaux sectaires de Mahomet dans leurs grandes écoles de Bagdad et de Cordoue, ni par les chrétiens, lorsque les laïques pénétrèrent peu à peu dans les universités où continuait la domination théologique. La médecine traversa ainsi le moyen âge, portant quelques lambeaux de l'alchimie des Arabes, de la magie des Juifs et de la superstition du peuple, mais ennemie de tout système d'observation, et fièrement assoupie dans sa pourpre, son hermine, ses privilèges et ses langues mortes. Modifiée cependant au sein de l'Europe, par la renaissance des lettres et le mouvement qui suivit la réformation, elle était demeurée en France obstinément attachée à sa forme primitive, et Vicq d'Azyr put reconnaître dans ses confrères du dix-huitième siècle, les médecins que Molière avait peints sans les corriger.

Deux circonstances avertissaient la médecine française des suites fâcheuses de son opiniâtreté. D'un côté, ses maîtres, inconnus partout ailleurs que dans leur patrie, végétaient sans influence sur les doctrines médicales, tandis que la gloire

proclamait au loin les noms étrangers de Boerhaave, de Sydenham, de Baglivi; et, d'un autre côté, la chirurgie française, répondant par des succès aux mépris que lui avait prodigués sa suzeraine, s'était constituée en académie depuis quarante ans, et, de l'aveu de tous, tenait en Europe le sceptre de son art. Dans un pays aussi riche en grands hommes, cette infériorité de notre médecine ne pouvait s'expliquer que par l'isolement de ceux qui la professaient, et par les vices qui en sont la conséquence. Dès long-temps, chez nos voisins, des centres de correspondance médicale et des sociétés sanitaires, établis en Suède, en Danemark, en Prusse, à Breslaw, à Londres, à Édimbourg, à Barcelone et à Madrid, nourrissaient une émulation générale, et faisaient de l'expérience de chacun le patrimoine de tous. Quelques bons esprits avaient senti en France le besoin d'une institution semblable. On dit que Hérouard et d'Aquin, premiers médecins de Louis XIII et de Louis XIV, l'appelaient de leurs vœux. A une époque plus entreprenante, Chirac, médecin du régent, tentait de la réaliser lorsque la mort le frappa. Tous les abus s'étaient soulevés contre lui. La calomnie poursuivit jusqu'en son tombeau ce médecin philosophe, en haine de son utile projet, dont Fontenelle, d'Alembert et Bordeu nous ont conservé la tradition.

Tel fut le périlleux héritage que Vicq d'Azyr accepta sans crainte, et mit en valeur avec une rare habileté. Prévoyant que sa jeunesse pourrait blesser beaucoup d'amours-propres, il gagna la confiance de M. de Lassone, premier médecin du roi, homme de lumières et de probité, qui lui prêta l'appui de son nom et de son crédit. A ce premier ménagement il en joignit un second non moins nécessaire. L'institution de la Société royale fut d'abord présentée comme une simple précaution contre les épizooties, dont une invasion récente consternait encore les esprits; et, sous ce voile, elle naquit presque inaperçue. Mais la seconde année, en 1778, elle parut ce qu'elle devait être, le lien de toutes les sciences médicales, et le foyer de leur perfectionnement, établie au Louvre, distribuant des prix nombreux, et montrant sur sa liste les noms vénérés des Franklin et des Haller, des La Rochefoucauld et des Vergennes. Cette dissimulation fut bien prudente, car il est malheureusement vrai de dire que des passions jalouses n'eussent pas laissé faire impunément pour la santé des hommes ce qu'elles permirent pour celle des bestiaux. Mais la Société royale se trouvant tout à coup en pleine existence, et ne pouvant être sourdement étouffée par l'intrigue, ne fut plus exposée qu'à une guerre ouverte; elle

l'eut en effet, mais vive, acharnée, comme le sont les guerres civiles.

La Faculté de Médecine, surprise et irritée, ne voulut voir dans la Société royale qu'un essaim fugitif et une colonie de rebelles. Elle refusa aigrement les places et les honneurs qui l'y attendaient, et ne songea plus qu'à la vengeance. Usant d'abord d'une sorte de juridiction que le temps avait épargnée, ou peut-être dédaignée, elle bannit de son sein les membres dissidens, et les chargea de flétrissures gothiques. Trouvant bientôt cette injure insuffisante pour son ressentiment, elle ne voulut rien moins que faire dissoudre sa rivale par l'autorité judiciaire ; mais il eût fallu à ses prétentions un tribunal du quatorzième siècle; et, par malheur, le parlement de Paris était alors à peu près du dix-huitième. La Faculté de Médecine, repoussée des voies légales, eut l'imprudence de porter sa cause au tribunal du public, devant ce juge cruel et moqueur, qui dicte le choix des armes, et veut qu'on l'amuse pour les frais de l'arbitrage. Dès lors commença dans son caractère véritable la fameuse querelle des facultaires et des sociétaires; car, en tout débat, le premier soin de la discorde est d'attacher un nom à chaque enseigne. Les divisions d'un corps si nombreux, qui possédait tant d'hommes spiri-

tuels, considérés et nécessaires, ne manquèrent pas d'intéresser et de partager l'opinion de la capitale. Les mémoires du temps ont recueilli durant plusieurs années les manifestes et les exploits des belligérans. L'histoire sera bien forcée de les signaler comme un symptôme du malaise inquiet, urbulent, altéré de haines, qui à cette époque convertissait en faction tout, jusqu'à la musique, et poussait la France vers cette lice sanglante des révolutions, que l'on dit toujours fermée, que l'on voit toujours ouverte (3).

L'ancienne réputation de causticité acquise aux enfans d'Esculape ne pâlit pas dans cette circonstance. Les robes de Rabelais et de Guy-Patin furent secouées avec fruit dans le sein de la Faculté. Il en tomba sans relâche sur ses adversaires une grêle de pamphlets, tous remarquables par l'esprit plus que par le goût, par l'amertume plus que par la raison. La satire des docteurs emprunta les formes les plus mordantes, et ne dédaigna même pas la fiction dramatique et le masque d'Aristophane. Si quelque auteur de ces diatribes vit encore, il doit bien s'étonner des excès où la passion peut entraîner d'honnêtes gens. Cependant, il est juste de dire que les torts ne furent pas égaux entre les deux partis : les sociétaires descendirent rarement dans l'arène, et Vicq d'Azyr, particulièrement maltraité par d'outrageantes calom-

nies, s'en éloigna constamment. L'élévation de ses idées et l'urbanité de ses mœurs le détournaient de faciles représailles; et d'ailleurs il aimait trop la gloire, pour user dans une polémique éphémère le temps que la nature proportionne rarement aux desseins des grands hommes (4).

Ces hostilités fréquentes augmentaient la célébrité de la Société royale et de son éloquent secrétaire perpétuel. Leurs succès n'étaient point frivoles, parce que la nouvelle institution, toujours en butte à un parti puissant, avait besoin d'être protégée par sa gloire. Nous vivions alors dans une crise tout athénienne, où l'utilité même était contrainte à surprendre l'opinion, et où le bien-faire ne se tolérait qu'en faveur du bien-dire. L'esprit public, impatient de grandir, demandait des alimens aux académies, au barreau, à la chaire évangélique; et dès qu'il aperçut dans la Société royale une tribune nouvelle, il y précipita la foule. C'était à Vicq d'Azyr à justifier et à soutenir cet empressement, et les plus chers intérêts de l'humanité lui en faisaient une loi (5). Il fut donc éloquent par devoir, et ne résista plus à la nature, qui l'avait traité en orateur. On put sentir alors tout l'avantage d'un écrivain nourri des connaissances fondamentales de l'organisation humaine. Loin d'éteindre les talens, les études sévères de l'anatomie et de la physiologie pénètrent l'esprit de recueille-

ment et de gravité, et lui portent à l'envi de hautes pensées et d'énergiques expressions. Sans l'appui de ces deux sciences, les anciens ne concevaient pas de philosophie raisonnable, et les modernes voient leur métaphysique s'évaporer en nuages. Vicq d'Azyr s'avançait enrichi de leurs inspirations; pendant dix années, les séances de la Société royale furent animées par ses accens. Je me souviens que l'enceinte ne pouvait suffire à tous les auditeurs différens d'âge, de sexe, de rang et de nation, qui venaient l'écouter avec délices. Leurs applaudissemens signalèrent à la France un modèle achevé dans un genre d'éloquence plein d'intérêt, et que l'antiquité n'avait pu connaître.

Les corporations savantes s'imposaient l'obligation de rendre un dernier hommage à ceux de leurs membres que la mort enlevait. Fontenelle avait montré tout le parti qu'un esprit juste pouvait tirer, pour l'avantage commun, de cette pieuse coutume : il déguisa la science, encore mystérieuse, afin de la populariser, et n'en présenta que les sommités les plus brillantes à un monde dissipé. Vicq d'Azyr, trouvant les sciences apprivoisées et la société avide d'instruction, suivit avec une prudence pareille une marche différente; il mit à éclairer les difficultés autant d'élégance et de sagacité que son prédécesseur en avait mis à les dissimuler. On admire avec quelle clarté il est

profond, avec quelle méthode il plane sur ses sujets. Il est de ses Éloges pour lesquels il étudia des mois entiers quelque branche de la science, afin d'y porter la précision d'un homme supérieur. Il semblait venu exprès pour justifier ce que Rousseau disait à M. Bernardin de Saint-Pierre : *De tous les savans, ce sont les médecins qui savent le plus et le mieux.* C'était pour lui un égal devoir de conscience de chercher la vérité dans les choses, et de la dire sur les personnes; aussi l'étranger adopta tous ses jugemens, et la postérité n'a encore appelé d'aucun. La collection de ses discours forme certainement l'histoire la plus riche et la plus impartiale des progrès de l'esprit humain dans le dix-huitième siècle.

Les œuvres oratoires de Vicq d'Azyr remplissent trois volumes, et se composent d'environ cinquante Éloges (6). L'importance et la variété des matières l'obligèrent à y déployer un génie universel. Il n'eut pas seulement à tenir dans sa balance les savantes renommées de Linnée, de Haller, de Bergman, de Camper, de Schéele, de Pringle, de Lorry, de Duhamel : on le vit encore, dans l'*Éloge du comte de Vergennes*, pénétrer en homme d'État les mystères de la politique; dans celui de M. de Watelet, éclairer sous des aspects nouveaux et piquans la délicate métaphysique des beaux-arts; et dans celui de M. de Montigny,

peindre le second âge de l'industrie française, et le complément des pensées du grand Colbert. L'*Éloge de Franklin* attesta surtout la vigueur de son talent et la diversité de ses connaissances. Je ne puis louer que sur parole ce discours qui passait pour son chef-d'œuvre; car, par une fatalité singulière, il est le seul de ses principaux ouvrages qu'on n'ait pas imprimé. J'étais absent de Paris lorsqu'il le prononça; mais je retrouvai à mon retour la vive sensation qu'il y avait laissée. On répétait ces paroles mémorables de son début sur le vieillard américain : « Un homme est mort, et « deux mondes sont en deuil (7). »

Les réflexions de cet orateur ont un caractère de justesse et de pénétration qui décèle un habile moraliste. Qui donc aurait plus de droits à ce titre qu'un médecin, confident nécessaire des faiblesses humaines; surtout si, comme Vicq d'Azyr, il exerce son art dans les classes élevées de la société? Là, rien n'est resté simple ou naturel : tout mal physique se complique d'une affection morale; il faut une médecine souverainement intelligente pour soulager l'ambitieux, l'avare, l'envieux, le courtisan, et, à travers les passions contraintes et les vanités souffrantes, découvrir l'intérieur de ces hommes artificiels. Montaigne, La Bruyère, Fielding lui-même, quoique juge de paix, furent à cet égard dans une situation moins

favorable que Vicq d'Azyr. Ses remarques sur la mort, sur la vieillesse, sur l'imagination (8), sur une foule de caractères et d'accidens qu'il rencontre dans ses récits, ont la finesse et la certitude de l'expérience. Veut-il expliquer l'origine des grandes richesses qu'amassent les médecins de l'Angleterre : « Dans ce pays, dit-il, le peuple, « suivant qu'il est affecté, recherche avec la même « impatience et la vie et la mort. » S'agit-il de caractériser la discrétion d'un ministre : « Il n'était « point dissimulé, dit-il, et il n'usait d'adresse « qu'autant qu'il en fallait pour ne pas rebuter la « fortune. » Ailleurs il prononce sur l'esprit de secte ce jugement remarquable : « Le grand inconvénient « des sectes de toute espèce, est d'attaquer la li- « berté jusque dans l'opinion et la pensée, et de « ne voir dans le monde entier que deux partis, « l'un pour lequel on ose tout, et l'autre contre « lequel on se permet tout. »

Si les penseurs trouvent dans les écrits de Vicq d'Azyr un aliment continuel, l'attention des gens du monde y est réveillée par des faits singuliers, dont je prends quelques-uns au hasard. Ainsi, Montesquieu attribuait l'invention des lettres-de-change aux Juifs chassés de France par Philippe-Auguste; mais on voit, dans l'*Éloge de Targioni*, l'assertion de notre publiciste détruite par ce docteur qui a trouvé des lettres-de-change bien plus

anciennes, et tirées en langue latine dès l'année 1161 par des négocians de Pise sur Messine et Constantinople. Ainsi, en 1738, lorsque le fameux père Bridaine prêchait dans nos villes du Midi, un souffle aigu du Nord accueillit la foule qui sortait de ses sermons: il en résulta une épidémie, assez célèbre sous le nom du *coup de vent*, qui terrassa les fidèles de la mission, et dans tout Béziers ne laissa debout que les indifférens. On sait gré à Vicq d'Azyr de nous avoir transmis cette belle épitaphe d'un médecin anglais de la religion des quakers, et qui semble faite pour notre généreux Montyon: « Ci-gît le docteur Fothergill, qui « dépensa deux cent mille guinées pour le soula- « gement des malheureux. » Il attire aussi nos regards sur un médecin français, M. Bourdois de La Mothe, que ses lumières et sa générosité rendaient précieux aux habitans de Joigny: arrêté la nuit sur un grand chemin, il se nomma, et les malfaiteurs s'éloignèrent avec respect. Dans une circonstance pareille, l'Arioste avait eu le même avantage, et les bandits italiens se montrèrent aussi touchés de l'harmonie des beaux vers, que les voleurs français de la vertu d'un mortel bienfaisant.

Le talent de Vicq d'Azyr ajoutait une grande valeur à la mine dont l'exploitation lui était confiée. Ses discours doivent être étudiés comme les

modèles de ce genre d'éloquence philosophique qu'a introduit chez les modernes l'union de la science et de la littérature. On est d'abord frappé de la juste proportion qui en fixe l'étendue, de la convenance qui en règle le ton et en dispose les parties : nulle dissertation n'en appesantit la marche, nul ornement factice n'en gâte la pureté, nulle trace de polémique n'en trouble la bienveillance ; et les deux défauts du temps, l'afféterie et la déclamation, n'osent en approcher. Le style coule avec naturel et facilité, toujours clair, noble, harmonieux, correct, grave comme la science, mais plus chaste qu'elle. C'est du fond des pensées que ce style tient son éclat et sa solidité : il est clair, parce qu'elles sont nettes ; noble, parce qu'elles sont généreuses ; facile, parce qu'elles sont justes et bien enchaînées. Il s'anime, s'arrête, s'élève, se colore avec elles, et suit leurs mouvemens comme l'accent suit la parole. Ainsi que tous les grands écrivains, Vicq d'Azyr ne manque pas de réserver aux pensées fortes ou profondes l'expression la plus simple, et je ne puis résister au plaisir d'en citer un exemple. Ayant à parler des Turcs dans l'éloge d'un ambassadeur près de la Porte ottomane, il définit ainsi cette race d'esclaves fatalistes : « Nation, dit-il, « oubliant le passé, que n'ose recueillir l'histoire ; « ne pouvant jouir du présent, dont le despote

« est le maître, ni disposer de l'avenir, qui appar-
« tient au destin. » La plume de Vicq d'Azyr laisse tomber fréquemment de ces phrases puissantes, qui vous avertissent par leur simplicité même, et dont il semblait que Bossuet et Montesquieu eussent gardé le secret.

A la tribune de la politique ou du barreau, il faudrait qu'un orateur fût de glace, si l'aiguillon de la dispute ne parvenait à l'émouvoir ; mais dans le monologue académique, cette ressource étrangère lui manque, et toute chaleur factice serait un sujet de risée. D'où vient donc ce feu secret, cette vie continue qui, sans effort et sans vains éclats, anime l'éloquence de Vicq d'Azyr? C'est que dans lui l'homme est véritablement sensible. Doit-il rendre les affections de la nature : son instinct lui donne un tact délicat, et, sans le vouloir, il touche jusqu'aux larmes. S'élève-t-il à des vues générales : son ame, ouverte à tout ce qui est bon, grand et utile, n'a besoin que de sa propre candeur. Sous les détails les plus arides, on sent battre le cœur de l'écrivain. Les hommes s'émeuvent facilement à la voix de ceux qui les aiment, et croyez que les hommes s'y trompent rarement: ce degré de sympathie a été le partage de Vicq d'Azyr, et le sépare de ses trois émules, Fontenelle, d'Alembert, Condorcet, et même de Buffon, qui fut son maître; car je ne doute pas que les

sublimes méditations dont l'historien de la nature marqua les divisions de son majestueux travail n'aient inspiré à Vicq d'Azyr les beaux discours qui précèdent ses divers cours d'anatomie.

Il était impossible que les succès de Vicq d'Azyr n'attirassent pas les regards de l'Académie française. Depuis que cette compagnie avait jugé l'étendue de sa mission, et que, par le choix de ses prix d'éloquence, elle avait cité toutes les gloires à son tribunal, rien de ce qui intéressait la civilisation ne lui était étranger. Cette nouvelle destinée lui imposait le devoir d'appeler dans son sein tous les hommes supérieurs, et de former sa renommée de toutes les renommées. Déjà n'éprouvait-elle pas ce que les lettres ont gagné dans leur commerce avec des savans tels que Pascal et d'Alembert, Maupertuis et La Condamine, Buffon et Bailly? Un centre commun qui rapproche les premières têtes dans tous les genres de culture intellectuelle a d'éminens avantages. Je crois que notre littérature doit en grande partie à cette alliance ce qu'elle possède de liberté, de nerf et d'originalité. En se retrempant sans relâche dans des sources nouvelles et dans des inspirations de natures opposées, elle s'est garantie de l'engourdissement et de la mollesse où la plongeraient la monotonie d'une école dominante et les réglemens d'une jurande exclusive de beaux esprits.

L'Académie française avait vu avec complaisance naître la Société royale de Médecine, comme une fille des lumières, dont le nom retentissait au loin, et commençait, pour nos médecins, une affiliation européenne, une carrière d'émulation et de célébrité qui n'a cessé de croître jusqu'à nos jours. Déjà cette Société pouvait appliquer à la médecine française ce qu'un empereur avait dit de la ville de Rome: « Je l'ai trouvée de briques, et je la laisserai de marbre. » L'Académie songeait donc à l'adopter dans la personne de son éloquent secrétaire, de son véritable fondateur. Ce vœu de la justice devint une nécessité par la mort de Buffon. Le vide que laissait un tel homme fit taire les prétentions et les vanités. Vicq d'Azyr fut élu sans difficulté et succéda comme l'héritier légitime. Sa joie fut cependant naïve et sans mesure. Il regarda sa nomination comme le sceau mis à sa gloire, et une distinction unique, puisqu'il était le premier médecin que le sénat de la langue française eût appelé par ses suffrages (9). Cette longue indifférence n'accuse au reste ni le discernement des académiciens, ni le mérite d'une profession qui avait compté tant d'hommes savans et spirituels. Il faut s'en prendre à l'aveugle routine qui, joignant le mystère de la médecine à l'énigme de la maladie, avait, au mépris de notre langue, chargé le grec et le latin de l'enseignement médical, et, par un double

contre-sens, condamnait à un langage obscur la science où toute équivoque est mortelle, et à un langage immobile l'art qui doit toujours s'avancer par l'expérience. Vicq d'Azyr ne trahit pas l'espoir de l'Académie. Son discours de réception est un bel ornement de nos annales; il y explique Buffon, comme Buffon expliqua la nature. La profondeur des pensées, l'éclat de la diction, la magnificence de l'ensemble, en font un monument durable à la mémoire de son prédécesseur. Il rappela le fameux discours sur *le Style*, que ce dernier avait prononcé lui-même en prenant place à l'Académie; et l'admiration, toujours fidèle à Buffon, put se partager entre le discours dont il était l'auteur et celui dont il était le sujet.

Vers l'époque où Vicq d'Azyr s'asseyait dans le sanctuaire des lettres, la reine, qui le nomma son premier médecin, l'appelait sous un ciel plus orageux. Il fut un temps où le service médical des cours se distribuait en charges vénales, et il faut avouer que la santé des rois mise ainsi à l'enchère était un triomphe assez complet de l'étiquette sur le bon sens. Vicq d'Azyr ne dut rien à cette coutume bizarre; son mérite fit seul les frais de son élévation, et la renommée prépara la confiance de la reine. Je dirai plus tard comment il la justifia. Qu'on sache seulement que la contagion des cours ne l'atteignit pas; qu'il ne sollicita ni titre ni fa-

veur (10), et n'usa de son crédit que pour l'intérêt de la science et de la Société Royale. Il avait sur la gloire un sentiment trop élevé et des idées trop justes pour céder aux jouissances de l'amour-propre et au bruit d'une vogue passagère. Ce fut précisément dans cette période de sa vie, où il semblait pour ainsi dire accablé de cliens, de fortune et de célébrité, qu'il poursuivit avec plus de zèle ses vastes ouvrages d'anatomie et de physiologie. Réfugié dans le silence des nuits, soit la plume à la main, soit au milieu des élèves qui préparaient ses expériences (11), il livra ses veilles et sa santé à des travaux pénibles, obscurs, infinis, qui ne pouvaient promettre à sa grande ame d'autre salaire que la reconnaissance de la postérité.

La convocation des états-généraux eût ouvert une lice brillante au talent oratoire et aux connaissances universelles de Vicq d'Azyr, si l'entreprise glorieuse qui l'absorbait, et sa qualité de médecin de la reine, ne l'en avaient détourné. Il est bon aussi que, dans les temps de réformation, quelques sages se tiennent hors de la mêlée, pour mûrir de salutaires pensées, loin du trouble des affaires et du choc des passions. Ce devoir des philosophes ne trouva point Vicq d'Azyr infidèle. Le travail qu'il présenta aux députés de la France, sous le nom de la Société Royale, porte un caractère imposant de grandeur et de raison. La partie qui concerne

la constitution de la médecine dans le royaume est marquée d'une telle prévoyance, qu'on y lit avec surprise tout ce qui a été fait de bien depuis cette époque, et tout ce que l'humanité peut encore attendre. Dans ce même écrit, il proposa le premier la création d'un Institut formé des diverses Académies. Cette vue éminente ne fut pas perdue, et l'on sait que, plus tard, elle préserva notre patrie des ténèbres qui menaçaient de l'envahir. Les plans long-temps médités par Vicq d'Azyr pour asseoir l'instruction publique sur tout le système des connaissances humaines, mieux que Marsigli ne l'avait fait à Bologne, n'ont pas encore été réalisés; mais toute idée livrée une fois à l'examen des hommes ne saurait périr, si elle est juste et utile: elle aura le sort de ces semences voyageuses à qui la nature donna des ailes, que les vents emportent, que les oiseaux dévorent, mais dont quelques-unes rencontrent tôt ou tard le sol qui doit les féconder.

Le devoir ramenait au palais des rois Vicq d'Azyr tout pénétré de ces inspirations généreuses. On réussit à la cour en gagnant les esprits par une souplesse caressante, et quelquefois aussi en les piquant par une rudesse artificieuse. Vicq d'Azyr ne songe point à de telles ressources, et se présente avec naturel et simplicité, laissant faire le reste à sa renommée, à sa science, à son ame bonne,

vive, entraînante, qui le rendait le consolateur, l'ami, j'ai presque dit le protecteur de tout homme souffrant. Le roi l'estime, la reine lui donne son entière confiance. Mais bientôt son rôle change : le médecin de la santé devient le confident des peines de l'ame; on n'attend plus de lui qu'il trace des formules; ce sont des larmes qu'il doit essuyer. Un embrasement politique, plus dangereux que les épidémies de l'atmosphère, s'étendait par degrés, et cherchait, avec l'instinct de la foudre, les cimes les plus élevées. Quelquefois la reine inquiète interroge la haute raison de Vicq d'Azyr; et celui-ci, incapable de désavouer des opinions sincères *ou d'illustres* amis, et trop fidèle pour tromper par une fatale adulation, répond avec sagesse et vérité sous le regard hostile des courtisans. Marie-Antoinette s'accoutume, en souriant, à l'appeler *son philosophe*, nom qui, dans la bouche de cette reine aimable, peut également être un doux reproche ou un éloge réfléchi. Cependant la tempête s'accroît, et l'on cherche des abris. On offre à Vicq d'Azyr, dans des contrées voisines, non le refuge de l'hospitalité, mais de riches établissemens, dignes de la réputation et des talens que la fortune ne peut lui ravir : les dangers de la reine dictent sa réponse; et le noble disciple d'Hippocrate refuse, comme son maître, les dons de l'étranger. Son dévouement redouble avec le péril;

toute son ame est au palais qu'habite la souveraine : plus d'une fois, il m'en souvient, je le vis en descendre le cœur navré et palpitant, et je pus lire les douleurs royales écrites sur son front. La catastrophe du 10 août l'arracha seule avec violence à des devoirs si chers et si déchirans.

Vous avez pu lire dans les relations des voyageurs le destin des malheureux que le naufrage vient de jeter sur quelques bords inhospitaliers de l'Afrique. Une populace furieuse fait tomber sous le cimeterre les premiers qu'elle aperçoit, et ceux-là sont le moins à plaindre; mais les autres, épargnés par l'intérêt, jouets de maîtres cruels, excédés de fatigues et d'outrages, périssent dans un plus lent désespoir. Tel fut exactement le sort des naufragés du 10 août entre les mains de la jaquerie révolutionnaire : la vertu, la gloire, le génie, la fidélité, tous les crimes enfin pesaient sur la tête de Vicq d'Azyr; mais, soit caprice, soit respect de sauvages pour son utile profession, on lui laissa la vie au milieu des massacres, ou plutôt on lui en prêta, jour par jour, un usage précaire, souillé d'abjects travaux, et menacé par de sanguinaires railleries (12). Mais que n'eût-il pas enduré tant que la prison du Temple laissait respirer la famille royale; tant qu'il pouvait porter à d'anciens amis, réfugiés en d'obscures retraites, les secours de son art et les tributs d'une pitié furtive! Ce n'est pas

que déjà une profonde tristesse ne desséchât dans son sein les sources de la vie, lorsqu'il levait sur la France un regard humilié, lorsqu'il y voyait surgir et dominer une race hideuse, inconnue, cachée jusqu'alors dans les replis de l'ordre social, et que n'avait pas assez soupçonnée la bonne foi des réformateurs. Les méditations d'un siècle perdues sans résultats; l'œuvre des sages flétrie par d'ignobles passions et de barbares excès; les hauteurs de l'esprit humain pour long-temps désertées; enfin une nation aveugle fuyant son bonheur, et s'abîmant dans l'anarchie, à la honte du génie, à la confusion de la vertu: que de sujets de larmes! que de nobles vœux trompés! que d'amers regrets! Vicq d'Azyr fut digne de sentir ces douleurs privilégiées des grandes ames, que ne comprendront ni l'homme sans entrailles, ni l'esprit sans dignité, ni le cœur sans patrie.

Mais déjà le torrent populaire comble ses ravages, et les têtes les plus augustes roulent avec ses flots. Ainsi ont pris fin les devoirs qui retenaient Vicq d'Azyr à la vie. Ses amis les plus chers successivement immolés, le duc de La Rochefoucauld, Bailly, Lavoisier, Malesherbes, l'appellent du fond de leurs tombeaux. C'en est fait, son cœur se brise, et le pouvoir qui lui a été donné de souffrir se trouve épuisé. Il entre un jour dans la Commission centrale des arts, dont

il est membre, et où un petit nombre d'hommes bien intentionnés sauvaient en tremblant quelques débris de la belle France; il serre la main de ses collègues, et leur dit d'un ton calme : « Adieu, « mes amis; il en est temps, je vais mourir. » Il se retire chez lui, la fièvre le saisit, et peu de jours après il n'était plus. On sait que sa maladie, née des plus vertueuses douleurs, ne fut qu'un rêve affreux, où la terreur des supplices et le fantôme de la patrie sanglante hâtèrent sa destruction. Ce délire d'un mourant montra au jour ce qu'était alors en France le sommeil des gens de bien.

Vicq d'Azyr expira le 20 juin 1794, à quarante-six ans, dans la force de l'âge et du talent. Sa vie paraît courte, si l'on considère les grands ouvrages qu'il laissa imparfaits, et la hauteur où devait le porter l'essor qu'il avait pris; mais on la jugera bien remplie, si l'on compte ses services, ses monumens, son influence, soit lorsqu'il fonda la Société Royale renaissante de nos jours avec éclat, ou qu'il déposa dans la science de l'homme physique ces vues du génie, dont le développement nous étonne aujourd'hui; soit lorsqu'il fit passer la médecine française des routines pédantesques à l'état philosophique, ou lorsqu'il popularisa des matières d'un noble intérêt par une diction qui charme l'oreille, touche le cœur et satisfait la raison. La postérité dira : « Dans Vicq d'Azyr,

« l'homme fut bon, sincère, désintéressé (13) ; le « citoyen sage, éclairé, digne de respect ; le sa- « vant infatigable, lumineux, fertile en décou- « vertes ; l'écrivain pur, éloquent, plein d'ame, de « goût et d'élévation, modèle enfin, qu'on ne sau- « rait ignorer sans honte, ni étudier sans fruit. » Nous ajouterons qu'en toutes choses, le trait caractéristique de Vicq d'Azyr fut l'impossibilité d'être médiocre.

NOTES.

(1) Les littérateurs exercés ont peu de chose à apprendre sur Vicq d'Azyr ; mais il n'en est pas de même de la génération nouvelle, à qui plusieurs circonstances ont pu dérober une partie de sa renommée. L'époque de sa célébrité a été brusquement séparée de nous par l'abîme de la révolution, où lui-même a péri. Plus tard, quand ses œuvres furent recueillies, une édition commune ayant joint ses écrits d'un intérêt général à ceux qui appartenaient aux détails de la science, cette union de matières incompatibles éloigna plus d'un lecteur. Enfin l'habitude des modernes de parquer les hommes dans les limites d'une profession est si invétérée, que ce titre de médecin, qui dans l'antiquité signalait presque un génie universel, enfante parmi nous un préjugé contraire. On ne considère pas que Vicq d'Azyr fut un grand médecin parce qu'il avait porté dans l'art de guérir la puissance d'un esprit supérieur, mais que l'application du même levier le fit pareillement exceller dans d'autres travaux, dans l'art oratoire comme dans les sciences physiques, dans le perfectionnement des méthodes d'instruction comme dans la combinaison des théories sociales. Il avait de bonne heure exercé les facultés de son esprit sur toutes les branches de l'entendement humain, et lorsque la tribune de la Société royale de Médecine lui ouvrit une action immédiate sur l'opinion publique, il ne se trouva étranger à aucune matière. Le projet de régir les sociétés politiques par les saintes lois de

la raison et de l'équité n'était pas nouveau en France. Les savans auteurs de la satire *Ménippée*, qui contribua tant à établir le trône d'Henri IV, en étaient pénétrés. Par une filiation que je me propose de tracer ailleurs, ce dépôt de grandes pensées s'était transmis de mains en mains jusqu'à cette élite d'hommes éminens du dernier siècle, dont se composait la société de la duchesse d'Enville et de son digne fils, le duc de La Rochefoucauld. Vicq d'Azyr avait mérité d'entrer en partage d'amitié, de vues et de sentimens, avec ce petit nombre de sages, dont la modération, les lumières et la vertu auraient préservé la patrie de grands désastres, si la Providence eût permis que leur voix fût écoutée, et donnât à la France, en 1788, un bienfait qu'elle a reçu vingt-sept ans plus tard. On voit par ces détails que la médecine ne fut dans Vicq d'Azyr qu'une partie de la philosophie générale qu'embrassait son intelligence, et que son ame et son esprit se trempaient habituellement dans une région de hautes et nobles pensées. Je puis parler avec calme et vérité d'un homme que j'ai aimé, mais pour qui trente et un ans écoulés sur sa tombe commencent à mûrir le jugement de la postérité.

(2) On ne saurait trop remarquer la constance avec laquelle, dès sa première jeunesse, Vicq d'Azyr soumit au frein de la plus minutieuse observation des faits, la vivacité de son esprit et l'élévation de ses vues. Un tel soin tenait à la droiture de jugement dont tous ses écrits portent l'empreinte. « Le champ des sciences, dit-il, épuisé par nos pères, ne « produit plus qu'à force de soins et de culture. Dans le « monde savant, comme dans le monde politique, il n'est plus « de conquête à faire pour les barbares. » (*Éloge de Bergman*.) Ailleurs il se plaint de la précipitation. « Notre siècle « est prodigue en tout; il semble qu'il doive être le dernier. »

(*Éloge de Duhamel.*) Il s'élève contre les prestiges et recommande l'examen. « Ces réflexions seront peut-être utiles « dans un moment où, environné d'hommes merveilleux et « d'hommes crédules, celui qui sait douter a l'air de se re- « fuser à l'évidence. » (*Éloge de Lieutaud.*) Quoique Vicq d'Azyr fût doué de beaucoup d'imagination, sa rectitude naturelle lui avait fait sentir que l'abus de l'esprit et des métaphores introduit une foule d'erreurs dans la langue des sciences. » Décrire le sommeil des plantes, ou parler de leurs « amours, pour désigner des effets isolés qui ne supposent « rien d'analogue au sentiment, c'est se servir d'un langage « trompeur que la poésie recherche, mais que la saine phy- « sique ne saurait adopter. » (*Éloge de Camper.*) Cette sévérité a servi la gloire de Vicq d'Azyr; car, après quarante années, on ne s'aperçoit point que le progrès des connaissances ait vieilli la partie scientifique de ses écrits; à la différence de Buffon, dont il démolit pièce à pièce tous les systèmes, tandis que la renommée littéraire de ce grand écrivain s'affermit de plus en plus. La pratique de la médecine, qui touche immédiatement à la vie des hommes, avertit sans relâche un savant du danger des erreurs, et contribue à le rendre circonspect. Buffon, à la place de Vicq d'Azyr, eût été probablement plus difficile dans le choix de ses thèses et de ses preuves. Cette sagesse ne nuisait point dans Vicq d'Azyr à l'étendue et à la vigueur de l'entendement. Le cours d'anatomie et de physiologie qu'il commença si jeune, et dont il a déposé le plan dans l'*Encyclopédie méthodique*, est marqué à ce coin extraordinaire. Voici l'appréciation qu'en a faite un excellent juge de la matière : « Plan aussi vaste que philoso- « phiquement conçu, et qui suppose dans le savant qui l'a « tracé une variété de connaissances et une force de concep- « tion dont il n'existe qu'un petit nombre d'exemples. Dans

« cette savante esquisse que l'on peut comparer aux études des « grands peintres, on trouve presque toutes les bases de la « philosophie de la nature vivante. » (*Discours sur la vie et les ouvrages de Vicq d'Azyr, mis à la tête de l'édition de ses OEuvres de* 1805, par M. Moreau de la Sarthe.) Vicq d'Azyr porta aussi dans la médecine ce même caractère de grandeur que lui avait autrefois imprimé Hippocrate, et que la routine des empiriques en avait banni. La langue anglaise, qui appelle physiciens ceux que nous nommons médecins, paraît avoir bien conçu cette distinction; c'est dans ce sens que Bacon avait déclaré que « sans la philosophie la médecine n'est qu'un art imposteur. » Considérer les hommes, soit individuellement, soit en corps de peuplades, comme soumis à toute l'influence des agens de la nature, et diriger à la conservation et au rétablissement de leur santé l'ensemble de ces agens physiques, fut la pensée principale de Vicq d'Azyr, qui fit de la médecine le corollaire de toutes les sciences naturelles. Il fut ainsi en France, par sa doctrine et par la fondation de la Société Royale, l'auteur de cette salutaire révolution. Les esprits légers et frondeurs n'ont plus la ressource de nier l'utilité de ces progrès de l'art, depuis que le docteur Villermé en a constaté les résultats. Prenant Paris pour champ de comparaison, il a calculé que, dans le quatorzième siècle, la mortalité annuelle y était d'un sur dix-sept; pendant le règne de Louis XIV, d'un sur vingt-cinq; et maintenant, d'un sur trente-deux. Il résulte aussi des renseignemens puisés en Angleterre au bureau de la dette publique, que le terme moyen actuel de la vie humaine, comparé au terme moyen antérieur de cent années, y est dans le rapport de quatre à trois. Quoique d'autres causes étrangères aient dû contribuer à cette surprenante amélioration, il est impossible de ne pas croire que la médecine, soit comme pratique curative, soit

comme police sanitaire, y ait eu la plus grande part. Honneur donc à Vicq d'Azyr, qui suscita parmi nous ce mouvement utile, et qui, s'il y revenait, ne pourrait faire un pas sans rencontrer quelque fruit de son génie ou de ses conseils. Quand on songe que, dans une vie aussi courte, il a réuni à de tels bienfaits un talent brillant et le plus noble caractère, on le place sans hésiter parmi les hommes qui surent le mieux, dans le dix-huitième siècle, illustrer la France et servir l'humanité.

(3) Quelques singularités de ce déchaînement eurent droit d'étonner. On y voit en effet une chose peu commune en France; car, dans cette querelle des médecins, c'était le gouvernement qui hâtait les pas de la science, et l'opposition qui défendait les préjugés; pour surcroît de bizarrerie, le parti ennemi des lumières comptait dans ses rangs des hommes éclairés, spirituels, dignes d'une meilleure cause, mais entraînés par les préventions de l'amour-propre, et rapetissés par l'esprit de corps. Il était néanmoins impossible que ces derniers ne sentissent à la fin le ridicule de leurs rôles. Ils engagèrent donc leurs confrères à commencer contre la Société Royale une lutte plus honorable, c'est-à-dire à imiter ses services, à surpasser son éclat oratoire, et à prouver ainsi qu'elle était une superfluité dont la France pouvait se passer. La résolution ne manquait pas de générosité, et le public avait tout à gagner dans cette concurrence. Un octogénaire, le docteur Malouin, venait de léguer à la Faculté sa haine et son argent pour les frais annuels d'une solennité académique qui devait effacer les triomphes de la Société Royale. Mais dès le premier pas on fut arrêté par un obstacle; les bâtimens de l'école se trouvèrent dans un tel état de vétusté, qu'à moins de vouloir que le berceau de la médecine devînt le tombeau

des médecins, on ne pouvait songer sans folie à y appeler un concours aussi nombreux de spectateurs. La cause de cette ruine des bâtimens remonte aux traditions du moyen âge. L'indépendance des anciennes écoles les avait toujours tenues dans un éloignement un peu farouche de la puissance civile; cet esprit de défiance républicaine s'était conservé dans la Faculté de Médecine, et lui rendait intolérable la plus légère intervention de l'autorité : c'est pourquoi les docteurs, trop économes pour reconstruire leurs écoles, et trop fiers pour en céder l'honneur à d'autres, aimaient mieux s'exposer à périr tous les jours sous la chute de leur vénérable masure, que de permettre aux ministres du roi d'y porter une main réparatrice. J'obsérverai en passant que leur aversion pour la Société Royale avait en partie la même origine, et qu'ils ne voulaient y voir ni la gloire de la science, ni l'intérêt de l'humanité, mais seulement la protection ministérielle. Quoi qu'il en soit, ils eurent recours à la Sorbonne, leur ancienne alliée, aussi ennemie qu'eux-mêmes des innovations, et qui leur prêta un lieu convenable pour la grande journée. Ils y disposèrent la scène avec une émulation si puérile, qu'elle ressemblait plutôt à une fête ou à un bal, tant les décorations, les lumières et même les fanfares y étaient prodiguées. Les murailles de la Sorbonne, assez accoutumées aux scènes de discorde, furent frappées ce jour-là des deux nouveautés monstrueuses. Pour la première fois elles entendirent parler français, et pour la première fois elles virent un essaim de femmes émailler l'amphithéâtre de la scolastique; car, dans le dessein de séduire jusqu'à la renommée, les médecins avaient fait marcher par ordonnance leurs plus belles malades, et suspendu sans doute les vapeurs dans la capitale. Les discours prononcés pétillèrent d'esprit; mais les orateurs n'en eurent point assez, puisqu'ils manquèrent de modération, et ne com-

prirent pas que dans leur situation, être satirique c'était s'avouer vaincu. J'ignore si cette cérémonie, moitié mondaine et moitié pédantesque, fut renouvelée les années suivantes. La faveur publique continua de s'attacher aux séances de la Société Royale et à Vicq d'Azyr; les discours de ce dernier avaient un attrait particulier, que je n'ai rencontré nulle part au même degré; c'était un accord parfait de grace et de noblesse entre les pensées, le style, le débit et la figure de l'orateur.

(4) Vicq d'Azyr n'avait point à se faire violence pour pardonner à cette foule de satires, en vers et en prose, sous forme de comédies ou de pamphlets, où on le représentait habituellement comme un double athée, qui ne croyait ni en Dieu ni en la médecine. J'atteste que je l'ai toujours entendu parler sans humeur et sans passion des hommes qui s'étaient déclarés ses ennemis, rendant pleine justice à leur mérite, regardant leur haine comme un accident de position, et ne doutant pas que la force de la vérité et l'intérêt du bonheur public ne dussent bientôt les réconcilier. Telle est cependant la contagion de la calomnie, que quelques-uns des dictionnaires biographiques, si indiscrètement prodigués de nos jours, ont reçu l'émanation de ces libelles, auxquels Vicq d'Azyr dédaignait de répondre, et donnent les idées les plus fausses de son caractère. Jamais homme n'a été moins susceptible d'envie, d'égoïsme et d'intrigue : il n'aspirait qu'à la gloire, et c'est une lice où les places ne sont pas comptées. Ses écrits respirent la franchise et l'abandon d'un esprit indépendant, et rien de servile ou d'adulateur n'y indique les prévoyances d'un ambitieux. « Hunter, dit-il, sans cesse appelé auprès des grands, « et nommé médecin de la reine d'Angleterre, y parut tou« jours avec un caractère d'assurance et de fierté qui s'enno-

« blit lorsqu'on a la hardiesse de le porter à la cour. » (*Éloge de Hunter.*) « La plupart des hommes malades ressemblent à « des esclaves qui demandent la liberté, sans avoir le courage « de rien entreprendre pour l'obtenir. » (*Éloge de Maret.*) « Qui ne voit que le succès ne pouvait être douteux entre des « armées étrangères à cette querelle, et des citoyens qui ven- « geaient l'injure de leurs rois en combattant pour la patrie? » (*Éloge de Vergennes.*) « Que les enfans des rois sont à plain- « dre! la vérité semble les fuir dans tous les états de la vie; « c'est dans ses derniers instans seulement qu'elle s'empare « d'eux pour ne les plus quitter........ Mais cette vérité vint « trop tard, comme c'est l'ordinaire dans les palais des rois. » (*Éloge de Lieutaud.*) C'est dans ce même discours qu'ayant à parler d'un homme qui était à la fois médecin de l'Hôpital et médecin de la cour, il trace un parallèle philosophique de ces deux théâtres, avec la délicatesse et la propriété d'expressions qui font le charme de son style. Ainsi Vicq d'Azyr toujours libre, quoique toujours inoffensif, suivit la bienveillance innée qui était l'essence de son caractère, et que l'exercice de sa profession mettait à de continuelles épreuves. Jamais la cupidité, si honteuse dans un médecin, n'effleura son noble cœur; les malades eurent dans lui un ami et un consolateur. Plus d'une fois je l'ai vu l'œil humide gémir sur des maux qu'il ne pouvait soulager, et s'indigner douloureusement des bornes de son art. Jamais il ne consentit à prononcer à un mourant ces arrêts qui ôtent tout espoir, et brisent l'illusion qui le soutient encore; on l'entendit même improuver « ces « hommes sinistres qui ajoutant la peur, le plus grand de « tous les maux, aux infirmités dont l'espèce humaine est as- « saillie, semblent ignorer qu'effrayer un moribond est de « toutes les actions la plus lâche et la plus barbare. » (*Éloge de Fothergill.*) Le même sentiment de bonté le portait à dé-

pouiller l'idée de la mort de son plus cruel cortège : « Presque toutes les maladies lentes et la plupart des maladies aiguës se terminent par une sorte d'apoplexie, dans laquelle « le cerveau, surchargé de sucs, perd son mouvement, s'affaisse et succombe. C'est cette même lymphe qui alimente « la vie, dont l'épanchement cause la mort. C'est elle qui, « s'échappant de ses vaisseaux, répand un nuage entre le « monde et nos organes. Ici l'imagination s'effraie ; mais le « philosophe plus calme dit, que s'il n'est pas très-doux de « vivre, il n'est pas non plus très-douloureux de mourir. » (*Éloge de Poulletier de la Salle.*) Enfin Vicq d'Azyr ne voulait pas même qu'on affligeât les hommes par hypothèse, et il blâme Buffon de s'être complu à décrire l'extinction du monde. « Je demande, s'écrie-t-il, si cette image lugubre et « sombre, si cette fin de tout souvenir, de toute pensée, si « cet éternel silence, n'offrent pas quelque chose d'effrayant « à l'esprit. Je demande si le désir des succès et des triomphes, « si le dévouement à l'étude, si le zèle du patriotisme, si la « vertu même, qui s'appuie si souvent sur l'amour de la gloire, « si toutes ces passions, dont les vœux sont sans limites, n'ont « pas besoin d'un avenir sans bornes. Croyons plutôt que les « grands noms ne périront jamais ; et quels que soient nos « plans, ne touchons point aux illusions de l'espérance : sans « elles, que resterait-il, hélas ! à la triste humanité ? » (*Discours de réception.*) On reconnaît dans ce peu de mots toute l'ame de Vicq d'Azyr, qui laisse échapper naïvement le secret de ses deux passions, l'intérêt de l'humanité et l'amour de la gloire. Qu'on me permette de le citer souvent : je n'ai pas de meilleure manière de le louer.

(5) La Société Royale, entre tous ses travaux sur l'hygiène publique, mit un soin particulier à borner les ravages du

charlatanisme. Sur huit cents remèdes soumis à son examen dans l'espace de cinq ans, elle n'en approuva que quatre; et encore, de ces quatre, deux étaient anciens. Elle comparait, comme Wédélius, les bons remèdes aux vrais amis qui sont toujours excessivement rares. C'est, au reste, une chose digne de remarque que la facilité avec laquelle la mode remue une foule de recettes ou de pratiques médicales. Qui de nous, dans le cours de sa vie, n'a été témoin d'un bon nombre de ces phénomènes? Les trompettes de la renommée célèbrent tout à coup un arcane nouveau ou renouvelé; la foule s'y jette; mille guérisons miraculeuses sont attestées par des gens de l'art et par des témoins de bonne foi; et quelques mois après la panacée et ses prodiges sont complètement oubliés; on se montre aussi convaincu de son impuissance qu'on l'était de ses merveilles. Je crois bien qu'il y a eu d'abord de l'illusion, et qu'on s'est mépris sur beaucoup de cures apparentes; mais n'y avait-il rien de réel? est-ce que la nouveauté, l'espérance, l'enthousiasme ne sont pas des forces morales qui meuvent aussi la bizarre nature humaine, si avide de changemens, et produisent sur ses organes des effets matériels et singuliers? Ceci me rappelle un mot piquant du médecin Bouvard. Un malade lui demanda, pendant la vogue d'un certain remède, s'il ne lui conseillait pas d'en faire usage : « Sans doute, répondit le spirituel docteur, et dépêchez-vous tandis qu'il guérit. »

(6) Je crois que l'édition des OEuvres de Vicq d'Azyr, de 1805, en six volumes in-8°, étant épuisée, une réimpression séparée de ses *Eloges*, serait aussi agréable au public qu'avantageuse à la littérature. Le premier éditeur, qui était médecin, et qui avait principalement en vue l'intérêt de la science, classa ces discours par ordre de matières, ce qui jeta

dans la collection une sorte de monotonie. Mais l'édition séparée que je propose, étant faite dans des vues littéraires, devra rétablir l'ordre chronologique, source d'une aimable variété, et indice des progrès de l'orateur.

Il faudra aussi que l'éditeur complète les œuvres oratoires de Vicq d'Azyr. Il ajoutera :

1° *L'Éloge de M. de Lassonne*, qui a été omis dans la première édition, et qu'on trouve dans les Mémoires de la Société Royale.

2° *L'Éloge de Franklin*, dont je parle ailleurs, et dont on recherchera le manuscrit.

3° *L'Éloge de Cullen*, médecin écossais, prononcé le 31 août 1791.

4° *L'Éloge de Murray*, professeur à Goëttingue, élève favori de Linnée, prononcé le 28 février 1792. On fut particulièrement frappé d'un morceau sur l'influence de Linnée, d'un grand éclat oratoire et d'un ordre de pensées très-élevé.

5° Dans cette même séance, où j'assistai, Vicq d'Azyr lut des notices ou éloges abrégés de quatre correspondans de la Société. Ma mémoire en a conservé deux circonstances. Il s'agissait, dans une de ces notices, de Cothénius, premier médecin des armées du grand Frédéric. Il s'élevait de fréquentes altercations entre le médecin et le monarque, parce que le premier voulait faire saigner les soldats, et que le second s'y opposait. Je me souviens que Vicq d'Azyr, considérant que l'épuisement et l'inanition étaient la véritable maladie des armées prussiennes, ne croyait pas que la saignée y fût sans danger, et inclinait fort pour le bon sens du roi contre la lancette du docteur. Une autre notice était consacrée à M. Baux, médecin de l'hôpital de Nîmes, très-zélé protestant, qui vivait néanmoins dans une grande intimité avec M. de Becdelièvre, évêque du diocèse. Quand on s'étonnait de cette ami-

tié réciproque d'un hérétique et d'un prélat : « Ah ! je dois publier, disait M. Baux, à la louange de M. de Becdelièvre, qu'il n'a jamais entrepris de me faire changer de croyance ; mais il me rendra aussi la justice d'avouer que, de mon côté, je n'ai point essayé de le convertir. »

L'éditeur joindra naturellement à ces œuvres oratoires les *Considérations générales sur le plan d'un cours d'anatomie et de physiologie*, ainsi que trois *Discours sur l'anatomie*, aussi remarquables par la beauté du style que par la hauteur et la sagacité des vues. Il pourra néanmoins retirer du second et du troisième discours quelques parties purement scientifiques. Mais il devra admettre trois opuscules littéraires de Vicq d'Azyr, savoir : *Considérations générales sur les Eloges historiques; Notice historique sur les principales Académies ; Réflexions sur la sociabilité de l'homme, et sur l'influence des lettres et des arts, en réponse aux objections tirées des écrits de J.-J. Rousseau.* Ce recueil remplirait trois forts volumes in-8° ; et ce n'est pas un médiocre éloge pour Vicq d'Azyr que de pouvoir dire avec vérité qu'après un demi-siècle le grammairien, le savant, le moraliste, l'homme de goût, et l'auteur lui-même, ne voudraient pas en effacer une ligne.

Les autres écrits de Vicq d'Azyr appartiennent spécialement à la médecine et aux sciences naturelles dont elle se compose. Ils intéressent particulièrement les gens de l'art et ceux qui recherchent ce genre d'instruction. Le style n'y est cependant pas un accessoire à dédaigner ; car on sait que l'ordre dans les idées, la netteté des constructions et la propriété des termes sont les plus sûrs indices d'un esprit judicieux. Entre les matières traitées par Vicq d'Azyr, quelques-unes sont de nature à piquer la curiosité, telles que la peste, le moxa, la sépulture dans les villes, la gibbosité des

femmes, et cette acupuncture qui vient de se reproduire comme une nouveauté. Après quelques détails singuliers sur cette pratique, empruntée aux Chinois par les Japonais, il la juge en peu de mots, sans prévention, mais sans engouement, comme il convenait à un aussi habile homme, qui connaissait trop la vanité des systèmes pour s'y abandonner, et les ressources de la nature pour en assigner la limite.

Enfin l'éditeur décidera s'il doit placer entre les œuvres oratoires ou les œuvres techniques de Vicq d'Azyr ses *Réflexions critiques sur la vie et les ouvrages du docteur de Haen, médecin à Vienne*. Ce docteur, né hollandais, et médecin de Marie-Thérèse, était un personnage assez singulier, réputé le plus grand praticien de l'Europe, quoique écrivain volumineux. Au moment de sa création, la Société Royale l'avait nommé associé étranger; mais il mourut presque aussitôt, avant même la publication de la liste. Vicq d'Azyr se reprochait sans doute d'avoir gardé le silence sur cette perte, et l'année régicide (1793), en lui présageant sa propre fin, lui fit craindre de mourir insolvable envers la mémoire de son collègue. Il lui consacra donc son dernier écrit, que l'on peut regarder comme son testament de mort. Il déguisa l'éloge académique sous la forme de *Réflexions critiques*, soit que son éloquence en deuil n'admît plus que des couleurs sévères, soit que les tyrans de l'époque n'eussent pas permis de louer un savant autrichien. M. le docteur Desgenettes nous apprend que ce discours fut prononcé par Vicq d'Azyr devant la Société de Médecine, au mois de février 1793, postérieurement au sacrifice de Louis XVI; et l'on avouera que ce signe de vie était courageux de la part d'un homme qui n'avait dérobé sa tête que par une espèce de miracle aux massacres du 10 août et du 2 septembre. Il ne fallait rien moins que le désir paternel de préserver la Société de Médecine de sa

destruction, pour le porter à un acte si téméraire. Le trait suivant, que je tiens de M. Portal, premier médecin du roi, ne laissera pas de doutes sur l'imminence du péril. M. le docteur Portal, appelé pour donner des soins à l'un des membres du *Comité de salut public*, trompé par la voix douce et le patriotisme apparent du despote paralysé, crut pouvoir lui proposer, pour un objet d'utilité publique, son confrère Vicq d'Azyr. Mais, à ce nom, l'infernal Couthon s'écrie : « Quoi donc? est-ce que le scélérat existe encore? » M. Portal, ayant hasardé quelque apologie, fut interrompu de nouveau par ces mots menaçants : « Nous connaissons le traître; nous savons qu'il faisait la correspondance de la reine. » M. Portal eut soin de faire avertir son confrère de se tenir en garde contre les dispositions de ces furieux.

(7) Je me souviens que l'on comparait beaucoup alors cet *Eloge de Franklin* par Vicq d'Azyr à celui que Condorcet avait prononcé dans l'Académie des Sciences, et que l'on accordait généralement la préférence au premier. Ce n'est pas que Condorcet manquât d'idées, de vues utiles, et d'un certain entraînement; mais tout cela s'éteignait dans un style verbeux et décoloré. Le discours de Vicq d'Azyr fut prononcé le 14 mars 1791; et comme il était destiné à faire partie des Mémoires de la Société Royale, il entra probablement dans les cartons de cette compagnie, d'où il a dû passer ensuite dans ceux de l'École de Médecine, et enfin dans les archives de l'Académie royale actuelle de Médecine. On m'a dit que Vicq d'Azyr, peu de temps avant sa mort, avait refait son manuscrit, dans le dessein de le publier. Il avait dû en ce cas y introduire bien des changemens; car, entre autres choses, quel imprimeur aurait osé, dans ces temps monstrueux, mettre au jour l'hommage que certainement l'auteur avait

rendu à Louis XVI et à ses ministres pour la part qu'ils avaient prise à l'affranchissement des colonies anglaises? Une personne que Vicq d'Azyr affectionnait, et à qui ordinairement il faisait lire ses ouvrages, avait copié de celui-ci quelques morceaux qui me sont parvenus. Voici une singularité que j'y ai remarquée. Le début, que des auditeurs m'avaient unanimement rapporté en ces termes : « Un homme » est mort, et deux mondes sont en deuil, » est transcrit de cette manière : « Un homme est mort, et des nations ont pris le deuil. » En réfléchissant qu'il était difficile que plusieurs auditeurs se fussent trompés sur une phrase aussi courte et aussi saillante, j'ai soupçonné que Vicq d'Azyr avait débité la première version, qui est d'un effet plus oratoire, et avait écrit la seconde, plus conforme à l'exactitude historique. On peut faire la même observation sur le mot célèbre de Buffon, *le style est l'homme même*, qui ne se trouve point dans les premières éditions de son Remerciement à l'Académie, et qu'il a probablement créé ou adopté après coup. Voici au reste ces fragmens, qui feront désirer la publication entière du discours.

Fragmens inédits de l'Éloge de Franklin.

» Un homme est mort; et des nations ont pris le deuil. Cet homme dont la cendre reçoit tant d'honneurs était un simple citoyen, et les peuples qui les lui rendent, ce sont des peuples libres. C'est Franklin qui a cessé de vivre. A cette nouvelle on garde un silence religieux, car on n'a point de larmes à verser sur sa tombe. Ah! pourquoi pleurerait-on? Franklin a duré presque autant que son siècle, dont ses vertus honoreront le souvenir. En parcourant l'échelle de la vie, il s'est élevé toujours sans descendre jamais :

inventeur parmi les savans, législateur parmi les peuples, libérateur de sa patrie, il a vécu autant qu'il fallait pour elle et pour lui-même, autant qu'il fallait pour sa gloire et pour son repos; il a vécu assez pour voir des jours tranquilles succéder à des jours désastreux, pour jouir du bonheur de ses concitoyens, et des respects des deux mondes. »

Tableau de l'Amérique.

« Les colons de l'Amérique anglaise offraient encore, au commencement de ce siècle, tous les caractères d'un peuple nouveau. Leur agriculture était imparfaite, sur un sol que la main de l'homme n'avait pas subjugué tout entier; d'immenses savanes étaient couvertes d'herbes sauvages; de fréquentes inondations disputaient aux cultivateurs les fruits de leurs travaux; leurs mœurs étaient simples; l'art de former et de garantir sa demeure était, ainsi que le vol, inconnu dans ces heureux climats; des coutumes sages, des préjugés respectés de tous, y maintenaient la tranquillité: les villes y étaient sans défense, parce qu'elles n'avaient point d'ennemis à combattre; sans police, parce qu'elles n'avaient point de désordres à craindre; sans hôpitaux, parce qu'elles n'avaient point de pauvres à secourir; sans établissemens consacrés aux arts, parce que le travail, le repos et la prière suffisaient à ces hommes paisibles et bons; sans feuilles périodiques, parce qu'ils ne s'occupaient point des affaires des autres, et que les leurs tournant avec l'année, ils pouvaient sans aucun effort les rappeler à leur souvenir. Ils avaient surtout la guerre en horreur; leurs pères n'étaient sortis de l'Europe que pour se soustraire à ses ravages; chacune de leurs provinces obéissait à un gouvernement séparé, et jusqu'alors elles n'avaient pas senti le besoin de s'unir par d'autres liens

que par ceux que donnent l'amour de la paix et l'habitude de la vertu. »

Retour de Franklin.

« Qui pourrait peindre le tableau de Franklin rentrant au milieu des acclamations du peuple, au sein de son heureuse patrie? La plage est couverte de citoyens qui l'attendent; à peine distingue-t-on son vaisseau que tous les cœurs tressaillent, que toutes les mains s'élèvent, que toutes les voix retentissent, que la mer se couvre de barques qui volent au-devant de lui. Quel spectacle pour toi, magnanime vieillard! quelle récompense pour tes bienfaits, et quel magnifique triomphe pour ta vertu! Franklin! Cette ville dont tu découvres les murs, et qui t'est si chère, ne contient plus d'habitans! Regarde : ils sont tous sortis pour aller à ta rencontre! Pères, mères, enfans, vieillards, le suivent, l'entourent, le pressent, le bénissent et l'interrogent tous ensemble. Ému profondément, il veut répondre à chacun.... il est muet pour tous. Ses parens, ses amis..... on les cherche, on les serre entre ses bras, on les lui porte. Parmi ces flots tumultueux, le grand Washington paraît et se précipite vers l'auguste compagnon de ses premiers travaux..... Les voilà donc ces deux libérateurs de l'Amérique, ces illustres bienfaiteurs de l'humanité! Le peuple reconnaissant qui les contemple applaudit avec transport aux embrassemens de ces deux grands hommes, dont l'union a fait sa force, et qui vont se concerter encore pour lui assurer un heureux avenir. »

....

« Par d'habiles négociations Franklin avait soulevé, Franklin avait pacifié les deux mondes. C'est maintenant le ciel qu'il va désarmer.

« Des torrens de lumière inondent l'espace, et diversement modifiée la lumière produit le feu, cette ame de la nature qui vivifie, détruit, recompose, et qui meut tout. Joint aux élémens de la matière, le feu s'arrête et se fixe. Libre, il la pénètre, il la dilate, il la dissout. Par une combinaison jusqu'à présent inconnue, il se change en un fluide que le frottement dégage sans chaleur; dont les molécules se repoussent; que certains corps retiennent, conservent, isolent; que d'autres dirigent et transmettent: qui, reprenant son équilibre, se montre tantôt comme un vent frais qui souffle doucement; tantôt comme une flamme tranquille qui se consume sans bruit; une autrefois comme une aigrette brillante qui s'élance avec éclat: qui, répandu partout, ici, dans ses jeux, attire et repousse un duvet léger, là, grondant au fond de l'abîme, ébranle les ossemens du globe, et communique par la vaste mer ses vibrations aux plages lointaines: qui, des profondeurs de la terre au sommet des nues les plus élevées, d'un pôle à l'autre, circule, s'agite, se choque, se brise en faisant retentir l'air de ses longs et terribles mugissemens.

« Ce menaçant appareil n'est, pour le philosophe attentif, qu'un de ces phénomènes que la nature produit et que l'art sait imiter. Franklin s'aperçoit que c'est à la matière électrique que sont dus ces effets. Il l'analyse, il la comprend; il ose l'attaquer dans la nue qui la porte. Le long du conducteur qu'il lui présente, elle descendra paisible, soumise à la loi qui la gouverne, et docile à la main qui la conduit; le courroux du ciel paraîtra s'apaiser; l'atmosphère redeviendra calme et pure; de leur retraite sortiront l'homme et les troupeaux timides, et la terre reconnaissante bénira le mortel qui eut cette audacieuse pensée et qui lui offrit un tel bienfait.

« Ce fut une observation des plus simples qui servit de base

à la théorie de Franklin sur les paratonnerres. Il avait vu qu'il suffisait de présenter une pointe à quelque distance du conducteur isolé, pour en détourner le fluide électrique, et prévenir les effets auxquels son accumulation expose. Des expériences multipliées lui prouvèrent l'identité de la matière de la foudre avec celle de l'électricité; il en conclut que des pointes placées avec art sur des édifices et mises en communication avec la terre, y verseraient la matière fulminante, contenue dans les nuages qu'elles pourraient atteindre; et le succès le plus complet répondit à son attente.

« Ces belles expériences reçurent en France tout l'accueil dont elles étaient dignes; mais tandis qu'à Marly-la-Ville, à Saint-Germain, à Paris, à Nérac, des physiciens français, marchant sur les traces du physicien de Pensylvanie, faisaient descendre le feu du ciel, sourds à la voix de la renommée, les Anglais refusaient leur suffrage à ses inventions. Cette voix devint enfin si puissante qu'ils furent contraints de l'écouter, et les paratonnerres furent adoptés à Londres, malgré les intrigues de la cour et d'un parti nombreux, dont l'opposition ne servit qu'à faire paraître dans tout son jour la vérité que Franklin avait su découvrir.

« Ce qu'il y a dans ces expériences de plus imposant et de plus hardi n'était pas ce qu'il estimait le plus. C'était sous le rapport de l'utilité seule qu'il y attachait quelque prix. On aime surtout la franchise avec laquelle il parle lui-même des défauts qu'on peut reprocher à ses explications. On se plaît à voir ce grand homme, que tant d'importans travaux devaient occuper tout entier, se livrer, avec un abandon qui suppose la paix de l'ame, à des jeux physiques qu'il invente, à des délassemens ingénieux qu'il décrit. Comme l'électricité, dirigée, masquée avec intelligence, s'y reproduit sous mille formes attrayantes et bizarres! soit dans ces imitations d'in-

sectes qui filent, attachent et parcourent leur trame; soit sur ces tableaux parsemés de fleurs, que la main ne peut impunément ravir; soit dans ces brasiers qu'un souffle brûlant allume: soit dans ces fêtes, telles que Franklin en donna, où le carillon qui les annonce, et les illuminations qui les décorent, et les bouquets qu'on y présente; où les animaux qu'on y immole et qu'on y apprête, et les feux à l'action desquels on les expose, et les roues qui les meuvent: où tout est produit, animé, conduit par des chocs, par des flammes électriques, et où, le verre à la main, parmi les éclats et les feux des batteries, de joyeux convives portent les santés de ces hommes vraiment puissans qui dominent sur la terre par l'ascendant du savoir, de l'éloquence, du courage et de la vertu.»

(8) On lira probablement avec plaisir quelques passages de Vicq d'Azyr sur la mélancolie et l'imagination. « Les expressions employées par les anciens pour désigner l'atrabile, ou bile noire, et ses diverses affections, l'ont été dans plusieurs circonstances par les poètes de la plus haute antiquité, par Homère lui-même: c'est ainsi qu'il nous peint les emportemens d'Achille contre Agamemnon et les fureurs d'Oreste. Des actions violentes et peu réfléchies, une ame ardente et passionnée, des yeux caves, un teint livide, étaient les traits dont ils chargeaient ces tableaux. Platon s'est quelquefois servi de ces mêmes figures dans son *Timée.* Le fléau dont Lycaon se croyait frappé, la maladie des filles de Prœtus, et les divers genres de folie de ceux qui se regardaient comme inspirés par les dieux ou punis par les démons, n'étaient, pour les sages qui vivaient alors, que des maladies plus ou moins graves, qu'ils combattaient avec l'herbe fameuse d'Anticyre.... Un abbé de l'église de Saint-Nicolas de Venise, fatigué d'exorciser en vain des maniaques qui se disaient et que l'on croyait

possédés du démon, les avait guéris par ce remède.... Un état moins grave, mais plus fréquent, est celui que l'on appelle du nom de vapeurs ou de maux de nerfs, dans lequel le délire, s'il est permis d'employer ici cette expression avec Boërhaave, se borne à un petit nombre d'idées qu'il exalte ou qu'il affaiblit. L'âge, le sexe, les circonstances, l'habitude, donnent à quelques organes une énergie dont les autres sont privés. La sensibilité s'accroît, et chaque point des reseaux où les nerfs s'épanouissent devient un foyer de vibrations irrégulières, rapides et précipitées: de là cette mobilité dans les perceptions et dans les jugemens; cette inquiétude que fuient le repos et le bonheur; cet ennui du présent; cette exagération du passé; cette crainte des maux à venir; cette indifférence pour ce qui est simple, sérieux et réfléchi; ce penchant pour le fanatisme en divers genres, pour tout ce qui produit des ébranlemens inattendus; cette disposition à imiter les mouvemens auxquels l'ame étonnée reste longtemps attentive: de là, en un mot, ces prodiges de l'imagination, source de tant de maux, instrument de tant de révolutions; arme si chère à l'imposture, si souvent victorieuse dans les entreprises de l'erreur contre la vérité, si puissante sur la multitude, et si funeste aux progrès de la raison. Pour en obtenir la guérison, ce sont des habitudes à changer, des idées dont il faut éloigner le tableau, des goûts qu'il faut combattre par d'autres penchans; c'est un ordre de mouvemens que l'on doit interrompre, et toujours sans paraître s'en occuper. Mais combien ne faut-il pas d'adresse pour mouvoir de pareils ressorts! Les personnes atteintes de ces sortes d'affections désirent qu'on les croie très-souffrantes; elles demandent qu'on les traite, et ne consentent presque jamais à être guéries; elles mettent tout leur esprit à se tourmenter, et c'est un combat de ruse et de finesse entre le médecin et

les malades, qui semblent réunir toutes leurs facultés pour conspirer à leur perte. » (*Éloge de Lorry.*)

Je n'ai pas besoin de faire remarquer combien, en de tels morceaux, éclatent la richesse de la science, la profondeur de la pensée, et l'art de manier la langue. Je citerais moins souvent les paroles de Vicq d'Azyr, si ses œuvres étaient plus généralement connues. Les gens du monde ne savent point assez combien d'instruction et de plaisir leur procurerait la lecture de cet écrivain. Entre les beautés propres à les captiver, je leur indiquerai au hasard:

Le parallèle de Boerhaave et de Descartes. (*Eloge d'Arnaud.*)

Un tableau des mœurs des savans et de leur situation dans le monde. (*Eloge de Macquer.*)

Des jugemens sur les personnages singuliers de Nostradamus et de Rabelais. (*Eloge de Lorry.*)

Un passage curieux sur l'enseignement clinique de la médecine, et sa pratique par les Arabes auprès des mosquées. (*Eloge de Lamure.*)

Le récit très-touchant des souffrances d'un jeune profesar. (*Eloge de Bucquet.*)

Je ne terminerai pas cette note sans transcrire encore un ssage sur la vieillesse: « En ne cessant de travailler à son nstruction, M. Maret a montré un bel exemple à ceux qui assent la moitié de leur vie à ne rien faire, à louer ce qu'ils nt fait, et à blâmer ce que les autres font; sorte de manie très-incommode dans la société, et très-fâcheuse pour ceux qui en sont atteints: car la vieillesse est peut-être celle de toutes les saisons de la vie où l'étude offre les jouissances les plus douces et les plus nécessaires, où l'on a plus besoin d'entretenir autour de soi le bruit de la renommée; celle « enfin où il est le moins permis de repousser ses semblables,

possédés du démon, les avait guéris par ce remède.... Un état moins grave, mais plus fréquent, est celui que l'on appelle du nom de vapeurs ou de maux de nerfs, dans lequel le délire, s'il est permis d'employer ici cette expression avec Boerhaave, se borne à un petit nombre d'idées qu'il exalte ou qu'il affaiblit. L'âge, le sexe, les circonstances, l'habitude, donnent à quelques organes une énergie dont les autres sont privés. La sensibilité s'accroît, et chaque point des réseaux où les nerfs s'épanouissent devient un foyer de vibrations irrégulières, rapides et précipitées: de là cette mobilité dans les perceptions et dans les jugemens; cette inquiétude que fuient le repos et le bonheur; cet ennui du présent; cette exagération du passé; cette crainte des maux à venir; cette indifférence pour ce qui est simple, sérieux et réfléchi; ce penchant pour le fanatisme en divers genres, pour tout ce qui produit des ébranlemens inattendus; cett[illegible]ion à imiter les mouvemens auxquels l'ame étonnée reste longtemps attentive: de là, en un mot, ces prodiges de l'imagination, source de tant de maux, instrument de tant de révolutions; arme si chère à l'imposture, souvent victorieuse dans les entreprises de l'erreur contr[illegible] vérité, si puissante sur la multitude, et si funeste au[illegible]grès de la raison... Pour en obtenir la guérison, ce so[illegible] habitudes à changer, des idées dont il faut éloigner le [illegible]bleau, des goûts qu'il faut combattre par d'autres pench[illegible]; c'est un ordre de mouvemens que l'on doit interromp[illegible] toujours sans paraître s'en occuper. Mais combien ne fa[illegible]s d'adresse pour mouvoir de pareils ressorts! Les pers[illegible]tes de ces sortes d'affections désirent qu'on les [illegible]oie t[illegible]; elles demandent qu'on les traite, et n[illegible] consentent [illegible]is à être guéries; elles mettent tou[illegible]eur esprit à se tour[illegible] et c'est un combat de ruse et d[illegible]esse entre le médecin et

les malades, qui semblent réunir toutes leurs facultés pour conspirer à leur perte. » (*Éloge de Lorry.*)

Je n'ai pas besoin de faire remarquer combien, en de tels morceaux, éclatent la richesse de la science, la profondeur de la pensée, et l'art de manier la langue. Je citerais moins souvent les paroles de Vicq d'Azyr, si ses œuvres étaient plus généralement connues. Les gens du monde ne savent point assez combien d'instruction et de plaisir leur procurerait la lecture de cet écrivain. Entre les beautés propres à les captiver, je leur indiquerai au hasard :

Le parallèle de Boerhaave et de Descartes. (*Eloge d'Arnaud.*)

Un tableau des mœurs des savans et de leur situation dans le monde. (*Elo*[illegible] *Macquer.*)

[illegible]gemens s[illegible] [illegible]rsonnages singuliers de Nostrada-[illegible] et de Rabelais. (*Elo*[illegible] *de Lorry.*)

Un passage curieux sur [illegible] eignement clinique de la médecine, et sa pratique par [illegible] rabes auprès des mosquées. (*Eloge de Lamure.*)

Le récit très-touchant [illegible] iffrances d'un jeune professeur. (*Eloge de Bucquet*[illegible]

Je ne terminerai pas c[illegible] ote sans transcrire encore un passage sur la vieilless[illegible] ne cessant de travailler à son « instruction, M. M[illegible] ontré un bel exemple à ceux qui « passent la moitié [illegible] ie à ne rien faire, à louer ce qu'ils « ont fait, et à bl[illegible] ce que les autres font; sorte de manie « très-incommod[illegible] ns la société, et très-fâcheuse pour ceux « qui en sont a[illegible] ts : car la vieillesse est peut-être celle de « toutes les [illegible] ns de la vie où l'étude offre les jouissances « les [illegible] es et les plus nécessaires, où l'on a plus besoin [illegible] etenir autour de soi le bruit de la renommée; celle « enfin où il est le moins permis de repousser ses semblables,

possédés du démon, les avait guéris par ce remède.... Un état moins grave, mais plus fréquent, est celui que l'on appelle du nom de vapeurs ou de maux de nerfs, dans lequel le délire, s'il est permis d'employer ici cette expression avec Boerhaave, se borne à un petit nombre d'idées qu'il exalte ou qu'il affaiblit. L'âge, le sexe, les circonstances, l'habitude, donnent à quelques organes une énergie dont les autres sont privés. La sensibilité s'accroît, et chaque point des reseaux où les nerfs s'épanouissent devient un foyer de vibrations irrégulières, rapides et précipitées : de là cette mobilité dans les perceptions et dans les jugemens ; cette inquiétude que fuient le repos et le bonheur ; cet ennui du présent ; cette exagération du passé ; cette crainte des maux à venir ; cette indifférence pour ce qui est simple, sérieux et réfléchi ; ce penchant pour le fanatisme en divers genres, pour tout ce qui produit des ébranlemens inattendus ; cette disposition à imiter les mouvemens auxquels l'ame étonnée reste long-temps attentive : de là, en un mot, ces prodiges de l'imagination, source de tant de maux, instrument de tant de révolutions ; arme si chère à l'imposture, si souvent victorieuse dans les entreprises de l'erreur contre la vérité, si puissante sur la multitude ; et si funeste aux progrès de la raison... Pour en obtenir la guérison, ce sont des habitudes à changer, des idées dont il faut éloigner le tableau, des goûts qu'il faut combattre par d'autres penchans ; c'est un ordre de mouvemens que l'on doit interrompre, et toujours sans paraître s'en occuper. Mais combien ne faut-il pas d'adresse pour mouvoir de pareils ressorts ! Les personnes atteintes de ces sortes d'affections désirent qu'on les croie très-souffrantes ; elles demandent qu'on les traite, et ne consentent presque jamais à être guéries ; elles mettent tout leur esprit à se tourmenter, et c'est un combat de ruse et de finesse entre le médecin et

les malades, qui semblent réunir toutes leurs facultés pour conspirer à leur perte. » (*Éloge de Lorry.*)

Je n'ai pas besoin de faire remarquer combien, en de tels morceaux, éclatent la richesse de la science, la profondeur de la pensée, et l'art de manier la langue. Je citerais moins souvent les paroles de Vicq d'Azyr, si ses œuvres étaient plus généralement connues. Les gens du monde ne savent point assez combien d'instruction et de plaisir leur procurerait la lecture de cet écrivain. Entre les beautés propres à les captiver, je leur indiquerai au hasard :

Le parallèle de Boerhaave et de Descartes. (*Eloge d'Arnaud.*)

Un tableau des mœurs des savans et de leur situation dans le monde. (*Eloge de Macquer.*)

Des jugemens sur les personnages singuliers de Nostradamus et de Rabelais. (*Eloge de Lorry.*)

Un passage curieux sur l'enseignement clinique de la médecine, et sa pratique par les Arabes auprès des mosquées. (*Eloge de Lamure.*)

Le récit très-touchant des souffrances d'un jeune professeur. (*Eloge de Bucquet.*)

Je ne terminerai pas cette note sans transcrire encore un passage sur la vieillesse : « En ne cessant de travailler à son « instruction, M. Maret a montré un bel exemple à ceux qui « passent la moitié de leur vie à ne rien faire, à louer ce qu'ils « ont fait, et à blâmer ce que les autres font ; sorte de manie « très-incommode dans la société, et très-fâcheuse pour ceux « qui en sont atteints : car la vieillesse est peut-être celle de « toutes les saisons de la vie où l'étude offre les jouissances « les plus douces et les plus nécessaires, où l'on a plus besoin « d'entretenir autour de soi le bruit de la renommée ; celle « enfin où il est le moins permis de repousser ses semblables,

« dont les secours, les respects, les affections et les éloges, « composent tout l'apanage qui reste alors à l'humanité. » (*Éloge de Maret.*) Il est facile de juger par ces expressions de ce qu'eût été la vieillesse de Vicq d'Azyr, s'il eût accompli les jours que la nature lui promettait; aujourd'hui il ne serait pas encore octogénaire, et le commencement du siècle 'eût trouvé dans la force de l'âge et l'éclat de la renommée. Vraisemblablement il eût, à ce titre, appelé la confiance de l'homme qui domina la France pendant quatorze années. On songe, malgré soi, à l'influence qu'aurait eue sur le système de l'instruction publique, et peut-être sur toute la destinée de la France, le crédit d'un homme si éclairé, si persuasif et si bon citoyen. Que de regrets doivent s'attacher à sa mort prématurée!

(9) Il est vrai que M. de La Chambre, médecin du roi, occupa, il y a cent cinquante ans, un des fauteuils de l'Académie française; mais il avait été compris par le cardinal de Richelieu dans la première formation de ce corps, et cet exemple ne s'est pas renouvelé. L'influence de Vicq d'Azyr doit amener une distribution moins inégale des faveurs académiques. De nos jours la médecine s'est bien réconciliée avec la langue française. Sans parler des Cabanis, des Roussel, des Barthès, des Percy et des Dumas, que nous avons perdus, notre littérature compte au nombre de ses écrivains distingués M. Alibert, M. Richerand, M. Pariset, successeur de Vicq d'Azyr dans l'Académie royale, ainsi que divers collaborateurs du *Dictionnaire des Sciences Médicales*.

(10) On peut connaître l'opinion de Vicq-d'Azyr sur les distinctions honorifiques, par ce passage de son *Éloge de Haller*. « Il est cependant une qualité qu'il n'a jamais pu se

« résoudre à accepter, quoiqu'elle lui ait été prodiguée « tant de fois : c'est celle de baron. On ne peut qu'applaudir « à cette modestie. En effet, outre que le nom des savans « se répète trop souvent pour être ainsi surchargé d'épi- « thètes et de longueurs, quel titre, dans un pareil assem- « blage, n'est pas effacé par le nom d'un grand homme? Mes- « sieurs ses fils ont eu la même délicatesse. Le nom de Haller « est pour eux un bien qu'ils ne veulent altérer par aucun « mélange. » Ce sentiment de Vicq d'Azyr est conforme à ce qu'il avait dit précédemment dans l'*Eloge de Bergman :* « Il n'est point de rang au-dessus de celui que donnent les « talens et le génie. La première de toutes les places est celle « qu'occupe un grand homme. »

(11) Ces auxiliaires de Vicq d'Azyr étaient une pépinière de talens que ce grand homme cultivait avec tendresse. J'ai connu beaucoup le plus distingué d'entre eux, né véritablement avec un génie extraordinaire pour les sciences naturelles. C'était le jeune docteur Riche, mon compatriote, frère de M. de Prony, membre actuel de l'Académie des Sciences. Ce jeune homme, dont Vicq d'Azyr avait conçu les plus hautes espérances, mais que la mort attendait à son retour d'un voyage autour du monde, a été l'un des fondateurs et le premier secrétaire de la Société philomatique, réunion utile et modeste, qui subsiste encore aujourd'hui, et à qui on ne saurait disputer la gloire d'avoir fait traverser aux sciences, sur son esquif, le torrent et les tempêtes de la révolution. On peut lire dans la *Biographie universelle* et dans les *Discours académiques* de M. Cuvier des détails intéressans sur M. Riche. Comme tous les cœurs épris de franchise et de mouvemens généreux, Vicq d'Azyr estimait et encourageait la jeunesse, et cette prédilection était bien na-

turelle dans un homme à qui son adolescence fournissait d'enivrans souvenirs. Ces sentimens se retracent avec vivacité dans le passage suivant de son *Eloge de Lamure*.

« Lorsqu'on le félicitait sur le plaisir qu'il faisait toujours à ses auditeurs, C'était dans ma jeunesse, disait-il, qu'il fallait m'entendre ! réponse très-remarquable, soit parce que cette sorte de modestie se trouve rarement dans les vieillards, soit parce qu'il disait alors une vérité que l'on n'a point assez sentie.

« Combien en effet cette jeunesse dont on se méfie tant n'a-t-elle pas opéré de prodiges ! combien est féconde cette chaleur qu'elle met à tout ! Infatigable et généreuse, elle ne recueille que pour répandre. S'agit-il d'enseignement : par combien de moyens le jeune homme que de grands talens y appellent frappe à la fois l'attention de son auditoire ! comme on aime le contraste de son savoir avec son âge, et celui de son ardeur avec sa modestie ! Sa mémoire est riche en images que son imagination embellit ; son discours est plein d'enthousiasme ; il ne récite pas, mais il peint. Avec quelle perfection il expose l'enchaînement des connaissances acquises ! avec quelle force il poursuit l'erreur ! avec quel respect il prononce les grands noms, même ceux de ses contemporains ! l'envie n'a point encore pénétré dans son cœur. Celui qu'une longue expérience a formé l'emporte sans doute par la précision des idées ; il a rassemblé plus de faits, et la vérité lui est mieux connue : on y parvient plus difficilement avec l'autre, mais on la désire plus vivement, et il sait mieux la faire aimer. L'un, élevé au faîte de la gloire, ne voit que du repos dans l'enseignement ; son langage est froid et sérieux : pourquoi s'agiterait-il ? il n'a plus de souhait à former. L'autre est loin du but ; il se hâte de l'atteindre : l'on marche et l'on avance avec lui. Ne semble-t-il pas que tous deux rempli-

raient leur tâche, l'un en fixant les règles de l'art dans ses écrits, l'autre en les développant dans des leçons. Disons plutôt que, dans les grandes écoles, comme dans celle de Montpellier, il importe que la vérité soit annoncée par des savans de divers âges, afin que les élèves en connaissent tous les tons, qu'ils y trouvent des modèles de tous les genres, et que prenant des conseils de sagesse et de courage, ils sachent ce qu'ils doivent esPérer ou craindre dans la carrière où ils sont entrés. »

(12) Dans les momens où la force brutale qui régnait alors menaçait la ville de quelque crise violente, Vicq d'Azyr se retirait dans une maison de campagne située au village d'Asnières, près de Paris, où l'amitié courageuse de M. Riche de Prony lui offrait un asile. Bien d'autres trouvèrent un abri chez ce savant ingénieur, qui dirigeait les travaux du cadastre général de la France. Mais Vicq d'Azyr avait un droit particulier à l'intérêt de M. de Prony. Indépendamment de ses rapports avec le jeune docteur Riche, dont j'ai parlé ailleurs, il avait, par un prodige de son art, et par des soins extraordinaires, véritablement rappelé à l'existence madame de Prony, tombée, jeune encore, à un degré de consomption où elle-même désespérait de sa vie. Rendue à la tendresse de son époux, elle a survécu près de trente années, et fut sans contredit une des plus précieuses victimes que Vicq d'Azyr ait arrachées à la mort. Dans une notice, insérée au *Mercure de France*, M. Charles Dupin a rendu hommage à quelques-unes des qualités de cette femme si regrettable, à qui la beauté, la grace, un esprit attrayant et cultivé, des vertus douces, et une ame noble et aimante, ouvraient toutes les voies d'une célébrité qu'elle fuyait avec soin. Elle était née *La Poix de Fréminville*, et petite-fille du jurisconsulte de ce

nom qui a enrichi le barreau français de plusieurs savans ouvrages.

(13) Vicq d'Azyr était, dans sa vie privée, d'une société douce et d'un commerce facile. Sa conversation avait du feu, du sens, de la bonne foi, sans épigramme, sans ironie, sans aucune mièvrerie de bel esprit. Comme tous les hommes dont la tête est trop occupée, ou l'ame trop sensible, il cherchait à échapper à cette double peine par des momens de relâche; et dans la société intime de ses amis il s'abandonnait aux accès d'une gaieté pleine de jeunesse et de folie. Il avait conservé depuis son enfance une forte antipathie pour les ténèbres, et rien ne pouvait le décider à s'arrêter dans un lieu obscur, ou même à le traverser : cette faiblesse, dont sa raison s'indignait, tenait sans doute à une susceptibilité nerveuse, indépendante de sa volonté; car, dans plusieurs circonstances de sa vie, et notamment dans l'établissement de la Société Royale, il avait montré autant de courage que de constance. Il a dû néanmoins fort souffrir de cette disposition organique; il a imprimé dans un de ses discours que « la peur est le plus grand de tous les maux, » et sa dernière maladie fut en grande partie le commentaire de cette proposition. Vicq d'Azyr avait réservé son luxe pour sa bibliothèque et ses cabinets d'anatomie et d'histoire naturelle, où se déployait en effet une rare magnificence. Pour lui, son extérieur et son équipage offraient seulement un goût simple et une élégance modeste. La première fois que nous nous rencontrâmes, je fus surpris de ne pas lui voir le costume et la perruque obligée des hommes de sa profession. Il était, je crois, le seul dans Paris qui pratiquât la médecine sans cet appareil doctoral. Mais, à dire vrai, sa personne et son langage avaient quelque chose de si noble et de si séduisant, qu'on lui faisait volon-

tiers grace de tout autre prestige. Aujourd'hui, l'extérieur des médecins n'a plus rien de spécial, et j'entends quelquefois reprocher à la frivolité de nos mœurs ce changement qui est au fond la simple conséquence d'un meilleur ordre de choses. Tant que le vice des institutions a réduit le médecin français à se former par sa propre expérience, il a dû feindre la vieillesse qui était la garantie présumée de cette expérience; de là, son costume lugubre et sa singerie d'un âge avancé. Mais depuis que l'enseignement clinique, les bonnes méthodes, et les communications académiques, ont hâté l'instruction, on n'a plus eu besoin de simuler une science que l'on possédait, et la confiance des malades a cessé de s'attacher à des rides factices, à des enveloppes qui ne cachaient le plus souvent qu'une vieille inexpérience. Si l'on avait la fantaisie de comparer cette variation des costumes avec celle des tables funéraires, calculée, comme je l'ai dit, par M. le docteur Villermé, on verrait que, sous les médecins en robe et en chaperon, la mortalité annuelle fut d'un sur dix-sept; sous les médecins avec la perruque et le corbin, d'un sur vingt-cinq, et qu'elle ne fut que d'un sur trente-deux sous la médecine en frac.

P. S. Depuis la première publication de mon *Eloge de Vicq d'Azyr*, il a paru un volume des œuvres posthumes de Cabanis, où se trouve aussi un *Eloge de Vicq d'Azyr*, empreint de l'attachement dont on ne pouvait se défendre pour cet homme illustre. Cet écrit n'offre pas de faits nouveaux, et j'y ai seulement remarqué un propos de Vicq d'Azyr sur un M. Adam, fort bonhomme, très-orgueilleux des sucès de ses élèves, et qui avait été son professeur de philosophie aux écoles de Caen. « M. Adam, disait-il, ne « sait pas combien Laplace et moi nous nous sommes donné

de peine pour oublier ce qu'il nous a appris. » Comme médecin, Cabanis se montre dans cet éloge un peu superficiel, et, comme littérateur il y sème des digressions ingénieuses. Il l'a fait suivre d'une *Notice* charmante *sur Franklin*, qui me paraît bien supérieure. Le style et la manière de Cabanis seraient sans reproche, si une légère diffusion dans les idées n'en rendait quelquefois la lecture un peu pénible. Le même volume contient de lui une longue lettre *sur les causes premières*, d'où sort la preuve que ce philosophe, de mœurs si douces et d'une imagination si brillante, n'était ni athée, ni matérialiste, portait dans son cœur la morale des chrétiens, et professait sincèrement la croyance des stoïciens, la religion d'Épictète et de Marc-Aurèle.

ÉLOGE

DE

N^LAS^-C^LDE FABRY DE PEYRESC,

COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE DE MARSEILLE, EN 1785.

LA mort de Peyresc fut une calamité publique. Son éloge, répété en plus de quarante langues, remplit le monde savant. Ces nombreuses apothéoses d'un seul homme furent rassemblées par les mains de l'amitié; et sur ce monument unique la reconnaissance écrivit : *Larmes du genre humain* (1). La postérité, qui ne pardonne pas plus à la vile adulation qu'à l'injuste dédain, vient consacrer aujourd'hui cette inscription glorieuse, que tant de souverains eussent enviée sans l'obtenir.

Ces nouveaux honneurs, qu'une académie rend à la mémoire d'un citoyen illustre, rappellent ces fêtes que l'antiquité célébrait par intervalles sur le tombeau de ses grands hommes. Athlète in-

connu, je m'avance dans la lice où président les sages; je doute du triomphe, mais je suis sûr du plaisir. Louer Peyresc devant ses pairs est une entreprise qui, dût-elle trahir ma faiblesse, plaira toujours à mon cœur.

On a dit que c'était dans les ouvrages des gens de lettres qu'il fallait chercher leur vie; il en est autrement de Peyresc; c'est dans sa vie qu'il faut chercher ses ouvrages. Et certes ce ne fut pas un homme ordinaire que celui qui agit, pensa, parla pour l'avenir, et à qui la gloire ne demanda d'autres preuves de ses talens que ses talens mêmes. Quelque imposant que soit le tableau de ses connaissances et de ses découvertes, il ne rendra qu'imparfaitement ce que fut Peyresc, et ce que nous lui devons. La justice et la vérité nous montrent dans lui le savant qui s'éleva au-dessus de son siècle, et le Mécène qui éleva son siècle au-dessus des âges précédens. C'est à la voix du peuple à louer l'homme vivant; mais c'est aux actions à louer l'homme qui n'est plus. Moins jaloux d'éblouir que de persuader, je vais donc prouver par les faits, et céder librement aux impressions variées que j'en recevrai.

La contagion qui désolait la ville d'Aix en avait dispersé les principaux habitans. La nature se calma sans doute, et Peyresc naquit le 1er décembre 1580, au château de Beaugensier, où ses

parens s'étaient retirés. La crédulité environna son berceau de faux prodiges; le temps des véritables n'était pas éloigné. Si nos premiers mouvemens ne sont pas des présages trompeurs, Peyresc était né pour les grandes choses. Jamais cette curiosité inquiète, qui sollicite les organes délicats de l'enfance, ne parut plus ardente et mieux raisonnée. Les collèges d'Avignon et de Tournon furent témoins de ses progrès; mais il faut moins louer Peyresc d'avoir réussi dans les études qu'on y faisait alors, que d'en avoir senti l'insuffisance. Un frère, à peu près de son âge, aurait pu être son condisciple; Peyresc voulut en être le seul maître, et lui transmit les leçons plus pures et plus utiles. Cet enfant corrigeait son siècle.

Une médaille d'or d'Arcadius, trouvée dans le parc de Beaugensier, décida du goût qu'il eut toute sa vie pour la science numismatique. Quelques lettres que la bienséance exigeait, furent les premiers essais de sa plume. Il les écrivit avec cette précision réfléchie dont il ne s'écarta jamais; car ses lettres, depuis si fameuses et si recherchées, ne durent pas leur réputation à l'aimable négligence dont nous avons fait la perfection du style épistolaire, et qui n'est que trop souvent, il faut en convenir, le cadre ingénieux de quelque puérilité.

Une noblesse antique et illustre n'était pas

le seul dépôt que Peyresc dût tenir de sa famille (2). Une charge de conseiller au parlement d'Aix, acquise par des services importans, et possédée avec distinction par ses ancêtres, lui était destinée. Mais il aurait rougi de ne la devoir qu'à ce titre, et il ne pensa pas que le droit terrible de juger les hommes fût un bien de succession. La sainte majesté des lois l'effraya sans le décourager, et il résolut de s'élever à leur hauteur.

Celui qui referme avec dégoût les volumes d'un code n'eut jamais que des vues bornées et une ame sans énergie; le mépris qu'il affecte ne saurait le tromper lui-même; et c'est lui faire grace que de ne pas le croire sincère, puisque l'ouvrage le plus odieux, comme le plus ridicule, serait la satire des lois par un ignorant. Il n'est pas jusqu'à ces formes si légèrement décriées, si malignement confondues avec les abus, mais appréciées par Montesquieu, et nécessaires dans un gouvernement modéré, où l'observateur attentif ne découvre un plan suivi et des rapports constans. Mais quelle mine plus féconde pour le moraliste et l'historien que la législation? Les lois criminelles et ecclésiastiques leur indiqueront les progrès de la philosophie. Dans les lois civiles, ils saisiront le véritable esprit d'un peuple; les lois de police leur offriront le tableau mouvant des usages et des mœurs; enfin dans cette foule de lois bursales et

prohibitives, leur œil exercé surprendra le progrès des théories économiques, les ressources d'un ministre, les traces d'un projet avorté, les variations mystérieuses de la politique. Voyez s'élever sur les débris des âges cette colonne majestueuse, autour de laquelle les générations se pressent pour inscrire leurs erreurs et leurs besoins; cette colonne, c'est la jurisprudence universelle, et Peyresc la mesura. On le vit livré à son génie, et servi par ses goûts, éclairer les lois par l'histoire, et les classer par les médailles, ayant ainsi le double avantage de charmer son travail par un grand intérêt, et de soulager son travail par des divisions faciles. Cette méthode, qui décèle un esprit supérieur, sera malheureusement plus admirée que suivie.

Les succès répondirent aux moyens. Peyresc soutint avec éclat des thèses encore célèbres en Provence. Magistrat profond et vénéré, il agita la grande question du prêt à intérêt, foudroya au sénat les mariages clandestins, calcula la valeur respective des monnaies (3), et la diminution opérée par leur changement dans les droits seigneuriaux. Mais ces travaux importans n'avaient pu remplir son esprit vaste et actif. Peyresc avait parcouru à la fois presque tous les chemins de la gloire et de la science. Heureux le peuple, quand les dépositaires des lois réunissent à leurs devoirs

augustes; les fonctions plus indulgentes de cette autre magistrature dont la nature revêt les grands hommes pour réformer la terre par toutes les forces de la raison, des talens et de l'opinion.

Tandis que le délire des croisades transportait l'Europe en Asie, et que la cupidité précipitait l'ancien monde sur un nouvel hémisphère, l'Italie devenait pour la seconde fois l'asile des arts et des sciences. Cette contrée, plus célèbre que heureuse, moderne sans cesser d'être ancienne, présentait ensemble les deux plus brillantes scènes de l'esprit humain, le siècle de Léon X recueillant et ornant les débris de celui d'Auguste. Cette époque encore récente, fit sur l'ame du jeune Peyresc l'impression la plus vive. Semblable aux Troyens fugitifs, il demande l'Italie à grands cris, et rien n'est capable de l'arrêter.

Qui pourrait le suivre dans ce voyage, où aucun de ses pas ne fut perdu pour l'instruction? Interroger la nature à la bouche des volcans; chercher la grandeur romaine dans ses monumens, en poursuivre les moindres restes jusque sous les ronces qui les couvrent et les dévorent; faire lever à grands frais des plans fidèles; fouiller tous les dépôts publics et privés, vastes archives des connaissances humaines; admirer les prodiges des arts; braver les fatigues et les dangers; tout voir, tout connaître : telle est la tâche que remplit

Peyresc. Mais il savait être autre chose qu'un antiquaire, et il rendit aux hommes le plaisir que lui avaient fait les monumens. Il parcourut Rome, Florence, Naples, Venise, Padoue, recevant partout l'accueil de l'estime, et emportant les regrets de l'amitié. On raconte que, pour mieux voir une fête de l'église romaine, à l'abri de la foule dont sa faible constitution lui faisait redouter les flots, il acheta d'un mendiant la faveur de le remplacer à la cérémonie de la cêne, et fut, comme le représentant d'un apôtre, lavé et servi par le pape, qui le reconnut en souriant. Que j'aime à considérer ce jeune Français découvrant au fond de l'Italie la voie Aurélienne, étonnant les Baronius, les Bellarmin et les d'Ossat par des explications dont ils désespéraient, devenu le confident du génie de Galilée, s'embrasant de l'amour de la vérité dans les entretiens du philosophe Fra-Paolo, palpitant d'émotion sur les tombeaux de Cicéron et de Virgile, pressé sur le sein des vieillards contens de se voir surpassés, désigné dans les harangues publiques pour remplacer les savans illustres que la mort frappait : tant il est vrai qu'un esprit supérieur peut désarmer l'envie et faire taire les préventions nationales.

Après trois ans d'absence, Peyresc revit la maison paternelle et la quitta bientôt. Son premier voyage avait été un de ces pèlerinages philosophiques, où

les anciens allaient chercher pour leur patrie les lumières et le bonheur. Le second fut presque un triomphe. Précédé de sa réputation, Peyresc visita l'Angleterre et la Hollande. Recherché par les savans de Londres et d'Oxford, cité dans leurs ouvrages, il fut reçu avec des honneurs extraordinaires par ce roi (4) que les Anglais n'ont pas assez estimé, parce que le bonheur paisible n'eut jamais de prix pour eux. Il forma des liaisons étroites avec ce Scaliger, héritier des talens de son père, et avec ce Grotius qui plaidait la cause des peuples sur un sol nouvellement affranchi de la tyrannie, et s'affermissant sous les mains de la victoire et de la liberté. Des distinctions aussi flatteuses attendaient Peyresc à Paris, et y fixèrent long-temps ses pas. Il y compta parmi ses amis les de Thou, les Villeroi, les Malherbes, les Cazaubon, les Pithou, les Sainte-Marthe. La rédaction d'un Catalogue de la Bibliothèque du Roi occupa ses loisirs. Les jeux d'Hercule effraient les hommes; ceux de Peyresc lasseraient plusieurs savans (5).

Enfin il fut rappelé dans le sein de sa famille. Je ne dirai point quelle impression dut faire éprouver à son ame, remplie des merveilles de l'Europe, la vue de cette contrée qui regrettait ses anciens troubadours. Un désert suffit au génie; mais le patriotisme veut l'embellir. Peyresc promena sur

la Provence un regard attentif, étudiant partout la nature, et partout évoquant les mânes de l'antique Italie. Combien de monumens précieux (6), retrouvés par ses soins, rétablis à ses frais, vivifiés par ses savantes explications, cessèrent d'accuser l'ignorance de leurs possesseurs! Au milieu de cette longue nuit qui couvre l'histoire, Peyresc aimait à rencontrer les traces de ces anciens Romains qui, placés entre des sauvages et des barbares, civilisant les uns, subjugués par les autres, seront toujours regardés comme les premiers bienfaiteurs des Gaules.

L'énergie factice que l'agitation des voyages imprime aux ames faibles, les abandonne dans le repos; l'ame forte, au contraire, ne déploie tous ses avantages que lorsqu'elle est rendue à elle-même, et que, placée au centre de la sphère, elle produit le mouvement qui auparavant l'entraînait. Peyresc ne paraîtra nulle part plus actif que dans la retraite où nous allons le contempler. On ne saura ce qu'il faut le plus admirer, ou de l'étendue des connaissances de cet homme dont la vie fut un combat continuel contre la douleur, ou de l'esprit philosophique et des vues utiles qui le dirigèrent toujours; espèce de prodige pour un siècle où l'on ne connaissait guère que l'abus de l'érudition.

Ainsi Peyresc rassemblait des extrémités du

monde des vases et des débris antiques. Mais, par des calculs profonds, il découvrait dans ces fragmens les véritables poids et mesures des peuples anciens, et il espérait, en les comparant, trouver le type d'un poids commun et d'une mesure universelle; service inappréciable que le genre humain demande encore à la philosophie. Peyresc n'a pas résolu le problème; mais il en a facilité les moyens dans l'ouvrage manuscrit qu'il a laissé sur cette matière.

Ainsi la raillerie pouvait sourire en le voyant chercher avec avidité les monumens, et s'attacher à toutes les inscriptions qui s'offraient à lui; mais l'ami des arts respectait cette sorte d'idolâtrie, et dans le culte des pierres discernait l'effort du philosophe. Sur la face d'un temple consacré au maître des dieux, l'ancienne Rome traça en lettres de bronze ses vœux reconnaissans. La main du temps qui dispersa ces signes métalliques, laisse à peine soupçonner la place où ils furent scellés. Les observateurs vulgaires dédaignent cette pierre cicatrisée. Peyresc s'arrête devant elle; l'éclair de sa pensée l'embrase et la pénètre. Il combine rapidement la disposition des cavités, la forme des caractères anciens, leurs liens naturels, et jusqu'aux erreurs de l'artiste. C'en est fait, Peyresc a lu une inscription qui n'était plus; Peyresc a créé une science nouvelle (7).

Ce n'était pas un spectacle moins nouveau que l'immense collection de médailles qu'il s'était procurée. On en comptait mille grecques, que lui seul, au rapport de Gui Patin, savait expliquer, et sur lesquelles il a laissé des notes précieuses. Si la manie de certains amateurs a quelquefois justifié le ridicule que des esprits légers attachent à ce genre de recherches, des ames neuves et ardentes ont considéré les médailles sous un aspect bien différent. L'étroite enceinte qui les rassemble n'est-elle donc pas l'école des actions généreuses? Je n'y pus jamais pénétrer sans un saisissement religieux. A peine mon œil a parcouru quelques-unes de ces effigies qui ennoblissent l'or et l'airain, mille souvenirs s'éveillent; l'histoire s'ouvre; les siècles roulent autour de moi; tous ces illustres morts qui m'environnent, philosophes, législateurs, rois, conquérans, amis, rivaux, semblent s'animer et me dire: « Vois ce que nous avons fait « pour la postérité, et juge-nous. » Une douce ivresse suspend mes idées; ma paupière se mouille de larmes; les mots de gloire et de vertu s'échappent de ma bouche, et je fais serment d'être fidèle à la gloire et à la vertu.

C'était sans doute dans ce portique éloquent que Peyresc allait fortifier son courage et puiser de nouvelles lumières. C'est en comparant sans cesse les médailles aux monumens, qu'il avait ac-

quis ce tact sûr qui distinguait les véritables morceaux antiques de ceux que la fraude avait contrefaits ; car les hommes ont osé mentir au temps et feindre ce qu'ils ne sauraient réparer. C'est par le secours des médailles qu'il éclaira une foule d'erreurs accréditées, et qu'il écrivit lui-même l'histoire de la Gaule narbonnaise, et l'origine des familles nobles de la Provence ; travail difficile, mais auquel l'orgueil met un grand prix. Pourquoi le public est-il encore privé de ces ouvrages? Pourquoi à côté de ces chefs-d'œuvre de critique et d'érudition, n'a-t-il pu lire les Mémoires que Peyresc avait faits sur les événemens de son temps, et connaître comment cet homme, dont l'œil de lynx perçait les siècles, voyait autour de lui ?

On présume bien que Peyresc ne négligea pas l'étude des langues ; autre espèce de monumens qui survit aux peuples et peint leur caractère. Je ne parle pas des langues vivantes dont ses voyages lui avaient rendu l'usage familier, ni des différens idiomes dont la singularité avait mérité son attention, mais de ces langues savantes dont la connaissance se perd tous les jours, telles que le grec, le syriaque, l'hébreu, l'arabe et le samaritain. Un rabbin lui en avait donné à Padoue les premiers élémens ; mais Peyresc ne savait être ni demi-savant, ni savant inutile. Un travail opiniâtre le mit

en état d'écrire des remarques sur les langues orientales, et un index des auteurs qui s'en sont occupés. Éclairé par ces études, il fit rechercher des manuscrits ensevelis dans les monastères du mont Liban; il s'ouvrit tous les âges et tous les pays. Mais en regardant les langues savantes comme un précieux instrument de recherches, il n'en blâma pas moins l'usage dans les compositions modernes. Il ne voulut se servir dans ses correspondances que du français et de l'italien, et se prévalut de son influence pour détourner les écrivains de son temps de l'emploi de la langue latine, qui lui semblait n'être qu'un refuge préparé pour les vieilles erreurs et les futilités pédantesques. En recommandant à ses contemporains l'exemple du Dante, de Boccace et de Machiavel, qui avaient les premiers élevé leur langue maternelle à la dignité littéraire, Peyresc montrait une supériorité remarquable de prévoyance et de jugement.

Des mystères de l'antiquité Peyresc passait à ceux de la nature. Animé par cette douce idée que notre planète n'est pas la seule habitée, il observa attentivement les phénomènes célestes, et composa un traité d'astronomie. Mais il savait comment on instruit le vulgaire; il fit peindre la forme des astres, et la route que la main toute-puissante leur a tracée. C'étaient les mondes repré-

sentés sur la toile, comme ils le furent ensuite dans le livre ingénieux de Fontenelle.

Redescendant sur la terre, Peyresc portait dans la physique générale un esprit indépendant et créateur. Un système sur la formation des pierres, d'une simplicité frappante, une théorie des vents adaptée à plusieurs observations locales, furent des erreurs brillantes et peut-être utiles. Après avoir payé ce tribut à son siècle, Peyresc appartint tout entier à la vérité. Le mouvement et la configuration de notre globe, les traces d'une ancienne submersion, le déplacement apparent du bassin de la Méditerranée, la fraternité souterraine de quelques volcans, n'échappèrent pas à sa pénétration. Il détruisit des fables répandues par l'empirisme et la superstition sur de prétendus ossemens de géans (8). De même qu'il avait devancé Newton dans la véritable explication de la nature des comètes, il devina l'origine des fontaines, qui n'a été si long-temps méconnue que parce qu'on cherche bien moins le vrai que le merveilleux. Une pluie, teinte accidentellement par des insectes, effrayait la ville d'Aix sous le nom de pluie de sang; le sage Peyresc en montra la cause simple et naturelle dans un développement simultané de chrysalides. Le peuple ignorant perdit avec joie ses terreurs; le peuple des savans regretta peut-être ses visions.

Les eaux thermales, les mines, les fouilles, les coquillages, offrirent à Peyresc un autre champ d'observations dont il sortit avec gloire. Il retrouva, sur les bords de la mer de Toulon, le murex dont les anciens se servaient pour teindre la pourpre; ce qui, deux siècles plus tôt, eût été une grande époque dans les arts et le commerce. Je n'ôte rien au mérite de cette découverte en disant que le hasard y contribua, parce que l'infatigable Peyresc était un de ces hommes qui appellent le hasard.

Quand un consul de la bourgade de Rome, ouvrant le sillon qui devait le nourrir, excite notre admiration, la refuserons-nous au sénateur d'Aix se délassant à Beaugensier dans les travaux de l'agriculture et les charmes de la botanique, sollicitant la nature par tous les secrets de l'art, multipliant les espèces par d'heureux mélanges, rassemblant des extrémites du monde des plantes rares et précieuses? C'était la destinée de Peyresc de n'aborder aucune science sans en reculer les limites : il connut le prunier à fleurs doubles, production spontanée de la Provence, qui végétait ignorée dans ses bois, et qu'il répandit dans toute l'Europe. La France et le Jardin du Roi lui doivent l'acquisition d'une foule de plantes d'utilité ou d'ornement conquises par son zèle sur de lointains climats (9). Un voyageur reproche à la patrie de

Peyresc d'avoir, par une négligence injurieuse, perdu le jasmin jaune odorant qu'il y avait fait apporter de la Chine. Heureuse Provence! cultive la myrte et le jasmin, puisqu'ils attestent la gloire de l'un des tiens; cultive le laurier, puisque tu fus le berceau de Suffren.

En approfondissant tous les ouvrages de la nature, Peyresc n'oublia pas le plus parfait. L'étude du corps humain, la connaissance de ce mécanisme d'où naît le prodige continuel de la vie, furent dans tous les temps un domaine de la philosophie. Peyresc ne fit que quelques pas sur cette terre alliée, mais la trace en fut profonde. Les effets singuliers de l'imagination avaient d'abord exercé la sienne; heureusement il comprit et prouva encore mieux que, dans l'art de guérir, les systèmes ne sont rien et que l'observation est tout. Les plus grands maîtres ne désavoueraient point ses expériences sur l'organe de la vue, dans lesquelles il fit l'application neuve et piquante de l'optique à l'anatomie. Ayant ensuite pénétré dans le corps d'un misérable qu'une mort violente venait de frapper pour l'exemple de tous, il surprit les veines lactées du mésentère voiturant le chyle (10), et ouvrit peut-être la route qui conduisit le fameux Pecquet dans le réservoir auquel il donna son nom. Ainsi dans une mer lointaine, une heureux navigateur, guidé par les côtes déjà reconnues, poussé

par toutes les découvertes des marins qui l'ont précédé, double le cap qu'ils avaient aperçu, saisit une région nouvelle, et couvre ses rivaux de sa gloire.

Ces êtres innombrables qui partagent avec nous le sentiment et la vie, esclaves et victimes de l'homme, après avoir été ses commensaux et ses ennemis, sont aussi l'objet de sa curiosité. On se rappelle avec quelles dépenses le philosophe de Stagyre en fit amener des contrées les plus éloignées pour étudier leurs mœurs et connaître leurs formes. Qu'on juge de ce qu'aurait fait celui d'Aix avec les bienfaits d'Alexandre. L'éléphant et le chameau vinrent à sa solde embellir Beaugensier. Une foule d'animaux rares et sauvages y fut soumise à ses observations et à ses crayons. Il se plaisait surtout à mêler leurs espèces, et à tenter sur eux ces insertions et ces greffes si utiles dans la culture des végétaux. Mais rien n'égalait l'empressement avec lequel il recherchait les animaux extraordinaires ou contrefaits. Poissons, volatiles, quadrupèdes, il en rassembla de tous les genres; et c'est au milieu de ces masses difformes, de ces productions monstrueuses, dignes de peupler quelque palais de la féerie, qu'il écrivit son Traité des œuvres bizarres de la nature. Ce goût qui pourrait lui-même paraître bizarre au premier coup-d'œil, tient à une idée profonde et philosophique. Qu'on y

prenne garde; la nature, dans sa marche constante et uniforme, présente à nos faibles yeux une surface impénétrable. C'est en oubliant quelquefois ses lois qu'elle nous en apprend l'existence. Ce sont ses écarts qui, déchirant un coin de son voile, nous laissent entrevoir ses secrets. Quand un des guerriers d'Homère veut atteindre son ennemi, il cherche le défaut de sa cuirasse, parce qu'il sait bien qu'en frappant sur l'acier poli ses traits tomberaient émoussés.

On se demande sans doute comment la vie d'un homme a pu suffire à tant de choses; et peut-être on m'accuse d'une exagération mensongère. Hommes frivoles! je vais vous dire le secret de Peyresc, et puissiez-vous m'entendre! Sobre, chaste et vigilant comme Épictète, tout son temps fut à lui; passionné pour l'étude, il ne vécut que pour elle. Pressé par son père de conclure un mariage avantageux, il répondit « qu'il avait déjà « donné sa foi à Minerve et aux muses. » Profondément versé dans les mathématiques, il y puisa la justesse, la rapidité du coup d'œil, et l'art infiniment précieux de classer ses connaissances. Le hasard y joignit des richesses et de grands rapports; la nature lui donna le reste : une pénétration vive, une mémoire que Gassendi appelle céleste, et surtout une sensibilité exquise.

Divine sensibilité, présent souvent funeste, tu

n'empoisonnas pas les jours de Peyresc! Quand, pour se délasser de ses doctes veilles, il se mêlait aux jeux des muses, tu tendais les cordes de sa lyre; quand sa plume traçait des critiques utiles, tu lui présentais en foule les beautés les plus cachées, sans trop voiler les défauts. Dis toi-même comment tu soutins sa frêle existence. Tandis que la paralysie enchaînait ses membres glacés, une voix mélodieuse vint chanter devant lui quelques stances d'une ode anacréontique. La beauté des sons, la grace des paroles le frappent et le charment. Il s'écrie, il s'émeut: ô prodige! ses esprits circulent, ses mouvemens sont libres, et la vie lui est rendue. L'historien de Peyresc a comparé ce trait à celui du fils de Crésus recouvrant la parole contre les meurtriers de son père. Cette sensibilité parfaite avait pour racine l'organisation même de Peyresc: dans les émotions fortes, sa chevelure se hérissait avec une telle rigidité, que, suivant le témoignage oculaire de Gassendi, le chapeau qui couvrait sa tête en était soulevé.

Il semblait qu'une imagination aussi brûlante, exaltée par l'influence des préjugés dominans, dût s'ouvrir à toutes les erreurs. Peyresc eut la force de résister à ses passions comme à son siècle. Les spéculations altières de la métaphysique (11) ne purent le séduire; et, comme Bacon, il osa croire et dire que l'obscure et lente expérience est

le seul chemin qui mène les hommes à la vérité. Au milieu des horreurs du fanatisme, il fut chrétien et tolérant. Pure comme ses mœurs, affectueuse comme son ame, éclairée comme sa raison, sa piété serait encore un modèle. Il entreprit de fonder un monastère d'ermites camaldules, solitaires actifs, martyrs de l'humanité, qui servent le ciel en défrichant la terre, et dont les travaux continus rendent plus à l'agriculture que leur célibat n'ôte à la population. Il blâma ouvertement un auteur qui lui présenta un traité d'astronomie dont son zèle malentendu avait troublé toutes les notions en substituant aux dénominations d'usage d'autres noms tirés des livres saints. Il profita de l'ascendant que lui donnaient ses vertus pour combattre ces fréquentes accusations de magie qui déshonoraient la France, délire féroce et honteux qui avait surpassé la barbarie des épreuves judiciaires. Enfin la philosophie n'oubliera jamais qu'il consola Galilée dans les fers (12); et puissent les hommes se souvenir toujours qu'une larme versée sur un opprimé peut devenir un titre à l'immortalité!

Ainsi Peyresc, philosophe, jurisconsulte, historien, littérateur, astronome, mathématicien, antiquaire, naturaliste, ayant toujours le mérite de la profondeur, et souvent la gloire de l'invention, plana sur le vaste domaine des sciences, en éloi-

gna les bornes, et, au milieu du désordre et de l'indifférence, y donna le signal du ralliement. Ce mot me rappelle la carrière qui me reste à parcourir, et ce que je dois encore à la mémoire de Peyresc. Sans doute le torrent des affaires, l'immensité de ses correspondances, l'étonnante variété de ses occupations, ne lui laissèrent pas le loisir de publier ses ouvrages. Une *Dissertation* très-curieuse *sur un trépied antique* est tout ce que nous possédons; dix-sept manuscrits attendent les honneurs de l'impression (13). Mais cette longue obscurité n'offense que le public. Peyresc a rendu sa gloire indépendante de ses écrits, avantage qui manquera toujours à l'écrivain sans caractère, ou qui n'aura pas donné à son siècle une grande impulsion. Il est des temps où l'encouragement est plus essentiel que l'art, et où l'objet utile est moins de faire un bon livre solitaire ou prématuré, que de préparer une nation à le recevoir.

Au moment où je célèbre le plus redoutable ennemi de l'ignorance, tout paraît se disposer pour une grande conquête de la raison. Pressé entre des peuples dont l'ambition et le génie accroissent et dirigent les forces, le fier Ottoman, qui plia tant de vaincus à ses mœurs, est réduit à essayer celles de ses ennemis, et à implorer les arts de l'Europe. Quel beau moment pour les observa-

teurs philosophes, que celui du réveil d'une nation étonnée de voir la lumière, et pour la première fois entendant le bruit de ses chaînes! J'oserai leur proposer de suivre avec soin le développement progressif de cette révolution, et de lui comparer la renaissance des lettres parmi nous. Ils connaîtront par-là jusqu'à quel point la marche de l'esprit humain peut dépendre des circonstances, et s'il a besoin de plus d'efforts contre l'engourdissement de la servitude que contre le tumulte de l'anarchie (14).

Plusieurs écrivains ont dessiné à grands traits cette époque mémorable où les lettres, ensevelies dans les cloîtres, et la philosophie traînée à la suite des conquérans arabes, reparurent en France sous François Ier. Une latinité barbare et corrompue, un mélange monstrueux du sacré et du profane, une érudition pédantesque de mots et de sophismes, d'énormes volumes de droit et de théologie, furent long-temps les seuls fruits de ce retour. Ensuite, des guerres civiles, scolastiques et religieuses, versèrent dans tous les esprits une férocité ardente, et les germes de culture furent noyés dans le sang des sectaires. On a prétendu que ce long enchaînement d'horreurs était une crise salutaire qui avait seule rendu à la nation l'énergie et le désir de s'instruire. Mais ce paradoxe n'est pas absolu. Au milieu des troubles et du carnage,

l'esprit humain n'enfanta que par convulsions. Terribles et passagers, ses éclats sont ceux de la foudre ; mais la morale, les arts utiles, les sciences de calcul, tout ce qui contribue au bonheur de l'homme, veulent le calme et la sérénité. Il y a loin de la satire Ménipée au doute méthodique, et à la recherche des phénomènes de l'électricité. Je n'hésiterai donc pas à placer la régénération des arts et des sciences à une époque marquée dans tous les cœurs français, au règne de Henri IV ; et si l'on me demande quel est l'homme qui y a le plus contribué, je répondrai que ce fut Peyresc.

En littérature, comme en politique, les capitales n'absorbent et ne dessèchent les provinces que lorsque la sûreté et la puissance ont introduit le luxe. Mais dans ce combat des lettres contre l'ignorance du peuple et le mépris des grands, Paris n'était pas le poste d'honneur ; et si Peyresc y fût resté, je n'apporterais pas sur sa tombe les hommages du dix-huitième siècle. On s'abuse quand on dit que les arts et les sciences renaissaient en France. La barbarie en avait étouffé et dispersé les germes. L'Italie, leur berceau, était encore leur patrie. Une marche lente et timide les approchait insensiblement de la France sur la trace des armées de Charles VIII et de Louis XII : tel le voyageur qui hésite et s'effraie à l'entrée d'une forêt. Heureusement un hasard singulier et digne

de remarque, ou plutôt le génie tutélaire de la France, avait placé sur leur passage et dans un climat analogue, un homme qui, doué de tous les goûts, orné de toutes les connaissances, instruit des mœurs de l'Italie, et en possédant parfaitement la langue, les appela avec le discernement d'un savant, et les reçut avec la magnificence d'un roi. Ici commence la période la plus brillante de la vie de Peyresc.

Demandez aux gens de lettres quelle impulsion puissante les a jetés dans une carrière aussi pénible, et quel attrait les y enchaîne. Tous vous répondront que le charme d'un premier suffrage, un sourire d'approbation, ont décidé de leur sort. Mais tel est le génie: fier et timide, il maîtrise la nature, et ne peut résister à un dégoût; il dévore les travaux et cède à une injustice. Graces soient à jamais rendues à l'ami protecteur qui l'aura défendu ou consolé. Il en partagera les succès; l'univers lui devra sa gloire, et le génie son bonheur. Cette perspective encourageante n'était pas nécessaire à Peyresc. La nature, qui cache dans nos ames le germe des talens, avait mis dans la sienne cette passion généreuse qui les cherche, les produit et les développe. Compatriotes ou étrangers, tous ceux qui ont le courage de penser publiquement, lui étaient également chers. Il portait dans son cœur tous les gens de lettres, et sa vie fut em-

ployée à le leur prouver. C'est pour eux, comme il le disait lui-même, qu'il soutint long-temps le fardeau de la magistrature que ses infirmités rendaient accablant. Il savait qu'un homme de lettres que la nécessité conduit dans les tribunaux y apporte deux ennemis sous lesquels il succombe presque toujours, sa fierté qui compte les démarches, et sa candeur qui n'aperçoit pas les pièges.

La maison de Peyresc devint l'hospice des savans. Là tout homme d'un rang obscur, mais tourmenté d'une grande idée, trouva des secours et ne resta pas dans la foule. Là tout homme, auteur d'un bon livre ou d'une découverte utile, obtint sa récompense, et n'accusa plus sa patrie. Campanella s'écrie dans son enthousiasme « que « Peyresc est l'hôte perpétuel des philosophes et « des hommes illustres (15). » Il faudrait nommer presque tous les contemporains qui se firent un nom, pour connaître ceux sur qui le Mécène de Beaugensier répandit ses bienfaits. Je n'en citerai qu'un, étranger et anglais; c'est ce Barclay, rival de Pétrone, et auteur de l'*Argénis*, à qui Peyresc tint lieu de père et d'ami, qu'il envoya lui-même à Rome, où il lui donna des protecteurs puissans parmi les princes de l'Église. Louis XIV pouvait être plus magnifique, mais non plus généreux.

Peu d'hommes sont dignes d'être bienfaiteurs.

Il est surtout un art d'obliger les gens de lettres, dont la vie de Peyresc est la plus belle leçon. Le cœur se plaît à le suivre dans ces détours iugénieux et ces ménagemens délicats qne sa bienfaisance imaginait tous les jours pour soulager leur amour-propre et ne pas offenser leur hauteur naturelle. Il mettait dans ses dons une sorte de pudeur qui en augmentait le prix, et, comme Arcésilas, il aimait à glisser une bourse d'or sous le chevet du malheureux qui dormait. La gloire des gens de lettres lui était plus chère que son plaisir. Ainsi il respectait leur liberté. Jamais il n'exigea d'eux que leurs portraits, parce qu'au milieu de ces images dont il aimait à s'environner, l'air lui semblait plus doux à respirer (16).

Les lettres n'ont pas de plus dangereux ennemis que cet essaim de protecteurs vains et bornés, dont la faveur est, pour ainsi dire, une livrée humiliante, et qui traînent à leur suite, comme des objets de luxe, les malheureux que le besoin leur a livrés. Le génie qu'on déplace souffre et languit; le génie qu'on tyrannise s'éteint ou se dégrade. Au moins Peyresc aidait sans contraindre, et protégeait sans avilir. Les artistes, partageant l'asile qu'il avait ouvert aux savans et aux littérateurs, venaient sans honte et sans dégoût chez l'ami de Rubens. Cette réunion, ou plutôt ce mélange d'hommes de goûts et d'occupations diffé-

rentes, était déjà un grand pas que Peyresc faisait faire à l'esprit de la nation, et présentait d'avance la meilleure base de toute constitution académique. Ne savons-nous pas que ce fut au commerce des artistes avec les philosophes que les Grecs durent cette supériorité consacrée par l'admiration impuissante de vingt siècles?

L'imprimerie a établi entre les esprits une communication moins active et plus générale. Peyresc avait une bibliothèque immense et choisie; mais loin de veiller sur ce foyer des sciences avec la sollicitude d'un avare bibliomane, il distribuait, prêtait et donnait ses livres (17). Sa confiance était aveugle et sa générosité sans bornes, parce qu'il en sentait l'utilité. En effet, le luxe n'avait pas encore multiplié dans les palais des grands et des riches les bibliothèques. On avait des prétentions sincères à l'ignorance. L'hypocrisie du savoir est un ridicule des siècles polis. D'ailleurs l'esprit humain, à la veille d'une révolution, fermentait dans toutes ses parties. Tous les livres de la terre n'eussent-ils contenu que des folies, il aurait fallu les agiter et les renouveler. Quand les erreurs combattent entre elles, la vérité approche; son plus grand obstacle est le sommeil de l'ignorance.

Il est beau de faire ainsi de sa fortune et de ses livres le patrimoine commun des gens de lettres; mais leur immoler sa gloire et leur livrer ses idées

est un sacrifice de l'amour-propre dont Peyresc a peut-être donné l'unique exemple. Un auteur le consultait-il sur le projet d'un ouvrage, ou lui en avait-il lui-même tracé le plan; sa mémoire prodigieuse lui rappelait aussitôt s'il existait dans quelque bibliothèque étrangère un livre rare ou un manuscrit utile à l'entreprise; alors il n'épargnait ni soins, ni crédit, ni dépenses, et le manuscrit arrivait. Il faisait lui-même des recherches pénibles; il écrivait, il communiquait son travail; content d'avoir armé le vainqueur, il applaudissait au triomphe. Parmi les productions que nous devons à un zèle aussi désintéressé, la reconnaissance de la postérité distinguera l'Anatomie du monde sublunaire, l'Histoire des grands chemins de l'empire romain, la Bible polygotte de Le Jay, et le livre de la Guerre et de la Paix de l'immortel Grotius. A la gloire d'avoir composé un chef-d'œuvre qui honorerait tous les pays et tous les siècles, ce grand homme joignit celle d'avouer qu'il ne l'avait entrepris que par l'inspiration et les secours de Peyresc (18). Noble alliance du génie, on te reconnaîtrait à tant de modestie.

Si c'est une jouissance bien douce pour un véritable protecteur, de voir autour de soi des talens rendus féconds, des arts perfectionnés, des vérités naissantes ou conservées; si la reconnaissance des gens de lettres a je ne sais quoi de grand

et de flatteur qu'on attendrait en vain des bienfaits vulgaires, il faut convenir que Peyresc rencontra le bonheur. L'envie le respecta, parce qu'il faut haïr pour envier; et les écrits qu'on lui adressait de toutes parts ne fatiguèrent jamais que sa modestie. Il avait voulu être l'ami des gens de lettres, et il en devint l'idole. Les Pacius, les Godefroi, les Mersenne, lui firent hommage de leurs productions. Une foule d'écrivains se disputa cet honneur. Un d'entre eux s'arrêta sur les bords du tombeau pour dicter sa dernière volonté; sa main défaillante a signé, et il meurt content. C'était un ordre de dédier ses ouvrages à Peyresc. Les fastes de la littérature ne présentent pas de plus belle dédicace.

Pour mériter ce concert de louanges et d'hommages, il suffit à Peyresc d'obéir au penchant de son cœur; mais quand il étend jusqu'aux sciences cette main protectrice qui soutenait les savans, c'est véritablement alors qu'il ébranle son siècle, qu'il agit sur l'avenir, qu'il déploie dans ses vues une vigueur et une maturité qui étonnent. On trouve à sa mort dix milles lettres, conservées parmi ses papiers, où l'imagination et le savoir s'accompagnent sans se nuire, où tout ce que l'antiquité a de plus élevé, les sciences de plus épineux, les lettres et les arts de plus utile, est discuté, développé, approfondi. Quelle fermenta-

tion, quelle activité, quel ressort durent naître dè cette correspondance qui embrassait le monde entier (19)! Il n'est pas donné à un mortel d'agiter une plus grande masse d'idées, et si c'est une singularité ordinaire à l'esprit humain de commencer par écrire avant de penser, on sera au moins forcé d'avouer que Peyresc marqua le passage, et ouvrit la seconde période dans la régénération qui suivit les siècles gothiques.

L'illustre Bayle l'appelait le procureur-général des sciences; et certes, elles n'en eurent jamais de plus ardent. La géographie était une étude imparfaite et rebutante : il fit dresser des cartes exactes et faciles; il consulta des pilotes hollandais qui avaient tenté près du pôle un passage inconnu. Vivement frappé de l'utilité du télescope, il en hâta la perfection par des récompenses, rédigea des tables pour les mouvemens des satellites de Jupiter, et dressa sur les tours de Beaugensier un observatoire, monument également propre à découvrir les secrets du ciel et à foudroyer les erreurs de la terre. Il mit au jour des livres oubliés, des manuscrits perdus, et invita à de pareilles recherches les savans et les souverains de l'Europe. Son bras, comme celui d'une providence nouvelle, rendit communes à tous les climats des plantes que la nature avait réservées à quelques-uns, et répandit avec zèle les productions accidentelles

dont la physique pouvait tirer des lumières. Il établit entre les savans de tous les pays une sorte de commerce et d'échange de ce qu'il y avait de rare et d'instructif. On remarqua qu'il n'entrait pas un vaisseau dans les ports de Provence qui ne lui apportât quelque chose de curieux ou d'intéressant; et ces rapides messagers de la fortune, qui volent sur les eaux, versaient à la fois dans la superbe Marseille les germes de la richesse et de la science, tout ce qui fait la prospérité des États, tout ce qui fait la grandeur des hommes.

Mais les bras du commerce ne peuvent suffire à Peyresc; ce citoyen d'Aix fit partir des savans pour diverses contrées de la terre, et cette mission, que tous les rois auraient dû lui disputer, ne fut pas infructueuse. On dessina les ruines de Memphis et de Carthage; la Syrie livra ses manuscrits; on tira des tombeaux de la superstitieuse Égypte des corps embaumés et des livres mystérieux; enfin on découvrit et l'on acheta pour lui les fameux *marbres de Paros*, le plus superbe monument de chronologie qui existe dans l'univers; mais par une de ces avanies si fréquentes dans l'Orient, Peyresc se vit dépouillé de cette précieuse acquisition qu'il avait payée cinquante écus d'or, et que plus heureux ensuite lord Arundel transporta en Angleterre. Ici les faits sont

éloquens, et l'orateur qu'ils entraînent s'écrie avec admiration : Que ne peut un seul homme?

Tyr et Carthage, fameuses dans l'histoire ancienne, Amsterdam et Londres appelant la liberté du fond de l'Océan, et Venise sortie toute-puissante du sein des eaux, firent sentir à Peyresc qu'une marine florissante donne seule de la prépondérance aux empires, et un caractère imposant à la politique. Cette réflexion, qui était alors affligeante pour un Français, ne servit qu'à réveiller son zèle. La navigation, ce composé de tous les prodiges de l'industrie humaine, attacha ses regards et profita de ses lumières (20). Je ne parlerai ni des encouragemens qu'il lui prodigua, ni des problèmes intéressans qu'il proposa. La recherche d'une méthode exacte pour déterminer les longitudes en mer occupait le plus grand nombre des têtes pensantes que possédait l'Europe. Peyresc ne se démentit pas; plus grand, plus généreux que le gouvernement anglais, qui se bornait à promettre des récompenses pour le succès, tandis que d'un côté il tenta d'en approcher, en indiquant aux navigateurs les éclipses de lune, il envoya de l'autre, à ses frais, des astronomes les observer en Asie et dans l'intérieur de l'Afrique. Mais il travailla pour l'univers, sans prétendre en être le citoyen, sans soupçonner ce raffinement de l'égoïsme.

Pour un Français, aimer sa patrie, c'est aimer son roi; et qui fut meilleur Français que Peyresc? Un écrivain étranger, vendu à la faveur, ou comptant sur l'empressement de la malignité, venait de publier un ouvrage pour établir les droits d'une puissance rivale à la couronne de France; indigné de l'imposture, Peyresc se livre à des recherches incroyables. Parmi les ruines des donjons, dans la poussière des abbayes, il retrouve les originaux des chartres que l'auteur incendiaire avait tronquées, des titres dont il avait corrompu le sens. Ce fut alors qu'il proposa au savant Duchêne de recueillir les monumens de l'histoire de la monarchie. Mille ouvrages périssent et s'oublient. Cette idée de Peyresc, conçue dans l'enthousiame du patriotisme, a plané sur sa tombe; et si son siècle ne fut pas digne de la voir exécutée, elle formera une époque glorieuse du règne de Louis XVI (21).

Peyresc savait aimer son pays sans y concentrer ses vues. La propagation de nos connaissances était dans son ame un besoin dévorant, une passion immodérée. Celui qui poussa un cri de joie à l'apparition d'un livre de Galilée, ne sera pas accusé d'avoir laissé une vérité s'éteindre ou se resserrer. Il n'y a d'excès en ce genre que ceux de la timidité. Des tentatives ne sont pas sans utilité pour être sans succès. Tels étaient les principes dont la bizarrerie

des événemens ne pouvait détacher Peyresc. Un aventurier, sorti de la Provence, avait pénétré au centre de l'Afrique; devenu ministre et général d'armée chez un de ces peuples où les hommes se placent par leur propre mérite, il écrivit à ses anciens compatriotes pour leur annoncer son élévation et leur proposer une alliance avantageuse. La curiosité s'amusa un instant de ces nouvelles que l'indifférence oublia bientôt. Le seul Peyresc osa prévoir des suites à cet événement, et envoya des secours de tous les genres, des livres, des outils, des plans de commerce, des instructions sur la tactique et les fortifications. La contrée enrichie de ces dons lui a peut-être élevé des autels, comme les premiers Grecs à Apollon, et les hordes américaines au pieux Las-Casas. Ainsi le jeune prince qui gouverne aujourd'hui la France, sera vénéré à jamais chez cette nation nouvelle, qui reçut de lui des héros pour conquérir la liberté, et des livres pour affermir sa civilisation.

Je n'ai parlé jusqu'à présent que des services de Peyresc. Si, au lieu de son éloge, j'eusse voulu écrire celui de ses contemporains, je l'aurais représenté recevant des faveurs signalées des papes et de nos rois, visité dans ses foyers par des légats et des ministres, révéré dans toute l'Europe, et choisi pour l'arbitre des controverses savantes

et littéraires; j'aurais peint l'Académie romaine pleurant sa mort en habits de deuil, et décernant à la mémoire d'un étranger l'honneur extraordinaire d'un éloge public (22). Au reste, ces distinctions sont les preuves les plus certaines de l'influence de Peyresc. Quand la reconnaissance se prosterne devant les talens, c'est qu'alors les talens sont des bienfaits; et quand l'hommage est universel, c'est qu'ils ont produit une révolution. L'écrivain qui ne va qu'au niveau de son siècle, accablé de dégoût, déchiré par les critiques, dispute à une foule de rivaux quelques suffrages équivoques. Il en est de même de la fonction des Mécène, qui perd de sa considération à mesure que son importance diminue; semblable à l'hospitalité, vertu sublime dans les vastes régions de l'Asie, trafic obscur chez les peuples de l'Europe.

C'est sans doute après avoir médité ces idées, que l'orateur patriote qui prêta à la philosophie un langage céleste, qui orna d'une guirlande immortelle les tombeaux de Marc-Aurèle, de Descartes et de Daguesseau, n'a pas hésité à dire que Peyresc avait fait pour les progrès des arts autant que Auguste lui-même (23); et peut-être un jour, les annales des sciences, que j'ose devancer, nommeront *le siècle de Peyresc*, cet âge intermédiaire

qui recueillit le siècle de Léon X et prépara celui de Louis XIV.

J'essaie en vain de terminer une tâche qui pèse à ma faiblesse. Un attrait impérieux m'entraîne, et l'ame de Peyresc parle à mon cœur. Ce sont les vertus qui assurent l'empire des talens. Combien devait être plus pénétrante la lumière que le philosophe de Beaugensier portait dans les esprits, quand son patriotisme ranimait la sève des vertus publiques par un de ces exemples que les petites ames ont à peine la force d'admirer. Le projet d'un double canal qui, joignant la Durance à la mer, et portant les eaux du Rhône dans la rade de Marseille, aurait desséché de vastes terrains, purifié l'air, et facilité un grand commerce, avait depuis soixante ans appris à la Provence le secret de ses ressources. Peyresc, à qui rien d'utile n'était étranger, renouvela ce projet, résolut de l'exécuter à ses frais, et appela du fond de la Flandre un ingénieur digne de l'entreprise. Mais bientôt la peste, jointe aux troubles de l'État, fit avorter son généreux dessein, et ce fléau destructeur qui lui avait autrefois disputé l'entrée à la vie, sembla vouloir aussi lui disputer l'immortalité. Non, non, citoyen bienfaisant, ta gloire reste entière, et l'histoire consignera dans ses fastes ton noble sacrifice. Elle rapprochera ton nom de celui de Sully

ouvrant dans le même temps le canal de Briare; mais tandis que le ministre paraîtra appuyé sur le génie de Henri IV, et les trésors de la France, Peyresc se montrera grand par lui-même et environné de ses seules vertus.

Au moment de poser la plume, quel doute m'agite? Serait-il vrai qu'en domptant l'ignorance, Peyresc ait détruit la dignité et le bonheur de l'homme? N'ai-je loué que le corrupteur des siècles et l'ennemi du genre humain? O toi! qui, voulant humilier tes contemporains, leur laissas l'orgueil de t'avoir vu naître, éloquent détracteur des lettres, viens me rassurer et juge toi-même Peyresc. Parmi les cris de la révolte et du fanatisme, il se montra citoyen et philosophe, profond, universel, et toujours utile. Dans des temps où il fallait savoir gré au riche de n'être pas oppresseur, il employa sa fortune à protéger les savans et à rechercher la vérité. Il devança son siècle et l'entraîna après lui. Son ame s'agrandit par ses lumières, et à l'énergie des vertus publiques il allia la simplicité des mœurs patriarcales. Ah! Rousseau, si ce sont là des crimes, ce furent en partie les tiens, et j'aime à croire que ton ame les eût tous enviés. Abjure donc une erreur qui te condamne; et pendant que l'ami de la nature ira confier ses larmes à ton urne solitaire, souffre que les disciples des muses rendent hommage au

véritable restaurateur de leur culte, et que le tombeau de Peyresc, élevé avec pompe par les mains du patriotisme (24), devienne l'autel du génie reconnaissant.

NOTES.

(1) La louange emprunta toutes les formes et toutes les langues pour honorer la mémoire de Peyresc. Les écrits multipliés qu'elle enfanta furent recueillis en un volume sous le titre de *Panglossia, seu generis humani Lessus in funere dilecti sui Nicolai*, etc., qui, au rapport de Naudé, contient effectivement les éloges de Peyresc en quarante idiomes, et en presque autant de caractères différens. Il est à présumer que l'admiration contribua plus que le goût à la formation de ce recueil que je n'ai pu me procurer. Mais voici une pièce qui n'y fut pas insérée par une erreur de l'imprimeur, et que je donne à cause de son excessive bizarrerie. Je conserve les expressions de l'auteur : « C'est, dit Honoré Bouche, « un distique numéral qui exprime l'année, le jour du mois « et de la semaine, et le lieu de la sépulture, qui est la ville « d'Aix, dans le couvent des Frères Prêcheurs :

LVCe IoVIs trIna, In qVa IVnXIt CornVa CanCrI
SoL : VIrtVs seXtIIs IntVMVLatVr aqVIs.

MCCCCLLLXXVVVVVVVVVVVVIIIIIIIIIII.

« C'est-à-dire, *à un jeudi, 24 juin de l'an 1637, auquel jour « le soleil entre dans le troisième degré du signe de l'écre- « visse, la vertu a été ensevelie dans la ville d'Aix.* » Si la *Panglossia* contenait beaucoup de pièces de cette force, il

n'est pas étonnant que Balzac en fît peu de cas, quoiqu'il fût un admirateur de Peyresc, comme on le voit par ce passage d'une de ses lettres à M. L'Huillier : « Si vous me permettez « de me servir en français d'une parole empruntée de Grèce, « nous avons perdu en ce rare personnage une pièce du nau- « frage de l'antiquité, et les reliques du siècle d'or. Toutes « les vertus des siècles héroïques s'étaient retirées dans cette « belle ame. La corruption universelle ne pouvait rien sur « sa bonne constitution, et le mal qui le touchait ne le souil- « lait pas. Sa générosité n'a été ni bornée par la mer, ni en- « fermée au deçà des Alpes. Elle a semé ses faveurs et ses « courtoisies de tout côté. Elle a reçu des remerciemens des « extrémités de la Syrie et du sommet même du Liban. Dans « une fortune assez médiocre, il avait les pensées d'un « grand seigneur; et, sans l'amitié d'Auguste, il ne laissait « pas d'être Mécénas. » L'ampoulé Balzac n'est ici qu'un prosateur vulgaire, si on le compare aux auteurs contemporains qui ne parlent de Peyresc qu'avec une sorte d'extase. Mais l'hommage le plus digne de Peyresc fut sans contredit l'Histoire de sa vie par Gassendi, dont il avait, pour ainsi dire, créé le talent et la fortune, et entre les bras duquel il expira. Cet ouvrage, écrit en latin avec une élégante pureté, parut, en 1641, sous les auspices du comte d'Alais, et obtint un brillant succès. Le chancelier Séguier et le prince de Condé le lurent avec transport, et voulurent en voir l'auteur. Quatorze ans après, Pierre Borel, médecin de Castres, donna un supplément à cette Vie, et Colomiés inséra dans sa *Gallia orientalis* divers éloges de Peyresc qui avaient échappé aux compilateurs. En 1770, M. Requier publia en français une nouvelle Vie de Peyresc tirée de l'ouvrage de Gassendi. Je crois qu'après Auguste et Louis XIV, jamais homme n'a été plus loué que Peyresc; encore le savant eut-il l'avantage sur

les deux souverains, qui furent tour à tour bassement flattés et plus bassement outragés.

(2) La maison de Fabry, originaire de Pise en Italie, et amenée en France par saint Louis, au retour de sa croisade, jouissait de la plus grande considération dans la ville d'Aix, où elle était depuis long-temps établie. En 1511, Fouquet-Fabry fut choisi pour député de la Provence, dans des circonstances difficiles. Soit que la cour voulût récompenser en lui l'habile négociateur, ou gagner le patriote inflexible, elle le pourvut à son insu d'une charge de conseiller au parlement d'Aix. En vain il refusa cette dignité, en vain la Provence redemanda son représentant; des lettres de jussion arrivèrent, et il fallut que Fabry se soumît à son élévation. Il se montra digne d'une place qu'il n'avait pas recherchée, et ses descendans la reçurent de lui avec ses vertus. Quand son arrière-petit-fils, dont nous écrivons l'éloge, fut entré dans l'état ecclésiastique, le roi voulut qu'il conservât cette même charge de conseiller, et le pape l'autorisa à juger les procès criminels: c'était faire un présent à l'innocence.

(3) Peyresc avait aussi étendu ses recherches aux monnaies anciennes. Il avait fait le recueil le plus complet qu'on eût encore vu de pièces antiques, concernant l'*as* romain et ses parties. La plupart vinrent enrichir le cabinet de Sainte-Geneviève, dont le P. Dumoulin donna, en 1692, une description recherchée. Peyresc, quittant le champ de l'érudition, avait aussi beaucoup réfléchi à la théorie des monnaies, et à la valeur proportionnelle et variable des métaux. Ses entretiens avec le chancelier ne furent pas sans influence sur les tentatives qu'on fit alors pour réparer le désordre de notre système monétaire.

(4) Il s'agit de Jacques I[er], qui eut le désavantage de succéder à une grande reine, et d'avoir donné naissance au plus malheureux des rois.

(5) Peyresc revint à Paris avec Duvair, premier président du parlement de Provence, nommé garde-des-sceaux et ensuite chancelier. Il y demeura sept années, parce que ce ministre ne voulut jamais se séparer d'un ami si nécessaire. Ce fut dans cette position que Peyresc servit utilement les sciences et les savans, et forma d'étroites liaisons avec les personnages éminens de l'époque. Une abbaye, que le roi lui donna, ne fut entre ses mains qu'un nouveau patrimoine pour les gens de lettres. L'érudition et la sagacité de Peyresc ne se signalèrent pas moins à Paris qu'en Italie, et j'en citerai un exemple assez singulier. Un incendie consuma la grande salle du Palais de Justice, où beaucoup de statues furent détruites. On parlait beaucoup d'une de ces figures sur laquelle toute tradition s'était effacée. Peyresc prouva que c'était la représentation d'Henri VI, roi d'Angleterre, gendre de la fameuse Isabeau de Bavière, et que Charles VII, en rentrant dans Paris, avait conservé la statue de son compétiteur, après en avoir fait mutiler la face. Peyresc découvrit aussi le premier que le grand carré de la Sainte-Chapelle, qui a fait depuis l'ornement du cabinet du roi, ne représentait point un sujet chrétien, mais une apothéose de l'empereur Auguste.

(6) On peut voir dans l'*Antiquité expliquée* par le père de Montfaucon, une partie des travaux de Peyresc sur les monumens anciens. Il était très-propre à de pareilles recherches, qui exigent beaucoup de pénétration et de sagacité. La découverte et le plan des bains de Fréjus qu'il fit sur quelques

restes de murailles enfouies, annoncent un coup d'œil vaste et sûr qui saisit les rapports et remplit les lacunes. Je laisse aux antiquaires le soin de donner la liste des autres monumens que Peyresc fit connaître, mais je dois dire un mot sur l'importance de ce genre de découvertes. Les uns n'y ont vu qu'une instruction pour l'enfance des arts, les autres qu'un guide lumineux pour l'histoire. Qu'on me permette d'y voir aussi un instrument de civilisation. Nous sommes enfans de Rome; nos lois, nos monumens, nos premières études, notre littérature, tout l'atteste. Mais comment des brigands venus du Nord ont-ils pu aspirer à cette adoption? On trouva des livres; mais à peine sut-on les lire qu'on en abusa. Des gloses barbares les défigurèrent: Aristote et Platon furent transformés en théologiens; et l'*Énéide*, au lieu d'être le chef-d'œuvre du goût, ne fut plus que le livre des destins. D'ailleurs le peuple ne lit pas, et cependant on ne réforme ses mœurs qu'en changeant ses idées, et l'on ne change ses idées qu'en frappant fortement ses sens. Pour civiliser nos ancêtres, et piquer leur grossier amour-propre, il fallait ressusciter Rome à leurs côtés, la leur faire voir, la leur faire toucher, les ceindre, pour ainsi dire, de la grandeur romaine. Il en est, je crois, de l'enfance des nations comme de celle des hommes. Je me souviens qu'étant jeune écolier, et me promenant au milieu des bois dans un vallon sauvage, je découvris tout à coup les restes magnifiques d'un aquéduc, dont les arcs nombreux, surmontaient la cîme des peupliers. Je jetai un cri de surprise, j'admirai, je tombai dans une rêverie involontaire. La vue inopinée de ce monument gigantesque imprima un mouvement tout nouveau à mes idées, et m'intéressa aux anciens plus que n'avaient fait les leçons du collège. Je commençai à croire que, si César n'eût conquis les Gaules, Corneille, notre dernier Romain, aurait bien pu n'être qu'un barbare, et ja-

server le souvenir. Ses livres ayant envahi toute sa maison, il eut à lutter contre la dévastation des rongeurs, et appela les chats à son aide. Mais accoutumé à porter en toutes choses des vues d'améliorations, il fit venir des côtés de l'Asie une espèce de ces animaux domestiques plus douce et plus belle; en un mot, c'est à Peyresc que nous devons la race des chats *angora*. Il s'occupa aussi des chiens, et trouva un spécifique contre les vers *cucurbitaux* qui leur donnent la mort. Un événement qui intéressa toute la ville d'Aix justifiera l'attachement de Peyresc pour ces fidèles compagnons de l'homme. L'oncle auquel il avait succédé dans le parlement, étant mort, un chien qu'il laissait ne voulut jamais quitter le cercueil, l'accompagna au dernier asile, et passa plusieurs jours sur le lieu de la sépulture. Il fallut user de violence pour l'en arracher, et lorsqu'il fut ramené à la maison il se tenait habituellement comme en contemplation devant un portrait de son maître.

(10) Peyresc ayant obtenu du parlement le cadavre d'un criminel condamné à être pendu, recommanda au concierge de le bien faire manger avant qu'on lui lût son arrêt. Son but était de chercher les veines lactées, qui depuis la découverte d'Harvey sur la circulation du sang, excitaient la curiosité des physiciens. Le cadavre fut porté au théâtre public des anatomistes. Les veines lactées furent découvertes et examinées. On attacha le principal tronc des boyaux, et il sortit du lait de tous ceux qu'on ouvrit. Gassendi assistait Peyresc dans cette dissection. *Vie de Gassendi* par Savérien.

(11) Pour bien juger les hommes, il faut se transporter aux temps et aux lieux où ils ont vécu. La Provence n'était

plus ce séjour enchanté, où le triple délire des vers, de l'amour et de la chevalerie s'animait dans les tournois et dans des fêtes ingénieuses et galantes. Un fanatisme sombre avait conduit de l'erreur au crime : on répétait sans frémir le nom de ce d'Oppède, premier président au parlement d'Aix, bourreau des Vaudois, incendiaire de Ménindol, qui fit horreur même à la cour barbare dont il exécutait les ordres, et faillit à suivre sur l'échafaud l'avocat-général Guérin, complice de ses fureurs. Un artiste, pour avoir inventé un automate jouant de la guitare, venait d'être sacrifié par le peuple d'Aix à la plus absurde superstition. Quelles mœurs! et quel peuple! Je crains de comparer Peyresc au plus grand nombre de ses contemporains; il faudrait l'adorer. Ainsi l'on a toujours vu la multitude aveugle se déchirer de ses propres mains, tandis qu'au milieu d'elle quelques sages s'occupent sans relâche à l'instruire et à la calmer. C'est donc un grand malheur, quand la multitude persécute les sages; mais tout est perdu quand les sages eux-mêmes, oubliant leur mission, se jettent dans la mêlée, ou combattent entre eux.

(12) « Peyresc était encore fort jeune, lorsqu'il rencontra Galilée en Italie, occupé à établir une machine de son invention pour épuiser les eaux marécageuses qui infestaient les environs de Pavie. La correspondance et l'amitié qui commencèrent dès lors entre eux, ne cessèrent point. En lisant les Dialogues où son ami développait si clairement les causes du mouvement et du retard des marées, Peyresc s'écria avec transport : « Heureux le siècle où de semblables génies expliquent les faits les plus admirables de la nature! » Mais l'inquisition ne tarda pas à punir Galilée des vérités qu'il avait trop bien prouvées. Peyresc ne négligea rien pour éclairer et désarmer les juges de ce grand homme; mais il

lointaines, des agens instruits, tels que Pierre Lombard, Samson, le Père Minuti, minime, etc. Il mettait à contribution la bibliothèque Ambroisienne, ainsi que celles du Vatican, du Roi, et de l'Escurial. Il put, de cette manière, fournir en inscriptions, en médailles, en livres, en manuscrits grecs, hébreux, coptes et arabes, des secours précieux à Bergier, Doni, Grotius, Holstenius, Kircher, Mersenne, Saumaise, Scaliger, Sickard, Valois, etc., etc.

(18) L'endroit où Grotius fait cet aveu est une lettre qu'il écrivit à Peyresc, le 11 janvier 1624: *Interim non otior, sed in illo de jure gentium opere pergo; quod si tale futurum est ut lectores demereri possit, habebis quod tibi debeat posteritas, qui me ad hunc laborem, et auxiliis et hortatu tuo excitasti.* Lorsque Grotius, victime de son attachement pour Barneveldt, chercha un asile en France, Peyresc célébra son arrivée par deux pièces de vers latins. Il semble que le malheur soit l'élément nécessaire des grands hommes. Grotius, persécuté, s'associe à Peyresc, et compose son meilleur ouvrage. Puffendorf, emprisonné à Copenhague, contre le droit des gens, médite sur ce livre de Grotius, et devient un habile publiciste.

(19) Peyresc entretenait cette correspondance avec tous les savans de la terre. Il faut placer à leur tête le pape Urbain VIII, régnant aussi bien qu'il écrivait; les cardinaux Baronnius, Bellarmin, d'Ossat et Barberin; l'historien de Thou, le poète Malberbe, l'Anglais Selden; Cambden, surnommé le *Strabon*, le *Varron* et le *Pausanias* de la Grande-Bretagne; Holstenius, garde de la bibliothèque du Vatican; l'inventeur Kircher; les savans Scaliger, Porta, Mersenne, Sirmond, Aldovrandi, Samuel Petit, Pignorius, Gualdo, Dupuy, Pi-

luge d'écrits en toutes langues, dont fut formée la *Panglossia*. Ce concours, unique dans l'histoire des lettres, fut célébré par Scipion de Grammont, dans les vers suivans :

Indus, Arabs, Medus, Gallus, Germanus, Etruscus,
Anglus, Idumœus, Sarmata, Graïus, Iber,
Et quicunque venit gelido de Cardine, et usto,
Eisque plagis, occiduisque sonus,
Omnes Fabricio concordi voce parentant,
Qui norat proprios reddere cuique sonos.
Proli superi! quanta est romana potentia, quæ nunc
Tot populis, et tot gentibus ora aperit.
Romanâ verè nunc clauditur orbis in urbe,
Cui nunc multifido competit ore loqui.

Quand on songe que c'est à un Français mort à Aix, que ces honneurs ont été rendus en Italie, après des guerres sanglantes, on n'ose prévoir quelles eussent été les bornes de notre monarchie, si les étrangers n'eussent jamais connu que des Français semblables à Peyresc.

(23) *Essai sur les Eloges*, tome II. Il faudrait graver tout entier sur le tombeau de Peyresc l'excellent morceau où M. Thomas parle de cet homme célèbre. C'est tout à la fois l'éloge le plus magnifique et le plus rapide. On y trouve cette réflexion dont j'aurais bien voulu m'emparer, mais que je préfère de transcrire, parce qu'il m'eût été impossible de la mieux rendre : « Ce serait un exemple, » dit M. Thomas, en parlant de la protection généreuse que Peyresc accordait aux savans et aux sciences, « à présenter, je ne dis pas seu-« lement aux princes, mais à une foule de citoyens qui, em-« barrassés de leur opulence, prodiguent leurs richesses en « bâtimens, en luxe, en chevaux, en superfluités aussi écla-

« tantes que ruineuses, transportent des terres, aplanissent « des montagnes, font remonter des eaux, tourmentent la « nature, construisent pour abattre, et abattent pour con- « struire; se corrompent en corrompant une nation, et achè- « tent, avec des millions, des plaisirs de quelques mois, et « dans quelques années échangent leur fortune contre de la « pauvreté, des ridicules et de la honte. Peyresc, beaucoup « moins riche, sut employer ses richesses avec grandeur. « L'emploi qu'il en fit le rendit aussi célèbre que ses con- « naissances. » J'employais ainsi les fleurs préparées par M. Thomas, sans prévoir que sa cendre dût si tôt en demander. Au moins notre siècle a pu pleurer ce grand homme sans rougir; il lui avait rendu justice avant qu'il cessât d'être. L'Europe a ses ouvrages; Lyon a de plus son tombeau. Je profiterai de ce douloureux voisinage, comme firent autrefois les soldats du maréchal de Saxe.

(24) M. le président Faurès de Saint-Vincent, pénétré de vénération pour la mémoire de Peyresc, lui a fait élever, en 1778, un monument dans la ville d'Aix. (Ce monument, détruit en 1794 par les Vandales de la révolution, a été rétabli dans l'église de Saint-Sauveur, par le digne fils du premier fondateur.)

ÉLOGE

DE

JACQUES COOK,

CÉLÈBRE NAVIGATEUR ANGLAIS,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE LONDRES.

Discours qui a remporté le prix d'éloquence au jugement de l'Académie de Marseille, le 25 août 1789.

DANS ces jours mémorables où tout Français est appelé par son roi à la régénération de l'État, où l'ame n'a de sentimens, où le génie n'a d'essor que pour les idées patriotiques, irai-je, comme un transfuge, consacrer mes veilles à la mémoire d'un étranger, et troubler la gravité publique par des jeux littéraires? Ah! sans doute si l'éloge de Cook devait être sans intérêt pour les bons citoyens, son éclat stérile n'aurait ni touché mon cœur ni séduit ma plume. Mais j'ai vu la Seine et la Tamise mêler leurs eaux en murmurant; j'ai vu la paix

entre deux peuples généreux ressembler au sommeil de la guerre, et les traités à un joug sous lequel le préjugé agite sa tête impatiente. Qui donc arrachera les dernières racines de cet arbre empoisonné? Quelle main fermera cette plaie profonde creusée par tant d'outrages? Poètes, orateurs, philosophes, ou je m'abuse, ou cette gloire vous est réservée. Tandis que les corps politiques se heurtent ou se menacent, vous unissez les hommes de tous les partis par le charme des lettres et des sciences. La rudesse, l'orgueil, les préventions de secte et de pays se désarment et s'oublient. Douvres et Calais, rapprochés par les ailes d'un Français, s'uniront par les travaux des Muses.

De tous les efforts qui vont accélérer cette révolution, j'ose penser que le plus hardi, le plus noble est celui auquel ma plume inhabile tâche en ce moment de concourir. Aux bords de la Méditerranée s'élève une ville ancienne, bâtie par des Phocéens; jadis amie des Romains, émule d'Athènes et de Rhodes, aujourd'hui Tyr française, reine du commerce, elle n'a rien perdu de sa célébrité. La navigation, dont elle fut presque le berceau, ne s'y est point souillée de crimes. On n'a pas vu ses vaisseaux armés de foudres errer sur les mers comme des volcans animés; ministres bienfaisans de l'abondance, ils tendent, d'un pôle à l'autre, les liens du commerce et de l'union; ils rappor-

tent dans ses murs les tributs de tous les peuples. Un sénat littéraire, dont la renommée a volé aussi loin que ses flottes, embellit et honore sa vaste opulence. C'est là qu'il convient de célébrer un navigateur; c'est là que l'éloge de Cook doit paraître un hommage vraiment national, époque unique dans l'histoire de la louange, témoignage admirable d'impartialité, de grandeur et de philosophie.

Quand un artiste, parcourant les campagnes d'Italie, rencontre tout à coup un monument célèbre, il s'arrête avec émotion; bientôt il promène autour et ses pas et sa vue. Chaque aspect différent lui découvre un nouvel ordre de beautés, et le chef-d'œuvre semble se multiplier. Dans les champs de l'éloquence, l'éloge de Cook est aussi un monument dont un coup d'œil ne saurait embrasser toutes les parties. Avant d'en admirer les effets variés, je me suis prosterné sur sa base, et mes larmes ont coulé avant que ma main saisît les crayons.

Je vais maintenant esquisser le caractère, le génie et les ressources de ce navigateur: ce sera Cook jugé par ses émules.

J'indiquerai ensuite les richesses qu'il a ajoutées aux domaines de l'homme: ce sera Cook jugé par l'univers.

Enfin, franchissant les bornes du temps, comme

il a franchi celles de la terre, j'oserai prévoir l'influence que ses découvertes auront sur les siècles à venir : ce sera Cook jugé par la postérité.

L'homme dont la gloire sortira tout entière de ces trois épreuves, sera véritablement grand et digne de la louange des philosophes.

La nature plaça dans un corps de fer (1) une ame de feu, et dit à l'être qu'elle venait de créer : Tu seras l'homme de tous les climats ; cet homme fut Jacques Cook. Son indomptable instinct ne tarde pas à se développer. Déjà il ne peut se supporter sur le sol qui l'a vu naître. L'élément terrible qui ceint sa patrie, et d'où sortirent les richesses, la liberté, et peut-être le génie britannique, l'appelle et l'enflamme. Il déserte l'atelier où il languissait; un vaisseau occupé au transport de ce minéral tiré des entrailles de la terre pour réchauffer nos foyers, devient son asile et son école, et c'est un apprenti mousse que j'ai à célébrer. O combien je préfère l'homme courageux qui, frappant du pied son humble chaumière, sort de la foule et bâtit seul sa renommée, à ces usurpateurs des grandes places, à qui la naissance donne la gloire, à qui la flatterie la vend, à qui mille subalternes la préparent, et que le vulgaire aime mieux servir que juger. Cook suit avec constance la pénible gradation des postes et des emplois. Supérieur à tous, il a le rare talent

de n'être déplacé dans aucun ; ses devoirs sont ses plaisirs.

La destinée de Cook semblait liée aux grands événemens. Une guerre fameuse le fait passer dans la marine royale, comme on verra ensuite un phénomène céleste le conduire dans la mer du Sud. L'inégalité des places n'en est une qu'entre les hommes médiocres. Dans quelque rang que Cook soit caché, il ne peut rester inconnu sur des vaisseaux où commandent les Palliser et les Colville (2). La postérité tiendra compte à ces chefs de la marine anglaise de la protection qu'ils accordèrent au brave matelot qui devait les surpasser. Les bords américains furent le théâtre de ses premiers essais. On se souviendra toujours avec quel avantage, unissant les profondeurs de l'art au sang-froid de la valeur, il exécuta au siège de Québec les opérations les plus difficiles de la tactique navale. Je ne pleurerai pas sur ses exploits, la France les lui a pardonnés. Servir le genre humain, c'est se réconcilier avec elle.

Les guerres les plus animées ont des trèves nécessaires. Si je tenais la lyre d'Hésiode, j'annoncerais que l'hiver parut la première fois pour séparer deux peuples prêts à s'exterminer. Pendant ce sommeil de la nature, Cook veille et médite. L'art d'Euclide et celui de Kepler étendent les bornes de sa pensée. Sans préjugés et sans maîtres, disci-

ple de son génie, goûtant la science comme d'autres goûtent la volupté, il invente ce qu'il apprend. De pareilles études, toujours adaptées au caractère, façonnées, pour ainsi dire, à la forme habituelle des idées, devinrent bientôt une arme à sa mesure, qu'il employa rapidement et sans contrainte. Cette absence de tout secours étranger dut même contribuer à l'étonnante perfection de bon sens qui ne le quitta jamais; qualité précieuse, plus aisée à perdre qu'à acquérir, plus rare qu'admirée, et sans laquelle cependant rien ne se fait de véritablement grand et utile.

Attaché à la mer par des commissions honorables, Cook trouva dans la paix de nouvelles conquêtes à faire. L'œil dans les cieux et la sonde à la main, il mesura le banc de Terre-Neuve, ce théâtre d'une guerre éternelle, rendez-vous des habitans de la terre et des eaux. Il releva les côtes du Labrador, vastes solitudes de l'Eskimau, plus heureuses que d'autres contrées voisines, tour à tour ravagées et repeuplées par tous les genres de fanatisme. Les cartes qu'il publia apprirent à l'amirauté qu'elle avait un grand marin de plus.

Le citoyen fatigué par des expéditions lointaines a quelquefois besoin, comme le géant fils de la Terre, de renouveler ses forces en touchant le sol de la patrie. Les séjours de Cook en Angleterre ne furent pas perdus pour sa gloire (3). Les plus douces

jouissances du cœur, des habitudes sociales, trop souvent étrangères à la vie des marins, tempérèrent la violence de son caractère. Séparées de ce ferment dangereux, sa bonté naturelle, sa vivacité franche, inspirèrent pour sa personne un intérêt qui s'étendit à ses projets. Dans tout le cours de ses succès, au milieu des respects publics, ce grand homme conserva une candeur timide, une simplicité touchante, qu'on serait tenté d'appeler l'amabilité du génie.

Mais un champ plus vaste s'ouvre devant moi; des scènes plus animées m'attendent. Les repos de Cook ne furent que les éclairs de sa vie.

La prédiction du passage de Vénus dessus le disque du soleil, et le regret de n'en pouvoir être témoin, avaient couvert la vieillesse de Halley de gloire et de douleur. Cet astronome mourant de son génie, avait laissé l'Europe dans l'attente d'un phénomène qui devait fixer tout notre système planétaire. Les gouvernemens ne voyaient pas avec indifférence approcher une époque qui deux siècles plus tôt eût à peine occupé quelques savans obscurs. Déjà les glaces de la Sibérie, la mer des Indes et les côtes du Coromandel recevaient les observateurs envoyés par le monarque français, qui aima mieux faire mesurer la terre que l'envahir. Excitée par ce concours de puissances et de lumières, l'Angleterre ordonna une expédition

pour la mer du Sud, et confia son pavillon à Cook. Dès lors cet infatigable marin, s'élançant d'un pôle à l'autre, parut pendant dix années occuper le globe entier. Trois voyages signalés par des découvertes mémorables et par des recherches aussi hardies qu'opiniâtres, le placèrent au-dessus de tous les navigateurs connus (4).

S'il est un spectacle dont l'orgueil humain aime à se rassasier, c'est celui des découvertes maritimes. Balancé sur des abîmes inconnus, suspendu à l'haleine des vents, appuyé sur le faisceau de toutes les connaissances, agitant les ressorts de tous les arts, un être intelligent et intrépide s'avance aux extrémités du monde. Obligé de créer ses routes, ses ports, ses alimens et jusqu'à son langage, il trouve les dangers partout et les ressources dans lui seul. Maîtrisé par les saisons, pressé par le besoin des subsistances, il a plus tôt franchi que compté les écueils. Naturaliste, politique, guerrier, il doit tour à tour découvrir, féconder, vaincre, persuader, concilier enfin les intérêts de la discipline, de la patrie et de l'humanité. Il laisse au port les petites passions qui agitent le vulgaire. La conscience de ses forces, le jeu des périls, la solitude qui l'entoure, enivrent son ame de je ne sais quelle volupté mâle et céleste qui pénètre jusque dans ses écrits, si souvent mouillés des larmes de l'adolescence. Mais ce qui

fait du navigateur un homme vraiment extraordinaire, c'est la nécessité où il est de réunir à un degré éminent deux qualités presque opposées, le génie fier et élevé qui conçoit de vastes projets et distribue des plans avec grandeur, et le génie souple et patient qui exécute avec méthode et dispose sans confusion les détails les plus minutieux. Combien d'entreprises imposantes ont échoué par des causes imperceptibles! C'est un insecte qui détruit les digues de la Hollande.

Cook ne tarda pas à apprendre à l'Angleterre qu'employer un grand homme c'est s'engager à faire de grandes choses. Les vues géographiques de cette nation, qui n'avaient encore été, si je puis m'exprimer ainsi, qu'un tâtonnement vague et mal assuré (5), prirent sous lui une consistance rapide. Il étonna l'Europe par des projets d'une utilité sublime et d'une grandeur d'autant plus remarquable qu'il ne permit jamais que le but principal en fût sacrifié au luxe des accessoires (6). Le développement de ces premières conceptions en embrassait toute l'étendue. Que d'heureux aventuriers, plus avides de rapines que de gloire, aient rencontré des terres nouvelles dans les mers où ils erraient au hasard, Cook était loin de rien devoir à cet abandon de l'ignorance. Pour peu qu'on se pénètre de ses idées, on est frappé de la sagesse profonde et de l'espèce de prévoyance pro-

phétique qui les ont inspirées. On ne dirait pas qu'il va chercher des terres inconnues, mais visiter des plages fréquentées, tant ses mesures sont justes, tant ses pressentimens sont fidèles. Mais, quoiqu'une persévérance aussi incroyable dans les succès que dans les revers, fût la base de son caractère; quoique ses plans, sortis d'une multitude de combinaisons laborieuses, et sévèrement mesurés à l'économie du temps et des forces, portassent, au jugement des marins, l'empreinte d'un génie original; Cook, supérieur à lui-même, savait les modifier au besoin et les plier aux évémens, sans en retarder la marche, sans en rompre l'unité. L'obstination n'est, à mes yeux, qu'un effet nécessaire de la raideur des idées et du défaut de flexibilité de l'esprit. C'est bien moins l'enfant de l'orgueil que celui de la médiocrité.

Sous l'apparence du repos, il n'est pas de situation plus pénible que celle d'un chef d'expédition navale. Voyez Cook sur son bord, il est aussi agité que le vaisseau dont il est l'ame. Rempli de son objet, il mûrit ses idées, il marche constamment à son but. Quelle continuelle contention d'esprit! Quelle immensité de détails! Parlerai-je de ces expériences réitérées, de ces manœuvres nouvelles et hardies, de ces ressources du moment, conceptions rapides et sûres que ne donne pas toujours la science la plus consommée? Dans des

mers inconnues et capricieuses, la navigation est presque un art tout nouveau, dont il faut à l'instant créer les élémens et tenter l'application. Nous avons bien peu de connaissances qui ne soient purement locales et renfermées dans le cercle de besoins qui les a fait naître. Armez d'un fer glissant le pied de l'agile Africain, il ne pourra se mouvoir sur cette glace que les lourds paysans de Finlande effleureront rapidement.

L'art de faire de grandes choses tient beaucoup à l'art de n'en point faire d'inutiles. Cook méprisait la superstition de ces marins qui attachent une importance ridicule à l'apparition d'un oiseau, à la rencontre d'un arbuste flottant. Cook mettait quelque différence entre un capitaine anglais et un prêtre du collège des augures. Au lieu de ces indices menteurs et accidentels, il étudiait les opérations uniformes de la nature. Les houles de mer, la direction des vents (7), la couleur des flots, le déplacement des glaces, étaient les élémens d'une théorie à laquelle il devait la plupart de ses succès. Mais quand le souffle impérieux des orages, déconcertant ses combinaisons, le jetait hors de sa route, forcé de céder parce qu'il n'était qu'un homme, il cédait en vainqueur. De ses directions involontaires, mesurées de sang-froid et fondues dans ses plans, jaillissaient pour lui des résultats aussi imprévus que utiles. On eût

dit que cet Anglais se faisait conduire par les tempêtes (8).

En vain cependant Cook eût formé de vastes desseins, en vain il eût possédé l'esprit de détail nécessaire à leur exécution, s'il n'eût encore eu le génie qui surmonte les obstacles et multiplie les forces. On s'épuisait en conjectures sur les causes qui avaient fait avorter dans les mers du sud tant d'expéditions brillantes, lorsque Cook découvrit la véritable dans la forme défectueuse des bâtimens qu'on avait employés; ou trop grands pour aborder les terres, ou trop resserrés pour les besoins d'une longue route. Il avoua lui-même, dans la suite, qu'il n'avait dû sa supériorité qu'au choix de son vaisseau, laissant ainsi douter à l'Europe si elle devait plus admirer sa pénétration ou sa modestie. Il reconnut encore que le doublage en cuivre convenait mal à une navigation de long cours, parce que ce métal perfide, rongeant sourdement les ferrures, hâtait la destruction autant que la marche du vaisseau. Enfin, sa vigilance inquiète, s'étendait jusqu'aux agrès et aux provisions, et n'épargnait ni les fraudes de l'intérêt, ni les méprises de l'ignorance, ni l'attirail incommode de la mollesse superbe. Ce n'était pas un courtisan qui sût composer avec le bien public ou se déshonorer par politesse (9). Au tableau de ces soins, on devine aisément que Cook, instruit par le be-

soin, laborieux habitant des vaisseaux, n'était pas sorti de ces écoles fastueuses d'où l'on remporte trop souvent toutes les prétentions de l'inexpérience, et ce mépris, si funeste à la patrie, pour les talens roturiers et le mérite sans aïeux. L'Égypte adorait le Nil sans en connaître les sources. Dédaigneux gentilhomme, monte dans les cieux, et tu verras celles du génie.

Mais ces grands édifices qui étendent leurs ailes sur l'Océan n'obéissent pas à la voix du navigateur. Il faut, pour les diriger, d'autres machines compliquées et fragiles, je veux dire des hommes. Lorsqu'un vaisseau met à la voile, l'affreux cortège des maladies s'en empare; elles s'asseyent dans tous les postes, occupent tous les réduits, fermentent de la proue à la poupe, et font sur une foule de malheureux empilés et froissés, plus de ravages que les combats et les tempêtes. Si jamais la terreur dut se peindre avec énergie, ce fut au moment où Cook rentra pour la seconde fois en Angleterre après la plus pénible expédition dont nos annales conserveront la mémoire. Je crois voir un peuple immobile attendre avec effroi le débarquement; des pères, des épouses, des amis, pleurer sur leurs pressentimens et frémir de leur espoir; je me représente des navires délabrés, des voiles en lambeaux, le chef de l'entreprise gémissant sur ses lauriers et n'osant se montrer au mi-

lieu de quelques spectres mourans, restes impurs d'un équipage anéanti..... Grace, grace, Cook, on ne t'avait pas envoyé combattre la nature, et tu l'as vaincue. Rien n'a troublé l'allégresse de ton triomphe, et ta famille, car c'est ainsi qu'il faut nommer tes équipages, a revu tout entière les champs de la patrie. Ce n'est pas à l'airain des combats à saluer ton pavillon; approche, Cook...., l'humanité te salue.

Quel art nouveau a enfanté ce prodige (10)? Les découvertes de Cook n'appartiendront peut-être ni à tous les hommes, ni à tous les peuples; mais le secret de conserver à la vie des millions d'êtres utiles, est un bienfait légué au genre humain. L'Océan est le tombeau de Cook, la terre est son héritière.

C'est une contradiction bien étrange dans la conduite de l'homme que ce violent amour qu'il a de la vie, joint à la plus aveugle insouciance sur les dangers qui la menacent. Je ne doute pas que Cook n'ait eu besoin de son autorité (11) pour faire exécuter les réglemens salutaires qu'il avait prescrits sur la propreté du vaisseau et l'exposition des vêtemens à l'air. A ces précautions de la prudence il ajoutait celles du génie. Tandis que d'un côté il trouvait dans la seule application du feu, et le plus excellent ventilateur, et l'antiméphitique le plus sûr; de l'autre, son coup d'œil abrégeant

et simplifiant les manœuvres lui permettait de faire une distribution plus égale des travaux rendus moins fréquens. Mais il s'occupait surtout des alimens et des boissons, principales sources des maladies des gens de mer. Que j'aime à le voir aux bords sauvages de la Nouvelle-Zélande brasser de la bière avec l'écorce de pin, ou aux îles de la Société saler de la chair de porc par un procédé de son invention. Ma plume s'enorgueillit de braver une fausse délicatesse, et se repose avec complaisance sur des détails que n'ont pas dédaignés les mains d'un grand homme. Ah! certes rien n'est vil de ce qui tient au bien de l'humanité. Ce fut un beau jour pour la philosophie que celui où la Société royale de Londres couronna dans Cook le conservateur de ses équipages (12), tandis que l'Europe le proclamait *investigateur* du globe et conquérant de la mer du Sud.

Mais Cook eût mieux servi l'humanité que la gloire, si à l'art de conserver les hommes il n'eût joint celui de les employer. Ces êtres grossiers, dévoués au service de mer, privés de consolations domestiques, esclaves durs à eux-mêmes et aux autres, rendus impitoyables par l'excès des fatigues, et insensibles par l'habitude des dangers, seraient des agens bien dangereux, si la plus stricte obéissance n'enchaînait leurs passions impétueuses

et leur caractère féroce (13). Mais quand l'éloignement de la métropole et le partage des périls ont peu à peu rapproché les habitans d'un vaisseau de l'égalité naturelle, qu'on juge combien l'exercice de l'autorité y est délicat, et quel ascendant il faut au chef pour maintenir une discipline importune, prescrire des privations aussi nécessaires qu'elles paraissent injustes, et ne pas renouveler ces catastrophes sanglantes où tant de chefs, aussi imprudens par leur sévérité que par leur indulgence, ont péri des mains de leur équipage. Cook avait sur le sien l'empire que donne la confiance. Alimens, travaux, inclémence des airs, tout lui était commun. Il savait paraître quelquefois le dernier de son bord pour en être sans crainte le premier; et ce travestissement qui eût fait sourire de la part d'un capitaine amolli, était la plus énergique leçon dans un homme qui avait la vigueur d'un marin, les mœurs d'un sage, et la frugalité d'un Spartiate.

Le vainqueur fabuleux de l'Inde était représenté attelant des tigres à son char. On eût pu y asseoir l'Argonaute anglais, mais il eût fallu placer à ses côtés l'Amitié courageuse. S'il est en effet une classe d'hommes qui soit par essence brave et généreuse, qui aux vertus simples des premiers âges unisse les lumières des siècles les plus instruits, et qui vive et meure pour la gloire sous les yeux de l'honneur, c'est sans contredit celle des officiers

de marine. De tels collègues étaient dignes d'apprécier Cook sans envie et de l'aider sans faiblesse. Ils avaient confié à sa fortune le dépôt de leur renommée; ils sentaient qu'ils ne seraient jamais plus grands et plus heureux qu'avec un chef si habile à employer les hommes et les événemens. Ils chérissaient Cook par ce même attrait qui rapproche certains végétaux d'un arbre protecteur. Il est des hommes qui ne peuvent croître qu'à l'ombre d'un grand homme (14).

Cook donnant ainsi de nouvelles forces aux hommes et aux vaisseaux, bravait des dangers inconnûs à l'audace humaine. L'hiver même ne pouvait enchaîner sa rapidité; c'était déjà conquérir le temps. L'imagination ne se représente pas sans effroi quelques mortels téméraires entamant les glaces du pôle austral et s'enfermant dans les franges de cètte immense coupole. Tout à coup l'empire des hivers leur découvre sa pâle nudité, deuil de la nature et tombeau de la végétation. L'épouvantable craquement des glaces, les eaux jaillissantes de leurs anfractuosités, des tours, des pyramides, des monts entiers roulans sur leurs bases submergées, tous les monstres de la mer gravissans à grands cris sur ces énormes excroissances de l'Océan congelé, le feu des volcans déchirant ces masses qu'il ne peut échauffer, donnent à cette scène de mort une activité terrible; et ce-

pendant le démon des orages, jetant ses bras dans les cieux, en fait descendre les frimas et les neiges, et de ses pieds turbulens presse les courans impétueux et chasse au loin les écueils mobiles. Quelquefois ouvrant sur ce chaos son bel œil de saphir, l'aurore australe y forme le plus ravissant de tous les grands contrastes de la nature. Telle Vénus s'offrait aux enfers consultant les Furies.

Sans doute au milieu de ces effroyables décombres, un Dieu veille sur le frèle asile de Cook, imprégné de frimas, hérissé de glaçons, et bien moins semblable à un vaisseau qu'à une fragile congélation. Attachés à ses réseaux transparens, quelques mortels retiennent à peine la chaleur nécessaire à la vie. L'air qu'ils respirent est déchirant; leur haleine se durcit, leurs vêtemens se raidissent, et leurs mains teignent de sang les agrès dentelés. Cook imperturbable, sans impatience et sans terreur, combine ses forces, tente tous les passages, poursuit une nature inconnue, interroge un ciel d'airain, et remplit sa mission. Que dis-je? son audace change les dangers en ressources; il aborde fièrement les pics flottans de la mer, et ces concrétions d'un liquide saumâtre se fondent dans ses mains en eau douce et salutaire. On jouit du bienfait sans concevoir le prodige. Ainsi le peuple épuisé du désert vit, avec reconnaissance,

jaillir une source du rocher amolli sous les coups du prophète.

Échappés des régions de la nuit, ces navigateurs ont vu se redresser les rayons obliques du soleil, et déjà tous les feux de l'équateur plongent sur leurs têtes. En changeant de climats, ils ont changé de maux. Ma pensée s'attache à regret sur les tourmens d'un équipage enchaîné par un calme dans les mers de la zone torride. Quel spectacle humiliant de voir des hommes prisonniers dans la vaste solitude de l'air et de l'eau, dévorés par la douleur et l'ennui, consumés dans un foyer brûlant de corruption, s'agiter du calme des élémens, et souffrir du repos de la nature. Leur triste inquiétude épie les rides de l'eau, le mouvement d'une voile, l'ondulation d'une vapeur. Des cris de rage se prolongent en vain dans les airs silencieux. Les malheureux! ils appellent les tempêtes; ils croient communiquer à l'Océan la tourmente de leur ame et les convulsions de leur corps. S'il était en leur pouvoir d'ébranler les colonnes du monde, ils s'enseveliraient sous ses ruines.

O joie imprévue! ô bonheur inespéré! un vent frais rend le courage aux matelots et les ailes aux navires. Quelques points imperceptibles de l'horizon s'agrandissent rapidement et laissent distinguer des terres nouvelles. Ici une côte hérissée de forêts plaît par sa vigueur sauvage et ses sites pit-

toresques. Là, une île enchantée rappelle ces jardins délicieux qui furent le berceau de l'homme innocent. Ailleurs, les déchiremens de la terre et des débordemens volcaniques étalent les monumens d'une grande révolution. Plus loin, de nombreux archipels à demi submergés, et dont des insectes ont bâti les remparts de corail, paraissent, comme Venise, soutenus par le trident de Neptune. Quel que soit le sol qui se présente, le voyageur l'embrasse avec transport; le passager, impatient, déploie ses membres engourdis, et déjà le matelot soupire ses amours effrénés. Mais l'allégresse commune n'est pas pour Cook, et le repos de tous est sa plus grande fatigue. Empêcher la communication des maladies (15), prévenir les désertions, les querelles et les vols, veiller sur les approvisionnemens, les échanges et les plantations, réunir l'agrément et la sûreté, concilier enfin le respect et l'amitié de tant de peuples divers dont on ignore la langue, les préjugés, les goûts et les vices; tels sont ses nouveaux devoirs, tels sont ses soins continus. Les jeux auxquels il paraît se mêler, sont moins les délassemens de son esprit, que les précautions de sa politique. C'était une tête d'une force bien extraordinaire que celle qui porta ainsi, pendant dix années, avec effort et sans distraction, le destin de trois grandes entreprises.

La vie entière de Cook est la leçon des marins.

C'est à eux qu'il appartient de tirer de ses travaux si féconds en merveilles, et de ses relations si piquantes par leur simplicité, cette théorie profonde qui était l'ame de ses opérations et le secret de son génie. On ne saurait prévoir à quel degré de perfection se serait élevé l'art nautique, si ce grand homme, éteint au milieu de sa carrière, eût pu, dans le repos d'une auguste vieillesse, lier lui-même le faisceau de ses expériences, et former une génération de navigateurs. C'est ainsi que le vieillard, libérateur de l'Amérique, ce Franklin, né pour désarmer les élémens, vient de nous rassurer sur les dangers de la mer, par des observations neuves et singulières, qu'on peut regarder comme la théorie des naufrages (16). C'est ainsi que les princes apprendront l'art de régner dans les écrits de ce fameux doyen des rois, de Frédéric, qui, de nos jours, plutôt consumé que renversé, sembla fouler la mort, et monter au cercueil.

Il est un élément mobile, dévorant et créateur, qui assouplit l'air, féconde la terre, nourrit les volcans, parcourt, détruit et régénère l'univers. Les savans lui demandent encore l'Atlantide. Le Danois, plus heureux, croit lui ravir une seconde fois l'ancien Groënland. Si la mythologie se fût élevée au-dessus des phénomènes secondaires de

la nature, le vieil Océan eût été le premier voyageur. Rempli de ses fureurs et de ses bienfaits, l'hémisphère que nous habitons atteste son séjour pendant une longue suite de siècles, avant que, se portant au-delà de l'équateur, il fût allé régner en despote sur l'hémisphère austral. Après cette émigration des eaux, les nations des quatre parties nommées de la terre, descendirent des îles dans le bassin desséché des mers, se rapprochèrent sans se mêler sur d'immenses continens, et conservèrent, les unes à côté des autres, la plus étonnante variété de mœurs et de dialectes. En même temps, les peuples du continent austral séparés par la submersion, chassés vers les hauteurs, devenus insulaires, restèrent, comme on le voit aujourd'hui, dispersés sur des écueils, jetés à d'énormes distances, et présentant l'exacte conformité de coutumes et de langage qui accuse leur origine commune et leur antique union (17).

L'Océan avait fui du nord au midi; par un choix contraire, cet autre élément de l'ame qui croît en se communiquant, ce dépôt de l'expérience des siècles, la raison humaine s'avança du midi au nord. Les Phéniciens, les Grecs et les Romains l'apportèrent dans ces forêts, où, cruels et stupides comme l'Américain, se dévoraient sans remords Germains, Gaulois et Bretons. L'Égypte, qui l'avait transmise à ces instituteurs des

sauvages d'Europe, l'avait elle-même recueillie dans l'Inde fameuse, voisine et contemporaine du vaste empire des Chinois. Ici les traces de son origine se perdent dans la rupture du globe, et l'histoire s'arrête en silence à la vue du grand Océan. Barrière impuissante! des pas sont empreints sur le rivage; des mortels ont affronté l'abîme, et le génie de l'observation a plané sur les mers. Il a vu l'idiome et le peuple malais répandus sur de nombreux archipels: plus loin, les restes d'un despotisme raisonné, des sociétés de célibataires errans, des monumens qui excèdent les forces des peuplades actuelles, lui ont raconté la submersion d'un monde. Un fantôme menaçant ne s'est pas relevé du fond des eaux pour lui disputer le passage. De toutes les îles du sud, de tous ces signaux d'un continent englouti, un cri plaintif a paru sortir: « Européen, rien ici ne doit « t'être odieux ou indifférent. Ces mers que tu sil« lonnes pour la première fois couvrent un monde « enseveli. Sous un ciel heureux, une immense « population y développa le germe des talens, de « la morale et des arts. De ce foyer allumé par « nos mains sortit un feu générateur, qui, tantôt « étincelant, tantôt caché sous la cendre, pénétra « lentement jusqu'aux glaces boréales, changea « la face du globe, et porta dans tes repaires sa « douce influence. Européen, que ta reconnais-

« sance égale ton courage; partage avec cette terre
« désolée des trésors tirés de son sein; rends-lui
« la civilisation qu'elle t'a donnée. Songe à l'inté-
« rêt du genre humain, au retour des révolutions
« passées. Cet hémisphère peut encore jaillir de
« l'abîme. Es-tu sûr que le Dieu dont la main ba-
« lance l'univers n'y ait pas marqué ton dernier
« asile? » Mânes des premiers habitans du monde, vous serez satisfaits; antique berceau du genre humain, reçois Cook et renais à la gloire.

Déjà, cependant, d'habiles navigateurs avaient abaissé les barrières de l'hémisphère austral; déjà Bougainville et Quiros, Dracke et Tasman, avaient montré aux mers du sud les pavillons français, espagnol, anglais et batave. Mais la géographie, qui les suivait de loin, s'égarait sans avancer, et acquérait sans s'enrichir. Cette science, ennemie de toute spéculation, était, pour ainsi dire, devenue le refuge de l'erreur foudroyée de toutes parts au moment de la renaissance des lettres. Il n'y a pas de fable absurde ou de conte populaire qui n'ait été adopté par ces tranquilles ordonnateurs du globe, ces géographes de cabinet, qui, du bout de la plume, font la guerre des géans, changent, déplacent, bouleversent la terre et les mers. La géographie cependant fixe seule les domaines de l'homme. Elle est, si je puis m'exprimer ainsi, la charte de sa royauté. En effet, qu'est-ce

ı'une terre inconnue? Rien. Qu'est-ce qu'une
rre supposée? Un rêve. Qu'est-ce qu'une terre
ont la position n'est pas déterminée? Un écueil.
u'est-ce qu'une terre mal connue? Une masse
utile. Pourquoi cet état fut-il si long-temps celui
e la moitié du globe? Des lacunes qui rompaient
oute unité de système; des connaissances impar-
aites, plus dangereuses que l'ignorance; des pos-
essions imaginaires, pires que la pauvreté; des
péculations fausses et séduisantes, qui détour-
aient sans fruit les puissances de la mer : telles
ont les quatre causes que j'en indiquerai; et en
isant comment Cook les a détruites, je classerai
aturellement les découvertes de ce grand homme.
Quel spectacle présentait aux géographes la
lus vaste partie de l'hémisphère austral? Quel-
ues terres éparses, ressemblant bien moins à des
ıbitations humaines qu'à des débris de naufrages
ottans sur une mer sans bornes. Cook paraît:
édifice du monde semble se consolider; la terre,
ui se tait devant les conquérans, s'agite et se
euple devant lui. Dans une latitude dont nul
ortel n'avait osé approcher, la Thulé australe,
terre de Sandwick et les îles de Georgie dé-
oient leurs flancs glacés, hideux boulevards du
obe, où finit la vie, où commence la chaîne qui
nit les deux pôles. Sous un ciel plus heureux,
ırchipel des Amis environne les trois îles décou-

vertes par Tasman. En approchant de l'équateur, mon cœur a tressailli : la voilà donc cette Taïti fameuse qui a tant arraché de soupirs à l'Europe! Elle est encore le séjour des plaisirs que prodigue la nature, mais elle n'en est plus l'asile solitaire. Cook lui a découvert dans les îles de la Société de nombreuses rivales aussi fortunées qu'elle. C'est ainsi que la riante imagination des Grecs, après avoir fait sortir des flots la mère de l'Amour, lui donna les Graces pour compagnes.

Dans l'autre hémisphère, d'aussi importantes découvertes publient la gloire de Cook. Tanna et Malicolo, la Grande-Calédonie, qui recèle dans ses flancs les métaux, et peut-être les crimes de bien des générations; les Nouvelles-Hébrides, si riches et si peuplées ; les Sandwicks, qui doivent tant espérer de leur situation ; enfin, une forêt d'îles qu'il est plus facile de parcourir que de nombrer, formeront pour nos descendans un héritage préférable à l'uniformité d'un continent. Ainsi, de découvertes en découvertes, Cook a porté jusqu'aux régions du nord la chaîne dont il avait fixé le premier anneau à la Thulé australe. Où attachera-t-il maintenant le dernier? L'imagination ne voit au-delà qu'un abîme dont elle n'ose sonder la profondeur. Hé bien! Cook lance sur l'abîme ses regards créateurs; un continent s'élève, douze cents lieues de côtes, naguère inconnues au

reste des humains, rapprochent la barrière occidentale de l'Océan (18); l'Amérique s'avance à la vue de l'Asie, et les colonnes de Cook sont enfin les bornes de la terre. N'attendez pas que, froid contemplateur de tant de prodiges, je décrive patiemment les découvertes de Cook et les mesure sur ces muettes images où le compas a mutilé l'univers. Suivez, dirai-je aux ames sensibles, suivez le navigateur anglais dans l'immense variété des climats et sous tous les regards du soleil. Voyez les monumens de ses travaux servir de lien à toutes les parties de la terre, et ne craignez pas que l'équilibre rompu entre les deux pôles laisse échapper le globe en éclats. Peignez-vous Cook saisissant un monde nouveau, et dénommant chaque contrée, vengeant quelquefois un grand homme que sa patrie ou son siècle ont dédaigné, mais le plus souvent attachant le nom d'un ami à un roc indestructible. Les rois n'ont pas de fonctions si sublimes. Les voyages de Cook sont la marche d'un Dieu qui sème l'immortalité (19).

Mais dans la confusion générale qui troublait la géographie, tant de découvertes de la part d'un navigateur vulgaire n'eussent été qu'un embarras nouveau. Disons donc comment Cook, en disposant tout avec ordre, a rendu tout utile, et comment de ruines informes s'est élevé un édifice régulier. Une découverte sort-elle de ses mains, il

la tourmente, l'épuise, la perfectionne, ou donne les seuls moyens d'y parvenir, ce qui est découvrir deux fois. Il a le vol de l'aigle, mais il enseigne à le suivre. Arrivé à la vue du cap de Horn, il s'étonne que ce dernier boulevard de l'Amérique n'ait point encore de gissement certain. Par ses calculs, il en place la tête dans les cieux, il décrit les courans périodiques qui en battent le pied; il livre enfin à toutes les nations ce portique des terres australes, passage plus prompt et plus sûr que les étroits défilés de Magellan et de Lemaire, où une routine aveugle égarait les pilotes entre des écueils et des orages (20). Il s'avance, et devant lui disparaissent ces îles imaginaires (21), fantômes de l'illusion ou de la vanité. Il en retrouve d'oubliées, il en décrit qui n'avaient été qu'aperçues; il donne à toutes une vie nouvelle en fixant leur position avec une patience et des travaux incroyables.

Nous savions que de vastes terres couronnaient l'extrémité méridionale de l'Amérique; le nom de la Nouvelle-Zélande ne nous était pas inconnu; la Terre de Diemen et la Nouvelle-Hollande couvraient au hasard la nudité de nos sphères. Mais quel fruit ces notions confuses pouvaient-elles produire? Comment exploiter une mine dont les galeries ne se correspondaient point? Cook mesure seul ce dédale immense, qui appartenait à la terre sans appartenir à l'homme. Les havres, les

ıeils, les vents, les marées, le climat, les phé-
:nènes, les productions du sol, l'espèce, le ca-
:tère, les forces des peuplades, il saisit tout avec
e justesse rapide; il habite à la fois le ciel, la
re et les eaux, et peut encore jeter sur la poli-
ue et le commerce des vues d'une liberté et
me profondeur anglaise (22).
La Nouvelle-Zélande, partagée en deux îles,
re des ports plus nombreux et des routes plus
iles dans son sein. La terre de Feu et celle des
ats, sont de véritables possessions dont l'utilité
st peut-être pas éloignée. Enfin, la réunion de
Terre de Diemen à la Nouvelle-Hollande forme
ı vaste empire qui domine sur les terres australes,
mérite la dénomination de continent. Ah! sans
ute, quand de nombreux habitans ne laisseront
is les bienfaits de la nature se perdre dans ce
au climat, ils se rappelleront alors à quel prix
ok leur a fondé cet asile, et leurs larmes cou-
ront ces pages fameuses, où il a décrit sa ter-
le navigation sur les côtes de la Nouvelle-Hol-
ıde. Battu par les vents, haché par les écueils,
vaisseau flottait enfermé dans des chaînes de
hers. Chaque mouvement était un péril; chaque
ıre menaçait d'être la dernière; à peine quelques
ıes d'un bois cicatrisé séparaient la mort et
uipage. Un morne accablement augmentait les
gues; on ne cherchait plus des conquêtes, on

se traînait au supplice. Cook, cependant, employait sans relâche l'assurance qui commande le courage, l'activité froide qui n'omet et ne perd rien, cette précision d'ordre et de prévoyance qui fait qu'un même homme est tout entier partout, et ces secrets que dans l'extrême besoin le génie exalté se révèle à lui-même. On pâlit à la vue d'un gladiateur couvert de sang et de poussière, disputant sa vie dans l'arène. On admire dans Milton l'ange des ténèbres heurté, roulant dans les profondeurs du chaos, et s'ouvrant un chemin à la lumière à travers le choc des élémens. Mais Cook aux prises avec les puissances de la nature, et soulevant, pour ainsi dire, de l'abîme, la ceinture orientale de la Nouvelle-Hollande, sera le héros de tous les âges et de tous les hommes (23).

Ses découvertes, déjà précieuses par la stabilité qu'il leur a donnée, profitent encore de l'anéantissement des chimères qui en usurpaient le nom et partageaient l'attention des navigateurs. Endormie sous la crédulité des âges, la géographie rêvait à ses vieilles traditions, lorsque Cook la frappa d'une grande lumière. Des physiciens, pour donner un contre-poids à l'Asie, avaient imaginé un continent austral : mais ce système si hardi n'enfanta que des projets timides et des visions ridicules. Laissons s'agiter autour des tropiques ce peuple de navigateurs, pour qui chaque rocher devenait un

onde, et voyons Cook déployer dans la recherche
e ce continent, auquel il ne croyait pas, plus de
orce et d'énergie qu'il paraît en être donné à des
mortels, faire le premier, dans la plus haute lati-
tude, le tour de l'hémisphère austral, et mesurer
et Océan nouveau, où le naufrage est la mort.
Tant de constance et de courage étaient dignes de
la découverte d'un monde; mais en démontrant
qu'il n'existait dans aucun lieu accessible, Cook a
dissipé une grande erreur, et l'homme aura tou-
jours plus de terres que de vérités.

Le rêve d'un continent austral tenait à un sys-
tème d'équilibre; des idées d'harmonie firent à
leur tour imaginer un passage de l'Océan atlan-
tique dans la mer Pacifique par un détroit paral-
lèle à celui de Magellan; et comme si l'empire d'une
opinion devait toujours se mesurer à son inconsé-
quence, cette chimère, bien moins vraisemblable
que l'autre, produisit un véritable fanatisme. L'Eu-
rope entendit Sébastien Cabot promettre sur sa
tête de trouver ce passage. Fatal serment, qui fut
trop expié par le sang des nations! O qui pourrait
calculer tout ce qu'a coûté à l'Europe ce délire
funeste? qui pourrait peindre les souffrances ef-
froyables et variées qui en consumèrent lentement
les victimes? Mais comme si le tourment de l'in-
certitude était le plus insupportable de tous, l'es-
poir avait survécu à cet enchaînement de tenta-

tives désastrueuses, et une agitation inquiète fermentait dans les gouvernemens. Il était temps que Cook, par un procédé simple et sublime, en relevant la côte occidentale de l'Amérique, prouvât à l'univers que ce passage si cruellement promis par les baies de Hudson et de Baffin était une découpure sans issue. Rendons graces à Cook de cette affligeante vérité, et ne regrettons pas un détroit imaginaire, quand il livre à la navigation deux passages utiles, l'un qui divise la Nouvelle-Zélande, l'autre qui communique de l'Océan indien dans la mer du Sud entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande (24): routes du commerce et sources des richesses, les détroits sont les canaux du monde. Un coup d'œil les ouvre sans dessécher ni ruiner des provinces.

C'est ainsi que la géographie épurée et enrichie, a tout à coup doublé l'empire de l'homme. Car, il faut en convenir, avant Cook elle n'embrassait guère que la moitié du globe, et ne voyait au-delà qu'un chaos désordonné. Telle qu'une forêt mystérieuse et sacrée, elle défendait ses approches par l'épouvante et l'erreur. Des bras heureusement téméraires avaient, il est vrai, abattu çà et là quelques arbres enchantés; mais il fallait encore dissiper des fantômes, éclairer des ténèbres, tracer des routes faciles au vulgaire effrayé. Il fallait un homme assez maître de lui-même pour ne rien donner à

l'imagination et à la vanité, assez hardi pour tout tenter, assez patient pour tout voir ; il fallait Cook. Je ne cesserai de le répéter, ce navigateur était né pour être le restaurateur de la géographie (25). Il avait un instinct de vérité que rien ne trompait, un coup d'œil élevé qui saisissait tous les rapports, un tact exquis même sur les objets le plus étrangers à ses études. On sait avec quelle longue opiniâtreté les Russes, animés par la rivalité, l'intérêt et la gloire, avaient poussé dans quelques mers du nord leurs recherches secrètes. Cook paraît un instant dans ces mêmes parages pour reconnaître la route qu'il doit y suivre l'année suivante. Dans cette courte apparition, il devance tous les Russes, il répare plus d'omissions, il réforme plus d'erreurs sur leurs cartes qu'ils n'avaient fait eux-mêmes de découvertes (26). C'est à de pareils traits que se reconnaît l'homme supérieur. Il peut se passer des dons imprévus du hasard, car ses momens sont des siècles pour les sciences. Si j'avais à peindre les services que Cook a rendus à la géographie, je le représenterais ouvrant pour la seconde fois le compas d'or décrit par Homère en achevant d'arrondir le globe.

La gloire cherche les trophées des conquérans, et ils ont disparu. Le temps, chargé du fardeau de tant de renommées, ne sait où les déposer, et les brise. Mais l'univers est plein des travaux de Cook ;

sa célébrité repose sur les bases du monde, et la moitié de la terre ne cessera de la raconter à l'autre. Est-il d'ailleurs un intérêt ou un ressort du cœur humain que ses découvertes n'aient ébranlé? Ce qui paraît même n'être que le luxe de ses voyages, ces relations piquantes, ces tableaux variés, ces raretés ingénieuses, sont un bienfait réel, une guirlande pour les arts consolateurs, un doux travail de l'oisiveté. Il faut des hochets aux nations polies(27), et la philosophie a beaucoup fait quand elle leur en donne d'innocens. Les passions ardentes, ces moteurs éternels des volontés humaines, errent aussi avec complaisance sur les découvertes de Cook. Impatiente de sentir et de jouir, la volupté précipite son vol aux îles de la Société. Les nouvelles Hollande et Zélande, les Hébrides, les îles des Amis, et la Californie rendue par Cook au continent de l'Amérique, appellent l'ambition. La froide agitation des pôles, l'abîme des mers, les monumens de l'île de Pâques, fixent tour à tour le regard contemplatif du génie; et tandis que l'avarice hideuse sonde en secret les rochers de Calédonie, la tendre compassion, la brûlante bienfaisance embrassent à la fois tous les pays et tous les êtres.

Mais c'est à vous qu'appartiennent les îles de Sandwick, à vous dont les cœurs palpitent pour l'humanité et pour la gloire sous le triple airain

qui les défend de la peur, à vous navigateurs de toutes les nations, ministres de la providence universelle, qui distribuez aux hommes les lumières et le bonheur; c'est l'héritage que Cook vous a laissé. César vit le tombeau d'Alexandre, et César conquit les Gaules. La Peyrouse s'empresse d'apporter ses lauriers sur la rive teinte du sang de Cook, et nous invite à imiter ce soin religieux. Descendons sur cette plage funeste; que nos mains élèvent un monument simple et champêtre au même lieu où l'Hercule anglais termina sa course, et que cette fête de la douleur soit consacrée tout entière au souvenir de ses travaux immortels.

« Compagnons, vous le savez, pour la troisième fois il dirigeait dans ces mers l'expédition la plus généreuse. Le monarque français avait ordonné aux foudres de la guerre de respecter son pavillon (28). Le génie de la Sémiramis du Nord l'attendait au Kamtchatka avec des honneurs et des secours; et tandis que la discorde ensanglantait les deux mondes, son vaisseau, asile de la paix et de la véritable gloire, portait l'excuse du genre humain. Chéri comme un père, adoré comme un Dieu, c'est dans cette île qu'il reçut l'apothéose... et la mort. Voilà donc cette place où une fausse alarme précipita tout à coup la peuplade en tumulte; c'est ici que par la seule force de ses regards Cook arrêta cette foule emportée; c'est là que dé-

tournant la tête pour ordonner aux vaisseaux d'interrompre leur feu, et frappé par derrière, il tomba sous les coups d'un sauvage (29). Quelle effroyable issue de dix années de succès! que le forban Dracke meure dévoré par des crabes, je n'impute qu'au sort ce bizarre accident. Mais que Cook soit, à côté des siens, égorgé par un bras vil, est-ce le destin que méritait ce voyageur qu'il faudrait aimer quand il n'eût été conduit que par la fortune, ce philosophe qu'il faudrait admirer quand le succès ne lui eût jamais souri, marin audacieux, navigateur plein de génie, commandant humain et respecté, qui au mépris de sa propre vie joignit l'art de conserver celle des autres, à la multiplicité des services une ardeur toujours nouvelle, à la faveur des grands une ame noble et vraie, à une facilité presque impétueuse le travail et la prévoyance; qui honora ses protecteurs, éclipsa ses émules, idolâtra sa patrie et la gloire, et dans ses bras de géant emporta au loin les bornes de la terre et des sciences? Que ce rivage, témoin de son infortune, le soit aussi de notre reconnaissance. Remplaçons-y par une solennité noble et touchante la coutume barbare qui, sous les tropiques, initiait les enfans de la mer. Qu'après les épreuves d'une longue route, le voyageur ferme et généreux y soit armé navigateur, et que cette terre fécondée par le sang illustre qui y fut versé, offre ainsi à

l'univers le prodige de Cook sans cesse renaissant. Que son ame errante sur ces bords y reçoive le serment et l'hommage des nations. Oublions quels furent sa patrie et ses maîtres. Après sa mort, comme pendant sa vie, un grand homme appartient à qui sait l'honorer. »

Doux empire de l'imagination, combien je te rends grace! Oui, j'ai vu les îles de Sandwick, et c'est ma voix qu'elles ont entendue. La muse de Delille y soupirait les regrets de l'univers; le génie de Raynal y traçait sur une colonne immortelle les destinées de Cook, et les graces célébraient ses travaux dans des chants célestes, telles qu'au jour où elles ornèrent de fleurs la massue d'Hercule (30). Mais quelle femme s'avance au milieu d'elles? c'est Linange portant dans ses mains l'urne du jeune Brunswick. La Suabe attendrie la nomme avec transport; le bandeau royal s'honore sur son front; l'élévation de son esprit imprime à ses vertus un éclat utile; et, comme si rien de grand ne pouvait être étranger à sa belle ame, c'est elle aussi qui tresse la couronne destinée au plus digne panégyriste de Cook. Lorsque l'Homère portugais représenta la déesse de la beauté livrant à Vasco de Gama le passage des Indes orientales, il exprima, sans le savoir, la part qu'eut dans tous les temps aux découvertes des Européens, un sexe qui fut partout leur première conquête. De nos jours,

cette fiction cacherait une protection plus noble, et l'admiration publique y distinguerait cette princesse illustre qui, en honorant la mémoire d'un célèbre marin, lui prépare d'intrépides successeurs. Ah ! s'il eût été donné au Camoëns de consacrer dans ses vers ce trait d'une bienfaisance éclairée, combien ses forces se fussent augmentées lorsqu'il lui fallut sauver des flots son poëme et sa vie! Puissè-je ainsi, soutenu par le nom de Linange, sauver ce faible essai d'une mer orageuse, et atteindre le rivage que je commence à découvrir.

L'Océan fait moins de ravages sur le monde physique, que l'opinion dans l'ordre moral. Cette reine capricieuse détrône tour à tour les dieux et les sages, et n'épargne pas plus les usages et les mœurs que les dogmes et les idées. Tout à coup elle fait descendre la gloire sur une tombe ignorée; et d'autres fois elle punit par le mépris des siècles un triomphe prématuré. Telle est cependant la renommée de Cook, que sans craindre ces retours bizarres, elle doit s'affermir par le temps et s'avancer au travers des âges, plus imposante et plus belle, en proportion de l'influence que ses découvertes, mieux développées, auront sur le sort des nations. Osons donc pénétrer dans l'avenir, et en jugeant de l'impulsion que les travaux de Cook

lui donneront, entourer ce navigateur de l'espèce de culte que le genre humain décerne de concert à l'auteur d'un bienfait universel.

Avec des pieds agiles et des désirs inquiets, l'homme, placé dans un séjour trop vaste, commença par être voyageur. Ce fut un roi qui visita ses provinces, un être sensible qui chercha sa famille. Il dut naturellement donner à son premier instinct un caractère de grandeur. Le mouvement devint la liberté, et la captivité ne parut insupportable que par l'idée d'immobilité qu'elle présenta. Je crois voir le temps, avec ses mains de fer, pousser sans relâche les générations dans la tombe, et l'espèce humaine vers des régions nouvelles. L'Européen surtout, par sa position physique et politique, fut soumis à cette puissance irrésistible. Semblable à ces liqueurs qui, si elles ne s'épanchaient au dehors, ne tarderaient pas à briser le vase qui les enferme, il doit, pour sa propre sûreté, dissiper au loin l'activité qui le consumerait chez lui. Aussi le vit-on successivement pèlerin, fanatique et guerrier dans la Syrie, brigand sanguinaire dans l'Amérique, tyran calculateur dans l'Inde, aventurier et philosophe dans les mers du sud (31). Mais le retour des croisades est heureusement impossible : on se heurte et s'affame aux bords du Gange; un peuple nouveau prétend à la gloire d'effacer les déserts de l'Amérique, et s'écrie dans sa

fierté républicaine: « C'est moi qui porterai vers « l'ouest cette grande masse d'arts, d'énergie, de « force et d'industrie qui naquit avec l'homme « dans les plaines de l'orient. Par moi finira le « grand cercle. » (*Lett. d'un Cultiv. Amér.*) Quel champ restera donc ouvert à notre inquiète ambition? Qui créera un monde nouveau où l'Europe puisse respirer? N'en doutons pas, ce sera Cook; c'est lui qui familiarisant les marins avec les latitudes élevées, qui liant et rapprochant les découvertes trop éparses de ses prédécesseurs, a véritablement conquis la mer Pacifique, formé les échelles du Sud, et préparé un aliment durable à notre inextinguible curiosité. Dès lors son nom s'associe à toutes les grandes révolutions, et recueille l'amour de la postérité.

Déjà les possessions européennes dans l'Inde et dans l'archipel Malais deviennent, par les découvertes de Cook, le centre d'un hémisphère dont elles étaient les confins. Les îles Adaman, d'autres rochers déserts, prennent un prix dans l'estimation politique. Trois flottes françaises sillonnent à la fois des mers où notre pavillon, toujours étranger, ne se déployait qu'à longs intervalles. L'Angleterre les étonne par un spectacle encore plus nouveau. Des prisons ambulantes recèlent dans leurs flancs un peuple de criminels, et vomissent sur les côtes de la Nouvelle-Hollande cet

affreux mélange d'hommes flétris et dépravés. Philosophe sensible, ne détourne pas tes regards: le travail et le besoin épureront sur un rivage solitaire cette lie des grandes cités. D'un vil ramas de forçats sortira peut-être une nation forte et laborieuse, comme autrefois un essaim de brigands fonda l'empire des Césars. Partout la vie naît de la corruption; c'est à l'engrais fétide, disposé par un habile cultivateur, que nous devons et l'or des moissons et le pampre éclatant (32).

Tous les grands intérêts politiques nous ouvriront les routes de l'hémisphère austral. La marine, cette puissance de l'industrie qui, sans stabilité et sans bornes, transporte au loin le siège et la balance des empires, devient plus que jamais l'arbitre de nos destinées et la mesure de notre grandeur. Chaque État s'épuise à l'envi pour donner plus de volume à ce signe ostensible de sa prospérité. L'Europe, presque dépouillée de ses forêts, nous effraie de sa nudité, et le besoin nous forcera bientôt d'aller ravir à l'île des Pins le superbe ornement qui lui a mérité ce nom, et demander à la Nouvelle-Zélande les colosses de ses bois et le tissu merveilleux de ses chanvres. Le philosophe qui se plaît à saisir le rapport des hommes et des choses, ne voit pas avec indifférence les sociétés humaines entraîner ainsi sur les flots leurs antiques demeures, et faire décider leur suprématie

par ces mêmes forêts dont l'ombre autrefois protégea leur naissance.

Le commerce, cette autre vie des nations modernes, qui se fortifie par les excès, qui s'appauvrit de tout ce qu'il n'engloutit pas, le commerce se partage aussi les découvertes de Cook. Il y trouve des routes, des ports, des alimens nouveaux; il en combine les rapports avec les Indes, la Chine et les Philippines (33). Il forme des Sandwicks, ou du prolongement de cet archipel vers le nord, l'entrepôt des colonies russes, espagnoles et anglaises; il s'élève jusqu'aux derniers confins de la nouvelle Amérique pour acheter du sauvage la flèche acérée, le jonc artistement tissu, et l'impénétrable dépouille des animaux vaincus.

Il est encore un art, résultat de la marine et du commerce, composé de force, d'adresse et de courage, vaste manufacture qui enrichit sans corrompre, et donne seule un prix à la possession des côtes stériles et des caps menaçans. Je veux parler de cette conjuration des habitans de la terre contre ceux des eaux, de cette espèce de croisade périodique où les peuples maritimes, unissant leurs pavillons, vont enlever aux abîmes une proie abondante et variée, et font de la mer un champ fertile qui nourrit le tiers du genre humain. Cette lutte, que le plus impérieux des

besoins a rendue nécessaire, changera probablement de théâtre sans rien perdre de son activité. Les pêcheurs anglais, français et hollandais, poursuivront jusque sous les glaces de la Thulé australe les monstres de l'Océan, à qui une longue guerre commence à faire déserter les parages du Nord.

Si l'on ne peut douter que la réunion de ces différentes causes ne procure aux échelles du sud une importance rapide, on concevra de même les suites que peut avoir pour les deux hémisphères l'importance des échelles du sud, en comprenant, comme je le ferai désormais, sous cette unique dénomination, toutes les découvertes données, rendues, vivifiées ou promises par les expéditions de Cook. L'effet le plus certain de cette grande conquête sera la réaction qu'elle exercera sur les causes même de ses progrès. Car si la marine, le commerce et la pêche concourent à lui assurer une considération politique, elle ne peut manquer à son tour d'augmenter la force et l'intensité de ces trois ressorts de l'industrie. Alors on verra, par une conséquence nécessaire, la population croître avec les moyens de subsistance, et le limon des préjugés se dissoudre insensiblement dans une plus grande sphère d'activité.

Le mouvement que l'adoption des échelles du sud imprimera à la politique générale sera plus ou

moins ressenti par chaque État particulier. Mais comment assigner la part qu'il aura dans des déterminations où le hasard et les passions ont toujours la plus grande? Si cependant, au premier choc de l'avarice, la Nouvelle-Calédonie étincelait de mines d'or d'une exploitation abondante et facile, il faudrait bien abandonner ces enfers d'Amérique, ces antres profonds où s'est écroulé l'empire des Incas. La terre rendrait au soleil étonné ses anciens adorateurs; l'humanité ne gémirait plus de cette torture honteuse qui a surpassé tous les fléaux de la nature. Quand une convulsion du globe opère quelque grand bouleversement, les nations englouties perdent à la fois le sentiment et la lumière; mais ce prodige de cruauté nous était réservé, de conserver des hommes ensevelis et vivans, et de creuser des tombeaux où le repos n'habite pas.

Nous devrons aux découvertes de Cook une révolution encore plus heureuse, si jamais les colonies australes, cultivées par des mains libres, et florissantes sans crime, engagent enfin les planteurs du Nouveau-Monde à proscrire l'esclavage qui, depuis trois siècles, y traîne des fers arrosés de larmes et de sang. Quand le glaive espagnol eut fait de l'Amérique un cadavre inanimé, l'avarice songea à réparer ce forfait inutile par des forfaits nouveaux. La nature vit avec horreur s'éta-

blir ces marchés sacrilèges, où ses enfans furent vendus et achetés par leurs frères, fléau terrible qui a dévoré soixante millions d'Africains, trafic infame et ruineux où l'Europe perd sans cesse de l'or, des hommes et des vertus. Je ne tairai pas qu'au sein d'une île digne d'être le foyer des révolutions politiques et des réformes morales, un cri de proscription s'est tout à coup élevé contre la traite des noirs; une conspiration de bienfaisance s'est formée de toutes parts, comme par un instinct de raison et de justice. Sans doute on ne jugera pas que cette sainte explosion soit tout-à-fait étrangère à la gloire de Cook, si l'on considère qu'elle a attendu pour éclater le moment où l'Angleterre, privée, par une scission récente, de sa prépondérance en Amérique, a intérêt de transporter la balance du commerce dans l'Océan indien et les mers du sud. Mais quelle que soit ta source, belle et salutaire idée, je t'embrasse avec transport; que le cœur de tous les hommes de bien t'adopte et te conserve; que la plume de tous les hommes de génie t'échauffe et te transmette. Couvre les trônes et les républiques; enveloppe-toi de tant de ménagemens et de sagesse que l'économie publique te voie sans alarmes, que l'avarice même te sourie; échappe surtout à la protection de ces enthousiastes bruyans, de ces

empiriques de philosophie qui décréditeraient la vérité et la vertu (34).

Ce n'est pas seulement par les canaux politiques que se répandra l'influence dont nous examinons les progrès. Les sciences et les arts, empreints de tous les travaux de Cook, en porteront aussi le tribut à l'esprit humain. La navigation montre sur ses cartes le sillon lumineux que la marche de cet Anglais y a laissé pour diriger les nations. La marine, conservant ses équipages, perfectionnant ses constructions, dépouillant d'importunes terreurs et d'absurdes routines, ne voit plus rien d'impossible. La connaissance des vents, des courans, des déclinaisons de l'aimant, est plus approfondie. L'épreuve d'un grand nombre d'instrumens dans des positions variées accroît les ressources de l'art. L'hydrographie, qui doit faire de l'Océan un autre domaine de l'homme, paraît, en naissant, une science déjà ancienne. L'histoire naturelle, en retrouvant les anneaux qui lui manquaient, peut espérer d'avoir un jour la véritable chaîne des êtres. L'histoire des faits compare ses traditions aux plus vieux monumens de la nature. La physique générale affermit ses systèmes sur une base plus étendue, et par ses doutes hardis prépare de nouvelles découvertes. Les plantes terrestres et marines ne seraient-elles pas le même

blir ces marchés sacrilèges, où ses enfans furent vendus et achetés par leurs frères, fléau terrible qui a dévoré soixante millions d'Africains, trafic infame et ruineux où l'Europe perd sans cesse de l'or, des hommes et des vertus. Je ne tairai pas qu'au sein d'une île digne d'être le foyer des révolutions politiques et des réformes morales, un cri de proscription s'est tout à coup élevé contre la traite des noirs; une conspiration de bienfaisance s'est formée de toutes parts, comme par un instinct de raison et de justice. Sans doute on ne jugera pas que cette sainte explosion soit tout-à-fait étrangère à la gloire de Cook, si l'on considère qu'elle a attendu pour éclater le moment où l'Angleterre, privée, par une scission récente, de sa prépondérance en Amérique, a intérêt de transporter la balance du commerce dans l'Océan indien et les mers du sud. Mais quelle que soit ta source, belle et salutaire idée, je t'embrasse avec transport; que le cœur de tous les hommes de bien t'adopte et te conserve; que la plume de tous les hommes de génie t'échauffe et te transmette. Couvre les trônes et les républiques; enveloppe-toi de tant de ménagemens et de sagesse que l'économie publique te voie sans alarmes, que l'avarice même te sourie; échappe surtout à la protection de ces enthousiastes bruyans, de ces

empiriques de philosophie qui décréditeraient la vérité et la vertu (34).

Ce n'est pas seulement par les canaux politiques que se répandra l'influence dont nous examinons les progrès. Les sciences et les arts, empreints de tous les travaux de Cook, en porteront aussi le tribut à l'esprit humain. La navigation montre sur ses cartes le sillon lumineux que la marche de cet Anglais y a laissé pour diriger les nations. La marine, conservant ses équipages, perfectionnant ses constructions, dépouillant d'importunes terreurs et d'absurdes routines, ne voit plus rien d'impossible. La connaissance des vents, des courans, des déclinaisons de l'aimant, est plus approfondie. L'épreuve d'un grand nombre d'instrumens dans des positions variées accroît les ressources de l'art. L'hydrographie, qui doit faire de l'Océan un autre domaine de l'homme, paraît, en naissant, une science déjà ancienne. L'histoire naturelle, en retrouvant les anneaux qui lui manquaient, peut espérer d'avoir un jour la véritable chaîne des êtres. L'histoire des faits compare ses traditions aux plus vieux monumens de la nature. La physique générale affermit ses systèmes sur une base plus étendue, et par ses doutes hardis prépare de nouvelles découvertes. Les plantes terrestres et marines ne seraient-elles pas le même

germe différemment modifié par l'air ou par l'eau? Quand, sous des latitudes à peu près correspondantes, respirent le géant magellanique et le nain d'Onalaska; de deux êtres si différens, le premier ne semble-t-il pas l'enfant indigène, l'antique habitant du sol qui s'honore de le porter, et le second un étranger malheureux, jeté par le hasard, et dégradé par sa transplantation. Ainsi, dans un autre règne, quand je vois ces monts décharnés, qui sont les véritables géans de la terre, ne nourrir de leurs vastes flancs que quelques arbustes rares et sans force, mon esprit entraîné se représente dans ces altières pyramides l'œuvre primitive de la création, et ne peut reconnaître dans leurs excroissances végétales que des productions accidentelles et des germes égarés.

Mais surtout la botanique et la géographie consacreront le nom de Cook. La première, science aimable et salutaire, qui prolongea la vieillesse de Rousseau, qui réunit les familles des plantes comme la philosophie voudrait réunir celles des mortels, fera d'amples moissons dans les échelles du sud, et, revenant les mains pleines de fleurs et de fruits, apportera des alimens à la santé, des remèdes à la douleur, et des jouissances à tous les hommes. La seconde, dégagée de toute manie spéculative, prend un caractère de gravité et d'utilité réelle. Cet œil de l'histoire pourra nous indi-

quer la trace des anciennes émigrations du genre humain. Lorsque, dédaignant les raisonnemens des sophistes et les suppositions des voyageurs, Cook poussa l'Amérique à treize lieues de l'Asie, la population du Nouveau-Monde cessa d'être un argument contre les traditions hébraïques; et les dépositaires de la foi, qui tenaient cette victoire des mains d'un philosophe et d'un Anglais, comprirent que, dans un siècle tel que le nôtre, les autels sont mieux défendus par le flambeau du génie que par les foudres de l'intolérance (35).

Serait-il permis de prévoir d'autres effets salutaires des découvertes de Cook sur l'esprit et le caractère des nations? Eh bien! les échelles du sud aiguillonnent la lenteur espagnole et rompent les chaînes prohibitives qui ferment tant de belles possessions; des établissemens éloignés donnent plus de suite et de solidité aux entreprises naturellement chevaleresque de la nation française. De nombreux asiles ouverts aux émigrans font aux souverains une nécessité de retenir les sujets par le bonheur. La déportation des coupables facilite la réforme des codes criminels et l'adoucissement des lois pénales; l'éducation des colonies, plus difficile et aussi négligée que celle des individus, repose sur des principes qui, liant la prospérité des colons à leur soumission à la métropole, assurent le repos des uns et la puissance de l'autre;

enfin, dans un plus grand univers, l'homme s'agrandit en effet; de nouveaux rapports d'instruction et de bienfaisance échauffent les ames, agitent les esprits, et reculent au moins le terme où l'intelligence humaine ne pouvant plus avancer, doit, suivant les prédictions d'une philosophie chagrine, honteusement rétrograder.

Forcé par la nature de cet ouvrage à ne jeter que des aperçus rapides, à ne choisir que des résultats sans développemens, j'oubliais de dire que la morale doit aussi à Cook un hommage particulier. En effet, le spectacle de ces peuples singuliers, qui ne sont ni sauvages, ni barbares, ni policés; le tableau de ces coutumes bizarres, de ces mœurs extraordinaires, est-il muet pour le philosophe? Ne semble-t-il pas au contraire voir tous les plis du cœur humain se dérouler dans le caractère versatile des insulaires des tropiques? Déprédateurs innocens, hospitaliers sans prévoyance, amis faciles, ennemis sans ressentiment; mêlés d'une populace avilie, de grands ambitieux et de tyrans stupides; unissant la simplesse du cœur à l'astuce des actions, la lâcheté dans les complots à la témérité dans les combats, un naturel doux et gai à un culte atroce et funéraire, une intelligence heureuse à la plus mobile frivolité: ils ont l'Élisée pour patrie, la volupté pour bonheur, le gouvernement pour opprobre, la religion pour crime. J'ose pré-

dire que le monument le plus curieux, le livre le plus original, et peut-être le plus fécond, sera le code moral des peuples de la mer du Sud.

Mais un bras m'arrête, une voix me crie: « Cesse, « orateur imprudent, d'usurper le langage de la « postérité, ou sois impartial comme elle. Oses-tu « juger sans avoir pesé tous les droits? Les bien- « faits de Cook sont-ils sans mélange? Quand un « triomphateur marchait au Capitole, les malédic- « tions du Parthe et du Numide se mêlaient aux « applaudissemens du peuple romain. Le héros du « Tibre n'était qu'un brigand sur les bords du « Danube. Vantez, peuples polis, nations savantes, « exaltez des découvertes qui flattent votre orgueil, « accroissent vos richesses, perfectionnent vos « connaissances; ce n'est pas vous qui les payez « de votre bonheur. Mais que vous avaient fait « tant de peuplades innocentes dont votre bar- « bare curiosité a violé l'ignorance, dont vous « avez allumé les passions par le funeste présent « de vos vices et de vos besoins? L'éloge de Cook « n'est qu'un calcul de l'égoïsme, et ses lauriers « périront sur le théâtre de sa gloire. »

Quelque injustes que soient ces reproches, il faudrait peut-être en excuser le motif, s'il était vrai que les échelles du sud dussent être un jour les victimes de l'alliance que nous contractons avec elles. Mais la préférence de la vie sauvage est

un paradoxe si décrié; mais la raison universelle a si bien prononcé que la civilisation était le plus grand avantage pour tous les hommes, que sans créer des hypothèses métaphysiques, et sans me jeter dans des argumens abstraits, il me suffira, pour convaincre les improbateurs les plus obstinés, de dire quel était l'état des peuples découverts par Cook, et quel sera l'effet des nouveaux rapports où il les a placés.

Des terres à demi submergées, coupées de marais fangeux et de bois impénétrables, corrompent le ciel et les plantes. La vigueur, j'ai presque dit la beauté, n'y appartient qu'aux monstres et aux reptiles. L'espèce humaine dégradée n'y subsiste que dans quelques bipèdes sauvages dont l'organisation lâche et imparfaite a fait douter aux physiciens si la nature qui les ébauchait était dans un état d'enfance ou de décrépitude. Leur prétendu bonheur n'est qu'inertie; leur misère est active et incalculable. Dans les lieux où une température plus douce et un climat plus sain laissent aux formes humaines un développement complet, l'absence de toute idée morale y maintient tous les abus de la force, un despotisme affreux, des guerres sans terme et sans frein, l'anthropophagie, les sacrifices humains. Quel principe d'humanité et de justice pourrait en effet germer au milieu des agitations où l'imprévoyance, le défaut de

pratiques agraires, et la terreur des famines plongent fréquemment ces hordes nombreuses!

Loin de moi tout fol espoir, toute vaine exagération. Les progrès des nouvelles découvertes vers la civilisation seront lents et imperceptibles, et tous ceux qui y concourront ne seront ni des sages ni des philosophes. Mais sans attendre des prodiges et sans trop compter sur les vertus européennes, voyons ce que la nature même des choses produira en faveur des échelles du sud. La position de la Nouvelle-Hollande en fera un jour le rendez-vous de l'univers (36). Une colonie anglaise en appellera bientôt d'autres sur ses côtes fertiles; la Chine y déposera peut-être ce superflu de population qui est la cause de sa faiblesse; le solitaire japonais viendra s'y mêler à la grande famille humaine; l'Européen et le Malais, l'Américain et l'Asiatique s'y rencontreront sans étonnement. Mais dès à présent, cette vaste contrée, cultivée par des mains européennes, va voir, après quelques essais, se naturaliser les végétaux nourriciers de nos climats, et tous ces animaux utiles façonnés par nous comme d'autres végétaux. En moins d'un demi-siècle, les uns et les autres se transplanteront de proche en proche sur toutes les échelles du sud, et de ces présens, dignes d'un Dieu, de cette cause simple et naturelle sortira une entière révolution.

Les premiers pas de l'agriculture sur une terre sauvage se distinguent aisément. Les eaux stagnantes écoulées, et les forêts éclaircies, rendent à l'atmosphère sa pureté et aux organes humains leur flexibilité nerveuse. La sûreté des subsistances permet à la propriété de s'établir, et aux idées de morale et de justice de jeter de profondes racines. Quel est celui qui, trouvant dans ses champs un aliment salutaire et une offrande pieuse, ne regarde la chair des prisonniers comme un mets exécrable, et les sacrifices humains comme un assassinat impie? Partout les tableaux de l'histoire nous présentent les mœurs barbares sur les sols pauvres ou à côté des productions âpres et sauvages. La riante opulence de la terre, la saveur des fruits, le parfum des fleurs, rendent la vie plus chère, accoutument l'ame aux affections douces, aux sentimens fraternels. La Providence, qui connaissait notre faiblesse, mit à nos pieds la morale et le bonheur. C'est ce que la philosophie nous apprenait déjà lorsqu'elle choisissait des jardins pour donner aux Grecs ses premières leçons.

Des misanthropes chagrins ont trop calomnié la société. Qu'on rassemble en un seul tableau tout ce que la cour des tyrans les plus détestés a jamais ourdi de crimes et de turpitudes, et l'on y trouvera moins de perfidies et d'empoisonnemens qu'une seule nation d'Amérique n'en offrit à nos

missionnaires épouvantés. Toutes les passions sont dans le cœur de l'homme; la civilisation peut bien en changer l'objet et en adoucir le choc, mais non pas en créer de nouvelles. Le germe des vices ne sera donc pas mêlé à celui de nos végétaux, et ceux-ci banniront des échelles du sud, sans les corrompre, la crainte des disettes qui trouble leur sécurité, les guerres qui les dévastent, le culte sanguinaire qui les déshonore, et même les maladies cutanées qui les infestent, car dans tous les climats l'abondance est la santé du peuple. Ensuite le commerce viendra échanger avec elles les jouissances de la terre, et la charité religieuse leur donner celles du ciel.

Les insulaires, plus voisins de la nature, ne semblaient-ils pas pressentir ces bienfaits par leurs naïves explosions? Comme ils entouraient Cook! comme ils s'empressaient de faire avec lui l'échange de leurs noms; délicatesse ingénieuse, dont l'ame la plus aimante doit envier l'idée! Et lorsque, égarés par la plus cruelle erreur, ils eurent porté sur ce grand homme une main sacrilège, désolés de leur crime, et se croyant souillés du meurtre d'un Dieu, ils demandaient en larmes quand il reviendrait. Douce illusion, tu es aussi le vœu de mon cœur. Ces grandes expéditions de l'humanité savante et courageuse, dont l'Angleterre a donné l'exemple à notre siècle, seront à jamais l'honneur

de l'esprit humain. Il est beau d'avoir compris que la véritable gloire d'un peuple est de civiliser des hommes, de fertiliser des déserts. Où le temps a-t-il laissé empreinte la grandeur des nations anciennes? Est-ce aux ruines de Carthage, bien dignes de consoler le vieux Marius? Est-ce aux fastueux débris de Thèbes et de Palmire, luxe muet des déserts, qui afflige plus qu'il n'étonne? Non, non, des colonies répandues dans tous les climats, la Gaule civilisée, Lyon et Marseille s'embellissant d'âge en âge, voilà les vrais monumens de l'antiquité; le marbre et l'airain n'en sont que le tombeau. Les insulaires des tropiques, race d'hommes belle et intelligente, sont faits surtout pour se nourrir des fruits de la civilisation. Établis sur un sol qui, par les révolutions qu'il a essuyées, paraît désormais inébranlable, je les regarde comme les dépositaires naturels du savoir des nations, et les confidens de l'immortalité.

Puisse donc l'Europe jeter sans relâche, dans un autre hémisphère, les fondemens éternels de sa gloire! Puissent les nations modernes se disputer long-temps l'honneur de porter dans un monde nouveau cette force de vie, d'ordre et de fécondité, qui produit, comme par miracle, des habitans, des moissons et des cités! Tout homme sauvage accuse la société; toute terre stérile est un reproche à l'industrie humaine. La route ouverte par

Cook n'est-elle pas d'ailleurs celle de la bienfaisance et du génie? Fût-elle désertée par tous les peuples, j'y trouverais des Français. Le prince qui refusa les conquêtes de la guerre, peut aspirer à celles de la paix; le roi qui fonda la liberté d'un monde, mérite d'achever la découverte et l'instruction d'un autre. Ses ordres ont envoyé La Peyrouse (37) perfectionner l'ouvrage de Cook, avec une splendeur digne de la majesté de son trône, avec des secours dignes des lumières du siècle. La Peyrouse, les philosophes, les savans, les artistes qui l'accompagnent, ne cherchant que la vérité, n'apportant que le bonheur, ne donnant que l'exemple des vertus, nous gagneront des alliés partout où des hommes respirent, et le nom français répété aux pôles du monde avec les mêmes transports qu'aux murs de Philadelphie, semblera fait pour réjouir et consoler la terre.

NOTES.

(1) Une nation de l'antiquité étouffait les enfans d'une complexion débile. Un peuple navigateur pourrait seul supporter l'idée de ce raffinement barbare de l'orgueil national. Car pour habiter les mers, ce n'est pas trop de toute la puissance humaine. L'ame la plus forte s'y use bientôt si elle ne peut mouvoir que des leviers affaiblis. Cook était d'une constitution vigoureuse, et digérait sans peine les alimens les plus grossiers. Un de ses compagnons de voyage le dépeint ainsi : Sa taille était de plus de six pieds; son extérieur, quoique avantageux, n'avait rien de bien remarquable. Il avait la tête petite, et ses cheveux, qu'il portait noués, étaient d'un brun foncé. Il avait le nez parfaitement bien pris, la prunelle brune, les yeux vifs et perçans. Enfin, ses paupières étaient très-épaisses, ce qui répandait un air d'austérité sur sa physionomie. La planche gravée par Sherwin, d'après un tableau de Dance, offre une ressemblance parfaite du capitaine Cook.

(2) Cook naquit le 27 octobre 1728, d'un pauvre journalier établi à Morton en Cleaveland, petit village voisin de Stockton dans le comté d'York. Placé en apprentissage chez un marchand de la petite ville de Staith, il se dégoûta bientôt de ce genre de vie, et fut à Witby s'engager comme mousse sur un vaisseau charbonnier. Il y devint matelot, et

passa, au commencement de la guerre de 1755, dans la marine royale, sur le vaisseau *l'Aigle*, commandé par le chevalier Hugh Palisser, qui distingua son rare mérite, et se chargea de son avancement. En 1758, il était contre-maître du *Northumberland* sous le commandement de lord Colville, partageant son temps entre les durs travaux de la guerre et l'étude. Le chevalier Charles Saunder l'employa au siège de Québec. Cook y commanda les bateaux à l'attaque de Montmorency, dirigea l'embarquement destiné à escalader les hauteurs d'Abraham, reconnut le fleuve Saint-Laurent, et plaça les balises nécessaires pour y diriger les gros vaisseaux. A la paix, le chevalier Palisser, qui commandait la flotte de Terre-Neuve, le chargea de lever les plans de cette île et des côtes du Labrador, sur le brick *le Grenoille*. Il remplissait encore cette mission, lorsque, en 1767, l'amirauté le préféra à M. Dalrymple pour commander l'expédition projetée dans la mer du Sud. De son côté, la Société royale de Londres le nomma pour observer le passage de Vénus, conjointement avec M. Charles Green, aide du docteur Bradley à l'observatoire de Greenwick. Dès lors l'apprenti de Staith, le mousse de Witby, mérita la reconnaissance de ses protecteurs; car c'est servir les gens en place que d'honorer leur choix par des succès. Cook fut successivement lieutenant, maître, commandant et capitaine. Il fut aussi nommé membre de la Société royale de Londres, et l'un des capitaines de l'hôpital de Greenwick. Sa mort imprévue ôta à l'Angleterre l'honneur de le récompenser plus dignement. Ceux qui désirent des détails plus étendus sur la famille et la personne de cet illustre navigateur, les trouveront dans la *Vie du capitaine Cook*, écrite en anglais par le docteur Kippis, et traduite en notre langue par M. Castera. Ils y verront que Cook a laissé trois enfans de six qui étaient nés de son ma-

riage avec Miss Élisabeth Batts, que l'un s'est déja distingué dans la marine royale, où il est lieutenant; que l'autre a malheureusement péri sur le vaisseau *le Tonnant*, dans l'ouragan qu'il y eut à la Jamaïque le 3 octobre 1780, et que le dernier, jeune encore, se dispose à ne pas être indigne de son nom.

(3) Je ne puis me refuser au plaisir de rapporter un trait de la vie de Cook, où se peignent avec intérêt la candeur de son ame et la touchante simplicité de ses mœurs. Il est choisi par un ami pour être le parrain de sa fille. Au milieu de la cérémonie, un doux présage frappe son esprit, ses mains tremblent, son cœur s'émeut, et dans l'extase de l'attendrissement il jure de n'avoir d'autre épouse que la fille de son ami. Les cieux étaient ouverts, le serment y fut écrit, et la Divinité rendit à Cook, dans les bras de l'amour, celle qu'il lui avait offerte quinze ans auparavant dans ceux de l'amitié. Cette promesse, ce mariage, dignes de l'innocence patriarcale, dignes du pinceau de Gessner, furent pour lui une source d'encouragement et de consolations. Il répétait souvent à ses amis : « Le printemps de ma vie a été orageux, « mon été est pénible, mais je laisse dans ma patrie un fond « de joie et de bonheur qui embellira mon automne. » Quand on songe que ce père, cet époux bon, simple et vertueux, était cependant le plus célèbre navigateur, également profond, audacieux et patient, combien l'on doit s'indigner contre ces sophistes dangereux qui se plaisent à ne montrer dans la licence des mœurs, que le luxe nécessaire du génie, que l'explosion naturelle de la vigueur de l'ame ou de l'esprit?

(4) *Premier voyage sur l'Andeavour*. Cook partit le 30

juillet 1768, et rentra en Angleterre le 12 mai 1771. L'observation du passage de Vénus, la reconnaissance des îles et du détroit de la Nouvelle-Zélande, ainsi que de la côte orientale de la Nouvelle-Hollande et du détroit qui la sépare de la Nouvelle-Guinée, la découverte des îles de la Société, de celles du Lagon, des Deux-Groupes, de l'Oiseau et de la Chaîne, furent les fruits de ce premier voyage. Il en résulta encore qu'il n'existait point de continent austral au nord du 40e degré de latitude sud, ce qui commença à détruire le rapport ou plutôt l'opinion de Tasman, de Juan Fernandès, de l'Hermite, de Quiros, de Roggewin, et des autres navigateurs cités par M. Dalrymple.

Second voyage sur la Résolution et l'Aventure. Ces deux vaisseaux, partis le 12 juillet 1772, ne furent de retour que le 31 juillet 1775. Le principal objet de ce voyage fut parfaitement rempli, et Cook démontra l'inexistence du continent austral. Il découvrit encore plus de contrées que tous les autres navigateurs ensemble; savoir : la Nouvelle-Calédonie, les Nouvelles-Hébrides, la plupart des îles des Amis, la Nouvelle-Georgie, la Terre de Sandwick, la Thulé australe, la Terre du Saint-Esprit dont Quiros n'avait vu qu'une partie, etc. Il est bon de rappeler aux gouvernemens que cette expédition si mémorable, et qui fit tant d'honneur à l'Angleterre, ne lui coûta pas, en comprenant les dépenses extraordinaires, 25,000 liv. sterling. La perte de la suivante fut inappréciable.

Troisième voyage sur la Résolution et la Découverte. Cook s'embarqua le 12 juillet 1776, et fut tué le 14 février 1779. Les deux vaisseaux jetèrent l'ancre à Deptfort le 5 octobre de la même année. Qui ne connaît les grands résultats de ce dernier voyage? la vérification de l'inexistence du passage du nord, douze cents lieues de côtes ajoutées à l'Amé-

rique, la véritable connaissance des bornes de l'Asie et de l'Amérique, et de l'ouest de l'Océan; la découverte de l'archipel des Sandwick, et d'une multitude d'îles au nord; enfin la mort de Cook, au moment où, couvert de gloire, il allait achever l'hydrographie du globe? On trouve dans la *Vie de Cook* que j'ai déja citée quelques détails qui ne sont pas sans intérêt, sur les préparatifs de ces trois expéditions, et sur les faits relatifs à Cook qui en remplirent l'intervalle.

Quelle admiration profonde fait naître l'ensemble de ces trois voyages! Quelle grande idée il donne de la puissance humaine! Les courses si vantées de Bacchus, d'Hercule et de Hannon, ne se présentent plus à mon esprit que sous l'emblème d'une tortue qui sillonne la grève. Il me semble voir Cook se porter rapidement d'un pôle à l'autre, et d'une main triomphante détacher l'homme de cette roue sur laquelle la nature, réalisant la fable d'Ixion, le faisait rouler immobile.

(5) Cet état de doute et de faiblesse où je place la géographie anglaise, se peint surtout dans les instructions qui furent données le 17 juin 1764 au commodore Byron. « Comme rien n'est plus propre à contribuer à la gloire de « cette nation en qualité de puissance maritime, à la dignité « de la couronne de la Grande-Bretagne et aux progrès de « son commerce et de sa navigation, que de faire des dé- « couvertes de régions nouvelles; et comme il y a lieu de « croire qu'on peut trouver dans la mer Atlantique, entre le « cap de Bonne-Espérance et le détroit de Magellan, des « terres et des îles fort considérables, inconnues jusqu'ici « aux puissances de l'Europe, situées dans des latitudes « commodes pour la navigation, et dans des climats propres « à la production de différentes denrées utiles au commerce; « enfin, comme les îles de Sa Majesté, appelées îles de Pepys

« et îles de Falkland, situées dans l'espace qu'on vient de dé-
« signer, n'ont pas encore été examinées avec assez de soin
« pour qu'on puisse avoir une idée exacte de leurs côtes et
« de leurs productions, quoiqu'elles aient été découvertes et
« visitées par des navigateurs anglais; Sa Majesté, ayant
« égard à ces considérations, et n'imaginant aucune con-
« jonctnre aussi favorable à une entreprise de ce genre que
« l'état de paix profonde dont jouissent heureusement ses
« royaumes, a jugé à propos de la mettre à exécution, etc. »

Ainsi, en 1764, l'Angleterre parlait du roman des îles Pepys et renfermait ses navigateurs entre les caps de Horn et de Bonne-Espérance. Qu'il y a loin de ces étroites spéculations à la recherche du continent austral, à celle du détroit du nord par l'ouest de l'Amérique, à la découverte des îles Georgie et de Sandwick, au prolongement de 26 degrés des côtes américaines! entre la mission de Byron et ces grandes entreprises, le temps et les peuples auraient mis des siècles; Cook n'a mis que quatre années et son génie.

(6) Suivant le premier plan du second voyage de Cook, si l'on avait trop cédé aux inspirations de quelques savans, la Nouvelle-Hollande avait été choisie pour rendez-vous général. On se promettait d'y faire de magnifiques observations d'histoire naturelle, sans penser que cette disposition nuirait nécessairement à la recherche d'un continent austral, qui était le principal objet du voyage. Cook fit sentir l'erreur et plaça son point de ralliement à la Nouvelle-Zélande, ce qui lui épargna bien du temps et des courses. Il est certain que sans ce nouvel ordre de choses, le problème du continent n'aurait pas été résolu. En aurait-on été dédommagé par quelques remarques curieuses, par quelques richesses botaniques, qui ne peuvent maintenant nous échapper? Conve-

t-il d'ailleurs de sculpter les décorations d'un édifice avant n avoir posé la base? C'est sans doute à cette grande unité plan, à cette forte attention à ne jamais perdre de vue la ncipale fin de son entreprise, qu'il faut attribuer quelques ours brusques qu'on a reprochés à Cook. On ne doit juger 'avec circonspection un homme dont toute la conduite a si n prouvé qu'il n'agissait pas sans motifs.

(7) La théorie des vents a été jusqu'ici l'écueil des physi- ns. Cook en avait fait une étude approfondie, et son éton- pénétration lui avait permis d'en apprécier les prétendues les générales. On peut voir dans ses relations avec quelle ité il prouva que les vents alisés de la mer du Sud étaient faux indices du voisinage d'un continent; observation dont ndit ensuite la vérité certaine. Cook était fort sobre de mes; mais presque toujours les découvertes de Cook finis- nt par justifier les opinions de Cook.

(8) On ne trouvera rien d'outré dans cet éloge, si l'on veut er un coup d'œil sur la route que suivit Cook en 1773, lors sa première séparation d'avec le capitaine Furneaux, qui mmandait *l'Aventure*, et sur le parti qu'il en tira relative- ent au continent austral.

(9) On sait qu'au moment où Cook allait s'embarquer pour n second voyage, on reconnut que le vaisseau équipé pour i était hors d'état de tenir la mer. On ne connaîtra probable- nt jamais bien les causes de cet étrange événement. On a alement dit que quelques personnes de l'équipage avaient igé qu'on élevât les ouvrages supérieurs du vaisseau à une uteur qui rendait la manœuvre impraticable. Quoi qu'il en it, Cook eut besoin, dans cette occasion, de toute la fer-

« et îles de Falkland, situées dans l'espace qu'on vient de dé-
« signer, n'ont pas encore été examinées avec assez de soin
« pour qu'on puisse avoir une idée exacte de leurs côtes et
« de leurs productions, quoiqu'elles aient été découvertes et
« visitées par des navigateurs anglais; Sa Majesté, ayant
« égard à ces considérations, et n'imaginant aucune con-
« joncture aussi favorable à une entreprise de ce genre que
« l'état de paix profonde dont jouissent heureusement ses
« royaumes, a jugé à propos de la mettre à exécution, etc. »
Ainsi, en 1764, l'Angleterre parlait du roman des îles Pepys, et renfermait ses navigateurs entre les caps de Horn et de Bonne-Espérance. Qu'il y a loin de ces étroites spéculations à la recherche du continent austral, à celle du détroit du nord par l'ouest de l'Amérique, à la découverte des îles de Georgie et de Sandwick, au prolongement de 26 degrés de côtes américaines! entre la mission de Byron et ces grandes entreprises, le temps et les peuples auraient mis des siècles; Cook n'a mis que quatre années et son génie.

(6) Suivant le premier plan du second voyage de Cook, où l'on avait trop cédé aux inspirations de quelques savans, la Nouvelle-Hollande avait été choisie pour rendez-vous général. On se promettait d'y faire de magnifiques observations d'histoire naturelle, sans penser que cette disposition nuirait nécessairement à la recherche d'un continent austral, qui était le principal objet du voyage. Cook fit sentir l'erreur et plaça son point de ralliement à la Nouvelle-Zélande, ce qui lui épargna bien du temps et des courses. Il est certain que sans ce nouvel ordre de choses, le problème du continent n'aurait pas été résolu. En aurait-on été dédommagé par quelques remarques curieuses, par quelques richesses botaniques, qui ne peuvent maintenant nous échapper? Conve-

nait-il d'ailleurs de sculpter les décorations d'un édifice avant d'en avoir posé la base? C'est sans doute à cette grande unité de plan, à cette forte attention à ne jamais perdre de vue la principale fin de son entreprise, qu'il faut attribuer quelques retours brusques qu'on a reprochés à Cook. On ne doit juger qu'avec circonspection un homme dont toute la conduite a si bien prouvé qu'il n'agissait pas sans motifs.

(7) La théorie des vents a été jusqu'ici l'écueil des physiciens. Cook en avait fait une étude approfondie, et son étonnante pénétration lui avait permis d'en apprécier les prétendues règles générales. On peut voir dans ses relations avec quelle sagacité il prouva que les vents alisés de la mer du Sud étaient de faux indices du voisinage d'un continent; observation dont il rendit ensuite la vérité certaine. Cook était fort sobre de systèmes; mais presque toujours les découvertes de Cook finissaient par justifier les opinions de Cook.

(8) On ne trouvera rien d'outré dans cet éloge, si l'on veut jeter un coup d'œil sur la route que suivit Cook en 1773, lors de sa première séparation d'avec le capitaine Furneaux, qui commandait *l'Aventure*, et sur le parti qu'il en tira relativement au continent austral.

(9) On sait qu'au moment où Cook allait s'embarquer pour son second voyage, on reconnut que le vaisseau équipé pour lui était hors d'état de tenir la mer. On ne connaîtra probablement jamais bien les causes de cet étrange événement. On a seulement dit que quelques personnes de l'équipage avaient exigé qu'on élevât les ouvrages supérieurs du vaisseau à une hauteur qui rendait la manœuvre impraticable. Quoi qu'il en soit, Cook eut besoin, dans cette occasion, de toute la fer-

meté de son caractère; et sans elle, ses talens ne l'eussent conduit qu'au naufrage ou à la honte.

(10) Tous les arts, a-t-on dit, se donnent la main. Je crois que les hommes se la donnent pareillement pour la perfection des arts. Quelle découverte un homme oserait-il se flatter d'avoir faite, s'il eût été seul dans l'univers? C'est dans les ouvrages de M. Poissonnier que Cook apprit la véritable hygiène des marins. C'est un médecin français qui contribua à la conservation des équipages du vaisseau anglais, et répandit sur la gloire héroïque du navigateur cette teinte douce qui annonce les bienfaiteurs de l'humanité et repose avec délices l'œil de l'admiration. Si je poussais plus loin cette observation, je verrais que c'est en s'éloignant à dessein des traces du Hollandais Tasman, que Cook trouva la Nouvelle-Calédonie; je verrais que c'est en combinant la route de M. de Surville avec celle de Cook, que la démonstration de l'inexistence du continent austral devient complète. Les horloges marines de Berthoud, dont M. de La Peyrouse vient de faire un si heureux essai pour déterminer les longitudes; le procédé de M. Renault pour réduire toutes les plantes alimentaires en une farine presque incorruptible, sont autant d'ailes nouvelles que nous attachons au génie de la navigation.

(11) Quelques secours que Cook ait trouvés dans les lumières du siècle pour la conservation des gens de mer, la gloire ne lui en appartient pas moins tout entière. L'équipage de *l'Aventure* était déjà hors de service, tandis qu'il n'y avait pas un seul malade sur *la Résolution*. Cependant les deux vaisseaux avaient reçu les mêmes provisions, et le capitaine Furneaux n'était rien moins qu'un marin sans expérience. Dans un voyage bien plus court, l'amiral Anson perdit les quatre

cinquièmes de son escadre; sir Richard Hawkins disait que pendant les vingt ans qu'il avait fréquenté la mer, il pourrait citer dix mille marins que le scorbut seul avait fait périr. De pareils faits en disent plus en faveur de Cook que ne le pourrait tout l'art des Démosthènes et des Thomas.

(12) Cook présenta, en 1776, à la Société royale un mémoire sur les moyens qu'il avait employés *pour conserver la santé de l'équipage du vaisseau du Roi* la Résolution, *pendant sa dernière expédition autour du monde*. La Société s'empressa de lui décerner le prix fondé par sir Godefroy Copley pour l'ouvrage de l'année qui contiendrait les recherches expérimentales les plus utiles et les plus heureuses. Ce mémoire concis et sans art, comme le qualifie le chevalier Pringle, président de la Société, est inséré dans la seconde partie des *Transactions philosophiques*, volume LXVI. C'est le propre du génie de faire les plus grandes choses avec simplicité. J'ai lu avec émotion, et mes larmes ont mouillé ces lignes remarquables par lesquelles Cook termine l'introduction de son second Voyage: « J'espère qu'on me regar« dera comme un homme simple et rempli de zèle, qui con« sacre ses forces au service de son pays, et qui tâche de « raconter ses expéditions le mieux qu'il lui est possible. »

(13) On sait que les matelots ressentaient à la vue des insulaires cette soif de sang que la rencontre du gibier fait éprouver au chasseur, et que Cook avait beaucoup de peine à les empêcher de tirer sur ces malheureux. Quelques papiers publics nous ont encore annoncé que parmi les coupables transportés à la Nouvelle-Hollande, il s'en trouvait plusieurs qui avaient déjà visité cette contrée avec Cook. Si cette circonstance est vraie, elle doit bien humilier notre orgueil.

Quelle est donc notre inconséquence! Une nation réputée sage conserve avec une sorte de culte le dernier débris du vaisseau de Dracke; et cette même nation laisse périr dans le double opprobre de la misère et des supplices, les compagnons d'un voyageur plus illustre! Anglais, soyez fiers de votre patrie: après le bois, vous êtes ce qui l'intéresse le plus. Ou je me trompe fort, ou jamais les gouvernemens anciens n'eussent mérité un tel reproche. Ils avaient une gloire et une morale publiques auxquelles ils savaient attacher les particuliers. Il n'était pas possible que le moindre citoyen employé dans une grande entreprise, ne s'estimât davantage et ne fût en effet plus estimé. Les institutions modernes auraient-elles perdu le secret de conduire les hommes? Non, sans doute; mais elles en négligent trop l'usage. Quand, par exemple, l'Angleterre faisait écrire *Gibraltar* sur le casque des braves défenseurs de cette forteresse, elle savait bien que jamais un front couvert de cette glorieuse inscription n'aurait à rougir. Pourquoi le nom de Cook ne s'est-il pas lu sur le vêtement de ses matelots? Partout on eût vu le peuple sensible et curieux entourer, admirer, interroger ces hommes extraordinaires échappés à tant de périls. Dès qu'un homme s'est aperçu de l'intérêt qu'il excite, il n'est plus en son pouvoir de vouloir se déshonorer. Il ne tient qu'aux gouvernemens de multiplier cette heureuse impuissance. Les meilleurs moyens de diriger les hommes sont toujours simples et quelquefois puérils. On élève à grands frais des trophées aux héros superbes: mais les héros du peuple portent leurs monumens avec eux.

(14) On sait avec quelle gloire le lieutenant Pikersgill seconda Cook dans sa seconde expédition, et combien ensuite il mérita de blâme lorsqu'il fut envoyé seul dans les mers du nord pour tenter de joindre ce navigateur par le passage que

tous deux cherchaient. Mais pour prouver l'influence de Cook sur ceux qui l'environnaient, j'aime mieux citer un homme qui fut à portée de la sentir. « Ses gens qui l'aimaient, dit M. Samuel, le regardaient comme leur père, et obéissaient gaiement à ses ordres. Nous avions placé en lui une entière confiance. Notre admiration pour ses talens était sans bornes, et notre estime pour ses bonnes qualités aussi affectionnée que sincère...... La nature l'avait doué d'un esprit solide et d'une grande intelligence. Ses connaissances générales étaient étendues et diversifiées, et peu de personnes l'égalaient dans tout ce qui avait pour objet sa profession. Favorisé d'un jugement sain, d'une imagination forte et d'une fermeté à toute épreuve, il poursuivait son objet avec une persévérance inébranlable. Il était vigilant et actif au plus haut degré, froid et intrépide dans les dangers, aussi patient que ferme dans les malheurs, fertile en expédiens, grand et inventif dans tous ses desseins, actif et résolu dès qu'il s'agissait de les mettre à exécution. Voilà les qualités qui le rendaient l'ame vivifiante de toute expédition. Il demeura seul et sans rival. Dans toutes les situations, tous les yeux étaient portés sur lui; il était notre étoile polaire, qui, en se couchant, nous laissa enveloppés dans l'obscurité et livrés au désespoir. »

(15) La découverte de l'Amérique a été l'époque du plus terrible échange que les hommes aient jamais consommé. Pendant que l'ancien monde puisait dans le nouveau ce venin corrupteur qui infecte jusqu'aux générations à naître, il y déposait cette maladie redoutable et bizarre qui frappe plus sûrement le faible qui la fuit, que la victime qui s'y livre volontairement. Le premier de ces fléaux a eu parmi nous ses historiens; mais on ne connaît point assez les ravages du second : on ne sait point assez que, semblable à un incendie

qui dévore une forêt, la petite-vérole a détruit en Amérique des nations entières jusqu'au dernier individu. Quel a été dans ces calamités le partage des îles du-sud? La maladie vénérienne y règne actuellement : on n'a pas le bonheur de pouvoir le nier. En dernier lieu, quelques écrivains ont douté qu'elle y eût été introduite par les Européens; mais je crois qu'il vaut mieux laisser indécis ce honteux procès, et, sans nous occuper d'un mal irréparable, songer à en prévenir un plus grand. Il paraît que la petite-vérole est encore inconnue chez les insulaires des tropiques; mais le hasard, qui les en a jusqu'à présent préservés, ne peut-il pas les y livrer tout à coup? Je ne pense pas sans frémir qu'un seul matelot, dont le virus variolique commencera à se développer, peut souffler sur tout un hémisphère la destruction et la mort. Quelles précautions a-t-on prises? N'a-t-on admis dans les équipages que des hommes purgés de ce germe homicide, comme le gouvernement vient de le prescrire pour les écoles royales? La colonie qui vog ue versla Nouvelle-Hollande, aura-t-elle des réglemens pour rendre l'inoculation des enfans usuelle et hors de toute communication? Quand une épidémie se déploie avec fureur, nous ne manquons ni de courage ni de génie; mais jusque-là nous négligeons les soins les plus simples. Le moment approche peut-être où cette coupable indifférence va souiller l'Europe et la navigation du plus grand crime qui leur reste à commettre.

(16) On veut parler ici de la lettre adressée par M. Franklin à M. Leroy, de l'Observatoire royal, et insérée en 1787 dans le *Journal de physique*. Elle fut probablement le fruit de ses réflexions pendant sa dernière traversée en Amérique. Ce grand homme, après avoir construit le temple de la liberté en citoyen, nous en a montré la route en philosophe.

(17) Peut-être un jour me sera-t-il donné d'approfondir ce système que j'affectionne. Chaque réflexion me le rend plus vraisemblable. Je vois l'équateur partager le globe en deux portions, dont l'une n'offre guère qu'une masse aride et compacte, tandis que l'autre, agitant sa surface liquide, paraît n'être qu'un vaste réservoir : cette inégale distribution de deux élémens ne peut être que l'ouvrage d'une grande révolution, ainsi que l'ont pensé les auteurs des *Révolutions des terres australes* et des *Lettres sur les montagnes*. L'hémisphère boréal fut autrefois submergé. Des volcans épuisés, de prodigieux amas de marne, de silex, de pierres calcaires, attestent cette vérité. Dans l'hémisphère austral, les colosses de la petite île de Pâques, le mélange de l'aristocratie et de la monarchie dans d'autres îles, des compagnies d'hommes errans, autant chevaliers que bohémiens, sont les restes de quelques grands empires qui n'ont pu subsister que sur un vaste continent.

Cette hypothèse peut seule donner la solution d'un grand problème. Quand on considère que les habitans des quatre parties nommées de la terre, quoique rapprochés par leur position, présentent la plus étonnante variété de langage, au point que les missionnaires de l'Amérique ont assuré que dans un seul district ils étaient obligés d'apprendre quatorze langues absolument distinctes; quand, d'un autre côté, on pense que les peuples de la mer du Sud et des terres australes, jetés en pelotons à d'énormes distances, et séparés par des mers que leurs faibles embarcations ne sauraient franchir, ont conservé l'usage des mêmes cérémonies et des mêmes harangues, on est bien forcé de convenir que les premiers furent autrefois divisés, et les seconds réunis.

Un écrivain moderne, M. le Brigant, avocat au parlement de Normandie, prépare un grand ouvrage pour prouver que,

la langue celtique est la langue matrice, renfermant le type de toutes les autres. La découverte la plus saillante de son travail est la ressemblance presque entière qu'il a trouvée entre cette langue celtique et celle qui se parle dans la mer du Sud. Il est évident que l'ouvrage de M. le Brigant fortifie mon opinion; car enfin, lorsqu'il s'agira de décider laquelle de ces deux langues est la primitive, pourra-t-on hésiter entre l'idiome celtique relégué dans quelques villages d'Europe, et cette langue antique qui règne sur tout un hémisphère, et se parle de l'île de Pâques à la Nouvelle-Zélande, et des îles Sandwick à celles des Amis. On pensera avec raison que le premier est une émanation de la seconde, déposé par elle dans le souvenir des hommes, comme les substances marines que l'Océan a déposées sur nos montagnes.

Tandis que le déplacement des eaux nous invitait à descendre des montagnes dans les plaines, il contraignait les habitans des terres australes à monter des plaines sur les hauteurs. De même que l'ingénieux historien de l'Atlantide, citoyen illustre, chargé de toutes les couronnes du patriotisme et du génie, a observé que le culte des montagnes était universellement répandu dans l'ancien monde, peut-être retrouvera-t-on le culte des plaines établi chez les peuples de la mer du Sud. Au moins jusqu'à présent n'a-t-on pas remarqué qu'ils eussent aucune prédilection pour les lieux élevés, et qu'ils y pratiquassent des oratoires et des pélerinages. Cette exception est déjà un témoignage bien puissant.

Il sera plus difficile sans doute d'assigner la véritable cause de cette émigration de l'Océan que d'en décrire la marche. L'abaissement des côtes dans les golfes, le cours des grands fleuves qui s'y dirige constamment, annoncent assez quels ont été les couloirs de cet immense volume d'eau. Quand les flots accumulés furent parvenus à l'équateur, ils durent

en tomber avec violence; et pressant latéralement comme tous les fluides; ils prolongèrent, en les rongeant, les deux pointes méridionales de l'Afrique et de l'Amérique, et couvrirent toutes les régions basses et moyennes de l'hémisphère austral qui y rendent aujourd'hui la navigation si périlleuse. On peut compter parmi les accidens de ce voyage le refoulement qu'éprouvèrent les eaux dans le golfe du Mexique. L'isthme de Panama, qu'elles ne purent rompre, les rejeta sur l'Afrique, où, creusant le golfe profond de Guinée, elles permirent au Brésil de faire saillir sa côte arrondie. Partout le bassin des mers, armé d'angles correspondans, rappelle une irruption du nord au midi. Partout la face méridionale des continens est dentelée, sillonnée, comme on le voit après une inondation sur la partie d'un terrain mouvant par où les eaux se sont récemment écoulées. Si jamais ces idées engageaient les savans à des recherches, peut-être reconnaîtrait-on que la retraite des eaux a été plus tardive en Amérique; ce qui donnerait la clé d'une infinité de phénomènes physiques et moraux. Peut-être le grand ouvrage que prépare M. Marsden sur la langue du sud, et sur celle des Esquimaux et des Groënlandais, qu'il regarde comme une seule famille, nous donnera de grandes lumières sur les émigrations de l'espèce humaine. Ces vérités nous apprendraient encore mieux tout ce que nous devons à Cook. Autrefois, pour tenter des cours avares, les navigateurs imaginèrent un pays formé de nos plus précieux métaux : les lumières et la vérité, voilà l'Eldorado de notre siècle.

(18) Cette conquête sur l'ambition espagnole est peut-être plus surprenante que celle qu'un Génois fit en sa faveur au treizième siècle. La découverte de l'ancienne Amérique fut presque un événement nécessaire et prévu. Un bras invisible

ne jeta pas des Espagnols aux îles Lucayes; mais les découvertes successives de Madère, des Canaries, des Açores, des îles du Cap-Vert, présageaient l'embrassement des deux mondes. L'esprit général, dirigé vers ce but, ne pouvait ni se détourner, ni rétrograder. Il ne restait qu'un pas à faire; et ce pas devait être fait : il ne fallait qu'un grand homme; et ce grand homme devait se montrer; on doute même s'il n'y en eut pas deux. (Colomb et Améric Vespuce.)

Il faut cependant moins attribuer à l'ignorance qu'à la politique l'étrange inaction des Espagnols, qui a laissé si imparfaite cette grande découverte. On sait qu'autrefois ils eussent voulu rétrécir le Nouveau-Monde pour pouvoir en couvrir toutes les avenues. On les vit stupidement renverser au Pérou les pyramides astronomiques élevées par des académiciens français. Mais leur sang et leurs trésors prodigués de nos jours pour la liberté d'une partie de l'Amérique; mais une expédition savante qu'ils viennent d'ordonner à l'exemple de celle de M. de La Peyrouse, attestent combien ils ont abjuré cette jalousie timide. En général, les apologistes des Espagnols n'ont pas été de meilleure foi que leurs détracteurs. Il fallait avouer qu'en effet dans tout ce qui tient aux connaissances et aux lumières, ce peuple a été devancé par la plupart de ses voisins; mais il fallait remarquer qu'il n'a éprouvé aucune de ces convulsions violentes, de ces guerres civiles et religieuses, auxquelles ils ont dû cette maturité précoce qui a nécessairement altéré leur constitution. Sans vanter exclusivement la raison exaltée des uns, trop semblable à la fertilité suspecte qui avoisine les volcans, il fallait prévoir que l'autre, perfectionnée lentement et sans secousses par le temps, l'exemple et un excellent naturel, deviendra un jour la nation la plus immuablement philosophe de l'Europe.

(19) La dénomination des terres nouvelles est encore un de ces heureux moyens que les gouvernement doivent mettre à profit. La découverte des terres australes ne sera utile qu'autant qu'on les visitera fréquemmens. Mais, dans le moment présent, on ne peut guère exiger des États une suite d'entreprises parfaitement désintéressées. Pense-t-on donc que l'espoir de voir son nom reposer sur une des bases du monde, et se répéter glorieux d'âge en âge, n'attirât un grand nombre de souscripteurs pour les expéditions maritimes? Déjà on a annoncé qu'un simple citoyen de Londres, M. Irton, entreprenait à ses frais un pareil voyage. Car si à Londres quelquefois les rois paraissent des citoyens, plus souvent encore les citoyens agissent en rois. Au reste, si les nomenclatures géographiques n'eussent jamais rappelé que de grands noms ou de grandes vertus, quelle étude eût été plus intéressante et plus utile? Semblable à Condé parcourant les galeries de son palais, le philosophe eût parcouru le monde au milieu des trophées de la famille humaine. Combien il eût senti son cœur s'échauffer et son ame s'agrandir en touchant aux îles de Fénélon, d'Assas, de Suffren et de La Fayette!

(20) L'événement a constamment décidé, contre l'avis du commodore Byron, que la route suivie par Cook était, dans toutes les saisons, plus avantageuse que le détroit de Magellan. C'est la sage intrépidité de Cook qui familiarisera nos marins avec les latitudes élevées. Le capitaine Jacques Wyatt, Danois, commandant le vaisseau *la Baleine*, a prétendu que, le 28 mai 1786, il s'était porté à 89 degrés de latitude nord, où il avait abordé un volcan qui vomissait le feu sur des cratères de glace.

Je ne passerai pas sous silence une autre observation du commodore Byron, qui s'accorde avec l'opinion de Cook sur

le danger du doublage des vaisseaux en cuivre. Byron reconnut que cette enveloppe métallique éloignait les poissons, et, dans une navigation de long cours, privait les équipages d'un moyen de subsistance souvent nécessaire.

(21) Il s'est élevé des débats à l'occasion de la terre prétendue découverte par M. Bouvet, et que Cook n'a pas retrouvée. Des écrivains français et anglais ont pris chacun le parti de leur compatriote. On sent bien que ce n'est pas avec la plume, mais avec des vaisseaux, qu'une pareille question peut se décider. L'erreur de M. Bouvet ne serait pas surprenante, si l'on fait attention combien les brumes et les glaces peuvent tromper les yeux les mieux exercés. Tant de prétendues découvertes ont disparu, que, si l'illusion n'y avait été pour rien, il faudrait conclure que les mers australes et leurs archipels ne sont qu'un chaos en ébullition.

(22) Quand, en dernier lieu, l'héritier du trône de la Cochinchine est venu demander des secours dans l'asile ordinaire des rois, on a cité l'autorité de Cook sur l'importance des ports appartenans au prince fugitif, relativement au commerce et à l'influence politique.

(23) Des papiers publics avaient annoncé que les Provinces-Unies entendaient s'opposer à l'établissement de la colonie anglaise dans le Baie-Botanique. Il est probable que c'était un rêve du gazetier. Si les périls, la patience, le génie de l'observation, l'étude de la position, des productions, des rapports, peuvent donner des droits sur une contrée qu'un autre s'est contenté de voir en passant, en est-il de préférables à ceux que Cook a acquis à l'Angleterre sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande? Au reste, toutes ces sublimes

questions du droit des gens se décident par la fable de l'huître. L'un l'avait vue le premier; l'autre l'avait ramassée. Le véritable propriétaire fut celui qui la mangea.

(24) Ce détroit, appelé de *l'Andeavour*, est d'un avantage inappréciable. On n'en connaîtra toute l'utilité que lorsque les mers du sud seront plus fréquentées. On n'a point ignoré combien sa connaissance eût épargné de temps et de dangers à M. de Bougainville.

(25) Cook doit être regardé comme le restaurateur de la géographie, parce qu'il a le plus contribué à en bannir la partie spéculative. Pour qui connaît la marche de l'esprit humain, et son amour de l'indépendance et du merveilleux, il est certain qu'en tout genre de connaissances, la partie qui est abandonnée à l'imagination fera négliger et finira par corrompre la partie positive. Nulle science ne l'a plus éprouvé que la géographie. Entre mille exemples que j'en pourrais donner, je ne citerai que ce que dit l'éditeur du Voyage du docteur Sparmann. « *Le Doddington,* vaisseau de la compagnie des Indes, et tout récemment un autre encore, n'ont fait naufrage que parce qu'ils ignoraient que la côte d'Afrique s'étend bien loin à l'est avant de commencer à se porter vers le nord; en sorte que les vaisseaux venant de l'Inde trouvaient la Caffrerie beaucoup plus à l'est qu'ils ne s'y attendaient ; et ceux qui étaient jetés au loin vers le sud étaient obligés de lutter contre l'impétueux élément, dans ces rudes climats, lorsqu'ils auraient pu trouver sur la côté méridionale, à l'est de False-Bay, des havres salutaires. » En portant la lumière sur les parties inconnues du globe, en excluant à jamais de la géographie les énigmes et les problèmes, Cook a imposé à ses successeurs la loi d'une exactitude scrupuleuse.

et a rendu inexcusable et presque impossible une incurie semblable à celle qui a été relevée par le médecin suédois. Les effets de cette première impulsion sont déjà sensibles. En Espagne on s'occupe à rendre plus courte et plus sûre la route des galions. En France on vient de soumettre les cartes géographiques à une censure prudente; le ministre de la marine communique fréquemment aux négocians des remarques salutaires, etc. Tout annonce que la géographie va devenir ce qu'elle doit être, une science rigoureusement exacte.

(26) Cette pénétration étonnante, ce coup d'œil rapide et observateur que j'attribue Cook, nous sont attestés par l'homme de la terre qui, sans contredit, en est le meilleur juge. Suivant les dernières relations venues de la Baie-Botanique, M. de La Peyrouse répondit aux colons anglais qui l'interrogeaient sur les expéditions de Cook ces paroles remarquables: « Cet illustre navigateur n'a rien laissé à découvrir à ceux qui « ont voulu le suivre. » Quel éloge vaut un pareil aveu? On sait encore que Cook, dans sa dernière expédition, fut choisi pour seul astronome de son vaisseau. Enfin, son mérite littéraire n'est pas indigne d'attention. Dans un temps où tout bel esprit qui a franchi les barrières de sa ville croit devoir au public l'histoire de ses voyages, où nous sommes inondés de ces recueils emphatiques de puérilités, d'amour-propre et de préventions de tous les genres, les Voyages de Cook écrits avec la plus énergique simplicité, des merveilles racontées sans l'enflure des mots ni l'appareil des systèmes, n'ont pas dû paraître aux bons esprits sa découverte la moins piquante.

(27) Les voyages de Cook ont fourni aux Anglais le sujet d'un magnifique ballet qui a été exécuté sur le théâtre de

Cowen-Garden avec un grand succès. Je n'envierai point à Londres ce spectacle muet, parce qu'il me semble qu'avec d'aussi riches matériaux il ne fallait pas seulement parler aux yeux, et que le tableau des caractères et des mœurs aurait encore ajouté au pittoresque des costumes et des décorations. Je ne doute pas que nos écrivains dramatiques ne s'emparent de ce sujet absolument neuf; car *Zoraï*, dont la scène est à la Nouvelle-Zélande, est une tragédie purement allégorique.

Du pain et des spectacles, tel est le cri que nous avons emprunté des Romains. Une pantomime a rempli chez les Anglais le second de ces besoins; disons ce que va faire, pour le premier, un homme déjà célèbre par les services qu'il a déjà rendus aux sciences. Le chevalier Banks, ce premier compagnon de Cook, a proposé de transporter en Amérique ou en Europe, à l'aide d'une serre chaude pratiquée dans un vaisseau, l'arbre-à-pain de l'île de Taïti, et l'on assure que l'exécution de ce projet est confiée à M. Gore, le même qui, après la mort de Cook, ramena ses deux vaisseaux en Angleterre. Si le succès couronne cette belle entreprise, je la regarde comme la plus heureuse conquête de notre siècle. Quelques semences de patates ont peut-être plus enrichi l'Europe que ne l'ont fait les mines du Pérou.

Cook décrit, dans ses relations, des fours extrêmement économiques, creusés par les sauvages en forme de terriers. Pourquoi néglige-t-on d'en faire l'essai? Ils pourraient être d'une grande utilité pour les paysans de plusieurs de nos provinces.

La lecture des grands voyages laisse ordinairement dans les imaginations vives et entreprenantes, un sentiment de regret qui les importune. Je pense qu'on pourrait leur procurer un équivalent facile. Plusieurs faits très-singuliers, que j'ai été à portée de recueillir, m'ont convaincu qu'il existe

autour de nous des pays aussi inconnus que dignes de curiosité, et que pour faire, même en France, un voyage aussi piquant et aussi intéressant que tel autre qu'on lit avec avidité, il suffit de quitter les routes et de chercher des hommes.

(28) En 1760, les Anglais accordèrent un passe-port à la personne du P. Pingré, que la France envoyait à l'île Rodrigue observer le passage de Vénus. Pendant la dernière guerre, la politique de Louis XVI fut bien plus généreuse, et ce furent les vaisseaux mêmes de Cook qu'elle mit sous sa sauvegarde. A la vue de ce manifeste qui attestera aux siècles à venir les progrès que la raison a faits dans le nôtre, la philosophie reconnut avec joie son ouvrage, et s'applaudit d'avoir persuadé aux gouvernemens, que celui qui sert le genre humain ne peut-être l'ennemi d'aucun peuple. Ce fut M. Turgot qui fit adopter à notre cabinet cette belle résolution. Ainsi l'honneur des nations dépend souvent du choix d'un ministre. Ce choix ne saurait jamais leur être indifférent ou étranger.

(29) C'est le 14 février 1779 que Cook, âgé d'environ cinquante ans, fut tué à Owhy-Hée, l'une des Sandwicks, où les vents l'avaient forcé de rentrer. Terrassé d'un coup de massue, percé d'un poignard, il fut emporté et dévoré par les sauvages. Quelques restes de son corps furent cependant rendus à ses compagnons, et ensevelis dans la mer avec les cérémonies ordinaires. Les particularités de cette horrible catastrophe sont très-bien présentées dans une brochure qui parut l'année dernière sous le titre de *Détails nouveaux et circonstanciés sur la mort du capitaine Cook, traduits de l'anglais.* A la lecture de ce récit, qui a tous les caractères

de l'exactitude et de la bonne foi, et qui a été adopté récemment par l'auteur de la *Vie du capitaine Cook*, on est convaincu que Cook avait pris toutes les précautions de la prudence ; qu'il se comporta avec la sagesse, l'humanité et le sang froid-qui lui étaient ordinaires, et qu'il n'eût même couru aucun danger, si la confusion ne se fût mise parmi ceux qui l'accompagnaient, et si le lieutenant de la chaloupe ne l'eût abandonné par crainte ou par défaut d'intelligence. On trouve dans la Vie de Cook, déjà citée, quelques détails sur les honneurs rendus à sa mémoire, tels que le monument élevé par sir Hugh Palliser, son ami protecteur, la magnifique médaille frappée par la Société royale, les armes ingénieuses données par le roi d'Angleterre à la famille de ce navigateur, son Éloge lu à l'Académie de Florence par Michel-Angelo Ganetti, et ce concours de louanges et de chants poétiques dont l'Europe a retenti. Il serait digne de la nation anglaise de lui élever un monument à côté des morts illustres qui reposent sous les voûtes de Westminster. Là, sur une urne ouverte on pourrait lire ces mots :

O vous qui d'un grand homme honorez la mémoire,
Cessez de chercher Cook sous ces marbres déserts :
Emblème de sa vie, emblème de sa gloire,
Sa cendre habite l'univers.

(30) Il a paru en Angleterre trois poëmes sur les travaux et la mort de Cook, composés tous trois par de jeunes demoiselles. L'abbé Delille lui a consacré quelques vers harmonieux de son poëme des *Jardins*, et l'abbé Raynal un passage éloquent de son *Histoire philosophique et politique des deux Indes*. Enfin, l'on sait que madame la princesse de Linange a fait une partie des fonds du prix de 1200 liv. proposé par l'Académie de Marseille.

(31) Je désirerais qu'un philosophe profond écrivît l'histoire comparée de ces quatre débordemens d'Europe, et marquât leur influence diverse sur les mœurs, le commerce, les sciences et la navigation. En général, les premiers navigateurs au sud, cherchant plutôt des épiceries que de la vérité ou de la gloire, jetèrent une étrange confusion dans la géographie. L'introduction des *Voyages de Cook* donne une idée assez précise des expéditions qui avaient précédé la sienne. Mais il faudrait consulter les voyages aux terres australes par M. Dalrymple, les découvertes et les voyages dans le nord par M. Forster, ainsi que les derniers historiens de Russie, pour bien connaître où en était le génie des découvertes, lorsque Cook lui donna une si grande impulsion.

(32) Les progrès de la nouvelle colonie seront un spectacle bien intéressant pour le philosophe. Il sera curieux de voir comment la nécessité du travail et l'espoir de quelques jouissances régénèreront peu à peu des hommes corrompus. Nous avons déjà vu le tableau contraire dans les observations morales et physiologiques qu'on publia il y a quelques années sur le dépôt de mendicité d'une de nos provinces.

(33) On dit qu'une compagnie de négocians anglais a équipé quelques vaisseaux pour aller acheter des pelleteries dans la nouvelle Amérique de Cook, et les échanger ensuite dans les ports de la Chine. En fait de spéculations de commerce, il faut laisser agir l'intérêt et l'industrie. Formé par l'expérience, consommé dans la science des détails, connaissant à fond la portée des besoins et la force des ressources, le commerçant sait mieux que personne ce qu'il peut attendre, craindre et hasarder. Je n'aime pas voir un rêveur politique, le com-

pas à la main, et la mappemonde sous les yeux, distribuer méthodiquement les richesses des nations.

(34) L'ouvrage le plus complet qui ait paru jusqu'à ce jour sur la traite et l'esclavage des nègres, est sans contredit celui de M. le docteur Frossard, en deux volumes in-8°, intitulé : *la Cause des esclaves nègres et des habitans de la Guinée portée au tribunal de la justice, de la religion et de la politique*. On y trouve les preuves de cette vérité consolante, que l'abolition graduelle de la traite et de l'esclávage des nègres sera très-avantageuse au commerce et aux colonies. Ce grand procès, qui va s'instruire en même temps au Parlement d'Angleterre et à l'Assemblée Nationale de France, sera jugé en grande connaissance de cause.

(35) L'ingénieux auteur des *Recherches philosophiques sur les Américains*, est celui qui a le plus combattu la possibilité de la communication de l'Amérique à l'Asie, et de sa population par le nord. M. Antermony, gentilhomme à la suite de l'ambassadeur envoyé par le czar Pierre, avait été frappé de la ressemblance des Tunguses de Sibérie avec les Canadiens, et avait soupçonné qu'ils n'étaient pas si éloignés les uns des autres qu'on le pensait communément. Sur quoi l'auteur des *Recherches philosophiques* s'écrie : « Cette distance, que M. Antermony veut trouver si peu importante, « est à peu près de huit cents lieues gauloises, au travers d'un « Océan périlleux et impossible à franchir avec des canots « aussi chétifs et aussi fragiles que le sont, au rapport d'Ysbrand-ides, les chaloupes des Tunguses. » Au lieu de ce précipice effrayant, creusé par l'imagination de M. Paw, entre les deux mondes, Cook n'a trouvé qu'une mer large de seize lieues, et parsemée d'îles. Sans être décisif en faveur du sys-

tème de Mabius ou de celui de M. de Guignes, ce point de fait détruit l'objection tirée de la population de l'Amérique contre les livres de Moïse.

Voyez l'article CALIFORNIE dans la *Nouvelle Encyclopédie méthodique*, pour connaître tout ce que la géographie a dû à Cook dans cette partie du globe, et ce qu'elle devra à M. de La Peyrouse.

(36) Les papiers anglais ont fait le tableau le plus brillant des avantages que promet la nouvelle colonie de la Baie-Botanique dans la Nouvelle-Hollande, nommée par les Anglais *New-South-Wales*, Nouvelle-Galles méridionale. La situation centrale que ce pays tient sur le globe, ont-ils dit, ne peut manquer de lui donner un jour une influence dominante sur la politique d'Europe. Il s'étend depuis le 44ᵉ degré jusqu'au 10ᵉ de latitude sud, et depuis la longitude 110 jusqu'à 154. On peut y aller du Cap de Bonne-Espérance dans un mois, de Madras dans cinq semaines, de Canton en Chine dans le même espace de temps. Il est également voisin des Moluques. On y va de Batavia en moins d'un mois, et il n'est éloigné que de quinze journées de la Nouvelle-Zélande, qui est couverte de bois de construction jusqu'au bord de la mer. Les arbres sont si gros et si élevés, qu'un seul arbre est suffisant pour faire un mât de vaisseau de guerre du premier rang. La Nouvelle-Zélande produit encore du chanvre, qui est autant un objet d'utilité que de curiosité. On pourra en recueillir une quantité d'autant plus grande dans la colonie, que cette plante croît naturellement dans la Nouvelle-Zélande. On peut la faire servir aux différens usages du coton, du chanvre et du lin, et elle est plus aisée à être fabriquée. Le produit de cette plante ne pourrait pas manquer d'être du plus grand avantage pour la marine, puisqu'on as-

sure qu'un câble de dix pouces, fait de ce chanvre, est aussi fort et durera autant qu'un de dix-huit pouces fait de chanvre d'Europe. Il y a actuellement de ce chanvre en Angleterre; et les fabricans assurent que si on en faisait de la toile à voiles, elle serait infiniment plus forte et plus belle que celle dont on se sert actuellement. Les filamens de cette plante sont extrêmement fins, et peuvent servir à faire de la batiste. Ce chanvre ressemble, quant à la couleur et au lustre, à de la soie d'un vert très-pâle. Les avantages que cet établissement procurera à l'Angleterre sont immenses. Il est donc surprenant qu'on ne fasse pas embarquer des milliers de sujets paresseux qui vivent dans la misère, pillent le public, ou subsistent d'aumônes; ils pourraient devenir des sujets précieux dans la colonie de New-South-Wales, faire leur bonheur, et contribuer à celui de leur pays.

A ces avantages particuliers j'en ajouterai un général : c'est la facilité qu'on aura de cultiver les plantes d'Europe et d'élever des troupeaux dans la Nouvelle-Hollande, d'où les uns et les autres pourront ensuite être transportés et naturalisés dans tout l'hémisphère.

(37) C'est le 1[er] août 1785 que les frégates *la Boussole* et *l'Astrolabe* sortirent de Brest pour un voyage de découvertes. Suivant les dépêches apportées par M. de Lesseps le 17 octobre 1788, M. de La Peyrouse promettait son retour pour le mois de juillet ou d'août 1789. Ce n'est pas sur les documens imparfaits que nous avons reçus jusqu'à ce jour, qu'il convient de juger cette magnifique expédition, dont les sciences ont tant à espérer. Mais quelle reconnaissance ne devons-nous pas aux hommes généreux qui se dévouent à ces périlleuses entreprises! A quel prix on achète les découvertes maritimes! Le premier monument de M. de La Peyrouse a

été un monument de mort; et l'île du *Cénotaphe* est peut-être sa première découverte. Puisse l'épouvantable catastrophe qu'une partie de son équipage vient d'éprouver aux îles des Navigateurs être le dernier de ses revers ! Ah ! les élémens et les hommes devraient-ils conjurer la ruine de ce qui doit honorer la nature et l'humanité !

MARGUERITE DE VALOIS,

REINE DE NAVARRE,

Née à Angoulême en 1492; morte en 1549, au château d'Odos en Bigorre.

Marguerite de Valois, sœur unique de François Ier, a presque fait oublier sa beauté par l'éclat d'autres qualités plus précieuses. Elle échappa au péril d'épouser Henri VIII, roi d'Angleterre, pour tomber au pouvoir de deux maris peu dignes de la posséder, le duc d'Alençon, premier prince du sang, et ensuite Henri d'Albret, roi de Navarre.

Son frère eut sa principale affection; elle le consola dans sa prison, et lui donna sur le trône des conseils qu'il ne suivit pas toujours. Il la chargea plusieurs fois de recevoir les ambassadeurs, et de traiter les affaires les plus délicates. Elle unissait à un cœur sensible une ame forte, un jugement sain, un esprit pénétrant, un caractère enjoué, des graces naturelles, et un désir constant de plaire, né de la bienveillance et non de l'amour-

propre. Sa vertu résista aux entreprises du favori Bonnivet, l'homme le plus téméraire et le plus séduisant de la cour (1); et sa réputation, sortie avec gloire de cette épreuve redoutable, ne fut pas atteinte par les fictions de Clément Marot, qui, page, poète et Gascon, usait des licences que tant de titres lui donnaient.

La reine de Navarre fit le bonheur de son peuple par un gouvernement sage et humain, et les délices de la cour de France par le charme de sa personne et de son esprit. La célèbre Anne de Boulen était sortie de cette brillante école. Marguerite sut mieux que son frère protéger les lettres et encourager les savans. Elle leur donna un asile dans ses États, et les défendit contre les fanatiques de ce temps-là, qui faisaient à leur propre religion l'injure de penser qu'elle ne pouvait être la croyance des gens d'esprit.

(1) Ce courtisan eut l'audace de faire pratiquer une trappe au plafond d'une chambre où devait coucher la reine, et s'y introduisit par ce moyen, quand il la crut endormie. Mais les cris de la princesse le déconcertèrent; et les marques qu'elle lui fit porter de sa colère furent le seul fruit qu'il recueillit de l'aventure. Marguerite alla se plaindre à son frère d'un outrage qu'il devait ressentir comme elle; mais François Ier ne lui répondit que par une scandaleuse moquerie, et ne vit rien de blâmable dans un crime aussi galant. Le prétendu honneur de la chevalerie est un des mille mensonges sur lesquels dort la crédulité de notre siècle.

Les *Contes* de la reine de Navarre offrent, comme ceux de Boccace, un tableau varié des ruses des amans, des tromperies des femmes, et de la débauche des gens d'église. Elle les composait dans sa litière, pour adoucir l'ennui de ses voyages. On remarque, comme un signe du progrès des mœurs, qu'ils sont un peu moins licencieux que les *Cent Nouvelles* précédemment recueillies par le roi Louis XI. Les contemporains en trouvèrent le style coulant et naturel; nous l'appelons naïf, parce que son imperfection nous représente en quelque sorte le bégaiement de l'enfance.

Les *Hymnes* et les *Pastorales* de Marguerite sont moins connues que ses *Contes*. Elle fit jouer en Béarn, par des comédiens ou bouffons qu'elle avait appelés d'Italie, des espèces de tragi-comédies tirées par elle du Nouveau-Testament, et rendues plus dramatiques par le mélange de diables et de moines. Elle poussa la passion de s'instruire jusqu'à observer dans toutes ses phases l'agonie et la mort d'une des filles de sa chambre, afin de vérifier un système qui était alors en vogue sur la séparation de l'ame et du corps. On sait qu'elle-même mourut d'apoplexie, en contemplant une comète.

Sa piété pure et élevée ne fut pas comprise par les superstitieux. Ils ont dit qu'elle vécut calviniste, et mourut catholique; ils calomnièrent jusqu'à sa noble devise, représentant une fleur qui regar-

dait le soleil, avec ces mots : *non inferiora secutus.* La Sorbonne censura un de ses livres trop plein de l'amour de Dieu. Des théologiens la représentèrent en *furie de l'enfer*, dans une farce qui fut jouée sur les tréteaux du collège de Navarre. Un cordelier d'Issoudun, pour qui elle demanda grace, proposa en chaire, de l'enfermer dans un sac et de la jeter dans la rivière. L'inaltérable bonté de la reine, qui l'avait portée à soustraire quelques victimes aux bûchers de l'intolérance, était la cause de tant de fureur.

L'envie, qui assiège les princes, n'a pu nous transmettre un seul fait défavorable à Marguerite de Valois. Pour indiquer une tache à son caractère, il faudrait l'inventer. Étrangère aux vices de sa mère, aux folies de son frère, et aux travers de son temps; belle et reine sans arrogance, vertueuse sans pruderie, savante sans pédantisme, douce et bonne sans faiblesse, chaste au milieu d'une cour corrompue, supérieure et fidèle à ses deux maris, elle est, sans contredit, la princesse la plus aimable, et la femme la plus parfaite qui soit sortie de la maison royale de France. Je ne sache point de trône qu'elle n'eût embelli, et point de siècle qu'elle n'eût honoré.

FRANÇOIS DE LORRAINE,

DUC DE GUISE, SURNOMMÉ LE BALAFRÉ,

Né au château de Bar, le 17 février 1519; tué devant Orléans, le 24 février 1563.

Voici un de ces caractères grands et passionnés, plus propres à inspirer des poètes, qu'à faire le bonheur des hommes. Le duc de Guise était l'aîné des six fils de ce prince lorrain que la France avait si imprudemment accueilli. Avec sa taille héroïque, sa bravoure indomptable, son naturel franc et généreux, il ouvrit la carrière de cette race brillante, auprès de laquelle, disait-on, les autres princes semblaient du peuple. Quatre règnes furent témoins de l'emploi ou de l'abus de ses rares qualités.

Sous François Ier, ce ne fut d'abord qu'un jeune guerrier plein de vaillance; une blessure qu'il reçut au visage en assiégeant Boulogne lui valut le surnom de *Balafré*, que dans la suite son fils porta pareillement au même prix.

Sous Henri II, la fortune et la gloire le comblent de leurs dons, et le placent au premier rang des grands capitaines. La France triomphe partout où il est, et succombe où il n'est pas. La belle défense de Metz et la bataille de Renti attestent son courage et ses talens : il accourt du fond de l'Italie pour réparer les désastres de la défaite de Saint-Quentin ; et, quand on croit tout désespéré, il emporte en huit jours la place de Calais que les Anglais possédaient depuis deux cent dix ans. Il étonne moins encore par ses exploits que par la grandeur d'ame et l'humanité qu'il associe à ses victoires, et dont les habitudes guerrières de son siècle ne lui donnaient pas l'exemple. Tant de services le rendent l'idole et le génie tutélaire de la France. Le parlement de Paris le proclame *conservateur de la patrie*; on propose de le créer *vice-roi du royaume*, et l'on ne se croit pas exempt d'ingratitude en le nommant *lieutenant-général des armées du roi au dedans et au dehors*. Cette haute fortune paraît si méritée qu'on oublie volontiers ce qui en est dû à la faveur de la duchesse de Valentinois. Avec un prince léger, borné, et subjugué par une femme, comme l'était Henri II, il faut se féliciter quand le caprice de la favorite rencontre un grand homme.

Cependant, lorsque ce monarque périt dans les jeux d'un tournoi, il commençait à soupçonner le

duc de Guise d'être en effet un trop grand homme pour la monarchie; mais il n'était plus temps, et les dix-sept mois du règne de François II furent la proie des princes lorrains. La nouvelle reine était leur nièce Marie Stuart, que les plaisirs berçaient en attendant la hache des bourreaux. Le Balafré avait un frère, le fameux cardinal de Lorraine, assez appliqué aux affaires, mais poltron et féroce comme les animaux carnassiers. Chargé des finances du royaume, il fit planter des gibets à sa porte, et menaça de mort quiconque l'importunerait de ses demandes ou de ses plaintes. La conspiration d'Amboise se forma contre la tyrannie des deux frères, et fut révélée avant l'exécution; le cardinal ne s'en baigna pas moins dans le sang de ses ennemis, et, il faut bien le dire, François de Lorraine n'irrita que trop ses cruautés.

Il n'est point de vertus que ne corrompe une ambition effrénée. Le duc de Guise, qui éxerçait de fait la puissance souveraine, se voyant placé entre la branche des Valois qui déclinait, et la branche des Bourbons qui devait la remplacer, parut s'attacher à opprimer la première, et à détruire la seconde. Maître du roi, il dégrada Antoine de Bourbon, en l'obligeant à se tenir devant lui debout et découvert; et, sous de vains prétextes, il fit condamner à mort le prince de Condé par des commissaires. Sa tête devait tomber le jour de

l'ouverture des états-généraux, et l'on délibérait si celle du pusillanime Antoine n'aurait pas le même sort, quand la mort de l'impuissant François II, au nom de qui se préparaient ces horreurs, amena d'autres événemens non moins funestes.

Catherine de Médicis, effacée jusqu'alors, parut sur la scène avec l'enfant de dix ans qui fut Charles IX. Importunée de la puissance des Lorrains, elle affecta de favoriser les protestans et les princes de la maison de Bourbon. François de Guise comprit alors qu'une guerre de religion forcerait la reine-mère d'abdiquer ce rôle factice; et l'odieux massacre de Vassi, qu'il provoqua lui-même et que ses gens exécutèrent, eut en effet cette fatale conséquence. Rendu à la vie des camps, et sevré de la maligne influence de son frère, il sema au moins de quelques vertus cette arène de tous les crimes. La prise de Rouen et la victoire de Dreux portèrent au plus haut point sa popularité, ainsi que l'éclat de son génie belliqueux. On le vit au sein des discordes civiles, comme en des temps plus prospères, affable, calme, prompt à réparer ses torts, chéri des femmes, adoré des soldats, protecteur du mérite, et si libéral qu'il laissa dans sa succession 600,000 francs de dettes.

Ce fut devant Rouen qu'un protestant, qui devait l'assassiner, fut renvoyé par lui sain et sauf avec cette belle réponse : « Si ta religion t'oblige d'ôter

« la vie à un homme qui, de ton aveu, ne t'a jamais « offensé, la mienne m'ordonne de te pardonner : « juge laquelle des deux est la meilleure. » Ce fut après la journée de Dreux qu'il partagea son lit avec le prince de Condé qu'il avait fait prisonnier, et dormit d'un profond sommeil à côté de son ennemi vaincu.

La guerre civile n'était pas digne de tant de magnanimité. Bientôt un gentilhomme de l'Angoumois, nommé Poltrot de Mercy, qui, de catholique outré, était devenu protestant frénétique, tua le duc de Guise avec une recherche de trahison et de lâcheté que le fanatisme seul croit ennoblir. Le héros, se sentant frappé d'un coup mortel, finit en sage une vie qui n'était pas sans reproche, donnant à la reine des conseils humains et salutaires pour la paix et le bonheur de la France. Dans cette ame excellente, l'ambition seule était mauvaise. Guise fut trop grand pour un sujet; il eût été le modèle des rois, s'il fût né sur le trône.

Le parlement de Paris condamna Poltrot à la peine des régicides, et ces magistrats trouvèrent ainsi le moyen d'être flatteurs et factieux jusque dans l'ordonnance d'un supplice. Henri de Guise, héritier non moins célèbre des talens et des desseins de son père, en continua le dangereux personnage ; et l'on sait comment la Saint-Barthélemi, la ligue et les barricades, le conduisirent à la ca-

tastrophe de Blois. Le fanatisme avait immolé le premier par le bras d'un obscur assassin; la politique égorgea le second dans la chambre même du roi, où il tomba sous les coups de neuf poignards que Henri III avait distribués à autant de gentilshommes de sa garde.

Quand on considère combien peu il s'en fallut que cette famille étrangère ne dépossédât nos rois, il est difficile de ne pas rechercher les causes de ce péril singulier. D'abord, l'ambition désordonnée de Charles VIII et de François Ier ayant constitué la France dans un état d'hostilité contre la plupart des puissances de l'Europe, elle fut assaillie par des aventuriers de tout rang, par des esprits inquiets et audacieux qui vinrent tenter la fortune sous ses drapeaux; en second lieu, si la nation eût été comptée pour quelque chose, si l'état des hommes eût été réglé par des lois et non par des préjugés de courtisans, ces Lorrains, si promptement redoutables comme princes, n'eussent été que des citoyens modestes ou des hôtes inoffensifs; enfin, on peut remarquer que les trois premiers ducs de Guise comptèrent parmi leurs frères ou leurs fils cinq cardinaux, presque tous renommés par leurs vices et leurs intrigues, et qui détournèrent vers la coupable ambition de leur famille l'or et l'influence de l'Église. Le seul cardinal de Lorraine réunissait deux archevêchés,

quatre évêchés, et une foule d'autres grands bénéfices. Ainsi le trône fut alors gravement compromis par la folie des conquêtes, la vanité des cours, et l'abus des choses saintes.

JEANNE D'ALBRET,

REINE DE NAVARRE, MÈRE DE HENRI IV,

Née le 7 janvier 1528, et morte à Paris le 10 juin 1572.

A l'exemple de sa mère, Jeanne d'Albret fut habile, spirituelle, éloquente, belle sans art, émule et bienfaitrice des savans et des poètes. Mais les qualités qui, dans la destinée paisible de Marguerite de Valois, s'étaient converties en graces douces et séduisantes, prirent, au milieu des orages dont la vie de sa fille fut agitée, un caractère de force et d'élévation qui a fait de cette dernière l'égale des plus grands hommes.

Dès l'âge de onze ans, malgré ses refus et ceux de sa mère, l'autorité violente de François Ier donna sa main au duc de Clèves. On ne cite ce lien, borné dès-lors à une cérémonie extérieure, et bientôt rompu légalement, que parce qu'il servit de prétexte aux ligueurs pour soutenir, soit la nécessité du mariage que Jeanne d'Albret contracta ensuite

avec Antoine de Bourbon, soit la bâtardise de Henri IV, qui en était issu. On remarqua lors de ce mariage avec le duc de Clèves, que le roi avait tellement chargé sa victime d'or et de diamans, qu'elle succomba sous le poids de ce luxe barbare, et que le connétable se vit en murmurant obligé de la porter dans ses bras à l'autel.

Son peuple, son fils et son Dieu se partagèrent les affections de Jeanne d'Albret. Comme reine, elle gouverna avec sagesse et douceur, encouragea l'agriculture, les bonnes études et les bonnes mœurs; conserva et agrandit les établissemens de Marguerite, et laissa dans le Béarn une mémoire encore adorée. Comme mère, elle mérita l'éternelle reconnaissance des Français. C'est en chantant une chanson béarnaise qu'elle donna le jour à Henri IV; c'est par une éducation mâle et populaire qu'elle l'arma contre le sort; c'est par un choix d'instituteurs habiles, entre lesquels elle fut toujours elle-même le premier et le plus vigilant, qu'elle le prépara au trône. Gloire à la femme qui a opéré dans son fils un prodige qui ne s'était point encore vu, la réunion d'un héros et d'un bon roi! Comme chrétienne, elle fut l'honneur et l'appui du culte évangélique. Les leçons de sa mère, l'injustice du saint-siège envers sa maison, et le scandale des mœurs ecclésiastiques, l'avaient poussée vers la doctrine des réformés. Elle contribua également à

la propager par l'autorité de ses vertus, et par les productions de sa plume que distinguaient une logique entraînante et une concision nerveuse. Elle se montra dans sa croyance, comme dans tous les actes de sa vie, sincère, constante et magnanime. L'impudent Garasse, le prince des calomniateurs, n'a osé lui supposer d'autre tort que d'avoir, en brodant une tapisserie de son palais, substitué une tête de renard à celle d'un prêtre qui célébrait la messe.

Ses chagrins les plus vifs furent l'ouvrage de l'époux qu'elle avait choisi par tendresse, et que l'histoire a flétri de ses mépris. Antoine de Bourbon, léger, crédule, indécis, voluptueux, incapable de tenir son rang à la cour de France, y demeura opprimé par les Guise, et exposé au poignard dont le débile François II avait promis de le frapper. Il finit par se vendre à ses ennemis, et sacrifia sa religion et sa femme à l'appât des plus grossières séductions, telles que la principauté de Sardaigne, la main de la trop célèbre Marie Stuart, la perspective des couronnes d'Écosse et d'Angleterre. Catherine de Médicis, qui haïssait Jeanne d'Albret, comme le vice doit haïr la vertu, joignit à ces folles illusions les pratiques de son art; on sait qu'elle dressait elle-même à l'espionnage et à l'impudicité un essaim de *filles d'honneur*, destiné à la défaite de ses ennemis. L'ingrat Antoine préparait son

divorce, lorsqu'il fut blessé au siège de Rouen, et termina ses jours avilis entre les bras de la concubine (1) tirée pour lui du sérail de Catherine.

Jeanne d'Albret vit alors se conjurer contre elle les plus terribles adversaires, l'Espagne, la cour de Rome et la France. Philippe II conçut l'horrible dessein de la faire enlever et périr avec son fils; déjà son or avait payé et disposé les artisans de ce crime. La reine de Navarre dut son salut à la noble pitié d'Elisabeth de France, troisième femme de Philippe, qui put la prévenir à temps de cet infernal complot, et tromper l'espoir de l'inquisition qui attendait sa double proie la torche à la main.

De son côté, le pape Pie IV excommunia la reine de Navarre, la déclara déchue du trône, et l'assigna par un monitoire à comparaître en personne devant lui, afin que son procès lui fût fait par le saint-office. Mais, sans se déconcerter, elle dénonça à tous les souverains de l'Europe cet attentat emprunté des siècles les plus barbares. Sa vigueur et son éloquence obtinrent un plein succès, et l'animadversion générale éteignit dans la main du pontife des foudres qui n'étaient plus de saison.

Mais Catherine de Médicis, qui mêlait à un esprit faible et brouillon un cœur faux et sanguinaire, retombait toujours par ses propres ruses dans la

(1) Mademoiselle du Rouet de La Beraudière.

guerre civile, et s'en consolait en dirigeant ses vengeances contre Jeanne d'Albret. Le féroce Montluc fut surtout chargé d'environner de pièges cette malheureuse veuve, et, se flattant de la saisir vivante, il s'écriait déjà d'une voix cynique, et en vrai soldat de Médicis : *Je veux connaître s'il fait aussi bon* avoir affaire *avec une reine qu'avec les autres femmes*. Jeanne d'Albret, poussée à bout, conduit enfin son fils au camp des opprimés, et montre tout ce que peuvent le courage d'une mère, l'exaltation de la piété, et les mouvemens d'une ame forte et généreuse. Après la défaite de Jarnac, la mort du prince de Condé et la blessure de Coligny, c'est elle qui harangue et rallie l'armée, qui devient l'ame du parti, reprend ses États envahis un instant, négocie avec les cours, anime les guerriers, et veille sur Henri IV. Son héroïsme et ses talens réduisent ses ennemis à faire la paix. Mais la paix telle qu'on peut l'attendre de la politique des méchans.

La fourberie prit la place de la violence; Jeanne d'Albret fut appelée à la cour de France, et on lui offrit pour son fils la plus belle des filles de Henri II. Elle résista long-temps, et quand elle céda ce ne fut point par conviction, mais par condescendance pour des amis aveuglés, qui commençaient à calomnier sa prudence. Sa mort suivit de près son arrivée. Selon le bruit général, elle fut em-

poisonnée par des gants que lui avait fournis un Italien, parfumeur de la reine; et deux mois après, l'affreuse catastrophe de la Saint-Barthélemy ne justifia que trop ces soupçons, en découvrant l'intérêt que les ordonnateurs de ce massacre avaient eu à fermer par un crime des yeux trop clairvoyans. Au reste, quoique cet empoisonnement soit plus vraisemblable que démontré, on risque peu de l'ajouter aux forfaits avérés de Catherine de Médicis. Observons cependant avec joie que, les quatre fils de cette furie étant morts sans postérité, rien de son sang ne coule dans les veines de nos rois.

La reine de Navarre a laissé des souvenirs glorieux pour son sexe, et que n'a pu effacer l'ingratitude de Louis XIII. Ce monarque, oubliant trop qu'il était fils de Henri IV, se hâta de supprimer les belles ordonnances que Jeanne d'Albret avait données au Béarn, et de détruire le fameux collège d'Orthès, fondé aussi par elle, et qu'on avait à juste titre surnommé *la nouvelle Athènes*.

GASPARD DE COLIGNY,

AMIRAL DE FRANCE,

Né à Châtillon-sur-Loing le 15 février 1516, et tué à Paris le 24 août 1572.

De tous les hommes célèbres que la France posséda sous le règne des derniers Valois, le caractère le plus achevé fut sans contredit l'amiral de Coligny. Simple et calme, bienveillant et intrépide, il eut des mœurs pures et religieuses dans un temps de dissolutions; il fut ami constant au milieu des perfides, et s'occupa du bien public dans le débordement de toutes les ambitions. Sous des dehors sérieux, il éprouvait avec tendresse les affections de la nature; son esprit orné se plaisait aux études solides; la culture de ses vergers suffisait à la simplicité de ses goûts; c'était le délassement de ses travaux, et il n'eût pas demandé à la victoire d'autre récompense. Ame vraiment antique, et qui ne s'est pas encore reproduite parmi nous!

Neveu du connétable, il porta les armes dès sa plus tendre jeunesse. L'Italie, la France, l'Allemagne et la Flandre, furent témoins de ses exploits, de ses talens, de sa bravoure et de son humanité. La défense héroïque de Saint-Quentin le signala parmi les grands capitaines. Henri II le créa colonel-général de l'infanterie et amiral de France, et ces hautes dignités, achetées de son sang, ne furent point stériles entre ses mains.

Comme colonel-général, il établit le premier la discipline dans ce qu'on appelait alors une armée, et la fit observer avec une sévérité qui coûtait à sa douceur naturelle, mais que la justice exigeait. Les belles ordonnances qu'il rendit furent admirées par ses ennemis autant que par ses amis, et long-temps pratiquées en France comme chez l'étranger. L'insensible Brantôme ne peut s'empêcher de leur rendre l'hommage suivant : « Elles ont été les plus « belles et les plus politiques qui furent jamais « faites en France; et crois que depuis qu'elles ont « été faites, les vies d'un million de personnes « ont été conservées, et autant de leurs biens et « facultés; car auparavant ce n'étoit que pillerie, « volerie, briganderie, rançonnement, meurtres, « querelles et paillardises parmi les bandes; si « bien qu'elles ressembloient plutôt des compa- « gnies d'Arabes et de brigands que de nobles « soldats. Voilà donc l'obligation que le monde

« doit à ce grand personnage, qui n'est pas pe-
« tite. »

Comme amiral, il déploya, pour les progrès du commerce et de la navigation, des vues fort supérieures à son siècle. Il essaya d'enrichir et de purifier son pays par la fondation de colonies lointaines propres à recevoir les religionnaires. Mais la cour, remplie d'intrigues et d'égoïsme, seconda mal des établissemens qui auraient ajouté à nos possessions le Brésil et les Florides.

La tyrannie des Guise, l'oppression des princes du sang, la perversité de la régente et de son conseil italien, et enfin l'atroce persécution des protestans, suscitèrent la guerre civile, où l'amiral fut entraîné ; le but de cette insurrection est expliqué par la triple légende d'une médaille que Jeanne d'Albret, mère de Henri IV, fit distribuer aux soldats : *ou victoire entière, ou paix assurée, ou mort honnête.*

Coligny se vit toujours à regret dans le champ des discordes publiques. Aussi peut-on remarquer qu'il ne prit jamais les armes que dans la nécessité de la défense, qu'il accepta la paix toutes les fois qu'elle lui fut offerte, qu'il ne stipula jamais rien pour ses intérêts particuliers, et que, du moment où la liberté de conscience était accordée, il refusa constamment d'exiger des places de sûreté, tant il connaissait le besoin de maintenir la puis-

sance royale dans son intégrité. Entre les chefs de ces prétendues guerres de religion, il était seul vraiment religieux; car, dans le parti catholique, Catherine de Médicis n'hésita pas, sur la nouvelle d'une bataille perdue, de s'écrier avec indifférence: « Eh bien! nous ferons nos prières en français; » et le cardinal de Lorraine entama des négociations avec les princes allemands pour rendre la France luthérienne, et s'en faire déclarer patriarche; tandis que, dans le parti protestant, le prince de Condé et le prince de Béarn, tout entiers à la gloire et aux plaisirs, laissaient loin de leur pensée et les dogmes et les dissentimens théologiques.

L'ame droite et pieuse de l'amiral répugnait à tout déguisement. Quand on le soupçonna de complicité dans l'assassinat de François de Guise, son désaveu solennel convainquit tous ceux que l'esprit de parti n'aveuglait pas. Sa loyauté était si connue, que ses amis lui avaient caché avec soin le secret de la conjuration d'Amboise; et toutes les fois qu'il avait découvert des complots contre la vie de son rival, il n'avait pas manqué de l'en avertir, quoique sa propre tête fût mise à prix, et que les cinquante mille écus d'or promis par le parlement l'environnassent continuellement d'assassins et d'empoisonneurs.

Si je n'avais trop de regret à louer un Français réduit au malheur de combattre l'autorité de son

prince, je dirais tout ce qui fit de Coligny un homme extraordinaire : profondeur de plans, exécution hardie, opiniâtre, infatigable ; art de créer toutes ses ressources, et de conduire sans lois et sans finances des volontaires indisciplinés de diverses nations ; talent de négocier et de combattre, de subjuguer la fortune, et de sortir des revers plus redoutables que jamais : on croit lire les plus belles pages de la vie d'Annibal ou de Sertorius. Pardonnons sa gloire à l'armée qui fut l'école de Henri IV. Il faut remarquer aussi que l'amiral, trop modeste pour rechercher la domination, ne fut jamais en titre le chef de son parti, et que néanmoins il en tint la place par l'ascendant de son génie, de ses vertus, de sa renommée et de son invincible éloquence. Ajoutons que l'infériorité de ses forces l'ayant fait succomber dans presque toutes les actions générales, il n'en fut pas moins regardé par l'Europe comme le premier capitaine de son siècle, supérieur à ceux qui l'avaient vaincu.

Après les quatre batailles de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac et de Moncontour, et lorsque le parti des réformés semble anéanti, l'amiral renaît tout à coup avec des forces nouvelles, et du pied des Pyrénées se dirige sur Paris. Cette marche, exécutée au travers de la France, et accompagnée de triomphes, est mise au rang des

faits d'armes les plus prodigieux dont l'histoire ait gardé le souvenir. La cour en fut si déconcertée, qu'elle accorda la paix; paix scélérate, qui couvrit de son voile les apprêts de la Saint-Barthélemy.

Coligny est appelé à Paris, et comblé de faveurs par la reine-mère et par le roi; Charles IX comprend que l'intérêt de la patrie est le seul moyen de séduire ce noble vieillard, et il feint d'être touché de ses utiles projets. L'amiral se serait cru sacrilège de soupçonner un jeune roi qui le nommait son père, et qui s'attendrissait avec lui sur les misères publiques. Cependant sa mort et celle de tous les réformés étaient déjà résolues. Le 22 août, à onze heures du matin, l'amiral quittait le roi, et se retirait chez lui en lisant une lettre, lorsqu'il est blessé à la main et au bras d'un coup d'arquebuse. Le coupable est un nommé Maurevel assassin aux gages de Charles IX, et vulgairement nommé *le tueur du roi*. On croit communément que Catherine de Médicis avait ordonné ce meurtre, dans l'espérance qu'il exciterait quelque trouble, et que, sous prétexte de l'apaiser, on exécuterait le grand massacre comme une chose fortuite. Mais Coligny étant paisiblement rentré chez lui, il fallut par d'autres perfidies prévenir la fuite des protestans. Charles, Catherine et ses autres fils vinrent aussitôt trouver l'amiral, le plaignirent, le consolèrent, lui promirent justice;

le roi redoubla de caresses, le jeune tigre pleura. Il ne manqua pas, selon sa coutume, de demander ensuite à sa mère et à ses horribles conseillers *s'il avait bien joué son rôle.*

Deux jours après, Coligny fut la première victime du massacre. Besme, domestique du duc de Guise, et marié à une fille naturelle du cardinal de Lorraine, se présente à la tête des assassins : « Jeune homme, lui dit le vieillard, tu « devrais respecter mes cheveux blancs ; mais fais « ce que tu voudras, tu ne m'abrégeras la vie que « de fort peu de jours. » Besme l'égorge et le jette par la fenêtre ; le duc de Guise, qui l'attendait dans la cour avec des cris d'impatience, lui essuie le visage pour le reconnaître, le frappe du pied, et court à d'autres meurtres. On coupe la tête de l'amiral et on la porte à la reine, qui la fit, dit-on, embaumer et envoyer au pape. La populace se joua pendant trois jours des restes du cadavre, et finit par les attacher aux fourches de Montfaucon avec une chaîne de fer au-dessus d'un brasier. Le parlement eut la lâcheté d'imiter les fureurs de la multitude : il ordonna que l'effigie de l'amiral serait traînée sur la claie, et pendue en la place de Grève ; mais pour rendre cette infame parodie digne du roi et de sa cour, qui y assistèrent, il y fit en même temps mettre à mort Briquemant, vieux gentilhomme, et Arnaud de

Cavagnes, maître des requêtes, deux amis de l'amiral, découverts dans la retraite où ils avaient échappé au massacre. La mémoire de Coligny ne tarda pas à être réhabilitée; celle du parlement ne l'a pas été.

On trouva dans les dépouilles de l'amiral des mémoires pour l'histoire de son temps, et plusieurs écrits qui attestaient ses grandes vues et son patriotisme. La cour se hâta de les brûler, par le conseil de Gondi.

Au milieu des mouvemens d'horreur que la Saint-Barthélemy excita en Europe, la perte d'un aussi grand homme que l'amiral fut particulièrement ressentie. Le duc d'Anjou, qui avait eu tant de part à cette nuit criminelle, put quelques mois après connaître le jugement de l'opinion publique. En traversant l'Allemagne pour aller s'asseoir sur le trône de Pologne, il s'était arrêté chez le comte Palatin du Rhin; entrant un jour dans le cabinet du prince, il pâlit à la vue d'un portrait en pied de Coligny. « Vous connaissez bien cet homme, « Monsieur, lui dit le comte. Vous avez fait mou« rir en lui le plus grand capitaine de la chrétienté, « et ne le deviez pas; car il vous a fait et au roi « de très-grands services. » Le duc d'Anjou essayait de balbutier quelque apologie, quand le Palatin l'interrompit sèchement par ces mots : « Nous en savons toute l'histoire, Monsieur. » Le

coupable Henri put lire sur tous les visages l'indignation que sa présence allumait, et il se crut un instant menacé du sort qu'il trouva plus tard sous le couteau d'un moine.

L'amiral laissa une fille unique, qui fut mère d'un stathouder de Hollande. Louise de Coligny, femme d'un noble et touchant caractère, eut les vertus et presque les revers de son père. Privée de son premier époux, le jeune Théligny, massacré à sa vue dans la nuit de la Saint-Barthélemy, elle perdit le second, dont elle allaitait encore l'enfant, sous les coups d'un assassin dont le roi d'Espagne n'eut pas honte de payer le crime par des lettres de noblesse. C'est assez désigner, comme la victime de ce forfait, l'illustre Guillaume de Nassau, prince d'Orange, et fondateur de la république des Provinces-Unies.

JACQUES-AUGUSTE DE THOU,

HISTORIEN,

Né à Paris le 8 octobre 1553, et mort dans la même ville le 7 mai 1617.

Les grandes découvertes du quinzième siècle, jetées par la fortune au milieu de mœurs barbares, portèrent dans le siècle suivant une étonnante fermentation, et en firent l'époque la plus extraordinaire des âges modernes. Réveil de l'esprit humain, prodiges du génie, convulsions de la politique, acharnement des guerres, lutte sanglante des deux christianismes; l'Égypte, la Russie, la Suède, la Hollande, et le Portugal changeant de maîtres; un Flamand régnant en Espagne, les Stuart remplaçant les Tudor, les Guise disputant aux Bourbons l'héritage des Valois; Soliman et Gustave Vasa, Charles-Quint et Bazilowitz, le Tasse et Cervantes, Bacon et Montaigne, Raphaël et Michel-Ange: quelles scènes! quels tableaux! quels personnages! La Providence, qui ne voulut pas que

des temps si féconds fussent dérobés à l'instruction de l'avenir, en suscita un peintre fidèle, le plaça en France comme au foyer de ce grand travail de la société humaine, et lui donna l'amour de la vérité, le talent de la découvrir, et le courage de la publier.

L'homme voué à ce périlleux devoir fut Auguste de Thou. Fils du premier président au parlement de Paris, et né presque mourant, il dut peut-être son génie à la santé débile qui le préserva des études pédantesques de son siècle. Il eut pour ses premiers amis les nourrissons de nos muses encore un peu grossières, Ronsard, Baïf, Belleau, du Bartas, Passerat et Desportes. Des vers latins furent les essais et les délassemens de son esprit; ses élégies embrassèrent des sujets sacrés et profanes; sa lyre modula aussi avec une rare perfection des sons enjoués ou gracieux; et, presque toujours dans les événemens considérables de sa vie, il se servit de la langue de Virgile et d'Ovide pour épancher les profondes affections de son ame. Ces jeux poétiques, qui maintenaient la grace de son imagination, ne le détournèrent point des instructions sérieuses qu'il puisait dans le commerce et l'intimité la plus tendre, avec ses illustres contemporains, Pithou, Duvair, d'Ossat, Loysel, Cujas, Sainte-Marthe, Dupuy, Rapin, Scaliger, Henri Étienne, et Casaubon qu'il avait donné

à la France, et Montaigne dont il avait senti le génie.

L'horrible discorde qui, depuis la Saint-Barthélemy jusqu'à l'entrée de Henri IV à Paris, déchira la France pendant vingt-deux années, battit de ses tempêtes la destinée d'Auguste de Thou. Dans ces temps désastreux, où l'étranger conspirait insolemment au milieu des rebelles, l'autorité royale était le seul abri des lois, le seul ralliement des gens de bien. De Thou, fidèle à ses rois sans les juger, et trouvant dans la sainteté du devoir la force que tant d'autres devaient au fanatisme, accompagna et servit sans relâche Henri III malgré ses torts, et Henri IV malgré ses ennemis, sacrifiant pour eux ses biens, exposant ses jours, et leur épargnant, par sa discrétion, jusqu'au déplaisir de se croire ingrats. On le vit, sous l'un et l'autre règne, négocier en Allemagne, en Suisse et en Italie des emprunts d'argent et des levées d'hommes, ou remplir des missions non moins dangereuses en France, sur cette terre plus sauvage alors que la Tauride, où, d'un pas à l'autre, le pillage et les embûches, le meurtre et les gibets étaient les soins ordinaires de l'hospitalité. A la nouvelle de l'assassinat du duc de Guise à Blois, de Thou, attaqué par la vengeance des Parisiens, dut son salut à un prédicateur célèbre qui le cacha dans le couvent des Cordeliers, et à un citoyen gé-

néreux qui le fit sortir de la ville sous le vêtement d'un soldat. On jugera de la confusion de ces temps effroyables, en apprenant que ses deux libérateurs furent pendus quelque temps après par les partisans du roi.

Entre les nombreux services rendus par le président de Thou, il en est deux que signale leur importance. Ce fut lui qui décida Henri III à prendre enfin le seul parti qui pût le sauver, à se réunir au roi de Navarre; il lui fallut tout l'ascendant de l'éloquence et de la vertu pour amener cette ame aussi vaine que pusillanime vers le héros dont la gloire l'humiliait. Quand, dans la suite, Henri IV eut échangé les dogmes de Calvin pour le trône de France, ce fut encore Auguste de Thou qui calma les défiances et les murmures des protestans, et, avec une sagesse et des peines infinies, rédigea le fameux *édit de Nantes*, gage de paix et de réconciliation pour tous les partis. Cependant, on peut le dire à l'honneur des lettres, que sont dans la postérité ces grands travaux des conseillers des rois? Nul ne s'intéresse au salut du dernier Valois; la main d'un monarque vieillissant a renversé le monument de Nantes. C'est par sa plume que de Thou est immortel, et c'est comme historien qu'il importe aujourd'hui de le considérer.

Le dessein d'écrire l'histoire de son temps remonte à la première adolescence du président de

Thou, et, si je ne me trompe, c'est presque toujours ainsi que les chefs-d'œuvre des grands hommes ont été conçus. Cette idée le suivit dans les voyages qu'il commença, dès l'âge de vingt ans, en Italie, dans les Pays-Bas et en Allemagne (1), recherchant partout l'entretien des vieillards, des princes, des guerriers, des savans et des artistes, visitant les champs de bataille, fouillant les bibliothèques et les archives, et recueillant dans son journal ces moissons d'une infatigable curiosité. Il voit dans Grenoble un vieillard sec et farouche se promener d'un pas tranquille sur la cendre de ses victimes; c'est le baron des Adrets, semblable à Sylla par ses cruautés impunies, et semblable encore à lui par les taches d'un sang noir, imprimées sur son visage. De Thou a saisi d'un coup d'œil l'image hideuse du spectre; il prend ses crayons, et en dessine de mémoire une parfaite

(1) Le premier président, Christophe de Thou, mourut pendant le voyage de son fils. Il aimait la magnificence, et fut le premier habitant de Paris qui eut un carrosse. Sa femme ne voulut jamais y monter, et continua d'aller en croupe derrière un valet. L'orateur du clergé aux états de Blois cita ce trait de modestie dans sa harangue au roi; mais le passage fut supprimé par ordre dans le procès-verbal imprimé. Christophe de Thou avait eu, lors du massacre de la Saint-Barthélemy, des complaisances qui ne lui firent pas honneur. La cause de sa mort est singulière et peu connue. Henri III ayant voulu assister

ressemblance qu'un élève de Jules-Romain n'aurait pas désavouée. Déjà ce jeune homme décelait son esprit observateur en préludant à l'histoire par l'étude des monstres.

Le président de Thou réunissait les qualités qui inspirent la confiance, une figure grave et douce, des manières simples et modestes, un cœur ouvert et sensible, des mœurs pures et frugales, une ame pleine de candeur, de désintéressement et d'intrépidité. La passion du travail avait orné son esprit, et son naturel laissait percer cette gaieté intérieure qui naît de la bienveillance. Le trait saillant de son caractère était une sorte d'idolâtrie pour la vérité; il s'accoutumait, comme Epaminondas, à ne jamais la blesser même dans les choses les moins sérieuses, et il avoue que dans ses prières il demandait chaque jour à Dieu de le fortifier dans ce saint respect. Il porta cette intégrité au séjour des rois, où ses

à la question qu'on donnait à l'Espagnol Salcède, accusé d'un projet d'assassinat sur la personne du duc d'Alençon, le premier président lui représenta que jamais roi n'avait souillé ses regards d'un tel spectacle ; Henri lui dit avec colère : « Allez, vous êtes un vieux fou. » Ce magistrat se retira chez lui, l'ame navrée, et mourut au bout de huit jours. Le roi, fidèle à ses manies, ordonna qu'on lui fît de superbes obsèques. Tout l'argent qui se trouvait dans la maison du premier président y fut employé, au grand préjudice de sa famille.

fonctions l'enchaînèrent si long-temps; il résista et à la débauche hypocrite de la cour de Médicis et de Henri III, et à la galanterie effrénée de la cour du Béarnais, qui de toutes ses passions ne sut dompter que la colère. Mais dès qu'il put fuir cette arène d'intrigues et regagner son paisible cabinet, il célébra sa délivrance dans un poëme, comme un voyageur qui s'est sauvé à la nage d'une île malsaine, où l'on ne respire pas sans danger.

Je suis loin de blâmer ou de plaindre M. de Thou d'avoir habité les cours et siégé dans les conseils. C'est là qu'il a connu les hommes, pénétré les mystères politiques, pris communication des travaux des secrétaires d'État, et tiré les meilleurs matériaux que son talent a mis en œuvre. Cette agitation des grandes affaires, ces jeux imprévus du gouvernement eurent d'ailleurs l'avantage de le sevrer des habitudes parlementaires. La hauteur des vues et l'indépendance de l'esprit s'accommodent mal de la poussière des greffes, et des préjugés d'une profession impérieuse. Le culte austère des lois et leur scrupuleuse application retiennent l'utile magistrat dans un horizon trop limité pour l'historien et le publiciste. On ignorerait probablement le génie du président de Thou, aussibien que celui du président Montesquieu, si l'un et l'autre eussent vieilli dans la studieuse préparation des arrêts.

Après quinze années de recherches, et douze de composition, Auguste de Thou publia les quatre-vingts premiers livres de son *Histoire universelle*, auxquels il en a dans la suite ajouté cinquante-huit. Ce sont les annales du monde policé, depuis 1543 jusqu'en 1607, c'est-à-dire pendant soixante-quatre ans, durée parfaitement égale à la vie de l'auteur, et qui a précédé de dix ans sa naissance, et de dix ans sa mort.

Il serait superflu de raconter le succès d'un ouvrage devenu classique aujourd'hui dans toute l'Europe. Le décret de l'inquisition qui le mit à l'index n'en a pas plus arrêté le cours que la sentence de Galilée n'a empêché la terre de se mouvoir. Mais on ne saurait trop rappeler aux hommes à quel prix il est permis de leur faire entendre la vérité. Une histoire où respiraient à chaque page le respect du trône, le dégoût des factions, et les maximes de la tolérance, émut les vieux levains de la ligue. L'auteur eut tout à coup pour ennemis acharnés, et ces hypocrites couverts de la religion, dont ils s'étaient fait, suivant le langage du temps, *une cape à l'espagnole;* et ces *hobereaux* affamés qui regrettaient les déprédations de la guerre civile; et ces ambitieux, plus lorrains que français, toujours prêts à vendre leur patrie à l'étranger; et ces parvenus arrogans que déconcertait le récit de leur nullité. Les haines des grands trouvent

toujours des ames viles pour les servir. Un pédant appelé Scioppius, et surnommé par ses contemporains *canis grammaticus*, se chargea de harceler notre historien par une suite de libelles et de délations. Il en est des hommes supérieurs comme de ces plantes auxquelles la nature attache un insecte particulier; de Thou a son Scioppius, ainsi qu'Homère son Zoïle, et Voltaire son Fréron.

Des atteintes plus directes menacèrent bientôt de Thou, et son livre fut dénoncé à ce tribunal érigé dès long-temps dans la patrie de Pline et de Sénèque, contre l'indépendance de la raison humaine. Henri IV, qui l'avait hautement protégé contre les courtisans français, n'osa le défendre contre la cour de Rome, quoique ce fût la cause du roi plus encore que celle de l'historien. Henri avait cessé d'être ce brillant roi de Navarre qui en se jouant, la veille de son abjuration, écrivait à Gabrielle, « c'est demain que je fais le saut pé« rilleux. » Amolli par l'âge et le repos, il avait déjà rappelé les jésuites, et tenté la publication du Concile de Trente. On vit donc, et j'ai honte de le rappeler, le chef-d'œuvre historique de la France livré à la censure du plus inepte des moines italiens. Son ignorance était telle qu'il prit pour un chef des réformés le fanatique connétable de Montmorenci, et qu'il taxa de propositions pestilentielles (*fœdè pestilentes*) des éloges donnés au

père de Henri IV, au prince de Condé, au savant Erasme, au célèbre jurisconsulte Dumoulin. Il s'indigna principalement de ce que M. de Thou avait exprimé la mort d'un professeur par cette tournure élégante des Latins, *ad potiorem vitam migravit* (il passa dans un meilleur monde), attendu que ce professeur était luthérien, et qu'à Rome on a des certitudes singulières sur la vie future des gens qui n'y sont pas aimés. Au reste, ces frivoles délits ne formaient qu'un prétexte; le véritable, l'irrémissible crime du président de Thou était la rédaction de l'édit de Nantes, et la défense de l'Église gallicane. L'inquisition crut l'avoir flétri par une décision du maître du sacré palais, du 14 novembre 1609; mais le parlement de Paris, blessé de l'affront fait à l'un des siens, usa de représailles sur le cardinal Bellarmin qui avait le plus chaudement poursuivi le magistrat français. Ces querelles de la mître et de la simarre feraient sourire, si par malheur le sang des hommes n'avait trop souvent abreuvé le champ de bataille.

A l'agression du pape succéda celle de Jacques Ier, prince pédagogue, à qui l'on a l'obligation d'avoir rendu le despotisme ridicule. Contraint par le récit des troubles de l'Écosse à parler des torts de Marie Stuart, Auguste de Thou avait rempli ce devoir sévère avec les ménagemens dus à sa fin tragique, et à sa qualité de veuve d'un roi de France. Tant

que vécut cette reine trop fameuse, son fils, ambitieux sans audace, s'unit à ses persécuteurs, au point que du fond de sa prison elle conjura toutes les puissances de l'Europe de ne pas reconnaître cet ingrat pour roi d'Écosse; mais quand lui-même il se vit maître des trois royaumes, il imagina de déifier morte la mère qu'il avait trahie vivante, et crut aussi facile d'anéantir la vérité que d'étouffer la nature. Tour à tour flatté et menacé par le monarque anglais, de Thou sortit de cette épreuve, respectueux et inflexible. Il refusa, non de donner des larmes à l'infortune de Marie Stuart, mais de désavouer les faits dont elle était coupable, et il préféra le ressentiment d'un prince vindicatif à la faiblesse d'une injuste dissimulation.

Le président de Thou n'était plus, lorsqu'une vengeance plus terrible vint le frapper dans un de ses fils. Quelques lignes de son Histoire sur Antoine Duplessis Richelieu, surnommé *le Moine*, excitèrent la colère du cardinal ministre, petit-neveu de cet homme dépravé; on prétend qu'il s'écria, en parlant de François de Thou : « Ton père « a mis mon grand-oncle dans son Histoire, tu seras « dans la mienne. » Il impliqua ce jeune homme, contre toute justice, dans le procès du grand-écuyer Cinq-Mars; et les serviles commissaires auxquels il avait demandé sa mort, étant venus le conjurer de leur épargner au moins ce surcroît

père de Henri IV, au prince de Condé, au savant Erasme, au célèbre jurisconsulte Dumoulin. Il s'indigna principalement de ce que M. de Thou avait exprimé la mort d'un professeur par cette tournure élégante des Latins, *ad potiorem vitam migravit* (il passa dans un meilleur monde), attendu que ce professeur était luthérien, et qu'à Rome on a des certitudes singulières sur la vie future des gens qui n'y sont pas aimés. Au reste, ces frivoles délits ne formaient qu'un prétexte; le véritable, l'irrémissible crime du président de Thou était la rédaction de l'édit de Nantes, et la défense de l'Église gallicane. L'inquisition crut l'avoir flétri par une décision du maître du sacré palais, du 14 novembre 1609; mais le parlement de Paris, blessé de l'affront fait à l'un des siens, usa de représailles sur le cardinal Bellarmin qui avait le plus chaudement poursuivi le magistrat français. Ces querelles de la mître et de la simarre feraient sourire, si par malheur le sang des hommes n'avait trop souvent abreuvé le champ de bataille.

A l'agression du pape succéda celle de Jacques Ier, prince pédagogue, à qui l'on a l'obligation d'avoir rendu le despotisme ridicule. Contraint par le récit des troubles de l'Écosse à parler des torts de Marie Stuart, Auguste de Thou avait rempli ce devoir sévère avec les ménagemens dus à sa fin tragique, et à sa qualité de veuve d'un roi de France. Tant

que vécut cette reine trop fameuse, son fils, ambitieux sans audace, s'unit à ses persécuteurs, au point que du fond de sa prison elle conjura toutes les puissances de l'Europe de ne pas reconnaître cet ingrat pour roi d'Écosse; mais quand lui-même il se vit maître des trois royaumes, il imagina de déifier morte la mère qu'il avait trahie vivante, et crut aussi facile d'anéantir la vérité que d'étouffer la nature. Tour à tour flatté et menacé par le monarque anglais, de Thou sortit de cette épreuve, respectueux et inflexible. Il refusa, non de donner des larmes à l'infortune de Marie Stuart, mais de désavouer les faits dont elle était coupable, et il préféra le ressentiment d'un prince vindicatif à la faiblesse d'une injuste dissimulation.

Le président de Thou n'était plus, lorsqu'une vengeance plus terrible vint le frapper dans un de ses fils. Quelques lignes de son Histoire sur Antoine Duplessis Richelieu, surnommé *le Moine*, excitèrent la colère du cardinal ministre, petit-neveu de cet homme dépravé; on prétend qu'il s'écria, en parlant de François de Thou : « Ton père « a mis mon grand-oncle dans son Histoire, tu seras « dans la mienne. » Il impliqua ce jeune homme, contre toute justice, dans le procès du grand-écuyer Cinq-Mars; et les serviles commissaires auxquels il avait demandé sa mort, étant venus le conjurer de leur épargner au moins ce surcroît

d'iniquité, en reçurent l'affreuse réponse, *Il faut qu'il meure*. La postérité mesurera quelques-unes des louanges prodiguées à ce prêtre rigoureux, qui ne fut pas assez homme d'État puisqu'il eut besoin de crimes pour gouverner. N'oublions pas qu'afin d'immoler François de Thou, on alla exhumer du charnier de Louis XI une ordonnance qu'aucun homme d'honneur n'aurait osé citer. Ce cruel abus de la force nous apprit que les lois de toutes les époques sont entassées par couches sans jamais périr. Les passions qui peuvent fouiller dans cette mine, sont sûres d'y rencontrer, à plus ou moins de profondeur, des armes prêtes et des expédiens homicides. Au milieu de cette fatale richesse, ce qui manque surtout à la France, c'est une loi pour l'abrogation des lois.

En publiant les premiers volumes de l'*Histoire universelle*, l'auteur s'était résigné aux dangers de son entreprise; mais il est un degré de perversité au-dessus de la prévoyance de l'homme de bien. Quand le vertueux de Thou se voit méconnu, diffamé, desservi; quand l'éloge et l'encouragement lui arrivent de loin, tandis que les haines naissent sous ses pas, son ame est navrée, et il renonce à continuer ce beau monument qui a fait sa gloire et empoisonné sa vie. Mais indigné des mensonges auxquels il est en proie, il veut du moins apprendre à l'avenir quel est l'homme si violemment

outragé, et nous devons à ce noble sentiment les mémoires qu'il écrivit alors, et qui, remplis de détails curieux, sont eux-mêmes une excellente histoire. On ne s'étonnera point si, accoutumé par ses études à la langue et aux pensées des grands écrivains de la Grèce et de Rome, il a parlé de lui dans cet ouvrage, comme en parle aujourd'hui la postérité, et s'il s'est apprécié avec cette candeur que la fierté des anciens approuvait dans les amis de la gloire, et que la vanité des modernes pardonne à peine aux martyrs de la calomnie.

Un événement à jamais déplorable, l'assassinat de Henri IV, remit le burin de l'histoire dans les mains du président de Thou. Éperdu et inconsolable, il se fit un devoir sacré de consacrer ce qui lui restait de force à terminer le règne de ce bon roi, et à combattre les doctrines fanatiques qui avaient armé le bras du régicide. Le début du cent vingt-septième livre, par lequel il reprit sa composition, est d'une éloquence qui arrache des larmes. De telles dispositions ne devaient pas trouver grace devant la nouvelle cour. La France était retombée aux mains des Italiens et de la seconde Médicis; on ôtait l'administration des finances au trop fidèle Sully, et la régente refusait à notre historien la charge de premier président, qui lui avait été solennellement promise. Le pape, consulté par elle, inscrivit à côté du nom d'Au-

guste de Thou le mot *Eretico*, qui était alors la rubrique des proscriptions ; car chaque siècle a la sienne. Ce reproche du pape s'accordait cependant assez mal avec l'opinion du Louvre, où M. de Thou, comme il nous l'apprend lui-même, était appelé par raillerie *le philosophe*. Je ne sache pas en effet qu'aucun philosophe ait jamais eu la fantaisie d'être hérétique. Ces dégoûts confinèrent encore plus le président de Thou dans ses travaux historiques; mais il ne lui fut pas donné d'en voir le terme. Le chagrin abrégea ses jours, et la mort déroba trois années du règne de Henri IV à l'accomplissement du vœu qu'avait fait sa pieuse fidélité. La muse latine, sa consolatrice ordinaire, vint recevoir ses derniers soupirs; peu d'heures avant d'expirer, il acheva une élégie dont voici le dernier vers :

Nec vita tanti est, tamdiu, ut vivas, mori?

« La vie est-elle si précieuse, que, pour la conserver, il faille mourir si long-temps ? »

M. de Thou laissait en manuscrit les cinquante-huit derniers livres de son Histoire, qu'il se disposait à faire imprimer dans un pays libre, où la vérité fût moins suspecte qu'elle ne l'était alors en France, et il en avait en conséquence confié une copie à M. Lingelsheim, conseiller de l'électeur Palatin. Si on en croit le rapport de Bayle, cette

précaution fut heureuse, car elle empêcha seule les exécuteurs testamentaires de les supprimer par des motifs intéressés; en sorte que ce bel ouvrage aurait eu une ressemblance de plus avec les chefs-d'œuvre des anciens qui nous sont parvenus mutilés par les barbares du moyen âge. Cette circonstance, et d'autres semblables, attestent qu'en refusant d'assimiler entièrement les productions de l'esprit aux autres propriétés privées, la loi n'a pas manqué de sagesse. Abolissons-la cependant, si on prouve que parmi les descendans d'un grand homme il ne se rencontrera jamais ni un sot, ni un avare, ni un superstitieux.

Deux siècles d'une estime toujours mieux sentie ont consacré l'immense travail du président de Thou. Écrivant une histoire tout à la fois contemporaine et universelle, il dut admettre des développemens qui auraient été perdus sans lui, et choisir la langue latine qui était alors entendue par tous ceux qui lisaient en Europe. Le français encore imparfait, propre à fournir aux mémoires particuliers un style piquant et naïf, manquait de la noblesse et de la clarté que réclament les vastes proportions de l'histoire. Je ne sais ce que Tite-Live et Cicéron auraient pensé de l'élocution d'Auguste de Thou; mais si nous jugeons sa latinité d'après les idées convenues, nous trouverons dans l'ensemble, majesté, abondance, harmonie; dans

le mécanisme de la phrase, élégance et netteté; dans le choix des expressions, esprit, délicatesse et sagacité. Muret et lui furent les deux aigles de notre éloquence latine. Il ne put se résoudre à semer dans ses douces périodes les noms âpres et tudesques des lieux, des personnes, et des emplois modernes; et en leur prêtant un déguisement romain, il embarrassa quelquefois le lecteur. Ce léger inconvénient, qu'il est si facile de faire disparaître par des notes marginales, tenait à une sorte de culte qu'il n'est pas rare de rencontrer parmi les amateurs des langues savantes. Il existait alors en Italie une secte d'érudits qui portaient ce purisme jusqu'à la superstition, et l'on signale dans le nombre le jésuite Maffêi, qui récitait son bréviaire en grec pour ne pas corrompre sa belle latinité. De Thou, pareillement convaincu qu'on ne saurait user familièrement du latin sans tomber bientôt dans les barbarismes et les trivialités, refusa toujours de parler une langue qu'il écrivait si bien, et, en cas de besoin, il se servait d'un interprète pour communiquer avec les étrangers. Aussi le charme qu'on éprouve à le lire dans l'original, autant que l'énorme étendue de l'ouvrage, ont détourné les écrivains de quelque mérite de le faire passer dans notre langue. On n'en connaît que des traductions médiocres. La dernière, de 1734, en seize volumes in-4°, fut publiée par l'abbé

Desfontaines, et faite par des mercenaires sans nom, qui travaillaient à la journée sous le fouet de ce commandeur.

Mais la gloire du président de Thou n'est pas à la merci des traducteurs, et son mérite a des bases plus solides que les formes de l'élocution. Chez les anciens, pour qui le monde civilisé se concentrait souvent dans un peuple, et ce peuple dans une ville, l'histoire était simple et passionnée. Mais la complication du monde nouveau, l'équilibre des puissances et la découverte d'une autre moitié du globe, ont ouvert une carrière immense où les anciens, aveuglés par un patriotisme farouche, ne peuvent servir de guides. Auguste de Thou a fondé l'histoire générale et impartiale, et il a étonné les esprits par deux nouveautés qui lui appartiennent, l'ordonnance de sa vaste composition et l'équité presque divine de ses jugemens; car, pour la grandeur du plan, la probité des récits et l'universalité des connaissances, on ne saurait lui comparer Machiavel, Paul Jove, Guichardin, Buchanan, d'Aubigné, ni la Popelinière. Il a réuni aux talens de l'historien tout ce qu'il faut de vertus pour ne pas en abuser. On sent dans ses écrits l'homme d'État, l'homme de bien, l'homme de courage, exact malgré la difficulté des communications, intègre comme sur son tribunal, et juste envers tous dans un siècle où la

justice était presque un phénomène. Ce qu'il inspire est supérieur à la confiance, c'est le respect. De tous nos écrivains, il est le seul, jusqu'à Voltaire, que l'Europe ait avoué pour son historien. En le nommant le *véridique* et le *judicieux*, elle lui a décerné les deux plus beaux titres qu'on puisse mériter dans ce genre d'écrire. Ceux qui aiment à répéter que les Français n'ont pas la tête épique, n'oseraient dire, depuis M. de Thou, qu'ils n'ont pas la plume historique. Le silence de La Harpe, qui, dans son *Cours de littérature*, n'a pas même prononcé le nom de cet illustre modèle, accuse seulement l'esprit superficiel du nouveau Quintilien. La patrie sera toujours fière d'un homme grand de caractère, de génie et de renommée, qui, né dans l'antiquité, n'eût pas été le dernier entre ses fameux historiens, et qui, venu près de la renaissance des lettres, est le père de l'histoire moderne.

JEAN-FRANÇOIS-PAUL GONDI,

CARDINAL DE RETZ, ARCHEVÊQUE DE PARIS,

Né au château de Montmirail, en Brie, dans le mois d'octobre 1614, et mort à Paris, le 24 août 1679.

LA famille du fameux coadjuteur tirait son origine de Florence. Il avait eu pour aïeul le maréchal de Retz, l'un des monstres qui préparèrent la Saint-Barthélemy, pour père un courtisan dévot qui entra dans la congrégation de l'Oratoire, et pour précepteur Vincent de Paul, le seul saint des temps modernes que l'Église et la philosophie aient honoré de concert. Il ne faut chercher dans Paul Gondi, leur fils ou leur élève, aucune ressemblance avec ces trois personnages. C'était un homme de petite taille, assez mal fait, d'une laideur spirituelle, d'une intrépidité sans égale, et d'un génie supérieur. Jeté par force dans l'état ecclésiastique, où l'attendait l'archevêché de Paris occupé successivement par trois prélats de son nom, il tâcha par les scandales de sa vie

de lasser l'ambition de son père sans pouvoir y réussir, et il resta vaincu avec ses duels, ses amours et sa soutane.

Dans cette contrainte violente, le caractère de Gondi déploya la souplesse qui est aussi un attribut de la force, et, véritable émule d'Alcibiade, qui changeait de mœurs comme de vêtemens, il pratiqua les vertus sans quitter les vices. On le vit bien jeune encore allier les extrêmes et les contraires; se montrer abbé pieux à Rome, aventurier libertin à Venise; édifier Paris par d'austères retraites à Saint-Lazare, et composer avec une sympathie de factieux l'histoire de la conjuration de Fiesque et de l'usurpation de César; faire admirer ses saintes études par la Sorbonne, et dans l'ombre essayer les manœuvres de l'intrigue; se rendre l'idole des pauvres par ses aumônes, et des curés par ses flatteries; monter avec une heureuse témérité dans les premières chaires de la capitale, et ourdir l'assassinat du cardinal de Richelieu; s'engager dans des controverses publiques avec les docteurs de l'Église réformée, et conspirer avec les prisonniers de la Bastille, et même les mendians de la ville; passer le jour dans les devoirs d'une religion qu'il ne croyait pas, et la nuit entre les bras de grandes dames qu'il n'estimait guère; devenir enfin coadjuteur de la métropole, pour avoir repoussé une

insulte l'épée à la main, et pour avoir une fois sacrifié ses désirs aux larmes d'une jeune vierge qu'on lui avait vendue. Telle fut l'adolescence de cet étrange ecclésiastique, qui, suivant les personnes et les quartiers de la ville, possédait trois ou quatre réputations différentes.

Une grande épreuve se prépara pour lui. Les troubles de la minorité divisèrent la France en deux partis qui croyaient également servir le roi; mais l'un entendait le roi représenté par le parlement, et l'autre, le roi agissant par l'intermédiaire de trois étrangers, le concussionnaire Émery, l'ignoble Mazarin, et une régente aigre et inepte, opiniâtre par vanité, hardie par ignorance, et subjuguée, autant qu'une femme puisse l'être, par un prêtre voluptueux et rusé. Les droits semblaient tellement noyés dans ce chaos d'intrigues et de passions, que le sage Turenne et le vainqueur de Rocroy passèrent alternativement sous l'un et l'autre étendards. Calmer et réunir les esprits par la douceur et la sainteté de son ministère, eût été le devoir d'un archevêque; mais le choix devenait douteux de la part d'un coadjuteur jeune et fier, de la part d'un caractère aussi bizarrement composé de bien et de mal. Il débuta cependant avec droiture et vertu; mais outragé et méconnu par une cour sans discernement, il n'eut pas la force de pardonner l'injustice, et, au lieu de se

réfugier près de l'autel, il se jeta dans la faction populaire, et offrit à la France ce qu'elle n'avait point encore vu, un tribun ecclésiastique.

Il faut blâmer ce rôle inconvenant du prélat, et admirer le talent extraordinaire qu'il y déploya. La piété, l'amour, la peur, la vanité, la sottise, il sait tout mettre en œuvre; les ressorts les plus durs, les plus cassans, les plus compliqués, jouent dans sa main sans embarras; son activité, sa prévoyance, son courage, sa présence d'esprit, sa fécondité en soudaines ressources, croissent avec les dangers; il dirige à la fois les alarmes des rentiers, les saccades du peuple, le pédantisme des cohues parlementaires, et les goûts séditieux du clergé de Paris respirant encore le bon temps des curés de la Ligue. Soit qu'il improvise des harangues, ou soit qu'on l'oblige à écrire sur-le-champ les motifs de ses conseils, ses paroles et sa logique ont un nerf, un éclat, une précision si acérée et si tranchante, que rien n'y résiste; nulle autre éloquence n'a retrouvé, comme la sienne, la hache de Phocion. Les vertus de l'homme privé augmentent dans sa personne l'influence du chef de parti, et celui-là peut remuer les ames jusqu'à l'enthousiasme, qui se montre libéral jusqu'à la profusion, et fidèle en amitié jusqu'à l'héroïsme. Aussi, soit qu'il seconde les princes, ou qu'il les combatte, soit qu'il aide la cour à les

emprisonner, ou qu'il la force à les mettre en liberté, il est toujours le premier personnage de la guerre civile : « caractère si haut, dit Bossuet, qu'on ne pouvait ni l'estimer, ni le craindre, ni l'aimer, ni le haïr à demi. » Il échappe même au ridicule qui devait naître du contraste entre sa robe et ses actions ; car chez une nation pour qui l'étourderie du courage n'est pas sans grace, le prélat laissant apercevoir sous son rochet l'arme affilée nommée alors *le bréviaire de M. le coadjuteur*, choqua moins l'opinion que le grand Condé ornant de sa présence hypocrite une procession de la Fronde, et feignant de prier sur les grains d'un long chapelet.

La guerre de la Fronde, qui dura cinq années, se partage en deux époques à peu près égales, que les esprits superficiels ont coutume de confondre. Dans la première, le coadjuteur porta en effet les couleurs d'un factieux; mais il n'en fut pas de même dans la seconde. Élevé au cardinalat sur la demande de la régente, il promit à la cour une fidélité qu'il garda au péril de sa vie ; c'était le devoir de la reconnaissance. Mais il se réserva expressément son opposition à Mazarin ; c'était le devoir de l'honneur et du patriotisme. Cette double tâche le plaça dans la position la plus difficile, et l'exposa à beaucoup de faux jugemens. La Fronde n'a point encore eu d'historiens assez sérieux, et

nous n'en connaissons que la surface et le ridicule. Le but du prince de Condé ne sera bien révélé que par la publication des Mémoires encore inédits du comte Jean de Coligny (1), où l'on verra que ce prétendu divertissement de gentilshommes n'allait à rien moins qu'à renverser l'ordre de succession à la couronne. Sans l'énergie et l'habileté du cardinal de Retz, c'en était fait des enfans de Louis XIII, et sa conduite fut d'autant plus généreuse, qu'il ne pouvait douter de l'ingratitude de la cour, qu'il avait le sentiment de ses forces, et qu'il renonçait à tous les avantages personnels d'une révolution qu'il tenait dans sa main, et que sa réunion au prince de Condé eût rendue inévitable. Parmi les nobles motifs qui le décidèrent, j'aime à compter sa répugnance pour la domination et les secours de l'étranger, antipathie que les grands seigneurs d'alors ne partageaient guère, et que son cœur français ne dissimula pas, même au sein de l'exil et de la proscription. Ces traits doivent d'autant moins être oubliés, que Paul Gondi étant mort dans la disgrace, n'a point eu de justice à attendre du grand siècle des adulations, et que les échos de l'âge suivant ont trop légèrement répété contre lui les arrêts de la prévention.

(1) Voir le n° I des Pièces justificatives.

Quand les troubles furent heureusement apaisés, la régente sacrifia le coadjuteur, qui l'avait sauvée, à la jalousie de Mazarin. Il fut emprisonné à Vincennes, et ensuite au château de Nantes, d'où il parvint à s'échapper avec des circonstances romanesques dont le récit inspire un vif intérêt. Proscrit, indigent, fugitif, il resta seul debout sur les ruines de son parti, et, suivant la belle expression de l'évêque de Meaux, « menaça encore le favori victorieux de ses tristes et intrépides regards. » On ne vit pas sans admiration un pauvre banni, n'ayant de soutien que lui-même contre la puissance irritée du gouvernement français, décider néanmoins l'élection du pape Alexandre VII, et pour son coup d'essai maîtriser un conclave, c'est-à-dire le rendez-vous de ce qu'il y a de plus exquis et de plus profond dans l'habileté humaine. Après la mort de Mazarin, il remit au roi l'archevêché de Paris, qu'il avait continué d'administrer, en échange de l'abbaye de Saint-Denis, et il put enfin revoir sa patrie sans jactance et sans humiliation.

L'ame du cardinal de Retz, rendue par la vie privée à ses qualités naturelles, en parut plus grande et plus aimable. On trouva un homme d'un commerce doux, sûr et facile; un cœur plein d'honneur et de générosité; un esprit dont l'éclat et la grace ajoutaient du charme aux sociétés les

plus polies. Il eut la force de se vouer à la retraite pour acquitter quatre millions de dettes, et assurer des pensions à ses amis malheureux (1), sans être surpris que, dans un temps où la corruption se tenait si haut, cet exemple d'une rare probité fût presque regardé comme un acte de dérogeance. « Son ame, dit madame de Sévigné, est d'un ordre si supérieur, qu'il ne fallait pas attendre de lui une fin toute commune. Quand on a pour règle de faire toujours ce qu'il y a de plus grand et de plus héroïque, on place la retraite en son temps, et l'on fait pleurer ses amis. » Le cardinal voulut renvoyer au pape, qui le refusa, ce chapeau si envié qui ne convenait plus à la simplicité de ses projets domestiques. En comparant sa modération actuelle aux tourmentes de sa vie passée, on en vint à dire que s'il avait fait précédemment la guerre, c'était sans intérêt, sans but, et seulement pour amuser un esprit inquiet et brouillon. Cette erreur de courtisans n'a d'autre cause que l'impossibilité de comprendre qu'il existe pour certaines ames des jouissances au-dessus des succès de l'ambition. Gardons-nous pourtant de croire que le personnage du coadjuteur ait été aussi puéril; car il s'agissait pour lui de supplanter

(1) « Il n'a reçu cet exemple de personne, dit madame de Sévigné, et personne ne le suivra. »

Mazarin, c'est-à-dire de demeurer, comme ce ministre, jusqu'à la mort, maître absolu de la reine, du roi et du royaume. Combien de princes ont bouleversé le monde pour un moindre salaire! Je ne sais même s'il ne faut pas regretter qu'entre les deux cardinaux que la Fronde mettait aux prises, la fortune et la régente ne se soient pas déclarées pour celui qui aimait la gloire et la France, plutôt que pour le lâche et avide Mazarin.

La retraite de Paul Gondi dans sa principauté de Commerci n'était pas si entière qu'il n'en sortît quelquefois. On remarqua dans la dernière année de sa vie, qu'il vint à Saint-Denis s'entretenir avec la duchesse de Bracciano, et l'on serait tenté de croire qu'il souffla quelque étincelle de son esprit sur cette femme, qui a depuis tant fatigué la renommée sous le nom de princesse des Ursins. Il mourut peu de temps après à Paris chez la belle duchesse de Lesdiguières, sa nièce, auprès de laquelle, par une singulière destination, devait aussi mourir un autre archevêque de Paris, Harlay de Chanvallon, plus beau et moins licencieux que le héros de la Fronde. Le cardinal de Retz, comme dernier abbé de Saint-Denis, fut enseveli au pied du maître-autel de cette basilique, et c'est de là qu'au bout d'un siècle, sa cendre, demeurée paisible à côté de l'abbé Suger, a pu voir en quel-

plus polies. Il eut la force de se vouer à la retraite pour acquitter quatre millions de dettes, et assurer des pensions à ses amis malheureux (1), sans être surpris que, dans un temps où la corruption se tenait si haut, cet exemple d'une rare probité fût presque regardé comme un acte de dérogeance. « Son ame, dit madame de Sévigné, est d'un ordre si supérieur, qu'il ne fallait pas attendre de lui une fin toute commune. Quand on a pour règle de faire toujours ce qu'il y a de plus grand et de plus héroïque, on place la retraite en son temps, et l'on fait pleurer ses amis. » Le cardinal voulut renvoyer au pape, qui le refusa, ce chapeau si envié qui ne convenait plus à la simplicité de ses projets domestiques. En comparant sa modération actuelle aux tourmentes de sa vie passée, on en vint à dire que s'il avait fait précédemment la guerre, c'était sans intérêt, sans but, et seulement pour amuser un esprit inquiet et brouillon. Cette erreur de courtisans n'a d'autre cause que l'impossibilité de comprendre qu'il existe pour certaines ames des jouissances au-dessus des succès de l'ambition. Gardons-nous pourtant de croire que le personnage du coadjuteur ait été aussi puéril; car il s'agissait pour lui de supplanter

(1) « Il n'a reçu cet exemple de personne, dit madame de Sévigné, et personne ne le suivra. »

Mazarin, c'est-à-dire de demeurer, comme ce ministre, jusqu'à la mort, maître absolu de la reine, du roi et du royaume. Combien de princes ont bouleversé le monde pour un moindre salaire ! Je ne sais même s'il ne faut pas regretter qu'entre les deux cardinaux que la Fronde mettait aux prises, la fortune et la régente ne se soient pas déclarées pour celui qui aimait la gloire et la France, plutôt que pour le lâche et avide Mazarin.

La retraite de Paul Gondi dans sa principauté de Commerci n'était pas si entière qu'il n'en sortît quelquefois. On remarqua dans la dernière année de sa vie, qu'il vint à Saint-Denis s'entretenir avec la duchesse de Bracciano, et l'on serait tenté de croire qu'il souffla quelque étincelle de son esprit sur cette femme, qui a depuis tant fatigué la renommée sous le nom de princesse des Ursins. Il mourut peu de temps après à Paris chez la belle duchesse de Lesdiguières, sa nièce, auprès de laquelle, par une singulière destination, devait aussi mourir un autre archevêque de Paris, Harlay de Chanvallon, plus beau et moins licencieux que le héros de la Fronde. Le cardinal de Retz, comme dernier abbé de Saint-Denis, fut enseveli au pied du maître-autel de cette basilique, et c'est de là qu'au bout d'un siècle, sa cendre, demeurée paisible à côté de l'abbé Suger, a pu voir en quel-

que sorte celle de Louis XIV chassée encore de son saint asile par de nouvelles barricades.

Ce fut seulement vers la fin de ses jours, et lorsque sa santé dépérissait, que le cardinal de Retz, cédant aux sollicitations de ses amis, écrivit les Mémoires de sa vie, publiés, quarante ans après, sous la régence de Philippe d'Orléans. Ils ne sont point terminés et ne dépassent que de deux ou trois ans l'extinction de la Fronde. On croit qu'ils furent déposés dans un couvent de la Lorraine, et copiés par des mains religieuses, qui mutilèrent à plusieurs reprises la narration des galanteries de l'auteur. Le bruit se répandit, il y a environ dix ans, qu'un exemplaire complet de ces Mémoires venait d'être retrouvé; mais j'appris de M. Réal, possesseur du manuscrit récemment découvert, que c'était en effet une copie nette, exacte, très-propre à fournir une édition nouvelle, mais détériorée par les mêmes lacunes que les imprimés. Je doute au reste qu'il faille honorer de beaucoup de regrets la perte de quelques fragmens d'une indécence gaie et spirituelle, dont la plume d'Hamilton consolera les amateurs.

Si les contemporains de Paul Gondi eurent l'idée de confondre sa solitude avec ces pénitences craintives où s'achevait quelquefois alors la carrière des ambitieux, rien ne pouvait mieux les désabuser que les confessions du prétendu con-

verti. On y reconnaît d'abord le jet inégal et impétueux d'un esprit haut, ferme et libre, jeune dans ses récits, mûr dans ses pensées, respirant un air de grandeur, une supériorité d'homme d'État, capricieux enfin comme l'aigle qui aime à plonger dans les orages. Il parle de lui-même, non avec le cynisme de Cardan, ou la noblesse du président de Thou, mais avec le désintéressement et la naïveté d'un cœur indépendant qui prise la vérité plus que l'opinion. Comme tous les écrivains de génie, il a un style inimitable et particulier; et, si je ne me trompe, parmi les prosateurs du règne de Louis XIV, c'est lui qui, avec La Bruyère et madame de Sévigné, a le plus enrichi notre langue de tournures et d'expressions propres à l'esprit, à la vivacité et à l'imagination du peuple qui la parle : les mots profonds, les saillies ingénues, une foule de maximes neuves, saines, d'une sagacité admirable, d'une expérience consommée, tombent naturellement de sa plume. Trois écrivains, lord Chesterfield, feu Adrien de Lezay, et M. Musset-Pathay, ont détaché du fond de l'ouvrrge les principales réflexions du coadjuteur, sans que cette épreuve périlleuse en ait affaibli l'effet. Si on les rencontrait dans les plus belles pages de Tacite et de Salluste, elles n'y sembleraient point étrangères, tant les secrets les plus fins de la politique et du cœur de l'homme y

apparaissent frappés de lumière! Je ne sache pas qu'en des temps difficiles il soit une étude plus salutaire aux conducteurs des peuples; car cet ancien artisan de révolte, cet archevêque héroï-comique, ne se montre jamais plus habile que quand il enseigne l'ordre et les moyens honorables de le maintenir. Qui de nous ne s'est arrêté avec admiration devant ce passage du premier volume, où rapide comme Bossuet, et profond comme Montesquieu, il trace, d'un burin si fier et si neuf, le tableau historique de la monarchie française, et, de la plus grande hauteur où puisse monter un écrivain, semble avoir dicté aux rois et au peuple de notre belle patrie, des leçons d'une sagesse prophétique (1).

Ni l'antiquité, ni les littératures étrangères, ni la France qui excelle dans ce genre d'écrire, ne possèdent des Mémoires supérieurs à ceux du cardinal de Retz. Cette production unique et originale, perpétuée par de nombreuses éditions, est entrée pour toujours dans le patrimoine du monde littéraire. Mais la personne du coadjuteur demeure un peu moins recommandable que son livre. Mélange singulier de nobles qualités, de défauts bril-

(1) Voyez au tome Ier, livre II, des *Mémoires*, le morceau qui commence par ces mots : *Il y a plus de* 1200 *ans*, page 124, édition de Genève, 1777.

lans, et de vices sans bassesse, il forme un de ces caractères imparfaits et passionnés que réclame l'art dramatique : ayons les écrits du cardinal de Retz dans nos bibliothèques, et regrettons que de pénibles bienséances ne nous permettent pas d'en voir le personnage sur la scène française.

ANNE-GENEVIÈVE DE BOURBON,

PRINCESSE DE CONDÉ, DUCHESSE DE LONGUEVILLE,

Née au château de Vincennes, le 29 août 1619, et morte à Paris, le 15 avril 1679.

« Une cour sans femmes est un printemps sans roses, » a dit le roi qui émancipa les mœurs en France. La vie galante des trois Henri, les privautés de Catherine de Médicis et de sa fille Marguerite, les coquetteries d'Anne d'Autriche et les amours vénales du cardinal de Richelieu, furent les commentaires de ce madrigal. Le relâchement des devoirs domestiques se plaça au nombre des privilèges de la haute naissance, et le vilain mot d'adultère fut banni, comme une expression brutale, du langage des sociétés polies. La sœur du grand Condé, née sous l'empire de ce code indulgent, propagea par ses exemples les traditions voluptueuses de François Ier.

Cette princesse était belle et avide de célébrité,

c'est-à-dire exposée aux deux pièges les plus dangereux pour la vertu d'une femme; son dédain pour tout ce qui lui semblait vulgaire la rendait, par un juste retour, esclave de tout ce qui avait la réalité ou l'apparence de la supériorité. Elle avait dans l'esprit une langueur habituelle d'où jaillissaient par intervalles des éclairs surprenans; et comme la même nonchalance régnait dans ses manières, on les jugeait susceptibles de semblables réveils. Ce charmant amalgame de paresse, d'amour et de vanité, en fit la personne de son siècle la plus séduisante et la plus séduite. Le duc de Longueville, qui, veuf, père d'une fille et âgé de quarante-sept ans, eut le courage d'épouser cette jeune merveille, n'évita aucun écueil d'un rôle aussi fâcheux.

La duchesse de Longueville mit si peu de soin à cacher ses faiblesses, qu'on peut à peine accuser d'indiscrétion les Mémoires où elles sont publiées. Les noms de Beaufort, de Nemours, de Turenne, de La Rochefoucauld, se distinguent dans la liste nombreuse de ses conquêtes, ou plutôt de ses conquérans tour à tour préférés et trahis. L'auteur des *Maximes*, piqué de ne s'être pas trouvé plus inamovible que les autres favoris, eut le ridicule de se plaindre d'un accident si peu imprévu. Les relations de la duchesse avec ses deux frères furent tellement orageuses, qu'elles donnèrent crédit

aux soupçons les plus outrageans. Du reste, elle s'agita au dedans comme au dehors du royaume, à Paris, à Rouen, à Bordeaux, à Bruxelles, sans plan, sans dignité, sans connaissance des affaires. Le coadjuteur met cette pitoyable conduite sur le compte de la passion qui assujettissait madame de Longueville à la politique de ses amans. Mais cette assertion, applicable aux premières époques de la Fronde, manque de vérité pour les dernières; car, bien loin que la princesse se soumît alors par amour à la politique d'autrui, je la vois au contraire courir le monde à l'aventure, enrôler pour les intérêts de sa politique personnelle ceux que ses charmes ont vaincus, et employer ses doux regards comme ces monnaies obsidionales, dont l'émission coûte peu, et qui servent à faire la guerre.

A la vérité, la politique de Geneviève de Condé manquait de consistance. La vanité en faisait le fonds. Un rôle semblait si nécessaire à cette ame vaine et théâtrale, qu'elle l'eût accepté sur des tréteaux. Le cardinal de Retz lui ayant fait une proposition qui flattait ce goût puéril, « elle y entra, dit-il, avec des emportemens de joie que je ne puis exprimer. » Un second motif l'excitait. Le duc de Longueville qu'elle avait entraîné dans la révolte, s'apercevant à la fin qu'il était le jouet des amis de sa femme, s'en retira avec humeur;

mais il prétendit faire rentrer celle-ci sous l'autorité maritale; et la duchesse ne pouvant se soustraire à un joug détesté que par les troubles du royaume, les échauffa sans ménagement. On put définir les dernières années de la guerre civile : « Tournoi de deux femmes, Geneviève de Condé et Anne d'Autriche; l'une pour fuir son mari, l'autre pour rapprocher son cardinal. » Sont-ce des larmes ou des rires de pitié, que l'on doit au pays qui se laisse ravager pour de tels intérêts?

Lorsque la puissance royale fut pleinement rétablie, les froideurs de la cour apprirent à la duchesse de Longueville que ses torts n'y étaient point oubliés, et l'engagèrent à chercher la renommée par des routes plus innocentes. Le tour de son esprit était fin et délicat. Dès l'enfance, elle avait sucé à l'hôtel de Rambouillet les goûts et les prétentions littéraires. Avant que Molière eût fait justice de l'afféterie et des *Précieuses*, la cour, gravement partagée entre deux sonnets, avait vu l'héroïne de la Fronde conduire les *Uranistes* contre *Job* et *Benserade*. Elle travaillait maintenant à recueillir dans l'hôtel de Longueville la succession de l'hôtel de Rambouillet, tout ce riant bagage de fleurs, de guirlandes, d'amoureux syllogismes, d'esprit alambiqué et de graces un peu minaudières. Mais déjà ces jeux futiles remplissaient mal le vide de son cœur, et les pensées re-

ligieuses commençaient à leur disputer la place, lorsqu'un événement sinistre précipita sa conversion; je veux parler de la mort du comte de Saint-Paul, son fils chéri, tué à ce passage du Rhin dont la principale gloire est restée à Boileau.

Qui oserait, après madame de Sévigné, peindre le désespoir de la mère? Mais le sort du fils offre quelques faits singuliers qui caractérisent les mœurs du temps. Ce jeune duc de Longueville naquit au sein même de la Fronde, dans une salle de l'Hôtel-de-Ville de Paris. La révolte fut sa marraine, et l'amour était son père. Initié par sa mère dans les secrets de la séduction, il devint de bonne heure l'idole des femmes, et le précoce vainqueur de beautés célèbres. Lorsque cet adolescent partit pour sa première et dernière campagne, il laissa derrière lui un fils naturel qu'il avait eu de la maréchale de La Ferté, et dont la légitimation fut, dans la suite, plus scandaleuse que la naissance; mais il emporta de Paris un genre de provision aujourd'hui trop négligé des gens de guerre, c'est-à-dire l'absolution de ses péchés que les casuistes de Port-Royal lui firent marchander pendant deux mois. La mort d'Adonis coûta moins de larmes aux Phéniciennes, que le trépas de ce petit-maître français aux grandes dames de Paris. Se regardant comme autant de veuves, ou désirant au moins le faire croire, cet essaim de folles ne se conten-

taient pas de promener de ruelle en ruelle leurs lamentations; elles voulaient encore en rendre témoin l'amant émérite de la duchesse, le vieux duc de La Rochefoucauld, à qui la voix commune déférait la paternité du jeune prince. Écoutons sur cet étrange oubli des bienséances l'inimitable babillarde du grand siècle : « Il y a, dit madame de Sévigné, un nombre infini de pleureuses de la mort de M. de Longueville : cela décrédite un peu le métier; elles voulaient toutes avoir des conversations avec M. de La Rochefoucauld; mais lui qui craint d'être ridicule plus que toutes les choses du monde, il les a fort bien envoyées se consoler ailleurs. » (*Lettre du* 8 *juillet* 1672.)

La duchesse de Longueville survécut à la perte de son fils, pendant sept années consacrées à des soins religieux. Sa dévotion fut d'autant plus sincère, qu'elle sanctifiait plutôt qu'elle ne détruisait ses premiers penchans. En effet, la belle pénitente porta dans ses mortifications le même raffinement qu'elle avait mis dans ses plaisirs; ses austérités appelèrent, comme ses fautes, les regards et les entretiens du monde. Ayant choisi pour aller à Dieu les sentiers jansénistes, elle sut à la fois satisfaire le ciel et blesser la cour. Elle se fit bâtir une retraite à Port-Royal; son palais devint l'asile des docteurs persécutés, et l'inflexible Arnaud y fut caché par elle, et nourri de ses mains. Rési-

gnée aux saintes intrigues, elle négocia avec la cour de Rome la trève de Clément IX, et put entendre le doux nom de *Mère de l'Église* murmurer agréablement à ses oreilles; enfin se vérifia le mot très-chrétien du cardinal de Retz : « la grace a rétabli ce que le monde ne lui pouvait rendre. » La police seule se montra rebelle à la grace, et défendit d'imprimer l'oraison funèbre de la princesse, qui avait été prononcée et peut-être achetée par le fameux abbé Roquette.

La vie de la duchesse de Longueville offre le type parfait de ce qui constitue, dans l'état élégant de nos mœurs, la carrière d'une jolie femme. La durée de son existence s'y déroule en trois phases régulières : le tumulte du cœur et des sens agite la première; les diversions de l'esprit consolent la seconde, et la dernière se réchauffe aux ardeurs de la foi et aux émotions de la piété. Souvent, hélas! c'est la vanité qui, cachée dans un nuage, préside aux métamorphoses de cette amusante chrysalide, et tire successivement de la même personne, une coquette, une précieuse, et une dévote.

MADAME DE LA FAYETTE,

Née en 1633, morte en 1693.

En conservant le nom de madame de La Fayette, la postérité a voulu honorer l'auteur de quelques écrits agréables, l'amie du célèbre duc de La Rochefoucauld, et l'un des ornemens de cette société élégante qui a le plus contribué à polir les mœurs du dix-septième siècle. En vain Ménage et le père Rapin lui enseignèrent dès l'enfance la langue latine, en vain l'hôtel de Rambouillet l'initia ensuite aux raffinemens des belles choses ; son esprit éminemment droit et raisonnable, se tira sain et sauf des entreprises des pédans, et de la séduction des précieuses.

Mariée à vingt-deux ans au comte de La Fayette (1), elle resta veuve de bonne heure, avec

(1) On ne sait rien du comte de La Fayette, sinon qu'il était frère de cette Louise de La Fayette devenue presque célèbre par ses prolégomènes d'amour avec Louis XIII. Voici ce que l'homme le plus véridique de ce temps-là dit de cette

deux enfans, de la jeunesse, des relations élevées, et une physionomie qui plaisait par la grace et l'expression, plus encore que par la beauté. De puissantes recommandations lui procurèrent une pension de Louis XIV; madame de Montespan lui fit présent d'un crucifix, sorte de galanterie italienne, convenable aux goûts et aux besoins du temps; mais elle trouva d'elle-même un protecteur moins austère dans le duc de La Rochefoucauld.

demoiselle que des romans ont presque béatifiée. Le passage donne, au reste, une idée assez curieuse du ton qui régnait à cette cour. « Il se fit une cabale de M. de Saint-Simon, de « M. l'évêque de Limoges, de madame de Senecay, et de mes- « demoiselles d'Aiches, de Vieuxpont et de Polignac, pour « introduire mademoiselle de La Fayette à la place de madame « d'Hautefort. Son Éminence (le cardinal de Richelieu) pro- « tégea tellement cette intrigue, qu'en peu de temps on vit « que le roi ne parlait plus à madame d'Hautefort, et que « son grand divertissement chez la reine était d'entretenir « mademoiselle de La Fayette, et de la faire chanter. Elle se « maintint bien en cette faveur par les conseils de ceux et « celles de son parti, et n'oublia rien pour cela. Elle chan- « tait, elle dansait, elle jouait aux petits jeux avec toute la « complaisance imaginable; elle était sérieuse quand il fallait « l'être; elle riait aussi de tout son cœur dans l'occasion, et « même quelquefois un peu plus que de raison; car, un soir « à Saint-Germain, en ayant trouvé sujet, elle rit si fort « qu'elle en pissa sous elle, si bien qu'elle fut long-temps

Las de l'amour et de l'ambition, préservé, par une sorte de disgrace, du métier de courtisan, cet ancien acteur de la Fronde cultivait dans le repos un rare talent d'observation, un caractère noble et sérieux, et un esprit aussi agréable par ses formes que supérieur dans ses vues; madame de La Fayette disait de lui : « Il m'a donné de l'esprit; mais j'ai réformé son cœur. » Il y a, au reste, dans le dialecte des femmes, tant de sous-entendus, que je ne serais point surpris que *réformer un cœur* voulût dire dans leur langue,

« sans oser se lever. Le roi l'ayant laissée en cet état, la reine « la voulut voir lever, et aussitôt on aperçut une grande « mare d'eau. Celles qui n'étaient pas de son parti ne purent « se tenir de rire, et la reine surtout, ce qui offensa la ca-« bale, d'autant plus qu'elle dit tout haut que c'était La « Fayette qui avait pissé. Mademoiselle de Vieuxpont soute-« nait le contraire en face de la reine, disant que ce qui pa-« raissait était du jus de citron, et qu'elle en avait dans sa « poche qui avaient été écrasés. Ce discours fut cause que la « reine me commanda de sentir ce que c'était; je le fis aussitôt, « et lui dis que cela ne sentait point le citron; de sorte que « tout le monde demeura persuadé que la reine disait vrai; « elle voulut sur-le-champ faire visiter toutes les filles pour « savoir celle qui avait pissé, parce qu'elles disaient presque « toutes que ce n'était point La Fayette; mais elles s'enfuirent « dans leurs chambres. Toute cette histoire ne plut point au « roi, et moins encore la chanson qui en fut faite. » *Mémoires de La Porte*, page 81, édit. de Paris, 1701.

s'en emparer exclusivement: la version que je hasarde ici fut assez bien justifiée par les faits. Le monde vit pendant vingt-cinq ans, et avec ce respect qu'impose la constance, madame de La Fayette être jusqu'à la mort de M. de La Rochefoucauld, son amie intime, essentielle, inséparable; animer sa société, charmer ses douleurs et soigner sa fortune. On croit même, non sans vraisemblance, qu'elle eut quelque part au livre des *Maximes;* car le talent de cette jolie veuve tenait à la finesse de la réflexion plus qu'à l'entraînement du cœur, et tous ses mots, si dignes d'être retenus, sont moins des saillies de l'ame, que des modèles pour la précision du langage et la justesse de la pensée.

Madame de La Fayette avait pris le goût des lettres dans la maison de M. de La Vergne, son père. Elle continua de réunir dans sa société ceux qui les cultivaient, tels que Huet, La Fontaine et plusieurs autres, à l'exception de ce dangereux Racine, qui vit les grandes dames de son siècle conjurées contre lui, et mécontentes de la pénétration d'un poete qui ne laissait aux cœurs les plus habiles rien à lui apprendre et rien à lui cacher. Ségrais, gentilhomme ordinaire de mademoiselle de Montpensier, ayant quitté le service de cette princesse, à l'occasion de ses projets de mariage avec le duc de Lauzun, accepta un loge-

mais il prétendit faire rentrer celle-ci sous l'autorité maritale; et la duchesse ne pouvant se soustraire à un joug détesté que par les troubles du royaume, les échauffa sans ménagement. On put définir les dernières années de la guerre civile: « Tournoi de deux femmes, Geneviève de Condé et Anne d'Autriche; l'une pour fuir son mari, l'autre pour rapprocher son cardinal. » Sont-ce des larmes ou des rires de pitié, que l'on doit au pays qui se laisse ravager pour de tels intérêts?

Lorsque la puissance royale fut pleinement rétablie, les froideurs de la cour apprirent à la duchesse de Longueville que ses torts n'y étaient point oubliés, et l'engagèrent à chercher la renommée par des routes plus innocentes. Le tour de son esprit était fin et délicat. Dès l'enfance, elle avait sucé à l'hôtel de Rambouillet les goûts et les prétentions littéraires. Avant que Molière eût fait justice de l'afféterie et des *Précieuses*, la cour, gravement partagée entre deux sonnets, avait vu l'héroïne de la Fronde conduire les *Uranistes* contre *Job* et *Benserade*. Elle travaillait maintenant à recueillir dans l'hôtel de Longueville la succession de l'hôtel de Rambouillet, tout ce riant bagage de fleurs, de guirlandes, d'amoureux syllogismes, d'esprit alambiqué et de graces un peu minaudières. Mais déjà ces jeux futiles remplissaient mal le vide de son cœur, et les pensées re-

relations insipides, quelques légères malices sur madame de Maintenon, et les paroles suivantes sur Jacques II à Paris : « Ce prince alla descendre « aux Grands Jésuites, causa très-long-temps avec « eux, et se les fit tous présenter. La conversation « finit par dire qu'il était de leur Société; cela « parut d'un très-mauvais goût... L'archevêque de « Reims, frère de M. de Louvois, le voyant sor- « tir de la messe, dit d'un ton ironique : *Voilà un « fort bonhomme; il a quitté trois royaumes pour « une messe :* belle réflexion dans la bouche d'un « archevêque! »

Les titres littéraires de madame de La Fayette, sont *Zaïde* et *la Princesse de Clèves*, qu'il faut pourtant ne pas confondre. Loin d'avoir réformé les romans en billots de Scudéry et de La Calprenède, *Zaïde* n'en est qu'un diminutif. Même échafaudage romanesque; une situation ingénieuse, mais sans vérité; absence de couleurs locales; surcharge d'épisodes; ignorance absolue des mœurs musulmanes; sentimens distillés à l'hôtel de Rambouillet; dialogues sans fin, qui ressemblent à l'amour comme des plaidoyers de collège ressemblent à l'éloquence; enfin, je m'en accuse, de la *Cléopâtre* à *Zaïde*, je n'ai senti que le passage du genre assommant au genre ennuyeux; j'en excepte toutefois le style, qui, dans les écrits de madame de La Fayette, les bons comme les mé-

diocres, est toujours clair, raisonnable, sans emphase et sans recherche.

Mais la véritable gloire de madame de La Fayette repose sur *la Princesse de Clèves*, parce que ce livre est une création qui a changé une branche de la littérature. Scarron et son *Roman comique* avaient bien déjà décrédité la verbeuse famille du *Cyrus* et de la *Cassandre;* mais un pas plus difficile restait à faire; il fallait remplacer ces éternelles rapsodies, et ce fut *la Princesse de Clèves* qui ouvrit la nouvelle carrière qu'attendaient les bons esprits. On vit pour la première fois un cadre simple rempli d'une action intéressante. Les combats de l'amour dans le cœur d'une femme honnête offrirent un tableau naturel, passionné, touchant, traité avec grace et délicatesse, et s'emparant du lecteur par un trouble délicieux. Le succès en fut général, et pénétra dans les mœurs. Jusque vers le temps des romans de Crébillon, les noms de M. de Nemours et de madame de Clèves firent autorité dans les affaires de cœur à la ville comme à la cour. Cent fois cette aimable composition a servi de modèle, et je ne pense pas qu'elle ait encore été surpassée. On doit y rapporter toutes les louanges que Voltaire et La Harpe ont prodiguées à l'auteur.

Ce qu'on sait de l'esprit juste et réfléchi de madame de La Fayette s'accorde avec son caractère

honorable, exact, mais privé d'indulgence et d'abandon. On disait pour la louer, que c'était une personne vraie, et cette acception du mot *vrai* fut inventée pour elle. Bussy et Gourville la jugèrent moins favorablement; on ne peut nier que ses lettres ne soient d'une froideur extrême; une fois madame de Sévigné a fait d'elle un vif éloge, tandis que d'autres passages de sa correspondance laissent échapper des plaintes sur je ne sais quoi de sec et de personnel qui la blesse dans le commerce de son amie. L'humeur et le délaissement obscurcirent ses dernières années; car il est pour les femmes un don supérieur aux plus brillans succès : je veux parler de cette surabondance d'amour et de bonté, qui tourmente peut-être les beaux jours, mais qui plus tard prolonge la jeunesse de l'ame, et rattache doucement à d'autres existences une trame qui s'use. Cette vie de sympathie, et pour ainsi dire de réserve, manqua au bonheur de madame de La Fayette; la femme si long-temps digne d'envie et d'admiration, finit à soixante ans, entre le jansénisme et les maux de nerfs, une vieillesse ennuyée, malade et capricieuse.

MADAME DESHOULIÈRES,

Née à Paris en 1634, et morte dans la même ville le 17 février 1694.

Si l'on s'avisait de chercher dans *les Femmes Savantes* de Molière le portrait de cette dame, on lui ferait une grande injustice; jamais plus de moyens naturels de plaire ne se trouvèrent réunis dans la même personne. Une beauté parfaite, une taille élégante et noble, une grace inimitable dans le langage, dans le maintien, dans tous les exercices, depuis l'art de danser jusqu'à celui de monter à cheval; un esprit pénétrant et cultivé, un enjouement vif et facile qui jaillissait en éclairs sur un fonds doux et tendre de mélancolie et de raison; un cœur susceptible de courage et d'attachement, et une tête capable de méditation : voilà ce qui distinguait la fille de Melchior du Ligier de La Garde, maître d'autel d'Anne d'Autriche. La fortune, qui aurait dû illustrer une personne aussi accomplie, en laissa tout l'honneur aux muses.

Mariée à dix-sept ans avec M. de Lafon Deshoulières, ingénieur et lieutenant-colonel, elle alla

bientôt le rejoindre dans les Pays-Bas, où il avait suivi le prince de Condé, lors de sa retraite après la déroute de la Fronde. Tandis qu'elle recevait sans faiblesse, mais non pas peut-être sans quelque coquetterie, les hommages de ce prince, des motifs qui ne paraissent point éclaircis portèrent l'autorité espagnole à la faire arrêter et conduire en criminelle d'État dans un château fort, à deux lieues de Bruxelles. Après huit mois de sollicitations infructueuses, son mari désolé, usa de stratagème : à l'aide d'un faux ordre, il pénétra dans la prison avec quelques soldats qui lui étaient dévoués, enleva sa femme, et atteignit les terres de France. Le nouvel Orphée et son Euridice furent présentés au roi, et les courtisans cessèrent de railler l'entreprise du mari, à la vue de la belle proie qu'il venait de ravir aux cachots de l'Espagne.

Cette aventure héroïque jeta sur madame Deshoulières cet éclat fugitif de la mode, que son mérite avait bien le droit de fixer. Le poète Hesnaut, traducteur passionné de Lucrèce, lui avait appris de bonne heure l'art des vers; les progrès de son élève furent rapides, et l'on disait déjà que mademoiselle de La Garde était son meilleur ouvrage. Elle avait quinze ans lorsqu'il lui écrivait : « la poésie doit être votre jeu, et l'amour votre exercice. » Madame Deshoulières fit tout le contraire,

et les lettres occupèrent son esprit dont l'amour ne fut qu'un jeu; amie sûre, mère dévouée, épouse tendre et fidèle, elle préféra le joug des devoirs et des besoins à l'opulence dont tous les chemins étaient en ce temps-là ouverts à la beauté. L'absence, le séquestre, et les rigueurs de la guerre civile, avaient réduit son mari à faire l'abandon de ses biens, et ne lui laissaient pour subsister que de modiques appointemens militaires. L'éducation de quatre enfans et les tyrannies du luxe composèrent à madame Deshoulières une vie pénible et agitée entre les vers et les dettes, la tendresse et les créanciers. Ce sera son excuse d'avoir trop souvent, dans la suite, travesti sa muse en solliciteuse, tenant un placet à la main; les demandes de sa vieillesse certifiaient les refus de son adolescence.

Pendant les absences auxquelles son mari était obligé par ses fonctions, madame Deshoulières accepta plusieurs fois, dans des châteaux éloignés, le séjour que lui offrait l'amitié. Dans ce genre de vie de nos anciens troubadours, elle habita tour à tour les bords du Lignon, la contrée de Vaucluse, et de sombres vallées des Alpes. Des images fières ou naïves, tirées par elle de cette contemplation de la nature, nous avertissent quelquefois dans ses poésies que l'auteur a vu les moutons et les ruisseaux ailleurs qu'à l'Opéra (1). Un événe-

(1) Sa pièce sur *la Fontaine de Vaucluse* est surtout em-

nement de ces courses prouva la fermeté de son ame : mille bruits d'apparitions et de revenans avaient fait déserter une chambre de l'antique châ-

preinte de cette inspiration que communique aux poètes la présence des grandes scènes de la nature. Mais cet ouvrage se fait remarquer par une autre singularité. Madame Deshoulières y parla des amours de *Laure* et de *Pétrarque*, et, contre le témoignage de l'histoire, et l'avis de tous les biographes, contre l'autorité de son propre exemple, elle ne veut voir dans cette fiction littéraire qu'un commerce des sexes bien effectif, avec ses conséquences douces et coupables, ainsi que l'entend le vulgaire. Cette sévérité ne m'étonne point. En fait de galanterie, les femmes ont coutume de juger les personnes de leur sexe avec précipitation et inflexibilité, et s'il leur arrive quelquefois d'en prendre la défense, on sent dans l'apologie l'indulgence de la bonté plutôt que le résultat de la conviction. Cette disposition à soupçonner ne suppose d'ailleurs dans les juges ni corruption ni fausseté. Seulement les femmes ont plus de penchant que nous à considérer l'amour sous un aspect sérieux et positif, soit qu'elles le sentent, l'inspirent ou le redoutent. L'esprit des plus vertueuses franchit d'un saut l'intervalle de l'exposition au dénouement, et leur facilité à rougir atteste assez combien leur imagination alarmée touche promptement aux extrêmes. Ce beau simulacre, qu'on décore du nom d'*amour platonique*, est, comme l'on sait, la chimère de certains hommes, et la nécessité de quelques autres. Mais les femmes n'y ont jamais cru, parce que leur sexe porte dans ces matières plus de naturel et plus de bonne foi que le nôtre. Il y a peut-être bien, à cette diversité de sentimens, quelque cause première; mais c'est aux physiologistes de la dire.

teau où madame Deshoulières venait d'arriver; malgré toutes les représentations elle voulut y coucher. L'esprit perturbateur s'étant présenté à l'heure ordinaire, elle le saisit courageusement, et le tint fortement assujetti jusqu'aux premiers rayons du jour; on découvrit alors, au grand contentement des habitans du château, que ce démon si effrayant était un dogue de forte race et d'humeur paisible, qui, ayant trouvé le moyen de s'introduire dans la chambre, et en préférant la température à celle de la basse-cour, venait régulièrement y passer la nuit.

En cherchant dans la capitale à se distraire des soucis domestiques, madame Deshoulières rencontra les tracasseries littéraires. Si l'étude lui donna d'illustres amis, elle l'associa, plus qu'il ne convenait à une femme, aux passions des hommes de lettres. Entraînée dans une espèce d'académie qui se réunissait chez l'abbé d'Aubignac, et où présidait l'esprit de cabale et de coterie, elle se trouva insensiblement la protectrice de Pradon, et le coryphée des ennemis de Racine. De fâcheuses représailles suivirent un sonnet satirique qu'elle avait lancé contre la première représentation de *Phèdre*. Elle méconnut aussi son propre talent, au point de faire jouer elle-même, sur le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, sa pauvre tragédie de *Genséric*, où l'on voit une princesse un peu vive poi-

gnarder l'indifférent qui refuse de l'aimer. Cependant, il faut en convenir, les petites vanités étaient au-dessous d'une ame de sa trempe. Elle se montrait meilleure mère pour ses enfans que pour ses vers, qu'elle laissait courir dans le monde avec indifférence, et où plusieurs ont été perdus (1). Ce fut

(1) Cette facilité de madame Deshoulières à laisser circuler ses vers en manuscrit, l'a exposée à un reproche de plagiat qui a fait trop de bruit pour être passé sous silence. Madame Deshoulières était morte depuis quarante ans, lorsqu'un journaliste de la Suisse, copié ensuite par Fréron et par l'abbé Sabathier, découvrit dans un livre intitulé : *Promenades de messire Antoine Coutel*, onze stances de quatre vers alexandrins chacune, portant ce titre, *sur l'Indolence*, *à Lucidas pour Sylvandre*, et offrant la suite des idées et la plupart des vers de l'Idylle des *Moutons*. La ressemblance est assez complète pour qu'il soit hors de doute que l'un des auteurs a imité l'autre; le problème consiste à connaître le plagiaire. Des critiques respectables, tels que le président Bouhier, l'abbé Goujet, et l'auteur d'une lettre anonyme adressée à Fréron en 1752, défendirent la mémoire de madame Deshoulières; les dictionnaires historiques ont adopté machinalement l'accusation; il faut en excepter la *Biographie universelle*, de MM. Michaud, où, dans les deux articles de *Coutel* et de *Deshoulières*, les rédacteurs ont très-sensément justifié cette dame. Comment croire en effet qu'elle se fût exposée à la honte d'un plagiat si facile à constater? Comment croire que les gens de lettres, dont plusieurs s'étaient déclarés ses ennemis, ne se fussent avisés, ni pendant sa vie, ni quarante ans après sa mort, de cette heureuse représaille ? Comment con-

seulement en 1687, et à l'âge de cinquante-trois ans qu'elle en recueillit quelques-uns. Déjà elle ressentait les atteintes de la cruelle maladie qui la traîna au tombeau à travers douze années de souffrances. Ces longues douleurs n'altérèrent ni son génie, ni sa patience, ni même le beau caractère

cevoir que l'Idylle des *Moutons*, d'une analogie si parfaite avec ses autres idylles par les pensées, la philosophie, le mouvement et l'expression poétique, soit précisément, et soit seule dérobée à une muse étrangère? Mais quel est donc l'écrivain qu'elle aurait spolié? Antoine Coutel était son contemporain, et vivait à Blois. On voit par ses préfaces qu'il s'occupait d'érudition, et se gonflait de grec et de latin. Tout en protestant qu'il n'est pas poète, il a la manie de rimer. Rien n'est si détestable, si plat, si trivial, et quelquefois si grossier et si obscène que ses *Promenades;* il ignore la plupart des règles, et surtout celle de l'hiatus; à défaut d'idées il s'empare des poésies des auteurs vivans ou morts, tels que Desportes, Bertaud et autres, et il les défigure à sa manière, et ordinairement en stances d'égale mesure. C'est ainsi qu'il travestit deux fois la chanson de l'évêque de Séez, *Félicité passée, qui ne peut revenir,* etc.; en un mot, Coutel semble être l'original du poète campagnard que Destouches a mis sur la scène dans sa comédie de *la Fausse Agnès;* et comme Destouches était né à Tours, et que le poète *aux Promenades* n'avait pu manquer de laisser dans le pays une mémoire fort ridicule, il serait très-possible que ce que je donne ici pour une conjecture fût l'exacte vérité. Mais enfin, dira-t-on, Coutel n'a-t-il pas devancé madame Deshoulières? Ici l'étonnement redouble. Il paraît que de tous ceux qui ont parlé de

de sa figure, si l'on en juge par le portrait qui fut fait d'elle peu de mois avant sa mort, et que la gravure a souvent reproduit. Des hommages consolans vinrent orner le déclin de sa vie. L'Académie d'Arles, et celle des *Ricovrati* de Padoue l'admirent au nombre de leurs titulaires. L'Académie fran-

Coutel, aucun n'avait vu son livre, ou du moins n'en avait vu un exemplaire qui ne fût pas mutilé. En effet, l'un en fixe l'impression en 1640, un autre en 1649, et un troisième prétend qu'il est sans date, et sans nom de libraire, et dans tous les cas bien postérieur à cette époque, puisqu'il contient une épitaphe latine de Pierre Forget de 1661. Le hasard m'a permis de dissiper ces incertitudes. J'ai découvert, chez un marchand de livres rares, celui de Coutel, qui ne se trouve point à la Bibliothèque du Roi. L'exemplaire est complet et bien conservé ; en voici le frontispice dans son intégrité: *Promenades de messire Antoine Coutel, chevalier, seigneur de Monteaux, des Ruez, Fouynais, etc. A Blois, chez Alexis Moette, libraire et imprimeur du roi, dans la grand'rue, au nom de Jésus:* 1676. A la vérité, la première édition de madame Deshoulières est de 1687; mais dans cette édition et dans la suivante, l'Idylle des *Moutons* porte la date non suspecte de 1674, c'est-à-dire antérieure de deux années au livre des *Promenades*. On peut voir ce dernier entre les mains de M. Auger, mon confrère à l'Académie française, à qui j'ai cédé mon acquisition ; on se convaincra que Coutel a taillade la pièce de madame Deshoulières, comme il avait fait de la chanson de l'évêque Bertaud, et que ce Procuste rimailleur était hors d'état de composer un seul vers de l'idylle qu'il a travestie selon sa coutume.

çaise, en faisant, par une distinction singulière, lire de ses ouvrages en séance publique, l'adopta autant que ses réglemens le permettaient.

La postérité a choisi ce qui a été fait pour elle dans les œuvres de madame Deshoulières, c'est-à-dire cinq à six idylles, deux épîtres, et les réflexions morales : je pourrais même ne citer que ces dernières, car ce qu'on nomme ses idylles n'est aussi qu'un cadre de méditations sérieuses, classées sous une étiquette pastorale; avec ces titres, plus durables qu'imposans, l'auteur a su atteindre la renommée, comme ces voyageurs qui vont d'autant plus loin qu'ils portent une grande richesse sous un moindre volume. Ce n'est ni par l'invention, ni par l'ordonnance que ces morceaux se distinguent, mais par la perfection des détails; des pensées justes et bien arrêtées y sont rendues avec grace et précision dans des vers libres qu'on retient et qu'on répète autant pour la vivacité du sens, que pour le bonheur de l'expression et l'harmonie du mètre habilement disposé. Cet art d'ajuster en vers des idées brillantes, à peu près comme les lapidaires montent des diamans, n'a pas mis sans doute madame Deshoulières au rang des grands écrivains du siècle de Louis XIV; mais il l'a placée la première, et presque la seule dans le genre spécial qu'elle a traité. La Motte, J.-B. Rousseau dans ses épîtres, Gresset et Colardeau

n'ont pu l'y atteindre; Voltaire est le seul qui l'égale en ce point dans ses pièces fugitives, bien supérieures sous tant d'autres rapports.

Pénétrée des leçons d'Hesnaut, et de l'étude de Gassendi, madame Deshoulières a marqué ses bons ouvrages d'une touche philosophique. Elle mesure la destinée humaine entre les limites où Épicure et Lucrèce l'ont enfermée; de tous les êtres, l'homme lui paraît le plus à plaindre, l'homme égaré par sa raison qui ne vaut pas l'instinct, l'homme froissé par les chaînes, les terreurs, les préjugés qu'il s'est forgés lui-même; chacun de ses chants exprime un regret douloureux pour la simple loi de nature, et pour ses plaisirs sans gêne et sans remords. Diderot, qui assure que le cœur d'une femme recèle toujours un coin de liberté sauvage, a dû le reconnaître avec joie dans les soupirs de madame Deshoulières. On ne peut pas dire en la lisant qu'elle se repente d'avoir été honnête femme; mais on sent que cette gloire lui a coûté cher. Chaulieu, qu'elle surpasse par la force et la correction, convertit en mollesse et en mélancolie ce qui est amer et chagrin sous la plume de sa rivale: qu'on ne s'en étonne pas; l'un pratiquait ce que l'autre se bornait à enseigner; pour tous deux la vie est un banquet, où ils assistent ensemble et puisent des sentimens contraires; Chaulieu en voit approcher

la fin avec l'indulgence d'un convive rassasié, et madame Deshoulières avec le ressentiment d'une dupe qu'un fâcheux médecin a contrainte d'y jeûner.

Madame Deshoulières laissa une fille qui voulut la suivre sur le Parnasse. En donnant une édition des œuvres de sa mère, elle y a joint ses propres poésies, qu'un voisinage si dangereux a fait paraître encore plus insipides. Il n'en est pas des bons vers comme des roses, dont parle le poète persan, qui communiquent leur parfum à l'argile qui les touche.

GUILL^{ME}-AMFRYE DE CHAULIEU,

Né en 1639, au château de Fontenay dans le Vexin-Normand ; mort à Paris, le 17 juin 1720.

DERNIERS rejetons des amours d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, le duc de Vendôme et son frère le grand-prieur noyaient leur vie dans le plaisir, la guerre et les lettres. L'un se réveillait quelquefois pour gagner des batailles; et l'autre quittait les armes pour rimer des chansons. Le château d'*Anet*, orné de ses chiffres adultères, recevait la cour du premier, et le *Temple*, habité par le second, retrouvait dans ce moine-soldat impie et dissolu toute la célébrité de ses anciens fondateurs. Ce concours de voluptés, joint à la grandeur des cœurs généreux, avait porté dans les affaires des deux princes un tel désordre, qu'il fallut songer sérieusement à y remédier. Cette grave résolution fut tempérée par un choix badin; et de même que le tyran de Samos avait appelé Anacréon dans son conseil, la maison de Vendôme confia la réparation de ses finances à Chaulieu;

et ce fut aux sons de sa lyre à charmer les créanciers.

Au moment de sa métamorphose en intendant, il appartenait à la troupe folâtre de ces petits abbés, moitié lévites et moitié païens, qui, exerçant alors en France un *cicisbéisme* moins régulier que celui de l'Italie, vivaient d'esprits, d'abus, et de complaisances auprès des femmes et des grands. Chaulieu avait apporté dans le monde l'indigence d'un cadet de Normandie, un fonds d'assez bonnes études, et la paresse invétérée d'un joyeux épicurien. Introduit à la cour, dans les sociétés brillantes des ducs d'Orléans, de Nevers et de La Rochefoucauld, des duchesses du Maine, de Bouillon et de Mazarin, des Dangeau et des La Fare, il y chercha l'amusement sans s'occuper de l'avenir, et la variété des plaisirs le décida seule à suivre le marquis de Béthune dans son ambassade de Pologne. Le fameux Chapelle lui avait appris à faire des vers et à pratiquer ce jeu des rimes redoublées, susceptible de quelques beautés et de beaucoup d'abus. Ce fut encore ce protecteur facétieux qui lui procura la direction de la fortune des Vendôme. Ce choix avait pourtant un côté raisonnable; car s'il eût suffi de rimer pour administrer leurs apanages, les princes avaient sous la main Campistron et Palaprat. Mais la différence est énorme entre un poete de

Toulouse et un poète de Normandie. Il y a dans la cervelle la plus éventée de ce dernier pays un coin privilégié de maturité, d'ordre et de finesse, d'où peut toujours naître un calculateur.

La vie voluptueuse de Chaulieu est plus connue que son administration. La Fontaine nous apprend seulement, dans trois épîtres, qu'il recevait des mains de l'abbé une pension par laquelle les ducs de Vendôme tâchaient de faire oublier à ce naïf grand homme l'indifférence de Louis XIV. Quoi qu'il en soit, Chaulieu s'était formé au Temple une maison de délices, où la plus brillante, la plus spirituelle et la plus désordonnée société de la terre goûtait la triple ivresse de la bonne chère, de la galanterie et de l'indépendance. Le grand-prieur venait souvent lui-même égayer ces orgies, dont il aurait pu être l'Orphée et ne voulait être que le Silène. En un mot, le Temple fut, pendant quarante ans, au centre d'un règne austère et intolérant, la forteresse des voluptés; et le plaisir y tonnait si fort, qu'on ne s'y aperçut nullement du passage de Louis XIV au régent. Dans cette longue saturnale, Chaulieu perdit la vue, et atteignit quatre-vingts ans, en dépit de la goutte qui coupa le drame si plaisant de sa vie par de sévères intermèdes. Au reste, ses jouissances n'avaient rien coûté à sa probité; car, par un privilège de son état, et par un usage très-

commun au-delà des Alpes, l'intendant s'était enrichi sans appauvrir ses maîtres, qui le payèrent en accumulant sur sa tête incrédule trente mille livres de rentes en bénéfices ecclésiastiques.

Les poésies de Chaulieu laissent peu d'incertitude sur le caractère de ses amours. Il était réservé à une femme de nous en tracer le dernier crépuscule. Ce fut à la célèbre mademoiselle Delaunay, plus connue encore sous le nom de madame de Staal, qu'il offrit sa table, son carrosse, ses cheveux blancs, sa goutte, et ses sermens d'aimer écrits par son petit laquais. L'ingénieuse soubrette, qui accepta tout, se tait sur les conditions; car elle a dit qu'elle ne se montrerait qu'en buste à la postérité. Une double illusion anima ce commerce, où la femme qui n'avait de beauté que dans l'esprit, put se croire adorée par un amant aveugle; tandis que le poète octogénaire, se sentant chargé d'une maîtresse capricieuse, imagina peut-être qu'il soupirait encore. Une catastrophe politique termina ces méprises. Mademoiselle Delaunay, impliquée dans la conspiration de Cellamare, fut enfermée à la Bastille; et quand elle en sortit, elle trouva Chaulieu mourant, qui la reconnut à peine. « Et je remarquai, dit-elle, combien, dans cet état, ce qui nous est inutile nous devient indifférent; » réflexion fort sensée, et qui trahit plus d'un secret. Peu de jours après, l'Ana-

créon du Temple, rassasié de la vie, en laissa tomber la coupe dans le sein de la religion, avec le courage, ou, si l'on veut, l'indifférence des Vendôme.

Chaulieu n'avait rien fait imprimer, moins par modestie d'auteur que par vanité d'homme du monde. Sa succession littéraire fut la proie des éditeurs, et, passant de main en main, s'est grossie de matières hétérogènes. Le bon, le mauvais, le médiocre, tout Chaulieu s'y retrouve, même les traits de son caractère, que je me suis dispensé de peindre dans cette notice, parce qu'il les a tracés fidèlement lui-même dans une de ses meilleures épîtres au marquis de La Fare.

Je ne parlerais pas de sa prose, qui est commune et de peu d'esprit, si quelques-unes de ses lettres ne se faisaient remarquer par leur licence. Il faut qu'on nous trompe sur la prétendue délicatesse des mœurs à une époque où l'on écrivait aux duchesses d'un ton qui blesserait aujourd'hui plus d'une courtisane. Les principes que Chaulieu professa dans ses vers avec une extrême hardiesse, prouvent aussi que ce qu'on nomme la philosophie du dix-huitième siècle a un établissement plus ancien, et n'attendit, pour jeter ses racines, ni les jeux de la régence, ni les *Lettres persanes*, ni les voyages de Voltaire à Londres. La philosophie fut, à l'hôtel de Rambouillet, pédante et

circonspecte ; à Sceaux, spirituelle et moqueuse ; au Temple, sensuelle et dévergondée. Depuis que Gassendi eut fait connaître les doctrines d'Épicure, elles séduisirent une foule d'hommes célèbres du dix-septième siècle. A l'exception de la physique et de l'athéisme du philosophe grec, Chaulieu en propagea l'incrédulité dogmatique et les maximes les plus relâchées. Ne donnons pourtant pas à ses torts une importance exagérée ; car il vivait loin des siècles dont les poètes étaient aussi les théologiens.

Le vulgaire se représente Chaulieu composant le verre à la main, et arrivant à la gloire par le plaisir. Mais le recueil de ses œuvres dément cette opinion. Tout ce que sa plume y consacre à la gaieté, au vin et à l'amour, rebute par sa diffusion et sa médiocrité. L'auteur ne s'y élève pas au-dessus de ses contemporains, les Saint-Évremont, les Nevers, les Hamilton, et tant d'autres pareils amateurs, tous gens d'esprit et gens de cour, qui daignaient faire des vers détestables. Qu'on ne s'y trompe pas, les bons vers sont enfans du travail et de la méditation. Le plaisir n'avait fait de Chaulieu qu'un rimeur ; c'est la goutte qui en fit un poète. Je sais gré aux muses de fuir les bacchanales. Leur inspiration attendit Chaulieu dans la solitude de son lit de douleur, sous les rides de la vieillesse, et parmi les langueurs de la convales-

cence. C'est là que son génie, se repliant sur lui-même, connut sa force, et produisit un petit nombre de pièces marquées du sceau des grands maîtres et empreintes de beautés que le temps ne flétrira pas.

Dans les unes, pleines de charme, de grace et de mollesse, l'auteur plus doux que tendre, et plus sensible que passionné, déplore la fuite des plaisirs et la brièveté de la vie. Sa mélancolie, qui est celle des anciens et des Orientaux, s'insinue dans les cœurs par l'égoïsme même, dont elle n'est pas exempte. Cependant, le poète affligé ne veut pas notre désespoir. Dans les stances les plus mélancoliques, ses chagrins de sybarite finissent ordinairement par un sourire à la Volupté; et ce trait imprévu fait reconnaître un disciple d'Aristippe et d'Horace. Dans d'autres pièces d'un esprit plus ferme et plus philosophique, il atteint les hauteurs de la poésie, et revêt d'images brillantes des sentimens nobles ou des pensées fortes. Le Chaulieu *poète*, qu'il faut bien distinguer du Chaulieu *versificateur*, excelle par trois qualités essentielles, l'imagination, l'harmonie et le naturel. Les morceaux et les passages où il a déployé ces dons précieux, sont malheureusement rares; tandis que les ébauches pâles et incorrectes, entassées par l'indiscrétion de ses éditeurs, ont affaibli sa

renommée. Voltaire le nomma « le premier des poètes négligés; » et ce jugement, qui serait rigoureux pour La Fontaine, n'a semblé que juste pour Chaulieu.

Ce poète, dont le nom manque à la gloire de l'Académie française, n'est pas étranger à l'histoire de cette compagnie. Le suffrage de plusieurs hommes de lettres et les sollicitations du duc de Vendôme allaient lui en ouvrir les portes, lorsque le traducteur Toureil, poussé par une cabale dévote, réussit à l'écarter, en proposant le premier président de Lamoignon, qui fut en effet nommé. Mais le duc de Vendôme, outré de ce procédé, alla témoigner son mécontentement au premier président qui n'y avait pris aucune part, et qui se hâta de refuser l'honneur que lui faisait l'Académie. Ce fut pour éviter à l'avenir le désagrément d'un refus si nouveau, que ce corps littéraire arrêta de ne diriger désormais son choix que sur des personnes qui l'auraient positivement demandé. De là est venu l'usage, plutôt que l'obligation, des visites que font aujourd'hui les candidats. Cependant la retraite de M. de Lamoignon rétablissait les prétentions de Chaulieu. Mais Louis XIV, dont on avait alarmé la piété, fit venir Armand-Gaston de Rohan, son grand-aumônier, et lui ordonna de se mettre sur les rangs. *La Belle Éminence*, car c'est ainsi qu'on appelait dans le

monde ce jeune et fastueux courtisan, se trouva donc académicien par obéissance, et au lieu d'un poète immortel, le fauteuil vacant reçut un cardinal aujourd'hui complètement oublié.

ADRIENNE LECOUVREUR,

Née à Fismes en Champagne, en 1690; morte à Paris, le 20 mars 1730.

COMME le théâtre français avait été fondé sur l'imitation des anciens, sans beaucoup d'égards pour la différence des mœurs, de même la déclamation dramatique y fut réglée par d'obscures traditions, indépendamment de la différence des langues. Lorsqu'au théâtre de l'Hôtel de Bourgogne l'art dépouillait à peine sa première grossièreté, quelques fausses lueurs de la mélopée des Grecs et du système scénique des Romains y faisaient du débit des acteurs une sorte de chant cadencé. La structure de nos grands vers, symétriquement balancés sur deux rimes jumelles et deux hémistiches égaux, favorisait cette gamme monotone que mademoiselle de Champmeslé consacra par trente années de succès et de psalmodie (1). Si le

(1) Louis Racine nous apprend en effet qu'il trouva parmi

comédien Baron n'eût, presque à la fleur de l'âge, quitté brusquement le théâtre, il aurait pu corriger ce travers, parce que, habitué à porter dans le monde la morgue de la scène, et à reporter sur la scène l'aisance du monde, il affectait de se jouer du cothurne, et souvent par insolence rencontrait le naturel. Mais la retraite de ce fat laissa le pouvoir aux routines, et Louis XIV vit jusqu'à la fin de son règne la tragédie scandée par des matamores. La régence trouva mademoiselle Duclos maîtresse de la scène, héritière des partitions larmoyantes de mademoiselle Champmeslé, et outrant de plus en plus la mélopée française. On ne doit jamais désespérer de la raison, en songeant que ce système fut tout à coup renversé par une jeune fille, appelée Adrienne Lecouvreur, au moment où il semblait le mieux cimenté par le temps, l'habitude et l'applaudissement du grand nombre.

En quelque genre que ce soit, les réformateurs sont si précieux et leurs succès si rares, que la re-

les papiers de son père les rôles de mademoiselle Champmeslé régulièrement notés et mis en musique. Voltaire, qui aurait pu dans son enfance voir encore cette actrice, et qui vécut au milieu des traditions récentes de son jeu, qualifie ainsi sa déclamation :

> Ses sons affétés
> Écho des fades airs que Lambert a notés.

connaissance et la curiosité aiment à en conserver les moindres souvenirs. Le père d'Adrienne Lecouvreur était un pauvre chapelier, qui vint s'établir à Paris, près de la Comédie Française. Soit par l'esprit d'imitation né de ce voisinage, soit par une inspiration secrète de son talent, sa fille, bien jeune encore, imagina de jouer la comédie en société avec quelques personnes de son âge. La maison d'un épicier de la rue Férou, et ensuite la cour de l'hôtel de la présidente Lejay, rue Garencière, furent l'asile précaire de leurs jeux; enfin le grand-prieur les mit dans l'enceinte du *Temple*, à l'abri des jalousies de la police, ennemie-née de tous les plaisirs qu'elle ne donne pas elle-même. Les dispositions d'Adrienne frappèrent un assez mauvais comédien nommé Legrand, qui l'initia dans quelques routines du métier. Des directeurs de province la livrèrent aux tréteaux à demi-germaniques de l'Alsace et de la Lorraine (1). Ce fut après avoir échappé à ces rudes écueils et avoir atteint sa vingt-septième année, qu'elle débuta au Théâtre-Français, et y opéra une révolution inattendue.

(1) Durant cette époque de sa vie, elle donna le jour à deux filles, dont une, et peut-être toutes deux, naquirent, par une suite d'aventures romanesques, de M. de Klinglin, préteur de la ville de Strasbourg.

Mademoiselle Lecouvreur possédait la plupart des avantages qu'exige le théâtre : des traits où la noblesse s'alliait à une mobilité expressive; la parole légèrement voilée, mais susceptible d'inflexions très-diverses; la tête bien posée, la taille un peu au-dessus de la médiocre, et ces proportions heureuses qui rendent impossible tout mouvement sans justesse et sans grace. Ajoutez-y de l'esprit, du jugement, des sentimens élevés, et surtout cette flamme des passions qui donne la vie au regard, à la voix, au geste, qui fit Adrienne deux fois mère et toujours amante, que le monde appelle une force, et la morale une faiblesse; mais sans laquelle, au théâtre, l'art demeure impuissant et l'actrice incomplète. Ces dons, qu'elle tenait de la nature, se développèrent à la scène. Sa taille y grandissait par l'action théâtrale; à sa démarche, on disait : « C'est une reine entre des comédiens. » Son accent tragique exprimait tour à tour la fierté, l'ironie, la tendresse, l'abandon, le désespoir; les situations, les péripéties se retraçaient vivement dans son jeu muet; et, ce qui est plus rare encore, toute sa personne écoutait. Cependant je ne puis taire que son talent n'atteignit point à la même supériorité dans les rôles comiques, et principalement dans ceux qui, comme la Célimène du *Misanthrope*, se composent du manège de l'esprit et des mensonges de la conscience. Qu'on s'abs-

tienne de lui en faire un reproche, car jamais grande tragédienne n'a régné sur l'autre moitié du domaine dramatique. Les femmes, plus près que nous de la nature, jouent la tragédie avec trop de sincérité, quand elles y excellent, pour que leur ame se prête avec un égal instinct aux combinaisons fines ou plaisantes de la comédie. Les doubles succès de mademoiselle Gaussin, les seuls qu'on puisse citer, ne font point exception à cette règle, parce que, au lieu de s'élever à la perfection des deux genres, cette actrice séduisante les ramena l'un et l'autre à sa manière tendre, et, s'il est permis de le dire, trop efféminée.

Les contemporains, à qui seuls il appartient de fixer les réputations fugitives de la scène, racontent avec complaisance les prodiges du début d'Adrienne Lecouvreur. Le public, accoutumé au rhythme déclamatoire pratiqué jusqu'alors, fut d'abord jeté dans l'étonnement. Mais bientôt ces tons si vrais, si justes, touchent, pénètrent, éveillent des sympathies inconnues; le spectateur sent qu'il gagne en émotions tout ce que l'actrice s'épargne en efforts; chacun croit faire une découverte dans son propre cœur; et il s'élève un cri universel de reconnaissance et d'admiration. Cet enthousiasme du public accompagna fidèlement mademoiselle Lecouvreur pendant les treize années qu'elle occupa la scène française; et, après

elle, son exemple servit de méthode au débit tragique. C'est en effet un des caractères de la vérité de ne plus rétrograder quand elle est établie, mais aussi de ne pas s'établir sans combat. Les succès de la débutante n'éclairèrent point sa rivale, qui l'avait précédée, qui lui survécut, et fut toujours son chef d'emploi. Tandis que Beauchamp, Le Franc de Pompignan, et surtout Voltaire, célébraient la nouvelle actrice en vers harmonieux, La Motte-Houdard chantait l'ancienne dans ses odes, presque aussi malheureusement qu'elle-même chantait la tragédie. Mademoiselle Duclos garda, comme de raison, un reste de partisans parmi ces vieux traîneurs du siècle, destinés par la malice du sort à être adorateurs posthumes de toutes les sottises qui succombent.

En réfléchissant à ce qu'avait osé mademoiselle Lecouvreur, on s'est demandé si, dans son entreprise, elle n'eut point d'auxiliaires. Dès ses premiers pas sur la scène, Voltaire lui fut attaché par ces nœuds de gloire et d'amour qui, dans le siècle précédent, unirent Racine et Champmeslé. Sans doute le jeune auteur d'*Œdipe* et de *Mariamne* avait dans sa tête bouillante de quoi exalter l'imagination d'une artiste; mais la déclamation ampoulée qui fut toujours la sienne, et le haut prix qu'il mettait, comme tous les poètes, au mécanisme des vers, le rendaient peu propre à l'intro-

duction d'un débit en quelque sorte humain parmi les chantres de Melpomène. Aussi Adrienne fut seulement guidée par les conseils d'un homme simple et froid, esprit net et juste, caractère ferme et libre, à qui l'ancienneté de l'usage, l'éclat de l'erreur, et la puissance du préjugé, n'arrachèrent jamais un signe d'approbation. C'était le sage Dumarsais; et cette expérience moderne nous montre comment l'antiquité dut parvenir à tant de genres de perfection par le seul commerce des artistes avec les philosophes. Au reste, il fallait toute la noblesse qui respirait sur les traits romains et dans l'ame d'Adrienne, pour qu'elle hasardât impunément une nouveauté que le vulgaire pouvait regarder comme une dégradation de l'art. Il n'est donné qu'à un sentiment bien délicat, de passer avec dignité entre l'emphase et la bassesse. Le triomphe de cette actrice est d'autant plus précieux, qu'il a ouvert la route à bien d'autres réformes, toutes favorables à l'illusion dramatique, vers laquelle nous nous avançons constamment depuis un siècle, malgré les résistances de l'orgueil et du préjugé.

Ce que nous avons dit de mademoiselle Lecouvreur fait pressentir que sa vie ne fut pas renfermée dans l'enceinte d'un théâtre; ni son cœur, borné à feindre les passions d'autrui. Le souvenir de ses belles années s'attache à l'aurore des deux hommes

les plus célèbres du dernier siècle, Voltaire et le maréchal de Saxe. L'amour se confondait avec tant d'autres affections dans la tête du premier, que ce serait un vain travail de chercher à l'y démêler. Mais il portait dans le second des signes moins équivoques. Maurice, comte de Saxe, l'un des nombreux enfans naturels d'Auguste, roi de Pologne, vint tenter la fortune parmi nous, en 1720. C'était s'y prendre trop tard, et on lui fit attendre assez long-temps un simple régiment; car l'âge d'or des bâtards avait fini en France avec le règne du feu roi. Quoiqu'à peine il comptât vingt-quatre ans, Maurice avait déjà fait onze campagnes, et répudié sa femme. Il joignait à la force de son père une jeunesse inculte et le naturel fougueux d'une espèce de nomade, à peu près comme notre Du Guesclin, que les dames nommaient le sanglier. Sous l'enveloppe du Sarmate Adrienne découvrit le héros, et entreprit de polir le soldat. Elle avait alors trente ans, âge favorable d'expérience et de passions, qui rend la femme aussi habile à plaire que prompte à aimer. Comme au temps de la chevalerie, ses soins, sa tendresse, ses sages conseils initièrent son ami aux connaissances aimables, aux vertus bienveillantes, aux mœurs choisies, qui dans la suite le naturalisèrent Français autant que ses victoires. A sa douce école, l'Achille d'Homère devint l'Achille

de Racine. Elle orna son ame sans l'amollir, et modéra ce qu'on remarquait d'extraordinaire et de singulier dans la tournure de ses idées (1). Elle lui fit connaître notre langue, notre littérature, et lui inspira le goût de la poésie, de la musique, de la lecture, de tous les arts, et cette passion du théâtre qui le suivit jusque dans les camps. On put dire du vainqueur de Fontenoy et de sa belle institutrice, qu'elle lui avait tout appris, hormis la guerre qu'il savait mieux que personne, et l'orthographe qu'il ne sut jamais, au grand dommage de l'Académie française, qui l'aurait, sans cette lacune, compté parmi ses membres.

Cinq ans s'étaient passés, lorsque leur union fut mise à une épreuve dont l'histoire a conservé les traces. La nièce de Pierre-le-Grand, duchesse douairière de Courlande, fait appeler le comte de Saxe à la succession de cette principauté, sous la condition qu'il deviendra son époux : et celui-ci se dispose à soutenir ce rêve d'une femme contre la politique des puissances voisines. Une telle ex-

(1) Il ne conviendrait pas dans un opuscule de ce genre de détailler les preuves de la singularité des conceptions du maréchal de Saxe. Il suffira de remarquer que l'on n'a osé publier que sous le titre de *Rêveries*, ses méditations sur la matière qu'il connaissait le mieux, sur l'art militaire.

pédition semble appartenir à l'âge fabuleux des Thésée, des Jason, des Pirithoüs, avec qui d'ailleurs le génie romanesque du comte de Saxe a plus d'un rapport : comme eux, il est robuste, téméraire, inconstant; et comme eux, il poursuit un trône et une femme aux bords sauvages de la Baltique. Mais hélas! le dix-huitième siècle ressemble peu aux temps héroïques, et bientôt Maurice éprouve un besoin que probablement Hercule n'a pas connu; il manque d'argent, et ses amis restent insensibles à sa détresse. C'est alors qu'Adrienne Lecouvreur met en gage ses diamans, ses bijoux, sa vaisselle, et lui envoie quarante mille francs. Plus d'une femme, sans doute, est capable d'un pareil sacrifice; mais ce qui imprime à celui de mademoiselle Lecouvreur un caractère peut-être inouï de magnanimité, c'est qu'elle n'ignorait pas qu'en assurant la couronne à son amant, elle le cédait à une rivale. Au reste, ses secours furent impuissans. Maurice renouvela vainement les prodiges d'une bravoure opiniâtre et insensée, dont Charles XII avait laissé le modèle. Il se vit, à la fois, attaqué par la Russie, proscrit par la Pologne, abandonné de son père, renié par les imprudens qui l'avaient élu, disgracié même par la royale veuve, qu'irritaient ses nouvelles infidélités. Son aventure, commencée sous forme an-

tique, prit la fin à la manière des modernes : la politique l'emporta ; le demi-dieu s'enfuit, et quelques articles de gazettes furent son Iliade : heureux le vaincu de retrouver à Paris le cœur d'une amie généreuse, bien préférable à la triste Mittaw et à sa jalouse douairière !

A la suite de Voltaire et du maréchal de Saxe paraît, sous de plus humbles enseignes, un troisième adorateur, ce comte d'Argental, si connu par son amitié imperturbable pour l'auteur de *la Henriade*, et sa sujétion pour ainsi dire organique à la gloire de ce grand poète. C'eût été un séide capable d'épouser Adrienne pour l'amour de Voltaire. Mais alors ce motif ne le déterminait pas, et il s'était lui-même épris d'une si violente passion pour elle, que madame de Ferriol sa mère craignit qu'il n'en vînt en effet à ce parti extrême, et résolut de l'exiler à Saint-Domingue. La sagesse de mademoiselle Lecouvreur fit plus dans cette circonstance que la dureté imprudente d'une mère, pour guérir le cœur qu'elle avait involontairement blessé. On doit conserver pour l'honneur de son sexe la lettre qu'elle écrivit à madame de Ferriol. Le comte d'Argental avait quatre-vingt-quatre ans, lorsqu'il lut pour la première fois cette lettre retrouvée par hasard dans un secrétaire de sa mère; et je ne suis point surpris qu'il ait fondu en larmes à la vue d'un témoignage si parfait de

raison, de tendresse et de dignité (1). Il était resté ami de la femme que son amour n'avait pu vaincre. Elle eut le temps en mourant de l'instituer son légataire universel; et lui, quoique conseiller au parlement de Paris, eut la générosité de se charger de ce fidéicommis d'une comédienne, qui pouvait seul assurer la fortune des deux enfans de la testatrice. Pendant de longues années, on a vu cet excellent homme, passionné pour les affaires de théâtre, mais né invinciblement pour les seconds rôles, soigner avec un égal désintéressement les filles d'Adrienne et les tragédies de Voltaire.

Un fait conservé par la tradition fermera cette partie de la carrière de notre héroïne. Un jeune homme, envoyé à Paris par sa famille, et qui n'avait jamais vu mademoiselle Lecouvreur que sur la scène, en tomba si éperdument amoureux, qu'il négligea tout autre soin, s'enrôla de désespoir, et déserta ensuite : il fut pris, condamné à mort, et allait être fusillé lorsque Adrienne, informée de la part qu'elle avait eue, sans le savoir, au malheur de cet inconnu, obtint sa grace, et montra comment une belle ame dans une belle femme est une puissance singulière, susceptible de faire et de réparer le mal.

(1) Voyez, à la suite de cette notice, la *Pièce justificative*, n° I.

Mademoiselle Lecouvreur jouissait de l'existence, unique dans nos mœurs, d'une actrice idolâtrée du public, et dont le talent supérieur garantit par des voies honorables la fortune et l'indépendance; situation en quelque sorte magique, qui enlève l'interprète des muses aux contraintes et aux jugemens de la vie commune, et la sépare de l'état équivoque où vécut Aspasie chez les Athéniens, et Ninon de l'Enclos parmi nous. Aux triomphes enivrans de la scène elle joignait les succès de l'esprit; elle racontait à merveille, et composait des vers qu'on aimait à entendre; ses reparties, ses bons mots étaient cités; sa réputation de probité, de désintéressement, de délicatesse, lui conciliait l'estime; quelques-unes de ses lettres publiées après sa mort respirent, dans un style piquant et naturel, la noblesse, la grace et la bonté (1). Les femmes du plus haut rang recherchaient son commerce, et les lettres d'Adrienne témoignent que plus d'une fois elle fut fatiguée de cet empressement immodéré : « C'est une mode établie, écrivait-elle, de dîner ou de souper avec moi, parce que quelques duchesses m'ont fait cet honneur (2). » Sa maison était le rendez-vous

(1) On trouvera aux *Pièces justificatives*, n° II, une lettre inédite et curieuse de mademoiselle Lecouvreur à Piron.

(2) Lettre du 5 mai 1728.

préféré d'hommes illustres dans les lettres, dans les armes, dans les dignités de l'État. Est-il en effet d'enchantement plus désirable qu'une société où, sous les doux regards d'une femme séduisante, viennent se rencontrer la raison ornée de goût et de saillies, la liberté vive et élégante, l'urbanité sans fadeur, les réputations naissantes à côté des grandes renommées, la philosophie auprès de l'enjouement, et les questions les plus profondes entre les folâtres anecdotes? Montaigne eût-il conçu une école du monde plus parfaite? On peut se figurer les cercles de mademoiselle Lecouvreur, par la description que plusieurs écrivains ont laissée des soupers célèbres de mademoiselle Quinault, qui fut la dernière amie de d'Alembert. Nous aussi en avons retrouvé l'image chez cette femme, étincelante d'esprit, de talent et de beauté, dont une mort prématurée n'a pas effacé la mémoire, et qui, le front couronné des lauriers de Thalie, avait donné sa main au neveu du Tibulle français (1).

Mademoiselle Lecouvreur fut enlevée subitement à l'éclat d'une si rare prospérité. Saisie d'une crise violente le 17 mars 1730, deux jours après avoir joué le rôle de Jocaste, dans l'*Œdipe* de Voltaire, le 20 elle n'était plus. Sa perte imprévue

(1) Mademoiselle Louise Contat.

fut ressentie avec toute la force de l'intérêt que l'on prenait à sa personne, et la douleur publique, injuste peut-être dans son excès, chercha une cause extraordinaire à l'événement qu'elle déplorait. La déclaration des médecins, qu'Adrienne était morte d'une hémorrhagie d'entrailles, n'était pas propre à dissiper les soupçons, et voici enfin le récit que la prévention ou la vérité ont déposé dans les annales du temps : Un jour, a-t-on dit, qu'elle jouait le rôle de Phèdre, elle aperçut dans une des premières loges la duchesse de B**, dont elle connaissait les prétentions sur le comte de Saxe, et cette vue la fit redoubler d'énergie lorsqu'elle en vint à ce passage :

Je sais mes perfidies,
OEnone, et ne suis point de ces femmes hardies
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

Soit que l'actrice eût par un geste désigné sa rivale, soit que la malignité du parterre y eût suppléé, de bruyans applaudissemens firent de ces vers une application injurieuse à la duchesse; celle-ci voulut punir l'outrage, et se servit de la main d'un abbé pour offrir à la comédienne des sucreries empoisonnées; mais on ne peut que dou-

ter d'un crime sur lequel la justice n'a pas prononcé (1).

Les sentimens pénibles que produisit cette mort funeste s'aggravèrent par l'insulte faite aux cendres d'une personne si généralement regrettée : la sépulture religieuse fut refusée au corps de mademoiselle Lecouvreur ; on le transporta la nuit dans un fiacre, et deux portefaix que guidait un parent ou un ami, appelé M. *de Laubinière*, allèrent furtivement l'enfouir au milieu des chantiers, sur une plage déserte battue par la Seine, à l'extrémité du faubourg Saint-Germain. Voltaire, entre les bras de qui Adrienne avait expiré, a consigné son indignation dans plusieurs passages de ses œuvres, et notamment dans une pièce célèbre intitulée : *Mort de Mademoiselle Lecouvreur* (1). Le succès de cette imprécation fut tel que

(1) Voyez les *Mémoires de l'abbé Annillon*, et les *Lettres de mademoiselle Aïssé*. Celle-ci raconte la mort d'Adrienne avec des circonstances un peu différentes, mais où figurent de même l'abbé, l'empoisonnement, et la duchesse qu'elle nomme sans ménagement. Une note de la main de Voltaire, sur la Lettre de mademoiselle Aïssé, attribue son récit à des bruits populaires, et serait d'un plus grand poids, si la dénégation absolue de tout empoisonnement n'était pas un des systèmes de cet écrivain.

(2) M. d'Argental raconte les derniers momens de mademoiselle Lecouvreur de la manière suivante : Le jour de sa

l'auteur s'en alarma, et que, dans une lettre à Thiriot, du 1er juin 1731, il s'en excusa en ces termes : « Mon indignation sur l'enterrement de « mademoiselle Lecouvreur est pardonnable à un « homme qui a été son admirateur, son ami, son « amant, et qui de plus est poète. » Pour le comte de Saxe, on peut croire que le ressentiment de l'injure faite à son amie vivait encore dans sa pensée lorsque, vingt ans après, voulant dérober

mort, un vicaire de Saint-Sulpice pénétra dans sa chambre; quand Adrienne l'aperçut, elle lui dit : « Je sais ce qui vous « amène, M. l'abbé; vous pouvez être tranquille; je n'ai point « oublié vos pauvres dans mon testament. » Puis dirigeant son bras vers le buste du maréchal de Saxe, elle s'écria :

Voilà mon univers, mon espoir et mes dieux.

Je ne sais pas précisément quel fut le legs pieux de mademoiselle Lecouvreur, parce que des récits le portent à 1000 fr., et d'autres à 2000 fr. J'ignore pareillement si le fameux curé Languet accepta le don de la testatrice après en avoir rejeté le corps.

Pendant l'expédition française en Égypte, on remarqua dans nos hôpitaux que les Égyptiens chargés des enterremens couchaient les corps des mahométans sur le dos, et ceux des chrétiens sur le ventre. Quand on leur en demanda la raison, ils répondirent que c'était pour faciliter le voyage des uns et des autres, parce que l'ame des Croyans prenait sa route vers le ciel, et celle des infidèles vers le centre de la terre. On voit que la philosophie des Turcs a pénétré dans des pays civilisés.

à ce traitement sauvage les restes glorieux du général luthérien, vainqueur à Fontenoy, à Lawfeld et à Raucoux, il ordonna par testament que son corps fût consumé dans la chaux vive. Quant au fidèle d'Argental, il était courbé sous le poids de quatre-vingt-six années, lorsqu'on découvrit le lieu où les restes d'Adrienne avaient été déposés, et que, depuis lors, avait enveloppé la construction de l'hôtel du marquis de Sommery, à l'angle *sud-est* des rues de Grenelle et de Bourgogne. Le vieillard ému s'y fit conduire, et consacra de ses larmes cette fosse hospitalière. Une table de marbre, scellée par ses soins dans la muraille voisine, attesta ce devoir pieux, et consola des mânes trop long-temps outragés (1). Il ne m'appartient pas de

(1) M. le comte Raymond de Bérenger, propriétaire actuel de l'hôtel de Sommery, a maintenant placé ce marbre dans sa galerie : au lieu de l'inscription simple et touchante qu'on s'attend à y trouver, M. d'Argental a eu la malheureuse inspiration d'y faire graver les vers suivans, qui se ressentent trop de la décrépitude de l'auteur.

Ici, l'on rend hommage à l'actrice admirable,
Par l'esprit, par le cœur, également aimable.
Un talent vrai, sublime en sa simplicité,
L'appelait, par nos vœux, à l'immortalité;
Mais le sensible effort d'une amitié sincère,
Put à peine obtenir ce petit coin de terre;
Et le juste tribut des plus purs sentimens
Honore enfin ce lieu méconnu si long-temps.

juger la doctrine qui autorisait en France une rigueur inconnue dans le reste de l'Europe chrétienne et catholique; mais si en effet la mort d'Adrienne Lecouvreur fut un assassinat, comme ses contemporains l'ont écrit, pensera-t-on sans frémissement que la même puissance qui fit jeter la victime à la voirie, eût réservé pour l'empoisonneuse le chant des prêtres et le deuil des autels?

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Nº I.

Lettre d'Adrienne Lecouvreur à madame de Ferriol.

Paris, 22 mars 1721.

MADAME,

Je ne puis apprendre, sans m'affliger vivement, l'inquiétude où vous êtes, et les projets que cette inquiétude vous fait faire. Je pourrais ajouter que je n'ai pas moins de douleur de savoir que vous blâmez ma conduite; mais je vous écris moins pour la justifier, que pour vous protester qu'à l'avenir, sur ce qui vous intéresse, elle sera telle que vous voudrez me la prescrire. J'avais demandé mardi la permission de vous voir, dans le dessein de vous parler avec confiance, et de vous demander vos ordres. Votre accueil détruisit mon zèle, et je ne me trouvai plus que de la timidité et de la tristesse. Il est cependant nécessaire que vous sachiez au vrai mes sentimens; et s'il m'est permis de dire quelque chose de plus, que vous ne dédaigniez pas d'écouter mes très-humbles remontrances, si vous ne voulez pas perdre monsieur votre fils. C'est le plus respectueux enfant et le plus honnête homme que j'aie jamais vu de ma vie. Vous l'admireriez s'il ne vous

appartenait pas. Encore une fois, Madame, daignez vous joindre à moi pour détruire une faiblesse qui vous irrite, et dont je ne suis pas complice, quoi que vous disiez. Ne lui témoignez ni mépris ni aigreur; j'aime mieux me charger de toute sa haine, malgré l'amitié tendre et la vénération que j'ai pour lui, que de l'exposer à la moindre tentation de vous manquer. Vous êtes trop intéressée à sa guérison pour n'y pas travailler avec attention; mais vous l'êtes trop pour y réussir toute seule, et surtout en combattant son goût par autorité, ou en me peignant sous des couleurs désavantageuses, fussent-elles véritables. Il faut bien que cette passion soit extraordinaire, puisqu'elle subsiste depuis si long-temps sans nulle espérance, au milieu des dégoûts, malgré les voyages que vous lui avez fait faire, et huit mois de séjour à Paris, sans me voir, au moins chez moi, et sans qu'il sût si je le recevrais de ma vie Je l'ai cru guéri, et c'est ce qui m'a fait consentir à le voir dans ma dernière maladie : il est aisé de croire que son commerce me plairait infiniment sans cette malheureuse passion, qui m'étonne autant qu'elle me flatte, mais dont je ne veux pas abuser. Vous craignez qu'en me voyant il ne se dérange de ses devoirs, et vous poussez cette crainte jusqu'à prendre des résolutions violentes contre lui. En vérité, Madame, il n'est pas juste qu'il soit malheureux en tant de façons. N'ajoutez rien à mes injustices; cherchez plutôt à l'en dédommager; faites tomber sur moi son ressentiment : mais que vos bontés lui servent de dédommagement.

Je lui écrirai ce qu'il vous plaira; je ne le verrai de ma vie, si vous le voulez; j'irai même à la campagne, si vous le jugez nécessaire : mais ne le menacez pas de l'envoyer au bout du monde; il peut être utile à sa patrie; il fera les délices de ses amis; il vous comblera de satisfaction et de gloire; vous n'avez qu'à guider ses talens et laisser agir ses vertus.

Oubliez pendant un temps que vous êtes sa mère, si cette qualité s'oppose aux bontés que je vous demande à genoux pour lui. Enfin, Madame, vous me verrez plutôt me retirer du monde, ou l'aimer d'amour, que de souffrir qu'il soit à l'avenir tourmenté pour moi et par moi. Pardonnez à un sentiment que vous pouvez détruire, mais que je n'ai pu retenir. Ajoutez ce que je vous demande à toutes les bontés que vous m'avez prodiguées, et permettez-moi de penser que mon sincère attachement et ma vive reconnaissance vous forceront à me conserver cette bienveillance qui m'est si précieuse; et laissez-moi m'applaudir toute ma vie d'être, avec un profond respect, Madame, votre très-humble et très-obéissante servante,

ADRIENNE LECOUVREUR.

P. S. Mandez-moi ce que vous voulez que je fasse; et si vous voulez me parler sans qu'il le sache, je me rendrai où il vous plaira, Madame, et je n'épargnerai ni mes soins ni mes vœux pour que vous soyez contente, et de monsieur votre fils et de moi.

Nº II.

Piron songea, vers l'année 1730, à faire jouer *Callisthène*, sa première tragédie. Il paraît qu'il avait laissé entrevoir à mademoiselle Lecouvreur qu'il lui destinait le rôle de Léonide, sœur du héros, mais que, au moment décisif, il témoigna

une intention contraire. L'actrice réclama le rôle par une lettre qui est perdue, mais à laquelle Piron répondit d'une manière embarrassée. Adrienne Lecouvreur répliqua par une lettre pleine d'esprit, d'adresse, et d'un excellent ton. Un auteur et une comédienne, disputant un rôle, sont deux grandes coquettes aux prises, qui doivent offrir une bonne scène comique. Celle qu'on va lire vaut mieux que la pièce glaciale de *Callisthène*, où l'on avait eu la pauvre idée de faire d'un philosophe un héros de tragédie, et que le public siffla sans respect, le 18 février 1730. Qu'on ne s'étonne point d'entendre mademoiselle Lecouvreur parler de la *naïveté* de Piron, car on sait que la nature avait doté ce malin et spirituel Bourguignon d'un air niais, d'une vue basse et d'une longue taille. Les originaux de la lettre de Piron et de celle d'Adrienne, qui paraissent imprimés pour la première fois, font partie de la collection des autographes de M. Tastu.

Lettre de Piron à mademoiselle Lecouvreur.

MADEMOISELLE,

Je reçois et je lis votre lettre. Il s'agit d'y répondre, et l'état est violent pour un homme de mon caractère. Elle m'a vivement touché. Soyez assurée que rien n'égale le cas que je fais, comme tout le monde, de vos talens, si ce n'est l'es-

time que m'inspira toujours votre noble façon de penser. J'espère prouver l'un et l'autre plus d'une fois encore en ma vie. Mais ne réduisons point le témoignage à des sacrifices impossibles. Je n'ai pas imaginé dans ma pièce de ces graces séduisantes qui naissent d'un tendre soupir, d'un coup d'œil fin, d'un silence ou d'un cri bien ménagés; de cent je ne sais quoi triomphans, où l'art subtil et la douce nature sont obligés de se prêter un secours continuel l'un à l'autre. J'ai conçu des graces austères, simples, nues, où tout l'art du monde ne saurait suppléer à ce qui peut ne pas aider la nature. Convenons, Mademoiselle, que le visage, la taille et l'organe ont leurs agrémens proportionnels et déterminés. L'engageante Vénus n'a que faire où l'œil attend la superbe Pallas, comme au rebours; et je crois qu'il y a ici plus d'égide que de ceinture. Enfin le choix où je me détermine s'est fait de lui-même dans mon esprit dès le premier mot du rôle qui s'y forma. Il s'est soutenu dans le progrès, et s'est toujours de plus en plus confirmé jusqu'à la fin de l'ouvrage. Vous aviez pourtant alors, comme vous aurez toujours en toute autre occasion, pouvoir absolu sur moi. Cela vient de trop loin, comme vous voyez, pour en parler davantage. La dispute m'honorerait et m'affligerait trop; je n'aurai pas toujours des Amazones dans la tête, et je n'aurai que trop tôt l'empressement d'appuyer mes ouvrages du secours de vos talens; prouvez-moi pour lors, par la bonté que vous aurez de me prêter ce secours, que vous êtes la généreuse amie qui se plaint à moi de la mauvaise honte que j'ai eue. Pour moi, je ne chercherai en tout et partout qu'à vous prouver que personne au monde n'est avec plus d'estime et plus d'attachement que moi, Mademoiselle, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

PIRON.

Ce lundi soir.

Réponse d'Adrienne Lecouvreur à Piron.

Paris, ce 10 janvier 1723.

MONSIEUR,

On n'a jamais mis tant d'art et tant d'éloquence pour dire à quelqu'un : Je crois mon succès impossible entre vos mains. Premièrement, Monsieur, vous m'avez promis de tout temps votre rôle ; car je crois que c'est promettre que tout ce que vous m'avez dit avant et depuis la lecture qu'il vous plut de vouloir faire chez moi des premiers actes de votre pièce. La confiance que votre naïveté m'avait inspirée, l'amitié que vous me témoigniez, et peut-être mon amour-propre, ne m'ont pas laisser penser un moment que votre choix pût être douteux ; ainsi je n'ai exigé ni confirmation ni promesse plus marquée : d'ailleurs vous me l'auriez signé de votre sang, qu'au premier scrupule j'aurais cessé d'y prétendre ; et, quoi que je vous dise ici, tenez-vous pour très-assuré que je n'ai nulle envie de vous faire changer. Je connais toute l'étendue de votre courage à soutenir vos opinions, et je connais tout le danger et le dégoût de contraindre un homme d'esprit et d'imagination. Je suis convaincue aussi qu'en toutes façons je ne vaudrais rien que désirée ; mais je veux me justifier d'avoir osé dire en pleine assemblée que je la devais jouer. Je vous le répète, Monsieur, vous me l'aviez fait espérer et promis, de même que Callisthène à notre ami Sarazin. Vous nous sacrifiez tous deux, non aux talens de mademoiselle Palicourt, quoique je convienne qu'elle en ait, mais à la crainte que vous avez de M. Quinault ; et en cela je doute fort que vous preniez le meilleur parti pour vous. M. Quinault a plus d'art

et d'expérienoe que M. Sarazin; mais celui-ci a un sentiment plus neuf et plus sûr pour le succès. Les applaudissemens qu'ils a reçus et mérités dans les derniers rôles qu'il a joués en sont une preuve bien réelle. Quant à moi, je trouve qu'en me donnant des éloges que je ne mérite pas, vous me faites injustice d'ailleurs. Je suis bien plus éloignée de ressembler à Vénus qu'à cette Pallas que vous mesurez à l'aune. Vous oubliez que j'ai joué, du temps de mesdemoiselles Desmares et Duclos, Pauline, Roxane, Athalie, Phèdre, Élisabeth, Cornélie, sans que le public ait paru se plaindre de ma faiblesse, ni de mon courage, et je crois que l'ame est plus nécessaire que la taille. Je ne veux disputer ni de graces ni de talens avec celle que vous me préférez; mais je ne crois pas sa force si supérieure. Vous n'avez pour en juger que l'exemple de Médée, qu'elle n'a jamais jouée que deux fois la semaine, se plaignant ensuite qu'elle en avait craché le sang; toute la Comédie peut vous dire qu'elle n'a jamais joué sans assurer qu'elle avait la fièvre ou quelque autre indisposition. Il y a pourtant en elle un amonr du métier que je respecte très-sincèrement, mais que je prétends avoir poussé plus loin. Enfin ce n'est point une furieuse que Léonide. Ces graces austères, simples et nues que vous désirez, ne se trouveront point plus en elle qu'en moi; je m'en rapporte à ceux qui y voient de plus loin que vous. Et s'il eût été question d'un parallèle contraire, et que vous m'eussiez mandé que mademoiselle Dufresne, ou quelque autre, approcherait mille fois plus de ces graces que vous attribuez à Vénus, et de cette ceinture que vous croyez qui va m'éblouir, je vous dirais que vous avez raison, et je me flatte même que je vous aurais prévenu. Mais je prétends un peu plus à l'égide, puisque égide et ceinture y a; en un mot, je tiens mon ame aussi mâle et aussi sensible à la vertu que vous en puissiez trouver.

C'est ce qui m'a fait admirer votre pièce ; c'est ce qui m'a plu dans votre rôle, et c'est ce qui me porte à vous pardonner un affront qu'aucune femme n'oublierait de sa vie : je dis affront, parce que j'ai dit en pleine assemblée que vous me l'aviez promis, et qu'après un engagement autorisé par l'accueil que je reçois encore du public, par l'amitié que je vous ai témoignée, et par les louanges sincères et vives que je vous ai données, il est inconcevable que vous alliez vous jeter à la tête d'une autre, encore plus déraisonnable que vous destiniez Callisthène à un autre que votre ami Sarazin ; mais la peur du diable fait souvent plus de dévots que le véritable amour de Dieu. Voilà ce qui peut nous consoler. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble et très-obéissante servante,

LECOUVREUR.

CLAUDE-ADRIEN HELVÉTIUS,

Né à Paris en janvier 1715; mort dans la même ville, le 26 décembre 1771.

Si je passais en revue l'armée philosophique du dix-huitième siècle, j'y signalerais *Helvétius* comme un de ces volontaires de haute dignité, qui, apportant sous les drapeaux, du bruit, de la magnificence et du courage, font quelques campagnes d'amateurs, avec un peu de gloire pour eux-mêmes et une médiocre utilité pour la cause commune. La nature et la fortune semblaient néanmoins s'être accordées pour l'éloigner à jamais de la philosophie. L'une l'avait doué d'une rare beauté, d'un penchant effréné pour les femmes, d'une aptitude singulière à tous les exercices du corps; et l'autre l'avait fait serviteur d'une reine pieuse, fils d'une mère dévote, possesseur d'une charge à la cour, et d'une place de fermier-général

Le père Porée, son professeur de rhétorique, soupçonna, le premier, son intelligence; car, jus-

qu'alors, sa tête, appesantie par des rhumes habituels, n'avait décelé qu'une constitution lymphatique et une origine hollandaise. De l'école des jésuites, il monta sans intervalle à celle des femmes. Une duchesse galante et une comtesse athée achevèrent son éducation, et le préservèrent pour la vie des lentes délicatesses de l'amour. Pour plaire à de tels maîtres, il se hâta de développer ces graces athlétiques que les traditions de la chevalerie ennoblissaient encore à cette époque. Les salles d'armes redirent ses succès; il fit même une tentative qui blesse nos mœurs actuelles, mais que justifiaient d'illustres exemples; il parut dans un ballet de l'Opéra, et obtint les applaudissemens du public, sous le nom et le masque du danseur *Javillier*.

Cet appareil d'histrion cachait cependant un esprit grave et un cœur généreux, que la position sociale d'Helvétius ne pouvait laisser inconnus. Son aïeul, qui était venu s'établir en France, non sans quelque couleur d'empirisme, y avait immortalisé son nom en découvrant, dans l'ipécacuanha, le remède spécifique de la dyssenterie. Son père, premier médecin de la reine, et membre distingué de l'Académie des sciences, jouissait de la gloire d'avoir sauvé l'enfance du roi par une résolution ferme et lumineuse. Le rejeton de ces deux hommes célèbres vit naturellement sa jeu-

nesse environnée des esprits les plus éminens de son siècle : Fontenelle, Voltaire, Montesquieu, Buffon et Duclos. En respirant cette atmosphère de gloire, il n'y demeura point insensible; mais son premier acte d'émulation fut une méprise. Il commença sur *le bonheur* un poëme philosophique dont l'ordonnance incomplète et la poésie desséchée l'éblouirent si peu lui-même, que, malgré les encouragemens de la flatterie et les conseils de l'amitié, il le condamna au silence du portefeuille. Mais la hardiesse de pensées et l'élévation de sentimens, qui n'avaient pu réchauffer ses vers, lui gagnèrent l'attachement de ses illustres modèles. Dans l'intervalle, le chantre du bonheur avait été pourvu, à l'âge de vingt-trois ans, d'une place de fermier-général, avec trois cent mille livres de rentes, et pouvait déployer à volonté toutes ses voiles, sur le Pactole comme sur le Permesse, et servir les deux passions qui disposèrent de sa vie; la gloire et la bienfaisance.

Assujetti par les règlemens à faire des tournées dans le royaume, Helvétius reçut de la ferme-générale la mission et non l'ame d'un financier. Persuadé qu'assez de mains s'occupaient de l'épuisement du contribuable, il songeait surtout à le défendre, et dans le doute il prononçait contre le fisc. Ordinairement, il emmenait Dumarsais dans sa voiture, et coupait chacune de ses courses

fiscales par trois séjours prolongés, l'un à Cirey avec Voltaire, l'autre à Montbart avec Buffon, et le dernier à La Brède avec Montesquieu. De mémoire d'homme, publicain n'avait voyagé en telle compagnie, pour un tel but, et avec de tels rendez-vous. Ces visites littéraires d'Helvétius n'étaient déjà plus l'hommage d'un élève à ses maîtres, mais le besoin mutuel d'hommes qui savaient s'apprécier. Voltaire le consulta sur sa tragédie de *Mahomet*, et Montesquieu remit à son examen le manuscrit de *l'Esprit des lois*.

Tant de confiance accordée à tant de jeunesse, suppose dans le confident de ces grands hommes une maturité extraordinaire dont il ne sera pas sans intérêt de pénétrer la cause. Le trait dominant d'Helvétius était la faculté de généraliser ses idées, poussée à un tel degré, qu'elle était devenue le tour habituel de son esprit, et qu'elle commandait, non-seulement aux actes de son entendement, mais encore aux affections de son ame. Sous la puissance d'un pareil ressort, on est plus propre à chercher les principes qu'à prévoir les conséquences; on peut paraître quelquefois vague, distrait, étrange même parmi les hommes; mais on est sérieux, noble, sincère, tolérant. Ce fut la source des qualités et des défauts d'Helvétius, considéré comme écrivain. Les titres de ses trois ouvrage, *le Bonheur*, *l'Esprit*, et *l'Homme*,

annoncent en effet des matières de haute méditation, mais aussi des sujets pleins d'équivoques, et dont les limites fuient toujours. Voltaire ne lui adressa peut-être pas sans dessein son beau Discours en vers *sur la Modération*, qui est resté jusqu'à ce jour la plus poétique de toutes les productions morales de notre Parnasse.

Voyons, d'un autre côté, comment la même cause opéra sur l'ame d'Helvétius. La nature y avait déposé la bonté; mais l'aptitude à tout généraliser s'étant combinée avec ce fonds heureux, quoique d'un ordre commun, en tira l'un des plus beaux caractères dont puisse s'honorer le dix-huitième siècle. Il pratiqua la bienfaisance avec ses mystères et ses délicatesses, c'est-à-dire qu'il fut simple, accessible, indulgent; donner et pardonner semblèrent constituer les deux mouvemens de son cœur; sa maison hospitalière, et remplie de générations de vieux serviteurs, n'unit point le faste à l'opulence, et retraça quelque chose de patriarcal, et d'antique vertu. Ses libéralités, qui allaient chercher le mérite, tombaient aussi sur de moins dignes sujets. « Si j'étais roi, disait-il, je les corrigerais; mais je ne suis que riche, et je dois les secourir. » La cassette d'Helvétius fut plus connue des gens de lettres que celle de Louis XV. Marivaux et Saurin nous ont appris qu'ils en recevaient, le premier, une pension de

deux mille livres, et le second, une de trois mille (1); et nous en compterions bien d'autres, si la discrétion des obligés n'eût égalé celle du bienfaiteur. Cependant, ce cœur si prompt, si magnifique à servir ses amis, ne sentait pas, dit-on, le besoin de leur présence, les aimait pour eux et non pour lui, se repliait en cessant d'être utile, et fidèle aux devoirs de l'amitié, en méconnaissait les faiblesses et les douceurs, qui sont peut-être la même chose sous deux noms différens. Tandis que l'intérêt des hommes vulgaires s'échauffe à mesure qu'il se concentre davantage autour d'eux, dans Helvétius, au contraire, l'individu était calme, le citoyen ardent, et le philanthrope passionné. Enfin, sous l'influence du même principe, Helvétius généralisa ses amours comme ses idées; et peut-être pensait-il, ainsi que la bonne mademoiselle Gaussin, que dans ce genre la multiplicité est aussi de la bienfaisance.

Helvétius avait trente-six ans lorsque, renonçant tout à coup à sa place et aux trois cent mille livres de rentes qui en étaient le produit, il voulut vivre dans la retraite, et fit pour la philosophie ce que jusqu'alors on n'avait guère fait que pour la religion. Mais les préparatifs de sa solitude fu-

(1) Lorsque Saurin se maria, Helvétius lui compta le capital de cette pension.

rent ceux d'un sage, et d'un bon citoyen. Il acquit d'une part deux terres considérables, celle de Lumigny dans la Brie, et celle de Voré dans le Perche, avec le dessein de les habiter et de les cultiver; et d'autre part, il épousa mademoiselle de Ligniville, nièce de madame de Graffigny, grande personne de vingt-huit ans, n'ayant pour toute fortune que beaucoup de beauté, pour toute science que beaucoup d'esprit naturel, et pour caractère toute la noblesse de sentimens de son mari (1). Ce fut avec ces douces provisions que le philosophe gagna sa Thébaïde, au grand étonnement des ames communes, qui ne lui pardonnaient pas de préférer aux avares calculs de l'Hôtel-des-Fermes le bonheur, le repos, la jouissance de soi-même, et des occupations de son goût.

Sa vie fut dans ses terres, comme à Paris, un enchaînement de bienfaits. Introduire l'aisance et le travail en fondant une manufacture et des mé-

(1) Fontenelle, qui avait alors bien près de cent ans, n'en fit pas moins sa visite à la nouvelle mariée. Comme Helvétius le pressait de s'asseoir, en lui faisant remarquer que madame Helvétius se tenait debout par égard pour lui : « Ah, ah! dit le galant écrivain de la *Pluralité des mondes*, c'est un astre qui se lève pour moi, mais qui se couche pour vous. » On tient cette petite anecdote de la bouche de madame Helvétius.

tiers, fixer à ses frais un habile chirurgien, établir des secours pour les infirmes et en porter lui-même aux malades, éteindre les procès, concilier les différends, réparer le tort des saisons, étaient ses soins habituels. Il aimait les visages contens, et plus d'une fois, dans les fêtes de village, il acheta tout le fond de la foire pour le distribuer aux assistans. Il apprend un jour que ses gens d'affaires poursuivent un gentilhomme du voisinage qui se plaint de sa dureté; il court à ce débiteur, lui donne sa quittance, et le force d'accepter une pension nécessaire à l'éducation de ses enfans. Ce trait a été transporté et applaudi au théâtre, dans une jolie comédie de M. Andrieux. L'exercice de la chasse, dont la force de son tempérament lui faisait un besoin, mettait seul une lacune dans la vie philosophique du seigneur de Voré. Ce goût passionné se peignit jusque dans les habitudes de son château, où l'heure du dîner s'annonçait aux convives, non par le son monastique de la cloche, mais par une salve de mousqueterie. Amoureux de la chasse, il dut en être jaloux, et voir avec l'impatience d'un rival les entreprises des braconniers. Aussi, comme chasseur, il les poursuivait à grand bruit, et comme philosophe humain il payait secrètement leurs amendes. Quelquefois madame Helvétius, à l'insu de son mari, indemnisait encore les délinquans; en sorte qu'une con-

damnation manquait rarement d'être pour eux une bonne fortune. J'ai dit tous les crimes de la féodalité dans les domaines d'Helvétius.

Chaque hiver le ramenait à Paris, où il fréquentait et recevait alternativement les sociétés du baron d'Holbach et de madame Geoffrin. Il paraît que sa conversation y manquait de la brillante légèreté et de la verve originale qui en signalaient les coryphées. Préoccupé de ses travaux particuliers, il ramenait les esprits aux questions qui en étaient l'objet, et *chassait aux idées* dans les salons de Paris, avec la même constance qu'aux bêtes fauves dans les forêts du Perche. Le bouffon Galiani le compare, dans une de ses lettres, au *sénateur Pococurante*, personnage apathique du roman de *Candide*, et cette plaisanterie, sous la plume du pétulant Napolitain, est un témoignage parfait de la modération, de la bonne foi, et de l'égalité d'ame d'Helvétius. Aussi, lorsqu'il rentrait dans son cabinet avec le butin fait dans les cercles, et que la tâche de l'auteur commençait, il sentait le besoin de rompre l'équilibre trop complet de ses facultés. On dit qu'à l'exemple de Crébillon et du père Maimbourg, il montait les ressorts de son ame par des excitations factices, telles qu'une action véhémente, une obscurité soudaine, une marche précipitée. Ce n'est pas qu'il cherchât dans cette tourmente des effets im-

pétueux, car toujours sa composition s'achevait avec lenteur et maturité; et, non moins difficile que Buffon, il a refait jusqu'à vingt fois quelques chapitres de ses œuvres. Le livre fameux *de l'Esprit* fut ainsi élaboré dans les sept années qui suivirent l'abdication financière de son auteur.

Cet ouvrage fit tant de scandale en naissant, qu'on le croirait criminel; et, quoique moins lu qu'autrefois, il a conservé tant d'estime, qu'on le croirait irréprochable. En France, où la réputation des livres se fixe par des jugemens aussi sévères qu'absolus, le sort de celui-ci paraît un véritable phénomène. La partie où Helvétius définit les noms donnés à l'esprit, depuis le génie jusqu'au bon sens, est une sorte de métaphysique littéraire, pleine d'invention et de sagacité, qui est restée classique dans le monde savant. Les autres parties étincellent d'observations fines, de rapports piquans. Les vertus, la gloire, l'ennui, l'ignorance, les préjugés, les passions, l'intérêt, l'orgueil, s'y décomposent par l'analyse. Les vérités de détail y sont semées à pleines mains, et quelques-unes méritent, par leur importance et leur nouveauté, l'honneur qu'on attache aux découvertes. Le style sans chaleur, mais sans déclamation, clair, précis, varié, plaît par sa mesure et sa pureté. L'attention du lecteur est fréquemment soutenue par des anecdotes et des traits

gracieux ou spirituels, dont s'effarouchent les seuls pédans qui ne sauraient concevoir la philosophie sans longue barbe et sans manteau. Si Helvétius n'eût voulu que donner un supplément à La Bruyère, sa gloire serait sans tache. Mais, dans le pays où l'on tolère le moins les systèmes, il en fonda un sur trois bases fautives, un doute, une erreur et une équivoque. J'appelle un *doute* l'étendue qu'il prête à la *sensibilité physique*, sentier obscur où Locke et Aristote ont pu l'égarer (1). J'appelle une *erreur* l'assertion que tous les hommes tiennent de la nature une *égale aptitude;* paradoxe au reste qui, augmentant l'importance de l'éducation, serait très-salutaire, s'il n'était insoutenable. Enfin, j'appelle une *équivoque* cet *intérêt personnel* assigné comme seul mobile des jugemens et des actions des hommes, et qui nous rappelle *l'amour-propre* de La Rochefoucauld, *l'amour de soi* de Vauvenargues, et le dogme de *l'utilité* établi par plusieurs moralistes anglais pour fondement de la politique, des lois et des mœurs. Dans la grande ame d'Helvétius, le mot d'*intérêt* ne pouvait avoir le même sens que dans la bouche du vulgaire. C'est ainsi qu'une méprise

(1) Ainsi que Locke, Helvétius fut soupçonné de matérialisme; mais dans le livre de *l'Homme*, où il ne dissimulait rien, ayant protesté de son éloignement pour cette doctrine fausse et avilissante, il est juste de l'en absoudre.

sur le mot de *volupté* a transformé l'austère Épicure en législateur des vices. Helvétius, ne se défiant pas assez de sa pente à tout généraliser, se mit en quelque sorte hors de son livre, et à force d'être impartial, se trouva trop indifférent. Il écrivit, pour ainsi dire, à son insu, un chapitre sur l'amitié, qui sera toujours foudroyé par quelques naïves paroles de Montaigne et de La Fontaine. Il prépara aux sophistes des résultats qui l'auraient effrayé, s'il les eût aperçus des hauteurs où planait son génie rêveur et méditatif. La philosophie des anciens avait bien pu porter un aride compas sur les devoirs de l'homme; mais l'ame des modernes, ennoblie par des croyances épurées, exige plus d'illusion et de délicatesse dans les doctrines morales. Quelques-uns ont loué la dialectique avec laquelle Helvétius enchaîne les bases de son système. Mais quel prix cette unité artificielle ajoute-t-elle à un ouvrage où l'on ne saurait voir qu'un tissu dont la chaîne est de plomb et la trame est d'or?

L'accueil des philosophes fut sévère pour le livre *De l'Esprit*. Leur goût sentit moins les choses excellentes dont il abondait, que la droiture de leur jugement ne fut choquée des erreurs qui en occupaient les sommités. On prétend aussi qu'ils ne se virent pas sans quelque dépit atteints par le premier essai d'un auteur qu'ils avaient jus-

qu'alors classé dans leurs rangs comme un amateur et un Mécène. Turgot, Buffon, Morellet, eurent de la répugnance pour ses paradoxes. Le roi de Prusse écrivit : « Son ouvrage, quoique rempli d'esprit, ne m'a ni persuadé ni convaincu. » Rousseau et Voltaire le combattirent, le premier avec éloquence et respect; le second, avec une légèreté moqueuse. La persécution, dont je vais bientôt parler, attira l'attention générale sur un livre à la perfection duquel il n'a manqué que de mieux ressembler à son auteur. Le public fit sans peine le départ de ce qu'il contenait de vrai et de faux, et jamais écrit n'est resté dans la main des lecteurs plus sainement jugé, après surtout qu'un théologien, le prieur Gauchat, en eut exprimé le venin, dans un écrit intitulé : *Catéchisme du livre de l'Esprit.* Tout semblait fini dès long-temps, lorsque l'auteur du *Cours de littérature* en recommença sans utilité une énorme réfutation, où ce critique a usé de son rare secret de faire aimer tout ce qu'il déteste.

Quoique Helvétius n'eût point attaché à son livre le nom de l'auteur il n'entendit pas le publier furtivement. Il demanda un privilège, et le chancelier lui nomma pour censeur M. Tercier, membre de l'Académie des inscriptions, et premier commis des affaires étrangères. C'était en tous points un homme considérable, qui avait rendu de

grands services à la reine et au roi Stanislas son père, et avait souffert pour eux une dure captivité en Russie. On devait à son talent tous les mémoires politiques employés à l'instruction du dauphin. Il était le principal artisan de la paix d'Aix-la-Chapelle, et en avait apporté le traité à Versailles. Sans doute, il ne goûta pas toutes les opinions d'Helvétius, et son approbation fut une simple formule dénuée des éloges qui étaient alors en usage; mais il pensa qu'un gros volume in-4°, mis hors de la portée du peuple, et ne devant être lu que par des esprits en état de l'apprécier, ne pouvait être pernicieux. Les paradoxes de l'auteur lui semblèrent un système de fantaisie, tel que les Grecs oisifs en voyaient chaque jour naître et tomber sous les portiques d'Athènes. Mais, enfin, il crut que dans un pays très-civilisé, qu'on ne prétendait pas gouverner comme un cloître, il fallait laisser, hors du sanctuaire des vérités révélées, et loin des chaires de l'enseignement public, un champ d'exercice et d'hypothèses pour les esprits d'un certain ordre. L'événement le justifia; car, plus les éditions du livre d'Helvétius se sont multipliées, moins il a été dangereux; tant le vrai, le chimérique et le répréhensible y ont été bien discernés.

La prudence de M. Tercier échoua contre de fatales circonstances. Le royaume était déchiré

par des haïnes de parti, le bras d'un assassin venait de frapper le monarque, et l'État soutenait, sans gloire, une guerre funeste. Le livre d'un homme aussi considéré qu'Helvétius parut un digne élément de discorde, et l'émulation des jansénistes et des jésuites enflamma l'autorité contre cet écrit, dont l'auteur lui-même avait, sans défiance, fait hommage à la famille royale et aux premiers personnages de la cour. Si Helvétius avait outré les principes pour paraître singulier, on outra les conséquences pour le montrer coupable. Touché des larmes de sa mère et du péril de M. Tercier, il signa en vain deux soumissions successives. La Sorbonne censura l'ouvrage; un arrêt du conseil en révoqua le privilège; l'archevêque le condamna par un mandement daté du lieu de son exil, d'où ce prélat inflexible refusait à autrui l'indulgence dont il avait besoin lui-même; enfin, il eut à essuyer un jugement de l'inquisition romaine, et une lettre apostolique du pape Clément XIII. Pour compléter la ligue, l'affaire était poursuivie au parlement contre l'auteur. Les jansénistes voulaient sa tête, et les jésuites son déshonneur; et tel était alors le chaos de nos lois, que le tribunal pouvait en effet très-légalement l'immoler ou le flétrir, l'avertir ou l'absoudre. Mais on reconnut la puissance de l'opinion publique sur un corps qui appartient, par ses habi-

tudes, à un monde élégant et cultivé. Non-seulement Helvétius ne fut ni nommé ni assigné, mais une troisième rétractation, qu'un jésuite lui avait surprise, demeura ensevelie au greffe. L'ouvrage seul fut condamné au feu, et confondu, à dessein, dans le nombre d'une dizaine de brochures inconnues. Helvétius se démit de sa charge de maître-d'hôtel de la reine, qu'il avait gardée par complaisance pour sa famille. Quant à M. Tercier, le zèle fit taire la reconnaissance, et on le dépouilla de sa place au département des affaires étrangères (1). Mais, par une de ces contradictions familières aux gouvernemens faibles, tandis que d'un côté Louis XV le destituait, de l'autre il le créait directeur de sa correspondance secrète; et il lui conserva, toute sa vie, cette confiance intime qu'avaient eue auparavant le prince de Conti et le comte de Broglie.

La persécution jeta sur le livre *De l'Esprit* un éclat démesuré. Il fut aussitôt traduit et vanté sans restriction, quoique par des causes diffé-

(1) Le duc de Choiseul ne consentit qu'avec regret à la destitution de Tercier, qu'exigea la cabale, et il continua de l'employer à des travaux particuliers. La collection de ses mémoires politiques se trouve aux archives des Affaires Étrangères, et y forme quinze volumes in-folio manuscrits. Il mourut le 21 janvier 1767, et non 1766, comme disent les dictionnaires.

rentes, en Angleterre, en Allemagne, en Italie. Les Anglais ne partagèrent point notre éloignement pour des hardiesses systématiques; les bons Allemands ne livrèrent point à de rigoureuses interprétations les écrits d'un honnête homme; et les Italiens, accoutumés par une vieille civilisation à médiocrement estimer la nature humaine, furent prêts à s'écrier, avec madame du Deffant : « On ne fait tant de bruit contre Helvétius, que parce qu'il a révélé le secret de tout le monde. » Enfin arriva du fond du Nord, par l'organe du président de l'Académie de Pétersbourg, l'hommage d'une naïve admiration. La gloire européenne de l'auteur l'illustra dans sa patrie; et les philosophes, qui l'avaient traité froidement comme émule, l'idolâtrèrent comme martyr. Sa maison devint un de ces sanctuaires obligés où tout voyageur doit, sous peine de barbarie, apporter au moins le tribut de sa curiosité. On devait prévoir ces résultats d'une attaque irréfléchie. Les systèmes n'ont d'autres juges que le temps et l'opinion; et l'on s'est plus d'une fois repenti d'avoir devancé leur décision par d'impérieuses bévues. Il est aussi utile de discuter les doctrines, que pernicieux de leur faire violence; car on ne les opprime jamais sans honte, si elles sont vraies, ni sans imprudence, si elles sont fausses.

Après la signature de la paix, Helvétius recueil-

lit, dans deux voyages, les fruits de sa célébrité. Le roi d'Angleterre lui fit un accueil distingué. Les princes d'Allemagne le comblèrent de marques d'honneur, et le roi de Prusse les surpassa, en ne lui permettant pas d'avoir d'autre logement que son palais, ni d'autre table que la sienne. Cette intimité inspira au monarque une profonde estime pour son hôte, et six ans plus tard, il écrivait à d'Alembert : « J'ai appris la mort d'Helvétius avec une peine infinie : son caractère m'a paru admirable. On eût, peut-être, désiré qu'il eût moins consulté son esprit que son cœur (1). » De son côté, Helvétius n'oublia pas qu'il était Français sous les lambris de Potsdam, et profita des bontés de Frédéric, pour tenter la réconciliation des deux cours. Le succès de ses premières ouvertures fut tel, qu'il se hâta d'en informer les ducs de Choiseul et de Praslin, par l'entremise du ministre de Parme. Encouragé par leur réponse, il s'occupa de deux objets : l'un, plus urgent, était la nomination concertée d'ambassadeurs agréables aux deux puissances ; et l'autre, plus délicat, la proposition de la Prusse à la France, de s'unir, sans délai, avec l'impératrice de Russie, par un traité de commerce, nécessaire pour mettre un frein à l'ambition britannique. Helvétius avait en

(1) Lettre du 26 janvier 1772.

outre, par le conseil de Grimm, invoqué les bons offices de la duchesse de Saxe-Gotha, femme d'un esprit supérieur, en qui le roi de Prusse avait une grande confiance, et la princesse acceptait la mission avec joie, et promettait le concours des États protestans de l'Allemagne; mais l'ascendant de l'Autriche dans le cabinet de Versailles, et l'aversion personnelle de Louis XV pour Frédéric, rendirent vaines tant de salutaires intentions. Helvétius reçut, au mois de septembre 1765, l'ordre du duc de Choiseul, de ne plus donner suite à cette négociation, qui avait duré près de cinq mois.

Le retour d'Helvétius à Paris ne fut pas le terme de ses relations avec le roi de Prusse. Ce prince invita le philosophe à lui procurer quelques hommes capables de régir ses impôts, et sortis de cette brillante école de financiers que le cardinal de Fleury avait attachée aux entrailles de la France. Helvétius, qui connaissait les adeptes de son ancienne profession, en forma une compagnie, pour laquelle il obtint de notre gouvernement les passe-ports nécessaires à sa transplantation. Quand on se rappelle avec quelle exactitude ces habiles gens fauchèrent la Prusse, il faut louer dans la complaisance d'Helvétius l'acte d'un bon Français et une belle représaille de la guerre de Sept-Ans. On dit néanmoins que Frédéric se lassa

plus tôt de nos philosophes que de nos maltôtiers; mais il est permis de croire que ses sujets firent tout le contraire.

Depuis l'exécution judiciaire de son premier ouvrage, Helvétius en composait secrètement un second. Si on se fût borné à l'éclairer par la critique, il est probable qu'un écrivain d'un cœur aussi droit eût adouci ce qui avait alarmé dans ses opinions. Mais, aigri par l'injustice qu'il croyait avoir essuyée, il renonça même aux ménagemens dont on ne lui avait pas su gré. Ce n'est pas qu'il espérât de la tolérance, dans un pays où l'on était réduit à faire imprimer à Genève *l'Esprit des Lois* comme un livre d'hérésie, et où l'interdiction frappait des ouvrages aussi évidemment inoffensifs que l'*Histoire de Louis XI*, par Duclos, et l'*Histoire de Sobieski*, par l'abbé Coyer. Mais, ne voulant ni compromettre son repos, ni ajourner après sa mort une production qu'il jugeait utile, il imagina d'envoyer son manuscrit à Nuremberg, et d'en publier là une traduction allemande, comme composition originale. On voit, par sa correspondance avec M. Hume, qu'il eut de même le dessein de se cacher sous le masque d'une traduction anglaise. Sa mort prématurée, qui arrêta l'accomplissement de ces deux projets, ne fut pas tout-à-fait imprévue. Helvétius aimait profondément sa patrie; et, si quelquefois sa plume en

gourmande les institutions, on sent dans ses reproches le dépit d'un amant, et non l'ingratitude d'un fils. Les parlemens étaient à ses yeux l'unique refuge de la liberté française, et leur destruction le frappa d'un découragement mortel. On le vit reprendre alors le poëme qu'il avait commencé dans sa jeunesse, comme dernier amusement d'une vie qui s'éteint. Sa constitution altérée par le chagrin, ne put résister à une attaque de goutte qui l'enleva, dans la force de l'âge, à la république des lettres, que son caractère honorait, au culte de sa famille, dont il était chéri à tous les titres, et à la foule des infortunés que soutenait sa bienfaisance. Il laissait une veuve dont je parlerai bientôt, et deux filles qu'on surnommait dans la société *les Étoiles*, et qui épousèrent les comtes de Meun et d'Andlau. J'ai connu aussi un vieillard, mort depuis quelques mois à l'âge de quatre-vingt-un ans, et qui passait pour fils naturel d'Helvétius et d'une mère allemande. L'origine paternelle se trahissait en lui, par la ressemblance des beaux traits de son visage, par sa passion pour la vie champêtre, et par la vigueur de sa vieille ame trempée de philosophie.

La mémoire d'Helvétius fut moins enrichie par la publication posthume de son poëme du *Bonheur*, que par un *essai* intéressant sur sa vie et ses ouvrages, dont M. de Saint-Lambert l'accom-

pagna. Le manuscrit envoyé à Nuremberg, et intitulé *de l'Homme*, parut ensuite. Le style, plus chaud et moins orné que celui de *l'Esprit*, s'y anime de l'indignation de l'auteur. Helvétius essaie de justifier ses premières opinions, et les étend à l'éducation des hommes et à la police des gouvernemens. Quoique la sagesse soit loin d'applaudir à toutes ses vues, quelques-unes méritent un sérieux examen, et ne respirent pas l'indiscrétion du novateur. Si cet ouvrage n'a jamais atteint à la renommée du précédent, c'est que la persécution lui manqua. Bien plus hostile et plus empreint de ces témérités qui courroucèrent justement la vieillesse du roi de Prusse, il ne fut cependant pas poursuivi, soit que l'expérience eût rendu l'autorité mieux avisée, soit que l'amour de la vérité ait en effet plus de patience que les factions; car, depuis la croisade contre le livre *De l'Esprit*, un grand mouvement avait changé le scène politique, et montrait les jésuites chassés, les jansénistes mal affermis, le nouveau parlement baffoué comme usurpateur, et la cour aux pieds d'une femme pour qui le nom d'aventurière eût presque semblé une flatterie.

Par une exception assez rare, la gloire d'Helvétius a reçu un nouvel éclat de l'édition complète de ses œuvres. L'abbé La Roche, qui la donna en 1795, fit preuve de discernement par

le choix des écrits posthumes de l'auteur, tels que ses jugemens sur *l'Esprit des Lois* et sur la constitution de l'Angleterre, et cent soixante *Réflexions*, morales ou politiques, extraites de ses manuscrits. Il me semble que dans ces fragmens, moins entachés de paradoxes que ses grands ouvrages, et remarquables par le jet de la pensée, le tour concis de l'expression, et la touche d'un esprit du premier ordre, on retrouve la finesse de l'observation jointe à la grandeur des vues, et quelque chose aussi de cette science de l'avenir qui est un attribut du génie. Ceux qui croyaient Helvétius maîtrisé par des principes trop absolus, l'entendront, au contraire, professer qu'il faut se défier des fausses idées d'une perfection impossible à la multitude, et que les bons gouvernemens se forment avec une extrême lenteur par le temps, l'expérience et les lumières (1). Sa politique conciliait ainsi la force et la modération, comme firent tous les grands philosophes, et Rousseau lui-même, si hardi dans le *Contrat social*, où il n'agite que des théories, et si timide dans le *Gouvernement de Pologne*, où il s'agit d'opérer sur des hommes. Quand je me suis demandé quel sort attendait Helvétius si le cours naturel de sa vie

(1) Helvétius, t. XIV, *réflexions* 148e et 153e. Édition de Didot, 1795.

l'eût amené jusqu'au sein de notre révolution, je n'ai plus douté qu'il n'y eût partagé la fin déplorable de ses illustres amis, les Malesherbes et les Lavoisier (1). Mais la capricieuse démocratie qui l'aurait immolé vivant, voulut l'honorer mort; elle donna son nom à la rue *Sainte-Anne*, qu'il avait habitée à Paris; et je crois qu'aujourd'hui cette prérogative lui est disputée. Ceci me rappelle que la ville de Londres avait aussi une rue *Sainte-Anne* dont le nom fut changé, pendant la guerre civile, non sans de graves querelles pour un incident si puéril. Cette controverse populaire, plaisamment racontée dans un des plus agréables chapitres du *Spectateur*, nous laisse la preuve consolante qu'il y a au moins communauté de folie entre la Seine et la Tamise.

Le nom d'Helvétius fut surtout dignement gardé par sa veuve, qui lui survécut près de trente années et refusa l'alliance de Turgot et de Franklin. Cette femme respectable, morte à quatre-vingts ans, dans la dernière année du dix-huitième siècle, faisait revivre, avec l'originalité piquante qui lui était propre, la grandeur

(1) Cette conjecture est d'autant moins douteuse que les fanatiques du temps ne tardèrent pas à briser solennellement dans leur club le buste d'Helvétius, afin de se consoler de ne pouvoir plus faire tomber sa tête.

d'ame, la candeur et la bienfaisance de son époux. Dans ces jardins d'Auteuil, déjà chers aux muses par le séjour de Molière et de Boileau, elle groupa autour de sa vieillesse une élite d'hommes distingués par la supériorité des talens et du caractère, et tels qu'Helvétius les aurait choisis lui-même. Franklin, qui par un ingénieux badinage la nomme dans ses lettres *Notre-Dame-d'Auteuil*, a exprimé par ce mot le patronage délicat et généreux dont l'exercice charma sa vie et se prolongea encore dans les largesses de son testament. La considération publique, si clairvoyante dans ses jugemens, s'était reposée sur la pléiade philosophique d'Auteuil. Lorsque les bords du Nil rendirent à la France le vainqueur de l'Italie, il vint plusieurs fois, dans la retraite de madame Helvétius, chercher les suffrages imposans qui naissaient sur ce petit coin de terre. Mais les sages d'Auteuil, qui avaient d'abord souri à la fortune du jeune libérateur, replièrent leurs suffrages dès qu'ils virent l'ambitieux consul corrompre le pouvoir qu'il avait reçu de la France, par le pouvoir qu'il lui dérobait.

MADEMOISELLE CLAIRON,

Née à Saint-Wanon de Condé, en 1723; morte à Paris le 31 janvier 1803.

De tous les témoins nécessaires, celui qu'on est le moins obligé de croire, est sans contredit l'enfant qui raconte les détails de sa naissance. Ainsi, nous nous permettrons de douter, malgré le récit de mademoiselle Clairon, que, née avant terme pendant le carnaval, elle ait été baptisée à la hâte, au milieu d'une salle de bal, par le curé et son vicaire, déguisés en arlequin et en gille. Il n'était pas besoin de cette fable pour signaler la vocation qui la fit comédienne. Ni la misère, ni les coups, ni l'ignorance, ne purent l'en détourner, et sa volonté eut à cet égard la ténacité de l'instinct. En général, depuis le berceau jusqu'à la tombe, mademoiselle Clairon n'a dû qu'à elle-même tout ce qu'elle a valu.

Cependant, elle trouva un premier obstacle dans l'espèce de contradiction que la nature avait mise entre ses dispositions morales et ses formes extérieures. Cette jeune Flamande portait dans sa

petite et délicate stature un caractère énergique et passionné, et sous les jolis traits d'une physionomie vénitienne, cachait *une grande cervelle d'homme*, comme on le disait de la reine Élisabeth. Mais elle subit d'abord la loi des apparences; et, née avec la mine d'une soubrette, force lui fut d'en accepter les rôles. Elle y débuta, dès l'âge de treize ans, à la Comédie Italienne, et continua de les remplir dans des troupes de province, à Rouen, à Lille, à Gand, à Dunkerque, en figurant aussi, selon l'usage, dans des divertissemens de chant et de danse. Sa voix acquit une telle étendue, qu'elle fut appelée à l'Opéra pour doubler mademoiselle Lemaure, la première cantatrice du temps. Mais son inexpérience en musique la fit rentrer, malgré ses succès, dans la classe des soubrettes. Un ordre de débuter à la Comédie Française, sous le tablier de Marton, fut donné à celle qui ne devait bientôt être connue dans les coulisses que par le sobriquet pompeux de *reine de Carthage;* elle payait pour sa jolie figure, comme Philopœmen pour sa mauvaise mine.

Les sept années qui s'écoulèrent entre les deux débuts de mademoiselle Clairon à la Comédie Italienne et à la Comédie Française forment dans sa vie une période assez nébuleuse, qui laisse néanmoins entrevoir la légèreté de sa conduite. Sa

beauté, sa profession, son indigence, son naturel enjoué et voluptueux, entraînèrent facilement une aussi jeune fille, abandonnée sans appui et sans conseils au milieu du sauvage désordre des comédiens de province. Sa mère, d'un esprit borné et d'un tempérament brutal, avait quitté le Hainault pour Paris, et s'y était violemment opposée aux goûts dramatiques de sa fille. Mais cette pauvre ouvrière ayant obtenu, à la suite de son enfant, une place de buraliste de théâtre, était devenue une véritable mère de coulisses, corrompait sa fille par intérêt, après l'avoir battue par scrupules, et lui donnait autant de mauvais exemples qu'elle lui avait prodigué d'austères châtimens. Durant ces folles années, aussi dignes pour le moins de pitié que de censure, mademoiselle Clairon reçut une atteinte qui a fait le tourment de sa vie. Un nommé Gaillard de La Bataille, mécontent de ses procédés, eut l'atroce bassesse de publier un roman licencieux dont elle était l'héroïne. Ce libelle, où quelques vérités nagent dans des flots de calomnies, m'a paru un journal de mauvais lieu, sans esprit, sans gaieté, sans invention, mais que son titre de *Frétillon*, si facile à retenir, et si plaisamment expressif, a préservé de l'oubli (1). L'envie est si peu

(1) *Histoire de mademoiselle Cronel, dite Frétillon*, ac-

délicate dans le choix de ses armes, que cette ignoble rapsodie a été réimprimée plus souvent qu'un bon livre. Mademoiselle Clairon n'a pas compté un seul triomphe dans sa longue carrière, que ce maudit nom de *Frétillon* ne soit aussitôt sorti de quelque part pour humilier la superbe.

Ses débuts au Théâtre Français eurent tout le merveilleux des métamorphoses. Quoique désignée pour doubler mademoiselle Dangeville dans l'emploi des soubrettes, elle devait, à la forme des réglemens, se montrer aussi dans quelques personnages tragiques. Or, la néophyte, substituant l'accessoire au principal, n'exigea pas seulement que son premier début se fît dans la tragédie, mais choisit le rôle de Phèdre, qui était le triomphe de mademoiselle Dumesnil. Son droit et son opiniâtreté firent taire les réclamations, et l'on n'attendit plus qu'une issue burlesque de cet acte de démence, où Lisette devait soutenir, aux yeux d'un public prévenu, le poids de la couronne et les feux de l'inceste. Le jour de l'épreuve justifia l'audace de l'entreprise. Le succès fut complet, et l'admiration universelle. Une autre Clairon sembla naître. On n'avait connu que son masque; c'est son ame qui débuta. Chacun fut

trice de la comédie de Rouen, écrite par elle-même. Deux volumes in-18, divisés en quatre parties.

frappé du grandiose de sa petite taille; et sa physionomie piquante étonna par sa majesté. Cette illusion était due à deux qualités de l'actrice, un organe plein, sonore, le plus beau qui eût retenti sur la scène française, et une ame de feu que dirigeait une profonde intelligence. Les hommes de notre temps se feront une idée de ce prestige, s'ils ont vu cette infortunée Maillard qui débuta, il y a quinze ans, au Théâtre Français, où bientôt elle s'éteignit, consumée par ses passions; et s'ils se rappellent comment cette jeune fille, si petite et si jolie, s'élevait par enchantement à la taille héroïne de Roxane et d'Hermione, et d'une voix tonnante, que je crois encore entendre, envoyait Bajazet à la mort, et foudroyait l'assassin de Pyrrhus. Mademoiselle Clairon soutint par d'autres rôles l'enthousiasme qu'elle avait excité dans *Phèdre*. Sa réception se fit sans obstacle et sans délai. Pendant vingt-deux années qu'elle occupa la scène, sa réputation alla toujours croissant, et le public fut constamment de l'avis de Voltaire lorsqu'il écrivait : *Je suis Claironien.*

La postérité reconnaîtra les services que mademoiselle Clairon a rendus à l'art théâtral. La première elle en fit une science, et tendit toujours à la perfection, c'est-à-dire à l'expression de la vérité par des moyens nobles et de vives émotions. Secondée par Le Kain, elle abolit les costumes de

fantaisie qui confondaient dans une commune mascarade les personnages de tous les temps et de tous les pays. On ne vit plus se mêler, dans la même pièce, telle que *Cinna* ou *Andromaque*, les acteurs vêtus en courtisans de Louis XIV, aux actrices parées en maîtresses de Louis XV (1), et

(1) Voici quelques particularités inconnues sur cette révolution des costumes. La représentation de *l'Orphelin de la Chine*, au mois d'août 1755, en offrit la première idée. La manie des productions chinoises en étoffes, en meubles et en quincailleries, avait rendu si populaire la connaissance des vêtemens de cette nation, qu'il parut également impossible de montrer sur la scène des Chinois habillés en Français ou en magots. Joseph Vernet venait d'exposer ses premières *marines*, et la variété des costumes étrangers qu'il avait peints sur les ports de Marseille et de Toulon était surtout admirée. Les amis de Voltaire, qui déjà vivait sur le territoire de Genève, engagèrent ce peintre à dessiner pour la nouvelle tragédie des costumes mixtes, juste assez chinois et assez français pour ne pas exciter le rire. Vernet eut cette complaisance, et mademoiselle Clairon fit, dans son personnage d'Idamé, quelque altération à l'ancienne routine. La décoration présentait un superbe palais d'ordre corinthien, dont chaque colonne portait, sur son chapiteau de feuilles d'acanthe, le magot accroupi d'un mandarin occupé à lire. Cette tentative n'eut point alors de suites; mais une autre épreuve de l'année suivante fut décisive. Mademoiselle Clairon était venue donner quelques représentations à Marseille, lorsque le maréchal de Richelieu y débarqua tout couvert des lauriers de Mahon. Le jour que le vainqueur se rendit au spectacle, elle l'em-

dès lors les couleurs locales plus respectées invitèrent les acteurs et les écrivains dramatiques à moins s'écarter du naturel. Mademoiselle Clairon elle-même changea son premier jeu trop emporté, et y substitua une manière raisonnée, où de plus grands effets naissaient de causes plus simples, comme ces liqueurs généreuses qui s'adoucissent en vieillissant, et perdent leur âpreté en gardant leur force. Cette réforme était le fruit d'études opiniâtres qui décelaient du jugement, de la sagacité, et une contention d'esprit peu commune. Chacun de ses rôles fut confronté par elle à l'histoire, à la philosophie morale, à la connaissance

brassa et le complimenta au haut de l'escalier, dans le costume d'Alzire, c'est-à-dire en belle robe de soie mordorée, avec un soleil appliqué en lames d'or sur la poitrine, et un petit panier circulaire ou tonnelet chargé de pompons *jonquille*. Le jour suivant, elle joua Zaïre dans une parure non moins ridicule, et fut poignardée sur un canapé français, et fort embarrassée après sa mort dans un énorme panier de cour chamarré d'or et d'argent. Le soir, elle soupait, suivant son usage, chez le duc de Villars, gouverneur de la province, avec le maréchal de Richelieu et son état-major; elle se trouva placée à table à côté d'une dame grecque, que M. Guys, riche négociant et auteur de *Voyages* en Italie et en Grèce avait épousée à Constantinople. Après les éloges que méritait son jeu, cette dame témoigna à mademoiselle Clairon ses regrets de ne pas lui avoir proposé pour le rôle de Zaïre un des habillemens grecs qu'elle avait apportés de son pays.

du cœur humain, et lui fit découvrir dans les pièces des effets et des intentions dont les auteurs étaient eux-mêmes les plus étonnés. Une tête naturellement poétique, une oreille sensible à l'euphonie, un débit fidèle aux moindres beautés, la rendaient précieuse aux gens de lettres. Le goût des arts du dessin et de la statuaire antique présidait à sa démarche, à ses attitudes, à l'expression de ses traits. Elle poussa l'amour de l'exactitude jusqu'à s'assurer, par des leçons d'anatomie, du mouvement des muscles faciaux et des règles du jeu muet; et telle fut son ardeur scientifique, qu'elle dédaigna de s'apercevoir que de loin comme

L'actrice fut vivement frappée de cette idée; et, comme elle devait jouer la pièce une seconde fois, non-seulement madame Guys lui envoya un de ses costumes byzantins, mais elle vint elle-même l'habiller. Le public applaudit cette nouveauté avec transport, et madame Guys en prit occasion de faire présent à mademoiselle Clairon d'un ajustement oriental complet, dont une magnifique pelisse faisait partie. De retour à Paris, mademoiselle Clairon s'empressa de renouveler une expérience dont le bon sens et la nécessité furent si fortement sentis, que la réforme devint générale pour les deux sexes. La poudre, les mouches, les chignons, les paniers, les fontanges, et mille autres fantaisies modernes, furent bannis du costume tragique: les héroïnes de la Grèce et de Rome, les reines de Carthage et de Babylone, les sauvages du Pérou et de la Scandinavie, n'eurent plus rien à démêler avec l'Almanach des Modes.

de près le plus parfait des épouvantails doit être une femme anatomiste.

Par le soin, la profondeur et la perfection de son jeu, mademoiselle Clairon fut l'actrice des connaisseurs, des lettrés, des gens de goût, tandis que mademoiselle Dumesnil entraînait la multitude par quelques éclairs admirables qui jaillissaient d'un débit nu, précipité, incorrect et sans couleur. Celle-ci est, disait-on, l'interprète de la nature, et l'autre est l'enfant de l'art. Mais il faut laisser à Dorat ces antithèses de rhéteur. Ce n'est pas sans art que mademoiselle Dumesnil donnait par ses négligences plus de relief aux élans de son ame; et l'art n'était, chez mademoiselle Clairon, que la règle et l'ornement d'une nature non moins riche qu'énergique. Aussi remarque-t-on, comme un témoignage de la franchise de son jeu, qu'elle excella surtout dans les rôles analogues à son propre caractère, vain, enthousiaste, altier et véhément. Ce caractère lui fit presque autant d'ennemis que ses talens. Mais, si elle en eut les torts et les ridicules, elle en recueillit aussi les avantages, le respect de soi-même, l'amour de la gloire, le désintéressement, la véracité, le goût du noble et du beau; enfin, comme elle l'a écrit elle-même, *la force*, *le courage*, *et le cœur d'un galant homme*. On peut dire d'elle, et c'est un assez rare éloge, que, dans le cours entier de sa

vie, toutes les fois qu'elle eut un parti à prendre, elle choisit le plus généreux. Ne soyons donc point surpris si elle eut des amis enthousiastes, non-seulement dans les hommes, mais parmi les femmes, entre lesquelles on peut citer la duchesse de Villeroi, la femme de l'intendant de Paris, Berthier de Sauvigny, et la princesse Gallitzin, qui la fit peindre par Wanloo dans un tableau magnifique, que Louis XV voulut enrichir d'une bordure de cinq mille francs, et que le comte de Valbelle fit graver. Une médaille fut aussi frappée en son honneur. La sculpture modela ses traits; et deux charmantes épîtres de Voltaire lui assurèrent l'immortalité mieux que le marbre et le bronze.

Mademoiselle Clairon, enivrée de ces hommages, s'indigna du contraste de sa gloire avec l'abaissement de sa profession, et résolut d'abord de soustraire les gens de théâtre à l'excommunication religieuse. Il est vrai que cette rigueur n'a pas lieu dans les autres pays catholiques, et l'on remarque que les mœurs des comédiens y sont infiniment meilleures qu'en France, résultat qui prouve, d'un côté, l'avantage des pratiques du culte, et de l'autre, le danger de la sévérité gallicane. Notre Église avait des prélats d'un esprit assez élevé pour apprécier cette considération, si elle leur eût été soumise. Il paraît que mademoi-

selle Clairon voulut l'emporter par d'autres voies. Elle inspira si mal un jurisconsulte inhabile, appelé Huerne de La Motte, que son Mémoire fut lacéré par la main du bourreau, et l'auteur rayé du tableau des avocats. Un siècle indifférent ne vit, dans la démarche de l'actrice, qu'une bouffée d'orgueil; et ses camarades se rirent d'un zèle qui les touchait peu. Je crois cependant qu'au milieu de sa vanité, mademoiselle Clairon écoutait aussi quelques pieux scrupules, dont les femmes d'un cœur droit et d'une imagination vive ne s'affranchissent jamais entièrement. Aujourd'hui, les gens de théâtre mus de sentimens religieux trouvent un refuge dans les communions évangéliques, qui n'étaient pas alors autorisées par les lois de l'État comme elles le sont maintenant.

Mademoiselle Clairon échappa aux censures ecclésiastiques autrement qu'elle ne l'avait prévu. Un acteur du Théâtre Français s'étant donné en spectacle par un procès scandaleux contre son chirurgien, ses camarades payèrent sa dette, et arrêtèrent de ne plus communiquer avec lui. Cette résolution fit manquer une représentation de la tragédie du *Siège de Calais*, et causa un assez grand tumulte, à la suite duquel les principaux acteurs furent emprisonnés au Fort-l'Évêque. Mademoiselle Clairon y resta durant cinq jours, et tint pendant vingt-un jours les arrêts chez elle.

Révoltée de ce traitement, elle donna sa démission, et l'autorité, alarmée de sa perte, vint négocier avec elle. Mais l'héroïne, plus inflexible dans son repos qu'Achille sous sa tente, ne se laissa point apaiser, et la levée de l'excommunication des Comédiens, qu'elle avait bien voulu mettre pour condition à sa rentrée, n'ayant pu s'accomplir, elle quitta le théâtre à l'âge de quarante-deux ans, dans le plus grand éclat de son talent, et laissant un vide qui ne fut pas rempli; car les inspirations de mademoiselle Dumesnil se bornaient à peu de rôles, et lui étaient trop personnelles pour servir de modèle. Mademoiselle Clairon, devenue indépendante, fit le pélerinage de Ferney; et le petit théâtre du patriarche fut ébranlé de ses accens. Elle consentit à reparaître deux fois sur le théâtre de la cour, à l'occasion du funeste mariage de Louis XVI. On la vit aussi, dans une nombreuse assemblée réunie chez elle, se montrer sous le vêtement d'une prêtresse d'Apollon, et couronner le buste de Voltaire en récitant un hymne de Marmontel. Le public se fût probablement moins moqué de cette fête prétentieuse, si l'ode eût été meilleure. Le soin que prit mademoiselle Clairon de former pour la scène Larive et mademoiselle Raucour, fut le dernier service de sa carrière théâtrale. Elle donna aussi quelques leçons à l'avocat-général Hérault de Sé-

chelles, mais sans pouvoir animer l'idole; car je ne me souviens pas d'avoir connu de plus bel homme, ni de plus mol orateur.

La vie privée d'une actrice touche par trop de points aux actes de sa profession, pour qu'elle n'en partage pas souvent la publicité. On sait déjà quels tributs la jeunesse de mademoiselle Clairon paya dans les provinces aux séductions de son métier, et peut-être aux causes premières de son talent. Des indiscrets ont trahi les faiblesses moins excusables qui la suivirent dans une situation plus indépendante. On croirait qu'ils nous parlent, dans leurs confidences, de cette Ninon de l'Enclos qui charma ses intimités par tant de passion, de volupté, d'enjouement, de franchise, de désintéressement, par tout ce qui enchaîne les hommes, hormis la constance. Marmontel, Guymond de La Touche, Du Belloy, reçurent la part qu'elle fit aux muses dans les affections de son cœur. Son amour pour le comte de Valbelle, qui se prolongea pendant dix-neuf années, et son attachement au margrave d'Anspach, qui en dura dix-sept, eurent une célébrité, pour ainsi dire, historique. Ils s'élèvent dans la vie de mademoiselle Clairon, comme deux poëmes épiques entre beaucoup d'œuvres mêlées.

Le comte de Valbelle, plus jeune qu'elle de sept à huit ans, en fut si éperdument épris, qu'il

la sollicita pendant treize ans d'accepter sa main, et obtint même le consentement de la marquise de Valbelle, sa mère. Mais mademoiselle Clairon, qui l'aimait avec tendresse et sincérité, se refusa constamment à cette haute fortune par des motifs qui honorent la fierté et la délicatesse de son caractère. Ce jeune officier, d'un grand nom et d'une rare beauté, mêlait aux graces brillantes d'un courtisan français une ame efféminée, un esprit frivole, et les goûts magnifiques d'un grand seigneur. Dans un moment de gêne, où ses dissipations le compromettaient, mademoiselle Clairon vendit ses effets les plus précieux, et lui prêta pour dix années une somme de quatre-vingt-dix mille francs. Devenu, par la mort de son frère aîné, le chef de sa famille et possesseur d'une immense fortune, il retourna en Provence, où, dégagé des conseils de son amie, il afficha une dissolution effrénée. Son superbe château de Tourves fut un théâtre si fameux de faste, de corruption et de galanterie, que les bourgeois de la contrée n'en prononçaient le nom qu'en rougissant. Mais, à Paris, *où tout se peint en beau*, on publiait que ces orgies et ces fêtes, si mortelles aux bonnes mœurs, n'étaient que les simples jeux d'un troubadour opulent et spirituel, jaloux de restituer à la terre galante des Provençaux l'ancienne institution des *cours d'amour*. Je ne tairai

pas que, du sein de ce désordre, M. de Valbelle fit à l'Académie française le fonds d'un prix annuel pour l'encouragement des gens de lettres, et qu'à ce noble réveil on reconnut l'ancien ami de mademoiselle Clairon, et tout ce qu'elle avait pu semer de littéraire dans un cœur aussi léger (1).

Plusieurs traits de la conduite de cette actrice, rentrée dans la vie commune, avaient trahi ce besoin d'occuper le public, dont ne se guérissent jamais les ames qui ont une fois goûté l'ivresse des applaudissemens. Depuis la désertion du beau commandant de la Provence, elle cultivait quel-

(1) M. de Valbelle avait été nommé commandant de la Provence. Ce que j'ai dit de sa magnificence et de la dépravation de ses mœurs est confirmé par le témoignage des habitans du pays. Voici d'ailleurs ce que lui écrivait mademoiselle Clairon, dans une lettre datée d'Anspach, le 20 février 1774 : « Pourquoi rester dans des lieux où vous avez le faste le plus « ruineux, où tout le monde vous hait au fond de l'ame? A « trois femmes près, vous m'avez dit les avoir eues toutes. « Espérez-vous qu'elles vous pardonnent tant de légèretés? « Espérez-vous que des maris outragés, des amans négligés « pour vous, puissent jamais être vos amis?..... Renoncez à « des chimères d'ostentation qui dégradent votre grandeur « réelle; ayez dans vos affaires l'ordre dont votre âge, votre « esprit, votre honneur vous font un devoir; quittez des lieux « où vous ne pouvez faire que des fautes funestes au repos de « vos vieux jours et à la gloire de tous vos momens. Prenez « une compagne qui vous honore, etc. » Une triste fatalité

ques branches de l'histoire naturelle, lorsque la conquête d'un prince souverain vint la distraire de ce loisir philosophique, plus convenable à la maturité de son âge. Le margrave d'Anspach, de retour dans ses États, ne put supporter l'absence de son amie, et la conjura de venir habiter sa cour. Mademoiselle Clairon se rendit à ses prières réitérées, et lui sacrifia toutes les habitudes de son existence. Elle avait cinquante ans lorsqu'elle partit, et soixante-sept lorsqu'elle revint en France; d'où l'on peut raisonnablement conclure que si leur union avait admis dans son berceau

détruisit tout cet enchantement. Le comte de Valbelle mourut, à quarante-six ans, usé par les plaisirs; son corps fut entreposé dans une écurie; son beau château de Tourves a été rasé, la révolution a confisqué la somme de 24,000 fr. qu'il avait léguée à l'Académie française, par son testament du 6 février 1779, pour que le revenu en fût chaque année assigné par elle à un homme de lettres qui aurait fait ses preuves, ou qui donnerait seulement des espérances. Il n'était resté du nom de Valbelle qu'un fils naturel du frère aîné, dont la naissance avait été voilée par son introduction dans une famille étrangère. A la suite d'un procès célèbre au parlement d'Aix, il fut mis en possession de la plupart des grands biens que les Valbelle lui avaient légués; mais ce jeune homme, d'une extrême beauté, d'un caractère facile, d'un esprit médiocre, et qui avait quitté son nom de Cossigny pour celui de ses bienfaiteurs, fut cruellement immolé sous le règne de la terreur.

quelque chose de terrestre, le temps avait dû l'élever à la dignité platonique. On s'explique, au reste, l'ascendant extraordinaire des maîtresses de princes sur leurs amans, si l'on considère que, par le vice de leur propre éducation, ceux-ci ne sont guère, eux-mêmes, que des femmes médiocres.

Christian-Frédéric-Charles-Alexandre, margrave d'Anspach et de Bareuth, qui possédait quatre noms et deux principautés, n'avait pas un seul enfant pour en hériter. L'aigle prussienne dévorait de ses regards cette proie qui devait lui échoir. Le margrave découragé, faible, mélancolique, tâchait de s'étourdir par les plaisirs, et menaçait de s'éteindre, comme le dernier des Médicis, dans une honteuse apathie. Mademoiselle Clairon osa rajeunir ce règne expirant, et rendre au prince abattu le sentiment de ses nobles devoirs. Il voyait en elle sa maîtresse, son philosophe et son premier ministre. Née treize ans avant lui, elle eût presque été sa mère, et il lui en donnait le nom; ce qui n'empêcha pas mademoiselle Clairon, tant que la margrave vécut, d'en essuyer des accès de jalousie. Des tracasseries et des noirceurs de cour ne purent l'arrêter dans le plan qu'elle suivit avec courage, lumières et persévérance. Les dettes anciennes et nouvelles furent acquittées, les impôts adoucis, l'agriculture utilement

protégée; la ville d'Anspach s'embellit d'une fontaine monumentale, et l'*hospice Clairon* éternisa le nom de sa fondatrice. Jamais une telle sollicitude de l'avenir et du bonheur des peuples n'avait illustré les adieux d'une dynastie mourante. Mais le cabinet de Berlin, qui avait d'autres vues, ne songea qu'à terminer ce drame de dix-sept ans, où l'actrice française l'importunait, depuis surtout que le margrave, devenu veuf, pouvait se remarier convenablement à sa dignité, ainsi que mademoiselle Clairon le lui conseillait, et se donner des héritiers directs. Des femmes séduisantes eurent la mission d'attaquer par les voluptés le cœur du prince, et n'y réussirent que trop bien. L'Égérie aux cheveux gris fut rassasiée de dégoûts, et céda la place aux coquettes diplomatiques; elle rendit fièrement au margrave le peu qu'elle avait consenti à en recevoir, et rentra dans sa patrie, moins riche qu'elle n'en était sortie. Cependant, au bruit de la prochaine abdication du prince, mademoiselle Clairon, qui ne pouvait souffrir le déshonneur de ceux qu'elle avait aimés, lui écrivit, pour l'en détourner, une lettre toute romaine, et telle que le vieux Corneille l'aurait dictée. Ce fut en vain. Le margrave, privé de l'amie sincère qui seule faisait son ame et sa force, vendit ses États pour une pension, et descendu au rang de mari de lady Craven, cacha dans

Londres un front dépouillé d'honneur et de couronne. Ce lâche dénoûment fut le plus bel éloge de mademoiselle Clairon. Son souvenir est resté cher aux pays qu'elle gouverna; car le peuple de Franconie ne s'est pas cru obligé de payer par des épigrammes les bienfaits d'une favorite, et ces bonnes gens n'ont pas eu l'esprit d'être ingrats (1).

Mademoiselle Clairon revit Paris aux approches d'une révolution qui commençait à en boulever-

(1) Milady Craven a publié récemment des mémoires de sa vie, où elle semble ignorer la réputation qui la suit en Europe, et où l'on ne trouve pas un mot digne de foi sur le margrave d'Anspach et sa vieille amie. Quoique issue d'un pays où le sexe timide n'aime pas franchir les bornes à moitié, elle a outré la dissimulation qu'imposent aux femmes ces sortes de confessions publiques. Voici en effet, depuis leur origine, la poétique commune des mémoires féminins. Dans les matières où elles ne sont point intéressées, les dames auteurs montrent de la pénétration, de la justice et de la franchise jusqu'à l'indiscrétion; mais, dans ce qui les touche personnellement, il entre si peu de vérité, et ce peu qui pénètre est si déguisé, qu'un silence absolu serait moins trompeur. Je suis loin d'imputer à fausseté cette feinte perpétuelle; car on citerait nombre d'honnêtes femmes qui ont sincèrement et complètement oublié le temps où elles furent autre chose. Soit grace d'en haut, soit bienfait de l'amour-propre, soit révolution organique de tempérament, le fait peut paraître plaisant, mais il est réel.

ser les habitudes; elle chercha dans la tourmente à s'entourer de quelques-uns de ces débris d'anciennes amitiés, si précieux à la vieillesse. Plus tard elle publia un livre, qu'elle appelle improprement ses *Mémoires*. Ce qu'on y remarque le plus, c'est un style plein d'ame, de mouvement, de conscience, un style qui est bien à elle, et honore singulièrement une femme à qui la première éducation avait manqué. Ce qu'elle y dit de son art, quoique bien incomplet, sera lu avec fruit, et annonce du sens, de la sagacité, de la précision. Elle juge autrui sévèrement, mais avec bonne foi; elle a une grande idée de ses talens et de ses succès; mais, comme elle s'en forme une bien plus grande encore de l'étendue et des difficultés de son art, il y a dans sa vanité même une sorte de modestie qui fait qu'elle intéresse et ne choque pas. Quant aux événemens personnels à l'auteur, la curiosité publique n'a pas été satisfaite : un petit nombre de faits tronqués et décousus ne sont pas le récit piquant et varié qu'on attendait d'une vie si pleine et si agitée, d'un caractère si supérieur à ceux qui l'entouraient, d'une observatrice douée d'un esprit si vif et si indépendant; mais on y trouve en revanche ce qu'on n'attendait pas, des réflexions nobles et touchantes; une morale pure, raisonnable, religieuse; des conseils sur l'éducation des femmes, qui soutiendraient le pa-

rallèle avec les meilleurs écrits de la marquise de Lambert; et comme la prêcheuse fait en même temps d'assez bonne grace l'aveu de ses torts, le langage de la vertu n'est dans sa bouche ni sans attrait, ni sans naturel.

Cependant, je dois le dire, ce qui fit le plus de bruit dans son livre, fut l'histoire de son revenant; elle y raconte les tours malicieux que lui a joués, durant quelques années, l'ombre d'un jeune Breton qu'elle avait sans pitié laissé mourir d'amour. On reconnut, dans ce récit fait sérieusement et de bonne foi, l'effet naturel de ces visions que la physiologie a si bien expliquées de nos jours; et, comme en même temps elle citait des témoins, on ne douta pas que ses amis, s'amusant de sa faiblesse, n'eussent été bien aises de lui persuader que le décès d'un pauvre amoureux ne suffit pas pour en débarrasser une cruelle. Elle écrivait d'ailleurs cinquante ans après l'événement, et ne pouvait que traduire les impressions d'une jeunesse irréfléchie. Je crois enfin qu'elle n'eût point mis au jour cette billevesée, si, à l'époque où parut son écrit, les contes de voleurs et de revenans n'eussent été le passe-temps favori des sociétés de la capitale. Un salon presque obscur, ou un pavillon de jardin éclairé par la lune, contenait l'auditoire; alors, tour à tour et avec l'accent de la conviction, quelques personnes racontaient les

aventures les plus étranges et les plus terribles. Au milieu de ces douteuses ténèbres, j'ai entendu des hommes et des femmes à la mode exceller dans ces narrations fantastiques; et un cercle de jolies têtes, tout récemment échappées au glaive de l'anarchie, goûtait le plaisir nouveau d'avoir peur sans danger.

Outre ses Mémoires, mademoiselle Clairon a écrit une énorme quantité de *lettres;* le comte de Valbelle en avait pour sa part reçu quinze cents. La perte de ces lettres est fort regrettable, si l'on en juge par le petit nombre de celles qui nous restent, où la critique la plus difficile ne saurait méconnaître la pureté de la diction, la hauteur des sentimens, et surtout une verve entraînante.

L'épreuve du malheur confirma la sincérité de la morale que mademoiselle Clairon tenait de l'expérience et de la réflexion. Dépouillée de sa fortune par les violences révolutionnaires, sa vieillesse soutint avec dignité un état voisin de l'indigence, et y conserva ces formes théâtrales qui étaient devenues pour elle une seconde nature (1). On sait que, dans la vie privée, elle resta

(1) Les habitudes de mademoiselle Dumesnil étaient, au contraire, prodigieusement bourgeoises. Mademoiselle Clairon aimait, dans ses propos railleurs, à dépeindre sa rivale quittant le sceptre de Cléopâtre *pour donner à manger à ses poules*.

en effet toujours reine et actrice, et que, dans son livre, elle recommande aux comédiens cette bizarre illusion comme une précaution essentielle de l'art, imitant par là beaucoup de beaux esprits qui ont composé des poétiques à l'usage de leurs défauts. Cette habitude majestueuse la servit merveilleusement vers le déclin de sa vie dans une entrevue très-singulière au château de la Malmaison, qui mit en présence l'ancienne reine de la Comédie et le roi nouveau de la république française. Je me souviens d'avoir fait, avec quelques personnes, une visite à mademoiselle Clairon dans l'année qui précéda sa mort. Je trouvai une très-petite vieille, sèche, ridée et maladive; sa personne offrait tous les signes de la caducité, à l'exception de sa voix grave, ferme et sonore, sans aigreur et sans dureté. Elle s'exprima avec lenteur et majesté, en termes purs et bien choisis, sur les détails domestiques dont nous avions à lui parler. Ayant aperçu un enfant qui était venu avec nous, elle prononça ces paroles avec solennité : *Faites approcher cet enfant; il sera bien aise un jour de dire qu'il a vu mademoiselle Clairon*, *et qu'elle lui a parlé*. J'avais peine à cacher le sourire que provoquait le contraste entre le ton et la matière de ses discours; mais comme tout ce qui est extraordinaire sans être affecté finit par intéresser, l'accent ingénument dramatique de la petite

vieille m'assaillit de mille souvenirs, et me reporta malgré moi au temps de sa gloire. Enfin mon imagination se mit à retirer mademoiselle Clairon de ses ruines; alors (j'avoue mon illusion), dans cette petite machine décrépite et octogénaire, je ne crus pas voir, je vis la sublime actrice telle que Wanloo l'a peinte sur le char de Médée, et je l'entendis telle que Paris l'admirait, proclamant l'amour d'Aménaïde pour Tancrède, ou prophétisant les malheurs de Troie par la bouche de Cassandre (1). J'avais fait précisément comme les peintres voyageurs qui, à l'aspect de quelques pans de murailles grecques ou romaines, rebâtissent des temples et des palais.

(1) Dans la tragédie des *Troyennes*, par M. de Châteaubrun.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

ÉLOGES.

Pages.

DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.—Éloge de Morellet. 3

ÉLOGE HISTORIQUE DE VICQ D'AZYR. 29

Notes. 62

ÉLOGE DE NICOLAS-CLAUDE FABRY DE PEYRESC. 91

Notes 129

ÉLOGE DE JACQUES COOK. 145

Notes. 201

NOTICES.

MARGUERITE DE VALOIS, reine de Navarre. 229

FRANÇOIS DE LORRAINE, duc de Guise, surnommé le Balafré. 233

JEANNE D'ALBRET, reine de Navarre, mère de Henri IV. 240

GASPARD DE COLIGNY, amiral de France. 246

JACQUES-AUGUSTE DE THOU, historien. 255

Pages.

JEAN-FRANÇOIS-PAUL GONDI, cardinal de Retz, archevêque de Paris (1)........................ ... 273

ANNE-GENEVIÈVE DE BOURBON, princesse de Condé, duchesse de Longueville........................ 286

MADAME DE LA FAYETTE........................ 293

MADAME DESHOULIÈRES........................ 301

GUILLAUME-AMFRYE DE CHAULIEU........................ 312

ADRIENNE LECOUVREUR........................ 321

Pièces justificatives........................ 340

CLAUDE-ADRIEN HELVÉTIUS........................ 348

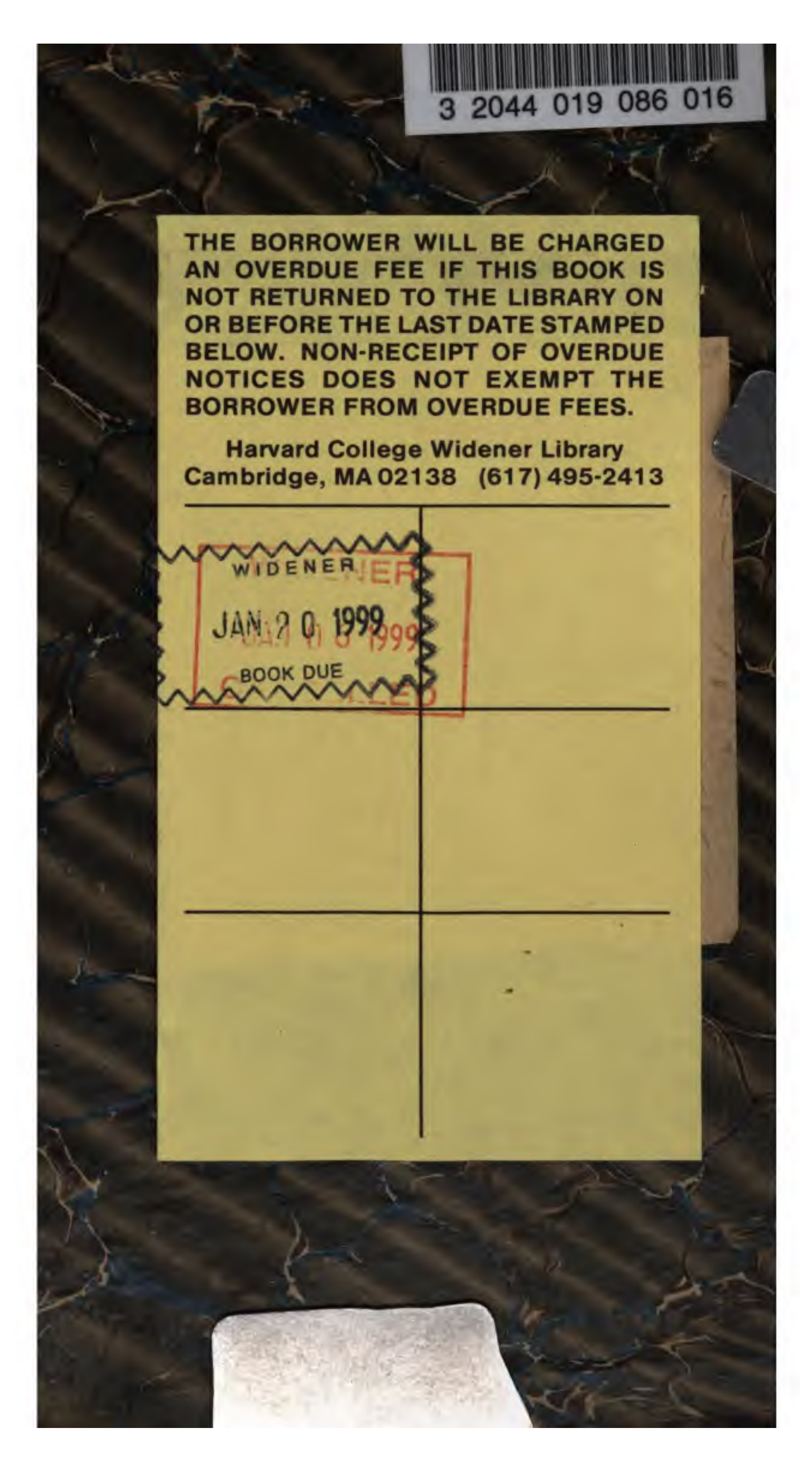
MADEMOISELLE CLAIRON........................ 373

(1) La note de la page 278 est incomplète. C'est au tome V, no I des Pièces justificatives, que le lecteur trouvera les Mémoires inédits du comte Jean de Coligny.

FIN DE LA TABLE.






3 2044 019 086 016
THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.
Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 (617) 495-2413
WIDENER
JAN 2 0 1999
BOOK DUE

